U d'/of OTTAWA
39003004611819

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/desinfluencesfra02char

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

SEP 1955

DES INFLUENCES FRANÇAISES AU CANADA

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Déjà paru :

LES BLESSURES (1912) Chez A. Lemerre, à Paris (Poèmes) . . . . . 1 vol.

En Cours de Publication chez A. Lemerre, à Paris :

LES PREDESTINES (Poèmes) . . . . . 1 vol.
L'AGE DE SANG (Poèmes) . . . . . 1 vol.

En Préparation :

Tome Troisième " DES INFLUENCES FRANÇAISES AU CANADA " :

Influence de la Politique sur la Littérature au Canada . . . . . 1 vol.

Déjà paru :

" DES INFLUENCES FRANÇAISES AU CANADA " (1917) . . . . . Tome Premier.

" DES INFLUENCES FRANÇAISES AU CANADA " (1918). — Etudes et Problèmes. . . . . Tome Deuxième.

JEAN CHARBONNEAU

Des Influences françaises au Canada

TOME DEUXIÈME

ETUDES ET PROBLEMES

AVANT ET DEPUIS LA CESSION

JUNIORAT DU SACRE-COEUR
ÉLÈVES
OTTAWA, CANADA

MONTREAL
Librairie Beauchemin Limitée
79, rue Saint-Jacques, 79

Universitas
BIBLIOTHECA

Droits réservés, Canada, 1918,
par la Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

1955
SEP

PREMIERE PARTIE

AVANT LA CESSION

Des Influences françaises au Canada

CHAPITRE PREMIER

I

La Loi de Persistance.

La langue française, je veux dire, la littérature naissante, eut d'illustres et immortels ancêtres. La multiplication de ses moyens ne lui fut pas donnée d'un seul coup. Un idiome ne se crée pas de lui-même : en prenant ce que d'autres ont de substantiel et de beauté, il s'épure et se fortifie. A cette discipline d'assouplissement, il acquiert plus de force, d'intelligence, de pureté et d'énergie.

A ses débuts encore, il a trop conscience de ses faiblesses pour ne pas aspirer à monter plus haut ; il se sent le besoin de vivre, il voit la nécessité d'une protection puissante qu'il puisera dans l'idée de perfection : ce sera là l'élan vers la rayonnante Beauté qui est comme l'acheminement vers l'éternelle durée.

Nous assistons alors aux principaux moments de son évolution à travers neuf siècles : Rome, après la conquête des Gaules, y imposant sa langue, le celtique supplanté, les barbares triomphant, le grand travail de formation qui s'affirme davantage, les Francs, enfin.

L'antiquité latine tombée en désuétude, le latin littéraire subsistera. La civilisation s'étant implantée sur le sol Gaulois, après y avoir jeté ses racines profondes et durables, nous voyons, au IVe siècle, une transformation complète, faisant de l'Aquitaine un centre de raffinement littéraire qui, sous la pression barbare, retourne cependant et bientôt à la décadence primitive. Puis, les Francs, profitant du contact de la civilisation romaine, éprouvent les douces émotions de la poésie lyrique. Quoique traduisant leur inspiration en langue tudesque, ils ne manquent pas, néanmoins, de manifester un certain génie particulier, jusqu'au jour où, délaissant leur langue, ils s'amalgament avec le latin littéraire, épave de l'antiquité disparue. Puis, après de nombreuses modifications, ce dernier cèdera la place au langage rudimentaire d'où sortira le vieux français, tel que nous l'indiquent les textes conservés.

Le temps nous amènera alors une série de transformations logiques qui, depuis l'envahissement des Gaules jusqu'à nos jours, fera surgir du latin populaire mélangé de grec, de celtique et de tudesque, l'admirable français que perfectionneront plus tard les Rabelais, les Ronsard, les Malherbe, les Montaigne, les Molière, les Racine, les Corneille, les La Fontaine, les Chateaubriand, les Rousseau, les Victor Hugo, pour

ne nommer que cette illustre pléïade, et le XIXe siècle dans son incomparable splendeur. Ce sera là le couronnement de neuf siècles de luttes et d'un travail gigantesque accompli au prix de tant de sacrifices.

Cette puissance surhumaine de la perfection graduelle, cet effort, aux débuts, à créer une œuvre durable, incitera la France à rassembler ses forces intellectuelles pour le besoin d'une solidarité collective.

De ce moment, peut-être, nous voyons la désorganisation du latin. Peu à peu, les hommes s'aperçoivent qu'ils ont modifié leur langage : c'est l'aube du roman, du français. "Les terminaisons latines sont tombées; les mots se sont ramassés autour de la syllabe accentuée; le sens des flexions s'est oblitéré, réduisant la déclinaison à deux cas. Dans sa forme indigente de langue synthétique dégénérée, l'ancien français enveloppe et manifeste déjà un génie analytique: organisme mixte qui relie les formes extrêmes, et nous aide à passer du latin, si riche des six cas de sa déclinaison, au français moderne qui n'en a pas." *

Par tous ces moyens d'évolution, se bâtit lentement et graduellement l'édifice indestructible de la langue française; par cette solidarité, s'éveille la loi de persistance, la loi d'une durée éternelle; de cette mobilité surnaturelle, surgit le don d'universalité contre les coups du temps qui ronge et qui tue.

M. Etienne Lamy disait en parlant de la loi de nature: "L'individu, s'il vivait isolé, succom-

---

* M. G. Lanson. Histoire de la Littérature française.

berait sous les forces hostiles des êtres et des choses. Devenant chef de famille, il multiplie ses chances de vaincre la nature par le travail, les autres hommes par le courage." Par comparaison, la langue française s'assimile à l'individu. Elle a subi la loi de nature. Jamais elle ne resta isolée: elle enfanta des œuvres durables et solides comme le roc, des œuvres dont la puissante originalité, débarrassée des contacts pleins d'artifice et de conventionnel, lui vaudront, dans le monde, une prépondérance marquée, une suprématie incontestable.

Mais si le français se constitue de nombreux dialectes dont les cinq groupes sont le picard, le normand, le poitevin, le bourguignon et le français proprement dit; si, à ses origines, il subit des influences capables de modifier quelque peu son cours, il ne manquera pas, néanmoins, dans sa marche ascentionnelle vers sa perfection, — ce qui est une marque de sa persistance tenace et constante, — de conjurer les causes d'anéantissement de sa vitalité, en sauvegardant, toujours et inlassablement, ses traditions originales.

Dès qu'il a pris sa forme, sinon définitive, du moins prépondérante, il n'accepte plus de souveraineté, il en impose une. Il se revêt d'autorité et s'entoure d'une défiance systématique qui consiste à écarter tous éléments étrangers, toute promiscuité corruptrice de son vocabulaire déjà riche de verbes et de mots sonores, toutes les influences extérieures et délétères qui empoisonnent et détruisent.

A mesure que les rois de France rattachent de nouveaux "territoires à leur couronne," la lan-

gue française, loin de subir des influences extérieures, dispute son domaine aux autres idiomes, au celtique, à l'allemand, à l'italien, au basque, pour conquérir bientôt le titre enviable de langue officielle des classes dirigeantes.

Moins d'influences subies que de conquêtes nouvelles ajoutées à son domaine déjà si étendu.

En parlant du sort des races, de la Grèce et de Rome en particulier, M. Etienne Lamy encore, rattachait la cause de leur décadence au fait qu'elles s'étaient volontiers offertes aux " pénétrations étrangères et que, devenues des peuples de trafiquants et de matelots, elles s'étaient faites sur la surface cosmopolite des mers, une âme errante, attirant comme la mer elle-même, recevant et mêlant dans sa promiscuité et stérilisant d'un sel commun les eaux des divers pays."

Et d'un autre côté, si l'Inde et la Chine—pour ne parler que de celles-là, car il y en a une infinité d'autres, — ont pu conserver intactes leurs traditions et leurs mœurs dans toute leur intégrité, c'est qu'elles les ont su défendre contre tous les envahissements du dehors, c'est que la civilisation étrangère, avec toutes ses tares, ne les a pas atteintes et qu'elles ont su s'en préserver au cours de leur longue existence.

Si nous disons avec M. Etienne Lamy: " Les peuples ne meurent pas, ils se tuent," nous pourrions ajouter par comparaison: la langue française a survécu et triomphé, précisément parce qu'elle a su se défendre contre tout envahissement d'idiomes étrangers et nuisibles à sa formation, contre tout contact de dialectes hétérogènes, contre toute pénétration d'éléments corrupteurs. C'est ce qui, insensiblement d'abord, mais effica-

cement ensuite, lui assura son inaltérable pureté, et partant, son immortelle beauté.

Les langues comme les peuples ne meurent pas, elles se tuent de la même manière, et les causes de destruction appliquées aux uns se rattachent aux autres par analogie.

Nous pourrions apporter comme exemple les luttes formidables qu'eut à soutenir la langue française lors de la terrible croisade des Albigeois, au moment où la littérature provençale disparut pour ne reparaître que quelques siècles plus tard.

De tout temps apparaît l'idée de persistance.

Après les Albigeois, ce sera la conquête de l'Angleterre, ce sera l'Italie méridionale, la Sicile, les deux côtés de la Manche, la Terre Sainte, la Grèce où la langue française eut un règne éphémère; et, plus tard, la Belgique, la Suisse, le Canada, l'Amérique.

Elle survit par son esprit de suite, par sa puissance de pénétration: elle conquiert le monde. Elle deviendra plus tard la langue de la pensée sous toutes ses formes. Elle triomphera par delà les océans : ce sera, après tant d'efforts pour son développement, la conquête de l'esprit humain dans le domaine de toutes les idées connues.

Mais la France, à travers sa longue existence, n'eut pas seulement à faire la conquête de la pensée: elle eut à défendre son sol contre l'envahissement étranger; et, vous le savez, pour reprendre la plénitude de ses forces, elle dut passer par de rudes et longues épreuves.

Là encore nous apparaît l'idée de persistance.

La guerre de Cent ans a épuisé jusqu'à ses der-

nières ressources. Le royaume des rois de France semble perdu au moment où nous apparaît la légendaire et sublime Jeanne d'Arc qui, la première peut-être, trouva cette formule que les siècles n'ont pas démentie : " La France ne saurait mourir."

Et la France est sauvée : les envahisseurs boutés hors du royaume, Charles VII marche triomphal vers Reims où il est couronné. L'histoire va prendre une nouvelle tournure, je devrais dire, l'histoire du monde civilisé, puisque, d'un bout de l'Europe à l'autre, le roi Charles devient le personnage le plus considérable, ce qui fait dire au doge de Venise : " Le roi de France est le roi des rois, et nul ne peut rien sans lui."

Plus que jamais, la loi de persistance triomphe.

Si nous passons au règne du roi Henri, n'assistons-nous pas à une terrible guerre civile et étrangère ?

Cette guerre de quarante ans porte encore un coup terrible à la France. C'est la désolation déprimante, c'est la destruction, la famine, les privations : les villages sont la proie des loups, la mendicité s'affiche, la peste décime. Encore une fois, la France périclite. Va-t-elle mourir ? Non. La France ne meurt pas. Sous la volonté magique de Sully, la charrue va reprendre le sillon, les champs vont se dorer, la vigne va retrouver son antique vigueur, le vin généreux va battre dans les artères de tous les cœurs, les industries vont renaître, et, du sein même de ce sol que l'on croyait désormais stérile, le soleil bienfaisant va faire germer le bonheur et la prospérité des anciens jours : la vitalité française va

revenir à son ancienne splendeur, ce qui fera dire à des envoyés extraordinaires à Paris : " Le royaume de France, par les malheurs passés, n'a été diminué en rien de ses forces ; le corps, très robuste, regaillardi dans la maladie, développé dans les épreuves, et comme ressuscité d'entre les morts, se relève." *

Cette fois, la France se sera relevée et pour longtemps, puisque bientôt apparaîtront Richelieu et Louis XIV.

La loi de persistance continue son œuvre.

Dans l'histoire moderne, les exemples de la vitalité française se succèdent avec une rapidité foudroyante ; vous en connaissez toutes les péripéties, n'insistons pas. Il est bon seulement de rappeler ici les paroles d'un grand ennemi de la France, puisqu'elles sont d'un chancelier de l'empire allemand.

M. Ernest Lavisse, l'éminent historien, nous les rappellent : " Aucun peuple, disait donc le prince de Bulow, n'a jamais réparé aussi vite que les Français les suites d'une catastrophe nationale, aucun n'a retrouvé avec la même aisance, le ressort, la confiance en soi et l'esprit d'entreprise après de cruels mécomptes et des défaites qui semblaient écrasantes. Plus d'une fois, l'Europe crut que la France avait cessé d'être dangereuse, mais chaque fois la nation française se redressait devant l'Europe après un court délai, avec sa vigueur d'antan ou un accroissement de force."

Toujours le triomphe de la loi de persistance.

Et remarquez-le : c'est encore sur des ruines

---

* M. E. Lavisse. " La Vitalité française."

fumantes que la France prouve aujourd'hui qu'elle a gardé l'énergie des aïeux. Elle en a donné la preuve hier, sa force vitale s'affirmera d'avantage demain par le triomphe de ses antiques vertus.

Pour reprendre une pensée exprimée plus haut, à travers toutes ces luttes sanglantes, que faisait la langue française ? Elle subissait la loi de persistance.

Loin de s'amoindrir sous l'influence des événements glorieux et ininterrompus de l'histoire, la langue française, de siècle en siècle, se fortifie d'éléments variés et s'agrémente de formes nouvelles. Prenant au hasard du moment ce qu'elle pense utile ou nécessaire, elle se laisse souvent entraîner par son inspiration et rien ne peut entraver son mouvement vers une perfection toujours plus accentuée.

Tout lui sert à son évolution : les idées, le mouvement social et artistique, le contact des éléments étrangers.

Tout dans l'organisation des autres races concourt à compléter son génie national. Elle a le don d'assimilation, comme elle sait créer au besoin des procédés nouveaux. Elle suit l'histoire du monde à travers ses changements et ses variations ; et si elle se met en tête de la civilisation, c'est qu'elle ambitionne la suprématie intellectuelle. L'esprit français saura bientôt exprimer toutes les modifications des genres, tous les caprices des formes. Rien ne lui échappe.

Elle profitera tout autant de la féodalité décadente avec ses tares que de la sagesse des idéalistes du temps où ils apparaîtront.

Luttes religieuses et théologiques, de la science des abstractions et des sociétés sous leurs divers aspects, tout lui sera profitable. Avec autant d'aisance, elle passera de l'épopée guerrière ou chrétienne à la poésie romanesque, des mœurs dissolues aux vertus les plus divines, de la didactique au bon sens bourgeois, de la satire et de la farce aux genres les plus sévères que présentent ces époques tourmentées.

Puis, après le XIIe siècle imprégné de foi ; après le XVIe, illuminé par la radieuse Italie, digne émule de ses ambitions d'art ; après le XVIIe où la langue française prend définitivement sa place prépondérante dans le domaine des sciences et des lettres ; après le XVIIIe, philosophique et grave, apparaît ce XIXe siècle, lumineux, romantique, imbu de savoir et de cet esprit rationaliste venu du siècle précédent, curieux de critique expérimentale, de vérité historique, pétri d'abstractions dont il veut faire la base de l'universelle inspiration. Et dans ce mouvement gigantesque des procédés d'art et de la pensée humaine, toujours, la langue française domine.

Triomphe éblouissant de la loi de persistance, triomphe de l'esprit français ! Miracle de l'influence française ! Les races qui s'en imprègnent au point d'en accepter, souvent malgré elles, la prééminence, pour la renier ensuite, en subissent définitivement le charme miraculeux.

Mais je reviens à une expansion d'un autre genre, celle où, selon M. Gustave Lanson, " la littérature porte la langue avec elle au lieu de la suivre, celle qui résulte de l'éclat de la civili-

sation française et de l'influence spirituelle exercée à l'étranger par ses écrivains."

N'avons-nous pas vu, en effet, des étrangers abandonner leur langue nationale pour cultiver le français ? N'avons-nous pas vu la France diriger peu à peu le mouvement intellectuel des provinces tout en y réformant les divers dialectes ? Son esprit de domination, je le disais plus haut, n'a-t-il pas porté la langue française par delà les océans à la conquête des deux Amériques ?

Et toutes ces victoires, à travers tant d'événements, tant de revirements politiques, tant de heurts sanglants, eurent pour effet, sinon immédiats, des résultats du moins profitables et durables qui, par l'effort des races, firent rayonner sur le monde entier la splendeur de la pensée française sous toutes ses formes.

Donc, si nous remontons au XVIe siècle, la colonisation française débute sous un règne heureux. Henri IV est à l'apogée de sa gloire. D'abord, roi sans royaume à peu près, il vient à bout de toutes les résistances, impose la paix aux Espagnols, en 1598, et aux protestants par l'Edit de Nantes. Par là, il termine une période de guerre civile et étrangère, le cœur de la France se remet à battre, l'abondance renaît. Ce qui fait dire à Sully, le grand ministre: " Labourage et pâturage sont les deux mamelles par lesquelles la France est alimentée et les vraies mines et trésors du Pérou."

Le royaume de France retrouve son ancienne splendeur. C'est au même moment qu'elle prend pied en Amérique. Champlain fonde Québec : *

---

* Le Canada s'appellera " la Nouvelle France."

il est véritablement le fondateur du Canada, comme plus tard Richelieu sera le véritable fondateur de la colonie avec les Jésuites.

Dans un pays où le climat est rude, mais sain, où le froment, le seigle, l'orge et l'avoine doivent pousser en abondance, le laboureur aura beau jeu. Il y a là de quoi tenter même les moins hardis. " La découverte et l'exploration des territoires fut l'œuvre des meilleurs parmi les pionniers des origines. C'est ici que les Français excellent. Se jeter à l'aventure dans la brousse ou dans la forêt, allonger indéfiniment le ruban des itinéraires, inscrire de nouveaux noms sur les portulans et sur les cartes, s'exposer et se sacrifier au besoin dans des entreprises téméraires, voilà ce qui excite et fouette le sang de la race."*

Les débuts néanmoins sont des plus modestes. Les trois premières années de la colonisation voient à peine cinquante âmes, population des plus restreinte, en vérité. Après cinquante ans d'établissement, Québec compte cinq maisons, soit 675 âmes. Sous Talon, la population augmente à 8,415 habitants et à 12,000 au delà vers 1685.

Par étapes successives, la colonie se compose de provinciaux venus des divers parties de la France. Bretons, Normands, Angevins, Bourguignons, Poitevins, Picards, Rochelois, Saintongeois, Basques, tels sont les éléments qui composent la population de la Nouvelle-France.

Mais si l'on veut découvrir les raisons de la loi de persistance, il la faut rechercher dans le caractère même de la race, tant au point de vue

---

* G. Hanotaux, Préface à l'Histoire de Garneau.

du principe de sa vitalité, qu'au point de vue de la conservation de cette langue dont s'enorgueillit la pensée française. Ce principe de vitalité que le Canada français sait trouver en lui-même, selon M. Gabriel Hanotaux, est un don, une aptitude particulière à la race. " La France s'installe et progresse sans recul au cœur des populations nouvelles ; elle gagne et fait tache d'huile." Le sol du Canada deviendra sa chair et son sang et, plus tard, " elle ne pourra plus s'arracher à un corps qui sera devenu son être." *

C'est le miracle canadien qui prend source dans le caractère même de la race.

Et quel est ce caractère du Français? M. Gustave Lanson nous en fait le portrait d'après César, — et beaucoup d'après lui-même. Il parle, par exemple, de son amour de la nouveauté, de son sens pratique, de sa mobilité dans les résolutions à prendre, de son courage à toute épreuve, capable d'enthousiasme, positif, aventureux, passionné de précision, avide de clarté et des larges horizons jusque dans la manifestation de sa pensée, tout de bon sens, se laissant guider par les idées, aimant le vrai jusqu'à l'exagération, recherchant la justice, indépendant, épris de liberté, ayant le sentiment de l'unité, tolérant pour les idées des autres, mais préférant les amener à penser comme lui, sociable enfin, vaniteux et tenace jusqu'à faire croire qu'il a raison, alors qu'on lui prouve qu'il cotoye l'erreur.

" L'esprit aventureux qui avait distingué à un si haut degré la noblesse française au moyen-âge, lorsqu'elle portait ses exploits des rivages bru-

* G. Hanotaux, Préface à l'Histoire de Garneau.

meux de l'Angleterre aux rochers arides du Jourdain, sembla renaître pour chercher en Amérique un nouvel élément à son activité." * Amour de la nouveauté allié au sens pratique. La première question qu'ils se posent, ces futurs colons, c'est la mise en valeur économique des vastes plaines qu'ils exploiteront. Incertains d'abord, ils hésitent, ils tâtonnent devant les obstacles de toutes sortes, créés tant par le climat que par les ennemis intérieurs; mais bientôt ils se reprennent, fixent leurs idées, se raisonnent, luttent avec un courage à toute épreuve et finissent par avoir raison des éléments et des hommes. "Capables d'enthousiasme, ils s'extasient devant cette nature impressionnable qui leur ouvre de grands horizons, ils s'exaltent devant les beautés sauvages de ces plaines fertiles. Ils sont positifs, ils savent que où il y a de la terre, les êtres naissent; car la terre veut l'homme et l'homme veut la terre." *

Ni l'altitude des monts, ni la profondeur des forêts, ni l'étendue de la mer et des fleuves ne les feront reculer: ils ont l'esprit aventureux et le cœur bien trempé; ils veulent aller au fond des choses : ils sont pris du désir des conquêtes, ils s'enracinent dans le sol.

Cerveaux de précision, ils veulent limiter leur champ d'action: ils s'établissent sur le bord des fleuves laissant libre accès à la mer, afin de pouvoir coloniser plus vite. Mais ils aiment aussi les beaux sites, les paysages enchanteurs, ils veulent de la clarté, des horizons sans obstacles, des

---

* Garneau, Hist. du Canada, page 60; Ed. Alcan.

* G. Hanotaux, Préface à l'Histoire de Garneau.

ciels majestueux. Dans les multiples manifestations de la nature, ils trouvent l'objet de leurs rêves futurs, ils y puisent l'enthousiasme jusque dans leurs pensées de chaque jour. Ils ajouteront de la coquetterie aux joies de l'existence, " ces fistons des paroisses qui portent une bourse aux cheveux, un chapeau brodé, une chemise à manchettes, des mitasses aux jambes et qui, dès qu'ils sont en âge d'être mariés, ont chacun un cheval." *

Ils apporteront à ces joies leur esprit de bon sens en défrichant sans relâche, afin de faire de l'épargne et de la dépense, afin de se créer plus d'aisance.

Ils se laisseront guider par cette idée que pour posséder, il faut peiner, " car le gain ne s'obtient que par un labeur patient et quotidien et de petits triomphes successifs." *

Ils seront loyaux envers leurs compagnons de luttes, car ils aiment la vérité sous toutes ses faces. Ils feront justice à tout le monde et chercheront à se tenir sans cesse en bonne intelligence avec les sauvages, leurs ennemis naturels. Mais en toutes relations intimes, ils ne voudront jamais sacrifier leur indépendance, épris de liberté et fier de leur origine.

Exposés chaque jour, nous devrions dire chaque nuit, à toutes les embûches, à toutes les attaques possibles et sournoises, ils seront unis dans la vie comme dans la mort, en proie aux hostilités constantes des tribus nombreuses, ayant l'œil ouvert et l'âme sereine, malgré les angoisses de

---

* M. G. Hanotaux, Préf. Garneau, p. VII; Ed. Alcan.

* M. G. Hanotaux, Préface Garneau, p. XI; Ed. Alcan.

l'éloignement et les soucis de l'attente, lorsqu'ils se sentent emmurés derrière les palissades de leurs forts.

Et, plus tard, lorsqu'ils verront surgir des croyances étrangères, ils prêcheront la tolérance et l'amour, respectant les idées des autres, tout en cherchant à les rallier à leur cause pour le besoin du succès commun, mais surtout pour ne jamais faire mentir la loi de persistance à laquelle ils ne sauraient faillir eux-mêmes.

Donc, jusque dans l'adversité la plus noire, tenaces jusqu'au suprême sacrifice d'eux-mêmes, sans un murmure, sans un recul, ils donneront à la défense du Canada français des Montcalm, des Closse, des Dollard, des Hertel, des Mde de La Tour; et si, dans leur indomptable fierté, ils n'ont pu conserver le continent à la mère-patrie, ce n'est cependant pas "l'énergie locale ni la fidélité de la colonie qui manquèrent. La faute est ailleurs: ce qui a manqué à la France de l'ancien Régime pour garder ses colonies, c'est l'esprit de suite et l'esprit de sacrifice à l'égard de cette famille lointaine que l'esprit d'aventures avait essaimée de par le monde." *

Tels sont les principes, à peu près, de la vitalité française au temps de la colonie quant à ce qui regarde son développement matériel et son esprit de conservation.

Mais cette loi de persistance, le colon ne l'a-t-il pas aussi appliquée, lorsqu'il s'est agi de la défense de la langue française, transportée par delà les océans ? Et cet esprit de conservation de la langue, ne l'a-t-il pas su trouver en lui-même ?

---

* M. G. Hanotaux, Préf. Garneau, p. VII, Ed. Alcan.

Qu'est-ce qui fait la force et la beauté de la langue ? Les cinq principaux dialectes qui constituent le français : picard, normand, poitevin, bourguignon, angevin, après des fortunes incertaines et inégales, selon les événements politiques, ne finirent-ils pas par céder au français des formes qui leur étaient chères et par se fusionner définitivement avec lui ? Rappelons-nous qu'au début, après la réduction de la Gaule sous la loi de Rome, l'on voit ce fait étonnant que, du mélange, de l'accouplement merveilleux du génie venu de la culture latine avec des éléments et des mentalités divers, de ce travail de désorganisation du latin populaire, de l'analyse et de la décomposition des mots, naît le désir d'unifier la langue, si l'on peut dire. De ce jour, le français moderne apparaît déjà avec toutes ses promesses de grandeur et de durée. Qu'importe les vicissitudes de la politique, qu'importe le revirement ou le renversement des différents domaines où ces cinq dialectes sont parlés. Une inflexible destinée veut que, de leur fusion, surgisse l'âme de la véritable littérature française.

Et cette âme toute vibrante et toute imprégnée de l'expérience des siècles où elle aura amassé des trésors de beauté et d'harmonie, de quoi se composera-t-elle ? Cet esprit français que nos premiers colons nous ont apporté de si loin, de quoi est-il né ?

Bien des éléments s'ajoutent à son charme primitif, puisque tant de dialectes se sont prêtés à sa formation comme à sa perfection future.

A l'ardeur véhémente et souvent impétueuse, ordonnée et généreuse de la Picardie, vient se joindre le tempérament positif, altier et ambi-

tieux de la Normandie au cœur généreux et sans recul ; à la précision calculée, à l'attachement durable, aux idées d'un Poitou, s'ajoutent la sensitive et imaginative Bourgogne où circule le vin le plus généreux qui soit, en même temps que bat le cœur le plus enclin à l'enthousiasme ; à l'âpre énergie et à la ténacité du Breton, traditionaliste, rude, fort, et dont les larges épaules résistent comme ces chênes noueux que les légendes armoricaines nous représentaient presque comme des divinités, vient se greffer la fertilité de l'Anjou dont les rieuses campagnes influent sur les caractères comme sur les imaginations.

Voilà, en quelques mots, d'où sont nés l'âme et l'esprit de la langue des aïeux.

Toutes ces qualités sont d'ailleurs bien françaises, et la langue en a éprouvé l'ascendant au cours des siècles, alors qu'elle se les assimilait et qu'à l'aide d'une lexicologie savante, elle cherchait et découvrait, dans la valeur des mots qu'elle créait, des considérations d'ordre moral et philosophique, sans excepter les questions multiples d'où naquit la philologie. " La langue, disait Leibnitz, est le meilleur miroir de la pensée humaine, parce qu'une analyse stricte des mots et de leur signification fait mieux connaître que toute autre chose les opérations de l'entendement."

Oui, la langue est le splendide miroir de la pensée française. Elle s'est attachée à nous dépeindre la beauté des paysages, la splendeur des monts, la richesse du sol, tous les secrets de l'âme. Elle fut et resta l'inspiratrice de nos sentiments. Elle nous prend dès le berceau pour nous con-

duire à travers les méandres tourmentées de la vie jusqu'aux portes de la nécropole où reposera notre cendre. Elle fut et sera l'instigatrice des grands mouvements comme des profonds revirements politiques. Elle créa des empires, découvrit des continents, traversa les mers et s'empara des vastes plaines inconnues, espoir de l'avenir, terres fécondes où, vibrante et frémissante, la pensée fera des mondes nouveaux, pensée créatrice, pensée surhumaine dont les nations ambitionneront la suprématie au cours des siècles nombreux et changeants.

O langue des aïeux, eau sans cesse jaillissante qui surgit, lumineuse, du cœur des mots, tu retombes et t'éparpilles en perles; tu chantes, tu jases, tu formes, en t'exprimant, comme une aile déployée et de neigeux rameaux !

Tu te rompts, tu sursautes, tu sais imiter les plaintes du saule au clair de la lune, tu t'écroules en cascades, tu décrois à volonté, tu te transformes en nuages vaporeux. Tu es sœur d'Ariel et vas au besoin ceindre l'écharpe aux tons changeants de la fortune où l'on voit par instant se jouer le ciel tout entier. Et, lorsqu'un soir, une âme féminine, rêvant devant le jet qui pleut en neige du grand bassin, se laisse caresser par l'eau pure et rafraîchissante, tandis que tu laisses tomber pûdiquement les voiles qui t'enveloppent, tu peux alors à volonté jouer avec l'infiniment petit inapperçu des yeux, ou jongler avec les astres dont les rayons éclairent largement les mondes visibles !

II

L'existence d'une langue, née autrefois dans un certain milieu, est brève ou longue selon que, pour des considérations d'ordre moral ou philosophique, la destinée lui assigne un rôle secondaire ou prépondérant dans le monde.

Malgré tout le soin dont il l'entoure, un peuple pourra-t-il la maintenir indéfiniment, toute chose étant périssable, fragile et d'une durée relativement courte ?

N'en doutons pas pourtant : si l'homme transmet quelquefois un héritage accru de génération en génération, il communique aussi son langage dont les beautés, sans cesse accumulées, sont comme une garantie de la prospérité de sa race.

Tout étant relatif et déterminé, si nous étudions de près le destin des êtres humains et des langues, nous découvrons une loi d'évolution plus ou moins longue, selon les circonstances, les accidents et les hasards de l'histoire toujours soumise, elle aussi, à des lois changeantes et variées.

J'ai entendu dire ceci : Les plantes, les saisons, ont une période de création, de croissance, de dépression et de mort. Il en est de même de l'homme, il en est de même des langues. Toute saison naît, produit et meurt : le printemps rappelle l'enfance de la saison ; l'été, l'âge mûr ; l'automne, le déclin ; l'hiver, la mort. De même en est-il de la nature humaine : elle a son printemps dans l'enfance, son été dans l'âge mûr, son automne dans son déclin, et son hiver dans sa fin inévitable. Les saisons ne produisent pas en tout temps, les hommes non plus, puisqu'impuissants

à l'enfance, ils s'épanouissent lentement pour retourner vers l'impuissance finale. Et les langues ressemblent à la nature, aux saisons, à l'homme. Au début de leur formation, elles grandissent à peine, travaillent à leur développement, à leur accroissement. Mesurées comme l'existence humaine, elles décroissent, se corrompent et finissent par s'éteindre.

Cette grande loi évolutrice atteint toutes les conditions humaines, toutes les ambitions, tous les systèmes, toutes les idées.

Destinées collectives, destinées individuelles, tout est soumis à l'inévitable caprice du temps.

Une saison peut durer quelques mois, l'homme peut durer un siècle, les langues mesurent leur existence par une étendue peut-être plus ou moins longue, mais elles doivent bientôt rentrer dans le domaine des choses du passé.

Mais je réponds à mon interlocuteur : Vos paroles sont celles d'un sophiste. J'aperçois une différence fondamentale entre l'existence des saisons, des hommes et celle des langues.

L'existence de l'homme, les saisons sont inflexiblement mesurées, leur durée étant limitée : une langue doit plutôt tendre à vivre sans s'éteindre. L'histoire nous la montre à travers les changements brusques, les convulsions terrestres, les perturbations géographiques dont les hommes sont sans cesse les premières victimes, mais auxquels elle résiste et survit, peut-être désemparée, mais rarement mortellement atteinte. Nul bouleversement humain n'est jamais assez formidable pour engloutir d'un seul coup une langue dont la fécondité assure la survivance.

Le temps impitoyable aux êtres humains sait épargner la langue d'un peuple; elle reste quelquefois du domaine des antiquités, mais elle dure: c'est encore ici un des résultats de la loi de persistance. En tout cas, elle s'applique à la langue française.

Beaucoup de langues cependant ont disparu qui s'étaient partagé le globe. Parmi leurs groupes nombreux, celles à flexion, par exemple, et parlées par les peuples les plus intellectuels de la terre, prédominantes un jour au centre de l'humanité, ayant absorbé les idiomes incomplets des autres races, se sont éteintes et restent plongées dans la profondeur des temps, bien que leur souvenir soit vivace dans la mémoire des hommes.

Celles de la Grèce et de Rome ont dominé, l'une pendant sept siècles, l'autre pendant douze siècles et demeurent maintenant dans le domaine du passé, jouissant encore cependant d'une renommée illustre sans pourtant être parlées. D'autres, au contraire, comme la langue chinoise et la langue hindoue sont restées vivantes, vigoureuses, et ne paraissent pas devoir disparaître de la surface de la terre. La langue égyptienne, parlée depuis la plus haute antiquité, a laissé à ses descendants modernes l'empreinte d'une incontestable autorité acquise depuis les temps les plus reculés.

D'autre part, l'Amérique a vu des langues primitives tomber dans l'oubli. Le polonais a résisté malgré toutes les vicissitudes de son histoire aussi étrange que sublime; la langue turque survivra probablement après la grande crise qu'elle traverse. Et le français, né d'hier, à côté

de toutes ces langues historiques, arrivé à son paroxysme d'intensité et de grandeur, peut-il entrevoir l'heure où il sera supplanté dans le monde ? Nul n'oserait exprimer une pareille opinion, ni prononcer un semblable blasphème.

Cette durée si différente des langues garde le même enseignement ; elle subit une loi. C'est par la production d'œuvres durables qu'une littérature doit s'affirmer. La multiplication de ses moyens doit être sa première préoccupation.

Abandonnée à elle-même, elle est vouée à tomber dans l'oubli. En devenant productrice de pensées nouvelles, elle voit augmenter son prestige et sa beauté, ses chances de dominer les autres races. A cette discipline de l'idée de création, elle s'assouplit à tous les besoins, acquiert plus d'énergie, plus d'intelligence, plus d'autorité, et se prépare à vaincre tous les obstacles à venir, signe d'une durée éternelle. Elle s'applique à rechercher les forces invisibles qui président aux destinées humaines : elle s'incorpore, en quelque sorte, à des lois intangibles puisées dans la sagesse divine. Ainsi pénétrée d'infini et d'une mystérieuse influence, elle finit par mettre toute sa foi en sa propre sagesse, elle a conscience de sa propre force, elle se sent le besoin de s'assurer maintenant une hégémonie sur les autres idiomes jadis prépondérants dans le monde.

Mais il peut arriver qu'au lieu de décupler sa puissance, elle l'amoindrisse. Pour conquérer une prépondérance durable, une langue doit faire subir des influences et absorber les autres idiomes ; mais si elle se laisse envahir par eux, sous leur contact, elle risque de se corrompre et de disparaître.

La langue est un peu comme l'homme, car il arrive à ce dernier de ne plus se suffire à lui-même. Dès qu'il entrevoit la conquête possible de la richesse, son domaine lui semble restreint, il voit par delà les frontières. Il veut accroître ses ressources, acquérir les choses dont il se sent privé. En même temps qu'il agrémente le côté matériel de sa vie, il subit le contact des idées et des mœurs étrangères, délétères le plus souvent, et, par endosmose, il se corrompt insensiblement, mais plus sûrement. M. Lamy nous dirait: " Les riches se déplacent, les doctrines se démodent, les vices restent. Pour être attiré par les profits, il faut être homme d'affaires; pour être attentif aux doctrines, il faut être homme de pensée; pour être sensible aux dépravations, il suffit d'être homme."

Il en est ainsi des langues. Fortes de leurs propres vertus, loin du contact étranger, elles évitent la contagion, elles gardent leur nature originelle et la dépravation ne les atteint pas, si elles savent s'en préserver. Mais si elles deviennent incapables d'enfanter des idées nouvelles, infécondes par conséquent, elles s'épuisent dans la volupté et la dégénérescence les guette sans retour.

Soumises aux influences hétérogènes, elles finissent par manquer de dignité, de prestige, et elles s'éteignent dans l'impuissance.

Nous n'avons qu'à regarder dans le passé pour nous en convaincre. La langue grecque voit le commencement de sa décadence le jour où pénètre dans Athènes la corruption des idiomes étrangers, disons plus, le jour où les Grecs échangent avec les divers peuples, en même temps que

le troc des marchandises, les idées et les coutumes. Il en est de même de Rome dont les conquêtes et le contact extérieur sont cause de pénétrations étrangères, dont le flot toujours montant des populations charrie les tares et corrompt les sources les plus pures du langage et de la beauté antique.

Plus près de nous, savez-vous comment, vers la fin du XIXe siècle, la langue se vit menacée par un désastre qui paraissait inévitable ? Nous avons vu, il y a quelques années, la banqueroute du naturalisme en France, ce qui faisait dire à M. Gustave Lanson : " Nous sentons bien, vers l'année 1900, que quelque chose vient de finir, et nous commençons à entrevoir plus distinctement ce qui commence." La langue française avait couru un grand danger. Et quelle avait été la cause de cette banqueroute du naturalisme ?

Avec ses derniers représentants, cette école avait complètement faussé le but de ses théories. Un besoin de liberté, d'affranchissement, s'empare de la jeunesse. La bride au cou, comme des coursiers fougueux, les littérateurs de toute envergure se précipitent, tête baissée, vers un but souvent indéterminé. Tous les moyens sont bons. On introduit dans la langue la technologie de la science sous toutes ses modernes révélations. L'imagination vagabonde de l'infini du ciel aux profondeurs des abimes. Tous les phénomènes psychiques, psychologiques ou physiologiques apparaissent comme de vastes champs d'exploitation. Le cosmopolitisme s'en mêle qui se pare d'étrangeté, de dilettantisme, ce qui fait dire à Taine lui-même : " Aujourd'hui tout écrivain est pédant, et tout style est obscur. Chacun

a lu trois ou quatre siècles de trois ou quatre littérateurs. La philosophie, la science, l'art, la critique nous ont surchargés de leurs découvertes et de leur jargon. Nous sommes devenus économistes, mathématiciens, métaphysiciens, dilettantes, Anglais, Allemand surtout, et nous avons cessé d'être écrivains et français. Bien plus et bien pis, par besoin de nouveauté et par raffinement d'intelligence, nous avons recherché les nuances imperceptibles, les images extraordinaires, paradoxes de style, les accouplements d'expressions, les tours inattendus; nous avons voulu être piquants et nouveaux, nous avons écrit pour réveiller la curiosité lassée, nous avons sacrifié la nature et la justesse pour surmonter l'inattention et chasser l'ennui." *

La pensée est sans boussole et les idées s'entre-choquent. Et comme le dit Taine, la langue française se laisse envahir par les méthodes étrangères: elle subit les influences de l'Europe toute entière, depuis l'Angleterre avec Elliott, Kipling, jusqu'à la Russie avec Tolstoï et Dostoïeoski; depuis la Norvège avec Ibsen et Bjoernson, jusqu'à l'Allemagne avec le pessimisme d'un Nietzsche; depuis l'Italie, jusqu'à la chaude et molle Espagne avec ses romanciers et ses poètes.

Certes, toutes ces influences avaient apporté comme une sorte de dislocation de l'équilibre.

De nouvelles formules d'art faisaient entrevoir l'apparition de nouvelles écoles ; mais, comme dans l'antiquité, il devait arriver ceci, que ces étranges promiscuités menaçaient de stériliser les

* Essais de Critique et d'Histoire."

efforts de la langue à garder sa vigueur et ses propres vertus, partant, à maintenir son originalité et son indépendance.

Heureusement pour la langue française, elle sut surmonter ces épreuves. M. Gustave Lanson nous le dit: " Quelques-uns ont craint que le génie national ne s'altérât sous ces influences exotiques : crainte puérile. Ces influences sont trop incohérentes, trop peu convergentes pour être oppressives; et, d'ailleurs, comme toujours, nous ne prenons au dehors que ce qui répond au besoin de nos consciences et de nos pensées, quand notre littérature nationale, figée momentanément dans des formes surannées, ne correspond plus à l'état présent de nos âmes. *Ce qui en nous est proprement français est inaltérable comme incommunicable.*" *

O miracle! La poésie fera subir à la langue une évolution, sinon définitive, du moins significative, puisqu'il est convenu de dire que la langue française a couru un grave danger vers la fin du XIXe siècle.

Ce fut alors une réaction contre les formules impersonnelles des parnassiens. On s'orienta vers l'individualité, tout en restant français, c'est-à-dire, en redevenant soi-même. Rien ne doit arrêter son cours, disait-on, rien n'est stable, tout est perpétuel mouvement, recommencement. Le rythme dans la nature est l'incessant battement du cœur des foules et des choses, tout vibre en accord avec des lois secrètes qui nous viennent de l'éternité des causes. La vie est un symbole: elle nous révèle l'image toujours variée des

* M. Gustave Lanson, " Histoire de la Littérature française."

beautés naturelles mal comprises souvent, aveuglés que nous sommes par le mystère dont elles sont pénétrées. Il faudra rentrer en soi-même, traduire la vérité extérieure et en exprimer toute la perfection, mais dans une forme neuve et affranchie presque de certaines lois surannées pour qui on exprimera un profond mépris. De ce jour naîtra le symbolisme.

Et le croirions-nous ? Indécis et obscur à ses débuts, sans peut-être le vouloir, et par une réaction providentielle, ce mouvement aura aidé, dans la suite, au retour vers les formes traditionnelles de la poésie, vers le grand siècle, vers les lois classiques du vers, tout en modernisant et en assouplissant la langue. Le symbolisme, attardé un instant à saisir la fluidité transparente des choses mystérieuses de l'âme et du dehors, va tenter, par la volonté d'adeptes dont la noble mission sera de se dégager des vieilles formules obscures de la première période, de retrouver la belle clarté des sommets, l'ardente chaleur du soleil, la beauté des lignes simples. La littérature reverra avec amour les blancheurs de l'Hellène ; puis, dominée par un certain traditionalisme, réunissant en une seule toutes les écoles antérieures avec leur technique et leurs qualités supérieures, elle prouvera une fois de plus qu'elle peut exprimer toute l'âme de l'humanité en formulant cette loi de persistance par laquelle elle sauvegardera, une fois de plus, au cours de sa vie immortelle, les traditions ancestrales.

Telle est cette langue que nos ancêtres transplantèrent en Canada, non par raisonnement, — ils en étaient incapables, — mais par une sorte

d'atavisme qui vient de la race. Ces êtres simples de la première étape sont doués de cette incroyable vitalité, de ce génie de conservation, qui leur fait garder précieusement leur langue qu'ils tentent de préserver comme malgré eux de tout envahissement corrupteur. Si le colon, a-t-on dit, est un défricheur, un cultivateur, il n'oublie pas, en outre, nous dit M. Etienne Lamy, " qu'un peuple de laboureurs est garanti des déformations foraines, et enraciné dans sa propre nature par un amour jaloux de son sol."

Dès le principe, ils ont mis en pratique cette théorie des vieilles races, dont l'esprit de conservation touche au miracle, qu'il faut défendre son sol et sa langue — sa langue surtout — contre toute servilité extérieure, contre tout contact délétère, contre toute pénétration lente, mais sûre, qui contaminent et avarient. N'en soyons pas surpris. Cet exemple — je le disais un peu plus haut et je me plais à le répéter — a été suivi dès la plus haute antiquité. Plusieurs peuples de l'orient se sont toujours appliqués à entretenir une défiance systématique vis-à-vis de l'étranger, portant jusqu'à l'exaltation l'idée de ne jamais mêler leur sang à celui des autres races. Pour cela, ils multiplient l'étendue, les difficultés de communication, ils rendent impossibles les moyens de pénétration, les mœurs restent intactes, et toute influence est impitoyablement bannie, en sorte que tout des traditions ancestrales est immunisé contre la contagion.

D'autres peuples encore poussent plus loin le souci de la conservation de leur sol et de leur langue. Ils se refusent absolument, non seulement au contact des autres hommes, mais ils

s'obstinent à fuir devant eux et à toujours s'en éloigner davantage. Il faut avouer ici que cette vertu de conservation peut nous paraître un peu exagérée.

Ces races, néanmoins, s'appliquent avec un soin jaloux à vivre non seulement en suspicion, mais ignorées, pour la plupart, des peuples dominateurs du monde. Par ce moyen, perdues et enfouies dans les forêts inconnues des autres hommes, nomades, errantes et vagabondes, elles veulent conjurer les causes de destruction d'antiques lois dont elles font leur force et leur orgueil.

Telle était aussi la pensée de ces provinciaux, de ces Français mettant le pied sur une terre lointaine. S'étant enracinés dans le sol, peuples primitifs de l'Amérique, ils comprirent, par instinct, que la multiplication et la croissance d'une race doit résider daus ses propres moyens et que son épuisement lui vient de ce fait que, si elle absorbe les vices héréditaires du dehors, elle dégénère et finit par s'anéantir. Ce danger, nous aurons à le combattre plus tard, après la cession du pays.

Cependant, puisqu'il est convenu "qu'un grand peuple ne peut se renfermer seulement en lui-même sous peine d'étouffer et de périr et que sa grandeur et son aptitude à la survie s'est affirmée par la création de familles coloniales, souvent plus fortes et plus prospères que les familles métropolitaines," * la France avait alors raison d'élargir son champ d'action, à une époque où tant d'hommes écœurés des querelles intestines, cherchaient à respirer l'air libre des

* G. Hanotaux, Préface Garneau, p. XV; Ed. Alcan.

grandes plaines, épris de liberté et d'espace. Mais, par delà les océans, ils ne s'écarteront pas un instant de leur but. Ils retrouveront dans l'amour de la petite patrie le respect de la grande. Le Français, venu de tous les points de la France, reste toujours régionaliste, c'est une de ses qualités, mais il ne cesse aussi de travailler dans l'intérêt commun, il est doué de la forte et puissante énergie qui est comme l'âme de tout ce peuple auquel il appartient. De près comme de loin, il nous frappe par la confiance en soi, inaltérable, inflexible. Il est guidé par un esprit d'affirmation : il ne veut pas douter de ses moyens d'arriver quand même au but suprême. D'une bonne santé physique et morale, un souffle de force intense passe à travers sa pensée : sa vitalité est exhubérante et saine.

Il se dit avec Vauvenargues : " Le monde est ce qu'il doit être pour un être actif : plein d'obstacles." Il y a dans son défi à la nature comme une sorte d'optimisme par lequel il manifeste une profonde originalité de tempérament, une grande sûreté de moyens. Il accepte tout de la vie, comme il veut rencontrer tous les obstacles, sans se soucier de leur nombre, ni des embûches qu'ils cachent. Mais une chose certaine, c'est qu'il ne veut pas être dupe. S'il cède, plus tard, ce n'est pas dû à son manque de résistance, de persistance, si vous voulez, c'est par la force des circonstances contre lesquelles aucune activité humaine ne saurait lutter. Il ploye donc sous les coups de l'inévitable, parce que cela dépasse toute volonté terrestre.

Si bien souvent il a beaucoup dépensé pour obtenir très peu, qu'importe. Si son esprit fut captivé par l'éblouissement des illusions, il n'en

a pas moins fait surgir de grands rêves. Car il est d'une extrême sensibilité, sans toutefois en être la victime consciente. Il est résigné, sans être fataliste. C'est qu'il est patient et tenace. Il sait se soumettre aux événements, aux faits. Il recherche et subit, se referme sur soi, il s'entraîne à la notion du vouloir, à l'abnégation, comprend l'efficacité du sacrifice de soi-même, tout en sachant ce que demandent quelquefois de patience et de résignation la contrainte et l'attente.

Mais il connaît la résistance qu'opposent les choses. S'il a conscience de sa haute destinée, il en devine les péripéties, comme il entrevoit la grandeur de l'effort. Il se sent mu par un principe d'action, car sa raison l'éloignera, au début, de la contemplation de la nature. Agir : tout le succès est contenu dans ce mot. Il doit marcher de l'avant, défricher, tracer le sillon, bâtir le foyer, créer la famille, marcher tête baissée vers les difficultés naturelles et humaines, creuser plus profondément le sol, afin de s'y enraciner davantage, faire de l'arbuste le chêne géant dont les branches abriteront la génération future et dont les racines pénètreront jusqu'au cœur même de la terre.

Toutes ces vertus, il les possède.

Si nous disons avec M. Gabriel Hanotaux : " Pour la paix, pour la guerre, pour le dedans, pour le dehors, pour le présent, pour l'avenir, les colonies sont aux peuples ce que les enfants sont aux familles. Une puissance sans colonie est une puissance stérile : tous les éloges et toutes les gratitudes de l'histoire iront toujours aux peuples colonisateurs ; " * nous devrons aussi ajou-

* G. Hanotaux, Préface Garneau, p. XVI ; Ed. Alcan.

ter que le temps ne dirige pas toujours les colonies vers un bonheur également partagé, qu'il prodigue ses privilèges aux unes, mais qu'il accable souvent les autres d'une longue suite de malheurs.

Cependant, il faut aussi se rendre compte que bien des colonies se sont tracé volontairement et fatalement leur destinée. " La cause de leur décadence apparaît dans leur histoire ", disait M. Etienne Lamy, et ceci est vrai depuis que le monde existe.

Elles périssent victimes de leurs erreurs et de leurs vices. Répétons encore avec M. Lamy : " Les peuples ne meurent pas, ils se tuent." Mais lorsque, comme nos premiers colons, ils ont montré tant de désintéressement, tant de vertus ancestrales ; lorsque, abandonnés aux confins de la terre, ils ont lutté contre l'anéantissement de leur libre arbitre, afin de perpétuer la race et la langue, remontant ainsi à la source créatrice d'où jaillit la loi de persistance ; alors, perdus sur le bord de l'océan, dans le recul des siècles, ils nous apparaissent dans la splendeur d'un crépuscule, comme ces beautés supérieures que l'intelligence humaine entrevoit avec les yeux de l'âme, comme ces actions héroïques, placées au delà de l'histoire et que l'on ne découvre que dans le champ indéfini de l'Idéal, comme un coin de tableau sorti de l'imagination créatrice.

Ils nous transportent loin de toute aspiration humaine, vers la réalité de l'Etre qui existe par lui-même, en lui-même, principe du vrai, du bien et du beau, et qui veut que la créature humaine reste malgré tout l'image la plus pure de sa perfection divine.

CHAPITRE II

L'Isolement dans la Lutte, la Lutte dans L'Isolement.

I

Deux choses nous frappent en ouvrant les premières pages de notre histoire du Canada : l'isolement dans la lutte et la lutte dans l'isolement.

L'histoire débute par une tentative de colonisation dont le résultat est un insuccès complet. Cet état de choses dure près de cent ans. De 1535 à 1632, il n'y a que des tâtonnements. Trois entreprises sont faites avant d'implanter la race française au Canada. Pris dans leur ensemble, les débuts ne donnent guère de garantie pour l'avenir. Etudier cette première période de cent ans, c'est risquer de tomber dans une monotonie de faits déprimante et vide d'intérêt. Et cependant, n'y a-t-il pas là une grande leçon à tirer, lorsqu'on voit ces premiers colons isolés du reste du monde, luttant contre les événements, contre la nature, contre le sort défavorable, contre les ennemis du dedans comme contre ceux du dehors ?

Taine a dit quelque part : " Les choses morales comme les choses physiques ont des dépendances et des conditions." Il entendait par là, pour une œuvre, les caractères qui s'agitent, l'action qui les fait se mouvoir et la manière dont ils sont présentés. Il voyait la dépendance des choses entre

elles, leur enchaînement, leurs variations quelquefois à l'infini, et dont les rapports, pour bien des raisons, en font comme un corps organisé. " C'est ainsi que par un raisonnement continu, nous relierons les divers penchants de l'homme examinés sous un petit nombre d'inclinations gouvernantes dont ils se déduisent et qui les expliquent, et nous nous donnerons le spectacle des admirables nécessités qui rattachent entre eux les fils innombrables, nuancés, embrouillés de chaque être humain." *

Si, par exemple, en suivant cette méthode, nous faisions l'expérience sur un cas déterminé, comme la période précédant la fondation de Québec, en 1608, il nous faudra amasser un grand nombre de petits faits journaliers, des impressions d'ensemble que nous classerons; il nous faudra considérer chaque série d'événements qui ont pour base le rôle joué par la religion, par les arts et par la philosophie, le fonctionnement de la famille, de l'Etat, le développement de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Tous ces faits ont un rapport immédiat entre eux.

Il est de toute évidence que nous aurons bien vite fait de certains groupes, de la philosophie et de l'art, par exemple, ces derniers ayant joué un rôle absolument nul. Il nous reste à considérer le rôle de la religion qui fut comme un pilier de la colonisation à ses débuts.

Une opération sur le second groupe nous éclairera sur la psychologie des masses, comme sur les multiples changements des gouvernements

---

* Taine, Préface des Essais de Critique et d'Histoire.

qui nous ont régis.* Si l'on compare enfin les diverses époques où se sont développées nos ressources, nos relations commerciales, la richesse du sol à travers les périodes de colonisation, nous aurons fait alors une enquête presque complète de l'histoire de ces cent années de lutte dans l'isolement dans lequel vécurent nos ancêtres.

En résumé, l'histoire des langues, des littératures et du développement matériel d'une race est soumise à des lois déterminées. Elle enveloppe les conceptions des êtres comme leurs efforts incessants. Elle détermine les causes des grands conflits humains, c'est-à-dire, les circonstances qui accompagnent la durée ou la fin des groupes d'individus, des idées et des actes.

Ouvrons un peu l'histoire de cette période, de 1532 à 1638. Qu'y voyons-nous en France? Car, quoi que nous faisions, nous devons tirer nos réflexions de l'histoire de France, puisque le Canada est à peine découvert. L'histoire des efforts pour coloniser le nord des Amériques, nous dit M. E. Lavisse avec raison, ne fut "qu'un épisode brillant — mais éphémère — dans le XVIe siècle." * Le Canada découvert par Jacques-Cartier voit en effet des jours d'abandon. Roberval a renoncé à ses projets, et pour cause. François Ier, occupé dans les Pyrénées, dans les Ardennes et dans les Alpes, s'en désintéresse, Henri II voit briller à ses yeux les splendeurs d'une colonie lointaine et regorgeant de richesses, mais le royaume perd une belle occasion —

---

* Etude que nous entreprendrons au troisième livre.

* Appendice à l'H. du Canada de Garneau, p. 514. Ed. Alcan.

et c'est Garneau qui nous le dit — de léguer un magnifique empire à la nationalité française en Amérique: tout, à cette époque, est misérablement sacrifié aux passions de haine et de fanatisme, et les intérêts supérieures de la patrie sont confondus avec les basses côteries d'esprits étroits et aveugles.

A cette époque même, la dissension s'est mise dans les rangs des premiers colons. Il faut relire la sanglante épisode des compagnons d'Albert de la Pierria, après l'abandon de Jean Ribaud retourné en France, la disgrâce de Laudonnière, après la chute du fort de Caroline. Les colons ont à lutter, non avec le sol, car le pays à cette époque donne des signes de la plus grande fertilité, mais avec les propres compagnons de leurs aventures; et le fanatisme s'en mêlant, nous voyons les mêmes causes de dissension religieuse qui dévastent la France, traverser les mers et corrompre des esprits dont l'attention devrait s'arrêter plutôt aux exigeances utilitaires du moment, au contrôle de difficultés de toute nature. Mais que voulez-vous ?

Ici, nous pourrions le remarquer avec Taine : " Si l'on décompose une civilisation, on trouvera que toutes ses parties dépendent les unes des autres comme les organes d'une plante ou d'un animal." * Et il ajoute : " Dans un siècle, par exemple, toutes les parties de la vie nationale, se supposent les unes les autres, de telle façon que nulle d'elles ne pourrait être altérée sans que le reste le fut aussi."

---

* Préface aux Etudes d'Histoire et de Critique, par Taine.

Rien n'est plus vrai en ce qui regarde les premières phases de l'ancienne colonie, c'est-à-dire, de 1532 à 1608, époque de la fondation de la Nouvelle-France. Dans ce XVIe siècle, en effet, tout se subordonne. Et pourtant, poésie, philosophie, croyances, habitudes, tout concourt au même but : à la désagrégation de la société, des mœurs et des royaumes même. Il faut le constater quand même : dans toute cette période, les caractères, les croyances, les habitudes s'apparentent visiblement. Ils forment corps et les uns ne vont pas sans les autres. L'organisation de la société, au XVIe siècle, par exemple, y est un système composé d'éléments variés, mais unis par un lien mystérieux, par une force latente et unique qui détermine leur unité. Il porte un caractère dominant ; une même âme l'anime, un même esprit le saisit, le guide et pénètre l'organisme même des foules. Il garde le sceau bien distinct de la royauté dont il ne peut se passer.

Pour le bien connaître, ce siècle, il faut démêler cette force supérieure, il faut remonter à une source. Quelque changeante que soit la nature humaine, si on le suit dans la famille, dans ses contemporains, dans ses relations ; s'il est formé, selon les conditions du pays où il est né, il faut s'appliquer à découvrir la direction vers laquelle le sort l'entraîne comme malgré lui. " Connaître un objet, dit Taine, c'est connaître sa cause, et la suivre dans tout l'ordre de ses effets."

Si nous prenons les paysans français du XVIe siécle, par exemple, de près ou de loin, ils sont restés les mêmes. Ils n'ont pas d'histoire, a dit M. Gabriel Hanotaux. Aucun autre privilège ne leur est donné que de posséder le sol. Isolés chez

eux, au fond des campagnes, ignorant tout de ceux qui les gouvernent, connaissant à peine ou pas du tout leur voisin, privés de droits, ils penchent leur front vers la terre: leur horizon est borné. Ils sont frappés d'un silence séculaire et leur ignorance égale leur passivité.

S'ils se révoltent, c'est pour retomber plus à plat, et toujours, ils n'obtiennent rien de leurs justes revendications.

Ils sont opprimés jusqu'à la servilité. Pour comble de malheur, le roi assiste muet à ces exactions et prend le prétexte de les tolérer, parce qu'il est noyé dans le flot toujours menaçant de lourdes charges.

Les paysans de France, a dit un cardinal du temps, sont des bêtes. Richelieu ajoute même que si " tous les peuples étaient trop à leur aise, il serait impossible de les contenir dans les règles qui leur sont prescrites par la raison et par les lois. Il les faut comparer aux mulets qui étant accoutumés à la charge, se gâtent par un long repos plus que par le travail." *

Sous Henri IV donc, le paysan est plongé dans une misère dont les plus mauvais temps du moyen âge peuvent à peine fournir un premier exemple. Il a toujours semé pour les jours futurs, sans savoir ce que le sol lui donnera et sans espérer s'il en pourra jouir pour lui-même ou pour les siens. Il pratique cependant l'abnégation et prise la solidarité qui doit unir les êtres entre eux.

M. Hanotaux nous rappelle des paroles citées dans le chapitre précédent: " La race, dit-il, a

*M. Gustave Hanotaux, Richelieu. Testament politique.

reçu un don admirable, l'endurance, — je disais la persistance, — et une aptitude sans égale, l'épargne : ces deux qualités en se combinant, en produisent une autre qui est tout le secret de la vitalité française ; elle se résume en trois mots : " content de peu." C'est le proverbe français : " contentement passe richesse."

Tant de malheurs accumulés, tant de passivité, tant d'abnégation ne lui gâtent en rien sa belle humeur inaltérable. Qu'un rayon de soleil illumine généreusement un coin de terre qu'il laboure, aussitôt, le paysan respire et reprend la tâche. Qu'exige-t-il ? Un peu de liberté pour semer le blé, un peu de chaleur pour sa vigne. Il se sent, pour obéir, le besoin d'une haute protection. Naïf et généreux, il obéit quand la main qui le guide ne le frappe pas. Le jour seulement où il se sentira méprisé, il se révoltera, et alors, impitoyable et sans entendre aucune voix d'apaisement, il se ruera tête baissée sur les débris de la vieille royauté qu'il achèvera dans un râle de haine longtemps contenue.

Il advient une époque, sous Henri IV, où les maux sont tellement excessifs qu'on les voit sans remède.

On sait d'ailleurs les efforts du grand Sully pour rendre à l'agriculture toute l'antique splendeur qu'elle donna à la France. Malheureusement, la régence de Marie de Médicis replonge le paysan dans un vasselage avilissant et obscur. Le royaume est à feu et à sang. Le paysan traine misérablement la vie, sans même l'espoir de sauvegarder un petit coin de terre. Il est exposé aux concussions et aux viles extorsions d'officiers sans cœur ni âme, aux usuriers, à la

rapine la plus honteuse; il est rabaissé au rang des animaux, rivé à la charrue, hâve, morne, ombre de lui-même, fantôme de la nuit, car souvent, pour ne pas éveiller l'attention, il laboure après le coucher du soleil, afin de sauver, pour les siens, le pain qui les soutiendra et les sauvera pour un temps de la mort.

Une vieille chanson dit :

> Le pauvre laboureur
> N'a trois petits enfants
> Les mit à la charrue à l'âge de dix ans.

Alors que fait-on pour l'ornement de son esprit ?

" L'hiver seulement, quelques-uns d'entre eux sont envoyés chez l'écolâtre pour y recueillir le rudiment d'une instruction qui se borne toujours à la *Croix de par Dieu*, au psautier et à quelques mots de latin; la famille enfin, conservant, dans beaucoup de pays, la constitution robuste mais rude du moyen âge, avec les servitudes de la communauté passible, la vie d'une ruche, et la routine du même pot, feu chanteau." *

Il ignore tout de la politique. Il est superstitieux, il croit aux apparitions, aux fantômes, aux légendes, mais il est sensible et rêveur. Il aime ses landes, ses bois, ses monts; il écoute chanter la mer, il se confond à la nature. Son unique ambition, c'est la conquête du sol: il semble entrevoir l'avenir, et prévoit qu'il en aura été le facteur. Sacrifié jusqu'au renoncement, il sem-

---

* Richelieu, M. G. Hanotaux. 1 vol., p. 494.

ble comprendre le rôle sublime du paysan devant la rédemption humaine des haines et des crimes. Donc, au moment où nous arrivent sur ce continent des paysans de là-bas, la guerre sévit en France, les impôts y pleuvent, la famine ronge.

Victimes des pillages et de la terreur, ils respirent devant la solitude des Amériques. Ils ont beaucoup enduré, ils peuvent souffrir encore : ils sont familiers avec la douleur. Devant le calme des forêts, devant les fleuves libres et sans entrave ; devant la mer toujours rythmée, ils sentiront comme une sorte d'apaisement : le rêve les envahit. Etres primitifs, l'esprit mal orné pour comprendre toute les beautés de la grande nature, ils en ressentent quand même toute le mystère pénétrant, ils en hument toute la saveur qui s'en échappe comme un encens.

Débarrassés du despotisme et de l'égoïsme, ils n'entrevoient plus de maux, ils n'aperçoivent plus de danger, leur large poitrine s'emplit d'une brise bienfaisante qui les fortifiera et leur redonnera confiance en l'avenir. Ils ne se tiennent pas de joie. Cette terre nouvelle qu'ils foulent maintenant ne fera-t-elle pas d'eux des privilégiés, ou, du moins, n'assouvira-t-elle pas cette soif qu'ils ont d'en extraire tout de suite les dons les plus précieux ?

D'un autre côté, si le paysan français apprend à peine à prononcer le nom de son roi, que pourrait-il saisir du mouvement de la pensée ? Car il est un fait admis : à la fin du XVe siècle, l'esprit bourgeois triomphant, positif et retors, pratique et inattentif aux spéculations abstraites, s'adonne surtout au culte du fait accompli et au désir des jouissances terrestres.

La littérature, sans aucun doute, s'en ressent. Elle est pauvre et superficielle comme les idées; elle manque de sincérité et de vérité, presque toujours boursouflée, sans fondement, frondeuse, sans puissance, s'émouvant de l'énervement même et de la décadence de cette époque, jusqu'au jour où l'idée nationale se répandant comme un rayon, la Renaissance apparaîtra lumineuse et bienfaisante.

Mais, d'un autre côté, devant la Renaissance italienne et française, devant la science d'un Budé, d'un Rabelais; devant la poésie d'un Marot, devant les réformateurs Luther et Calvin, devant la philosophie d'un Montaigne ; devant les Ambroise Paré et les Palissy; devant les Amyot, les Malherbe, les Ronsard, que peut entendre le paysan de France, d'ailleurs submergé par l'aristocratique civilisation, lui, l'instrument du sol et du caprice d'un féodal comme Charles VIII, qui n'estime les lettres d'autant qu'elles peuvent lui rapporter au point de vue purement matériel ?

Comme de la politique, le paysan reste isolé de toute culture intellectuelle et doit toujours, et quand même, se borner à la *la Croix de par Dieu,* au psautier et à quelques mots de mauvais latin, comme nous le voyions plus haut.

Son plus grand mérite, c'est, qu'après la guerre de quarante ans où les Espagnols en sont réduits à accepter la paix, et où la liberté de conscience est accordée aux protestants par l'édit de Nantes, il reprend vigoureusement la charrue. Rien ne l'a abattu. Toujours, son esprit d'endurance reprend le dessus.

Une ère de prospérité renaît, les routes défoncées sont refaites, les produits circulent, les relations avec l'étranger longtemps interrompues, se renouent, la navigation reprend son cours. Un poète du temps a pu s'écrier :

> "Marchands gagnaient en toutes marchandises;
> Celliers, greniers, étaient riches, et pleins
> De vins, de blés, avoines et bons grains." *

Le paysan, il faut le reconnaître, dans son isolement, reste le facteur de la renaissance prospère de la Gaule antique, dont le prestige va s'étendre jusqu'au Levant, dont les fiers vaisseaux vont sillonner les mers et implanter jusqu'en Amérique la civilisation européenne. Voilà l'apport du paysan français. Isolement dans la lutte ! O miracle des miracles ! Le paysan, nouveau Lazare, va ressusciter d'entre les morts et fera de son pays un centre de rayonnement où viendront puiser les races étrangères.

Au Canada, la période qui précède la fondation de Québec, en 1608, — époque à laquelle commence le XVIIe siècle littéraire en France,* — ne fut, à proprement parler, qu'un instant de préparation, de formation, ou plutôt de tâtonnement.

Les efforts de Ribaud, de Coligny, l'expédition de Roberval et de La Roche, sont plutôt des essais sans résultats. La première expédition de La Roche est réellement une tentative in-

---

* Cités par M. G. Hanotaux dans son Histoire de Richelieu.

* M. Lanson la fixe plus exactement vers 1615.

fructueuse. Effectivement, elle ne peut heureusement être considérée que comme une page inutile à notre histoire nationale. Elle ferait peut-être le sujet d'un roman ; elle donne raison à Parkman et à quelques autres qui " dénoncent hautement l'envoi de criminels au Canada." * Mais ce fait n'eût pas de résultat ; il n'eût, en tout cas, pas de suite fâcheuse.

Si, à cause des agitations et des bouleversements européens, " le choix d'hommes de guerre pour fonder des colonies n'était pas propre à diminuer le mal ; " * si les dissentions religieuses et politiques furent des causes d'émigration, tant pour la France que pour l'Angleterre persécutées à l'intérieur sous des règnes agités, grâce au paysan, ce facteur d'ordre et de paix, nous verrons le jour de l'établissement solide et durable de la Nouvelle-France ; et, grâce aux efforts tenaces de nos premiers colons, se dessinera pour l'Amérique une destinée sublime que nul obstacle n'empêchera de grandir, si de nouveaux événements en retardent les péripéties.

Oui, leur existence, à ces premiers colons, sera une longue lutte : toujours l'isolement, mais sans cesse, une volonté indomptable. Ils tiennent indissolublement au sol conquis en raison des sacrifices consentis pour le défendre. Avant et après la fondation de Québec, la Nouvelle-France, organisée et délimitée, deviendra comme un château fort bâti au carrefour d'une route et qu'un perpétuel danger menace et tient en éveil. Mais

---

* Hist. du Canada de Garneau, appendice, p. 523. Ed. Alcan

* F.-X. Garneau. Histoire du Canada, p. 51, 1 vol. Ed. Alcan.

elle résiste. Et ce qui s'ajoute encore à toutes les qualités du paysan, c'est qu'il a emprunté à la race antique à laquelle il appartient, l'enthousiasme, l'attendrissement du cœur, l'esprit droit et primesautier, la naïveté charmante du gaulois, le génie d'organisation, la ténacité, la bravoure du Romain, la force, la conviction, l'amour de la liberté et de l'indépendance, la valeur individuelle du Germain.

"Les générations qui se succèdent, nous dit M. Gabriel Hanotaux, contiennent les éléments qui constituent les trois races mères. Blonds, bruns et roux, ils sont frères; le principe fédératif gaulois, le principe unitaire romain et le principe libéral germain se rapprochent et se mêlent dans la civilisation française." *

Venus des diverses provinces de France dont nous parlions plus haut, ces colons s'apparentent à ces races qui, en se mêlant, méditent de conquérir l'hémogénie du monde. Ils veulent travailler à un but commun et se mêlent dans une unité parfaite. Toujours, le doux nom de la France résonne à leurs oreilles. Cette vigueur dans le patriotisme coule dans leurs veines comme une liqueur limpide, leur organisme en est saturé. Ils se rappelleront toujours cette fière réponse des gens de Rouen aux Anglais : "La terre prise, les cœurs sont imprenables."

Ils voudront que l'on répète du Canada ce que Shakespeare se plaisait à dire de cette "fertile France, le plus beau jardin du monde."

Pour eux, la Nouvelle-France sera le pays de prédilection; ils y auront apporté toutes leurs

---

* Histoire de Richelieu, G. Hanotaux. 1er vol., p. 537.

qualités natives, et leur génie d'entreprise rivalisera avec la richesse du sol. Plus tard, toujours isolés, mais sous une domination étrangère, ils sauront endurer sans se plaindre, car ils avaient été habitués, pendant ce XVIe siècle, à subir la domination du gouvernement italien, l'invasion espagnole, le contact des armées allemandes, albanaises, écossaises et anglaises. Mais ils avaient rêvé aussi la libération du territoire. Tous ces gens de Gascogne, de Provence, d'Anjou, de Picardie, de Normandie, de Lorraine et de Bretagne, s'étaient ralliés sous l'étendard du roi Henri IV. De près comme de loin, ils restent fidèles à leur serment : car ils savent se soumettre à une discipline de fer appuyée par une volonté inaltérable, par toutes les volontés ; et toujours, dans leur isolement, pour me servir d'une pensée de Taine, " s'ils peuvent observer les peuples qu'ils cotoyent comme des objets d'étude et de science, s'ils les admirent comme des modèles de prospérité et de puissance, ils ne veulent importer chez eux leur histoire ou leur caractère, où chercher leur gouvernement ailleurs que dans leur nature et dans leur passé." *

C'est ainsi, d'ailleurs, que dans ces intentions bien déterminées, il nous est plus facile de voir en nous-mêmes. Car tout peuple doit compter sur sa propre expérience, acquise par un labeur incessant et au cours des siècles. Les races ont, comme les plantes, livrées au jeu du climat et du milieu, souvent du hasard, des conditions d'existence qui leur sont propres. Par suite, elles ont des tempéraments distincts : elles subis-

* Taine, Essais de Critique et d'Histoire.

sent le milieu. Tous les systèmes, fermentés dans le creuset du monde, sont une agglomération formidable d'où jaillissent, pendant des siècles, les projets monstrueux ou divins, les dissociations d'empires, les gloires éphémères ou durables, tout l'engrenage des civilisations, travail puissant qui fait vibrer le cœur des masses. Et ce travail nous apparaît comme une force latente dont surgit l'effort. Sans cesse, c'est le progrès ou l'insuccès, l'un tendant vers des transformations d'ordre supérieur, l'autre montrant toute l'impuissance des faibles et des indécis. La nature entière se montre alors à nos yeux, imposant son prestige, créant des destinées, broyant des empires, précipitant des mondes dans les abîmes sans fond, semant sur les routes humaines toute la longue suite des malheurs comme la part des bonheurs d'un jour.

Nous assistons, dans le temps qui fuit, au mouvement éternel, principe de vie, comme nous entrevoyons autour de nous l'inflexibilité des lois cherchant leur origine dans l'au delà. Et nous nous sentons grandir, malgré notre isolement dont le silence nous rappelle que, humbles fourmis dans l'espace inpalpable, il nous est quand même possible de nous croire une parcelle d'infini.

II

Le premier cri d'admiration du saintongeois Champlain fut pour cette belle et grande nature, pour ce sol de qui il disait: " Si ces terres sont bien cultivées, elles seront bonnes comme les nôtres."

Il vient avec les pouvoirs de M. de Monts qui avait abandonné l'Acadie l'année précédente: il est le maître de la situation. Sans hésiter, il choisit son site, après avoir exploré la vallée du Saint-Laurent. Toutes ses relations ne sont évidemment pas des pages littéraires : elles abondent en détails surtout sur des renseignements agricoles. Son but, d'ailleurs, est de créer une colonie et de cultiver la terre. La première habitation élevée, il sème du blé, du seigle, plante une vigne, des herbes potagères, du blé *d'Inde* et du froment.

Tout d'abord, le scorbut décime ses hommes : il remédie à ce fléau en prescrivant une hygiène. Il noue des relations avec les indigènes qu'il traite non en conquérant, mais avec tous les égards.

Cependant, son plus beau titre de gloire, c'est de continuer les traditions de l'ancienne France, et, comme le grand Sully, de vouer la Nouvelle-France au labourage et au pâturage. De ce jour, la colonie entre dans une ère de prospérité: c'est une nouvelle patrie pour les colons.

Mais pendant son long séjour au pays, il lutte contre les concurrents " constamment à l'affut d'une occasion pour faire abolir les lettres patentes les plus solennellement octroyées, et qui peuvent demain, brutalement, le mettre hors de ce Canada devenu sa patrie véritable." *

A cette époque, le Canada appartient à tout le monde ou à personne. Henri IV disparaît, Soissons meurt, Condé est arrêté pour s'être révolté contre Concini; il est remplacé par Mont-

* La colonisation de la Nouvelle-France, Salone, p. 28.

morency qui, un peu plus tard, en 1625, cèdera la place au duc de Ventadour. Tous ces événements retardent le succès de Champlain. Il ne se rebute pas, il lutte, il lutte toujours; — c'est d'ailleurs le rôle qu'il s'est imposé; — définitivement, il triomphe.

La Nouvelle-France reçoit son premier colon véritable en la personne de Louis Hébert : c'est encore là un gage de succès. Malheureusement, malgré tant de promesses souvent renouvelées, la compagnie formée par Champlain, en 1612, ne lui envoie pas de colons, et c'est délibérément. Il s'en plaint en haut lieu; de ce fait, il se crée des ennemis et l'on tente de l'évincer.

Champlain triomphe encore. Ses privilèges, grâce à Montmorency, s'accroissent davantage,— puisqu'il obtient les attributions d'un gouverneur, —et la compagnie est disgraciée pour n'avoir pas tenu ses engagements de peupler la colonie. Malgré ses efforts incessants et sa bonne volonté, il éprouve encore et toujours des déboires, jusqu'au jour où Richelieu, en formant la fameuse compagnie des Cent Associés, exige d'elle non plus des promesses, mais la certitude qu'elle expédiera enfin des colons.

Cependant, une autre déception attend Champlain: la guerre éclate entre la France et l'Angleterre. Une flotte ayant pour lieutenant un traître, Jacques Michel, et pour commandant Louis Kertk, remonte le Saint-Laurent, et, l'été suivant, Québec est occupé par les Anglais.

Mais toujours, sans relâche, apparaît la loi de persistance: le colon va lutter jusqu'à la paix signée en 1629, où il rentre en possession de ses biens et de sa capitale. Il ne s'accroît pas, mais

il résiste, n'en soyons pas surpris. Il remplit un à un les principes énoncés plus haut et par lesquels, selon Taine, " les choses morales et physiques ont des dépendances et des conditions."

A l'époque où nous en sommes, il nous est assez facile de constater combien tout le passé de la Nouvelle-France donne raison à cette méthode. Une volonté dirige et contrôle manifestement les êtres: c'est une force invisible, accumulée étape par étape, en raison des événements du siècle précédent plein de présage pour le siècle à venir. Ainsi, de tant de souvenirs précieux conservés avec tant de soin, il nous sera possible de démêler les pages de l'histoire du passé dont l'avenir découle, et la destinée secrète qui pousse les premiers colons vers un but encore indéterminé, mais sûr.

Toute notre histoire des premiers jours de la colonie se résume encore à cette pensée de Taine qui contient tout un monde, à savoir que " les forces qui gouvernent l'homme ne sont que des passions employées par des facultés, et des facultés déployées par des passions."

Et j'ajoute: nous n'avons qu'à regarder en nous-mêmes. Ces forces nous dominent encore aujourd'hui; elles nous dirigeront éternellement, puisqu'elles sont, par leur essence, indestructibles et divines. Nous les verrons agir dans la suite des événements. Elles s'attachent à tous nos mouvements, et s'incorporent à notre être. Elles nous font remonter vers notre source, c'est-à-dire, vers l'infini. Or, chercher l'Etre suprême, c'est chercher le commencement et la fin des destinées auxquelles nul ne saurait se soustraire.

Tel vous aurez fait votre passé, tel en dépendra votre avenir. Les passions, dirigées par nos facultés, nous feront grands ou petits, selon qu'elles auront été domptées ou laissées libres dans leur développement. Elles feront de vous des hommes ou des bêtes, selon qu'elles porteront l'empreinte de la noblesse et du désintéressement, ou le sceau de l'avilissement et de la bassesse. Elles furent les instigatrices des grands mouvements, des grandes pensées, comme la cause des bouleversements et des cataclysmes.

Or, en regardant nos ancêtres lutter, sans merci, sans savoir s'ils attendront le but, sacrifiés volontaires, assoiffés d'idéal, pêcheurs d'étoiles lointaines, parce que rêveurs, nous sommes portés à nous dire que les passions restent " la source de toute beauté et de toute harmonie ; qu'elles donnent la main au-dessous d'elles à d'autres puissances, et que toutes ensemble elles forment le chœur invisible dont parlent les vieux poètes, qui circule à travers les êtres, et par qui palpite l'univers." *

En méditant ces pensées, Champlain, ayant donné sa vie sans compter, isolé dans la lutte, luttant dans l'isolement, pourra s'écrier dans son épître du livre dédié à Richelieu que " s'il y a en Europe des provinces à conquérir, en Amérique c'est plus qu'un royaume, c'est un " nouveau monde " qu'il peut donner à son roi et à sa patrie." *

---

* Taine, Essais de Critique et d'Histoire.

* Champlain, Voyage de la Nouvelle-France.

III

En outre des luttes religieuses, à une époque où le droit commun du monde entier est pénétré d'intolérance, la compagnie des Cent Associés est soumise à une destinée étrange et mouvementée, bien que patronisée par le puissant cardinal Richelieu au courant des causes d'insuccès de toutes entreprises de colonisation. Malgré tant de promesses de peupler la Nouvelle-France, et bien que le grand ministre choisisse ses collaborateurs avec soin, ces derniers n'en éprouvent pas moins un premier revers de fortune par les Kertk. Puis, après 1628, toute égalité entre catholiques et protestants étant rompue, il s'ensuit une lutte sans merci où l'intolérance joue le rôle principal. L'injustice s'en mêle et des événements malheureux viennent s'ajouter aux difficultés du moment, ce qui n'est pas de nature à augmenter la patrimoine de la race et de la langue. La colonisation, conséquemment, reste stationnaire. Et quoique Richelieu ,lors de cet édit qui proscrit les protestants de la Nouvelle-France, soit éloigné de Paris, il n'en est pas moins blamé par tous les historiens du temps et par ceux même de notre siècle.

Enfin, la compagnie assume de grandes responsabilités pécuniaires quoique munie d'avantages inestimables. Elle est garantie, en outre, de la bonne qualité de la recrue, tant en colons qu'en soldats. Mais il faudra bientôt remonter d'immenses difficultés dans l'établissement de tous ces collaborateurs inexpérimentés. De plus, on compte trop sur d'énormes bénifices à venir pour alimenter la société : les lenteurs voulues, le man-

que d'argent, et bientôt, la guerre civile et étrangère s'en mêlant, Richelieu s'impatiente, il hâte l'expédition. Après la capture opérée par les Kertk, c'est, l'année suivante, une autre perte de cent et quelques milliers de livres qui tombent aux mains des Anglais. Le découragement s'empare des esprits, la compagnie va se dissoudre. Sur les ruines de Québec, les Associés vont encore pourtant tenter de réaliser le projet grandiose de Richelieu.

Champlain réapparaît, et c'est à ses derniers moments qu'il assiste au début véritable de la colonisation en la Nouvelle-France. O cruauté du sort! Champlain disparu, la guerre finie, les Cent Associés se relèveront-ils ? Jamais. La compagnie s'accroche pourtant encore aux épaves: elle essaye de surnager; elle réussit à intéresser des Français de là-bas, riches et entreprenants, qui consentent à se substituer aux Cent Associés pour l'établissement de nouveaux colons. Tour à tour, Giffard, les Tachereau, les Boucher, les Guyon, les Cloutier, les Giroux sont dispersés dans les diverses seigneuries. Après incertitudes sur incertitudes, Jean de Lauzon s'accapare du sol disponible dans la Nouvelle-France, la colonisation est de ce coup étranglée, les colons peu à peu retournent en France. Et juste à cette heure de dépression où, pourtant, il y a encore une lueur d'espoir, la compagnie ruinée ne trouve plus l'appui de Richelieu qui vient de lever l'étendard contre l'Autriche ; la guerre de Trente ans se poursuit avec plus d'acharnement que dans les précédentes guerres: la Nouvelle-France isolée dans la lutte, lutte dans l'isolement.

A ce moment se produit un événement des plus importants: l'apparition des Jésuites. Ils y arrivent juste dans la tourmente et vont faire face à des difficultés sans nombre.

En ces sombres jours, plus d'un se serait découragé et aurait hésité devant l'état déplorable dans lequel se trouve plongée la colonie abandonnée, exténuée, rendue, sans ressource que la perspective d'un long martyre dans un pays ignoré, sans cesse harcelé par des ennemis invisibles, — plus nombreux et mieux armés, lorsqu'ils ne se cachent pas, — n'ayant pour toute perspective que la misère et la mort, et comme horizon, les palissades de ce malheureux Kébec que des vainqueurs ont réduit à sa dernière extrémité. Des ruines, rien que des ruines, l'amertume au cœur et la désespérance qui tue!

Malgré cet état de choses, le père Biard, dès son arrivée en Amérique, ne se laisse pas effrayer. C'est un missionnaire, par conséquent, un soldat.

En esprit positif et déterminé, il cherche tout de suite les " raisons pour lesquelles on devrait entreprendre à bon escient le cultivage de la Nouvelle-France."

Ecoutez-les plutôt les uns après les autres.

" Ces terres, dit une des premières relations, sont parallèles à notre France, c'est-à-dire en mesme climat et mesme élévation, par règle d'astrologie, elles doivent avoir mesmes influences, mesmes inclinations et températures. Les terres sont aussi bonnes qu'en France; cela cognoissez-vous à leur couleur noire, aux arbres hauts, puissans et droicts qu'elles nourissent, aux herbes et foin aussi haut souvent qu'un homme, et choses semblables. Le pays est une perpétuelle forest:

car il n'y a rien d'ouvert sinon les marges de la mer, et des rivières se desbordant causent des prairies."

Ecoutez encore ces simples paroles: " C'est une autre France en influence et condition du ciel et des élémens, en estenduë de pays dix ou douze fois plus grande si nous voulons; en qualité aussi bonne, si elle est cultivée du moins, il n'y a point d'apparence qu'elle doive estre pire; en situation à l'autre bord de nostre rivage pour nous donner la science et la seigneurie de la mer et navigage, je dy nul bien et utilitéz: en un mot quand je dy une autre France et une autre Espagne à cultiver."

Déjà, en l'année 1635, les Jésuites ont leur résidence en la Nouvelle-France et voient le jour où elle se ressentira des bénédictions de l'ancienne, et " où l'équité triomphant de l'injustice, il arrivera que ces contrées cesseront d'estre ce qu'elles ont été depuis tant de siècles, une forest sans limites, la demeure de la barbarie." *

" Il me semble qu'en contemplant le progrès des affaires de la Nouvelle-France, je voy sortir une Aurore des profondes ténèbres de la nuict, laquelle embellissant de ses rayons dorez la surface de la terre, se change à la parfin en ce grand Océan de lumière que le soleil apporte." Puis, ayant parlé des déboires et des pertes de la compagnie des Cent Associés, il continue: " La nuict s'est dissipée, et maintenant l'Aurore d'une douce et paisible prospérité se va répandant le long de nostre grand fleuve: ce qui nous fait espérer que le soleil de l'abondance suivra ces heureux com-

* Le Père Lejeune, 1635.

mencemens, s'annonçant tous les jours jusqu'au plus haut point de son apogée, pour n'en jamais descendre; puis que la plus grande abondance qu'on luy souhaite, c'est l'abondance des vertus, dont les fruicts sont éternels. Mais découvrons quelques rayons de cette Aurore, qui commence à produire ses beautez." * Paroles pleines de charme et de poésie, car les Relations en sont imprégnées.

Il parle alors de l'étendue du pays, des habitations bien établies, de la multiplication de la race, il décrit les avantages que promet le sol bien cultivé, ses rendements divers, le rapport des arbres fruitiers, la qualité rare de la chasse, etc.*

Ecoutez maintenant le père Barthélemy Vimont, en 1640: " La paix, l'amour et la bonne intelligence règne parmy les Français. Ceux qui nous ont parlé des siècles dorés, ne les embellissoient pas des mines du Pérou, mais d'une innocence préférable aux richesses de l'une et de l'autre hémisphère. Si bien que nous pouvons quasi dire que l'usage du fer, rend les siècles d'or, et l'usage de l'or fait les siècles de fer.

Il est vray qu'on vit en ces contrées dans une grande innocence; la vertu y règne comme dans son empire, le vice qui la poursuit incessamment n'y paroît qu'en cachette et à la dérobée, ne se produisant jamais sans confusion. Au reste nous vivons icy fort contens et fort satisfais; les Français sont en bonne santé; l'air du pays leur est

---

* Le Père Lejeune, 1636.

* Le Père Lejeune, 1636.

bon, aussi est-il pur et sain; la terre commence à leur donner des grains abondamment." *

Cet optimisme comble les multiples chapîtres des Relations.

Toujours, le tableau, s'il est éclaboussé du sang de quelque victime, reprend le caractère de sa beauté primitive sous le pinceau d'un père Lejeune, ou d'un autre.

D'un bout à l'autre de ces impressions journalières, écrites au fil de l'inspiration, se déroule le grand panorama de l'Amérique contemplative et sereine, majestueuse et consciente de l'avenir.

En l'année 1642, la colonie a passé l'hiver en bonne santé. Les colons n'ont d'autres ennemis qu'eux-mêmes. La récolte a été fort belle et "quelques habitants en recueillent maintenant plus qu'ils n'en ont besoin pour la nourriture de leur famille et de leur bestial, qui se porte très bien en ce pays cy." *

En 1643, "chaque famille française, au moins pour la plupart, fait maintenant sa petite provision de froment, de seigle, pois, orge et autres grains nécessaires à la vie humaine, qui plus que moins, les uns quasi pour la moitiée de l'année, les autres pour une partie, et commencent à congnoistre le génie du lieu et les saisons propres à la culture de la terre. L'ouvrage est bien commencé, il a encore besoin de secours." *

En 1644, l'un d'eux s'écrie: "La colonie des Français va toujours croissant, mais lentement n'estant pas assistée *de l'ancienne France assez puissamment.*"

---

* Paroles du Père Barthélemy Vimont, en 1640.
* Autre Relation.
* Idem.

N'y a-t-il pas une certaine tenue littéraire dans la description suivante prise sur le vif: "On a bien parlé les années précédentes de quelques mouches qui brillent la nuit pendant l'Esté, comme des Etoiles ou de petits flambeaux : si vous en prenez une par sa petite aile, et si vous la passez doucement sur un livre, vous lirez dans le fond de la nuit comme au milieu du jour. Il est vrai que ce flambeau se cache et paroist selon le mouvement de ce petit animal. Outre cette espèce de mouches, il y en a d'autres qui au Printemps paraissent en quelques endroits en si grande quantité, qu'on dirait en vérité qu'il neige des mouches, tant l'air en est remply ; il est vrai qu'elles sont innocentes. Que si elles piquaient comme les cousins qu'on nomme icy des *maringoins,* ce serait un des fléaux d'Egypte. Homme du monde n'oserait porter le visage ny les mains à découvert pendant quelque peu de temps que cette pluye et ces ténèbres durent : l'air en ce temps-là n'a plus de jour que lorsqu'il tombe une neige fort drue "et fort épaisse." *

L'année 1646 nous rapporte les faits suivants: "Cette année est une année de guerre et de massacre."

En 1651, "la récolte des blés est très heureuse partout, mais principalement à Montréal, où les terres sont fort excellentes. Ce lieu serait un Paradis terrestre pour les sauvages et pour les Français, n'estait la terreur des Iroquois, qui y paraissent quasi continuellement, et qui rendent ce lieu presqu'inhabitable : c'est pour ce sujet

---

* Autre Relation.

que les sauvages s'en sont retirez, et il n'y reste en tout qu'environ cinquante Français." *

En 1653, "la fertilité des terres sont icy de bon rapport. Les grains françois y viennent heureusement, et nous pouvons en cela nous passer des secours de la France, quelque nombre que nous soyons icy. Plus il y aura d'habitants plus serons-nous dans l'abondance." *

En l'année 1655, la France ayant envoyé cinq vaisseaux pour aller porter quelques secours et trafiquer en la Nouvelle-France, "l'un a esté pris des Anglais, l'autre des Espagnols, un troisième a été perdu en mer; les deux autres sont arrivés en ce païs, et puis retournés en France à bon port, mais, outre les pertes de marchandises, le secours que la Reyne envoyait, comme estant très affectionnée à la conservation de la Nouvelle-France, à esté perdu entièrement." *

Jusqu'à 1660, nous n'assistons qu'à des luttes sanglantes avec les cinq nations, sans pour cela empêcher les missions de se répandre dans la colonie.

Entre autre, "quoique la terre soit d'un heureux rapport, et que les familles se multiplient, la guerre des Iroquois traverse toutes nos joies, et c'est l'unique mal de la Nouvelle-France, qui est en danger de se voir toute désolée, si de France *l'on n'y apporte un puissant et prompt secours.* C'est un miracle que les Iroquois pouvant si aisément nous détruire, ne l'ait pas encore fait." *

---

* Autre Relation.
* Idem.
* Autre Relation.
* Idem.

En l'année 1661, le danger devenant plus pressant, le père Lejeune s'écrie: " Jamais nous n'avons tant désespéré, jamais tant espéré du succès de nos affaires. Nous nous sommes vus sur le bord du précipice, et presque en mesme temps, en résolution d'y précipiter ceux qui nous poussaient; nous avons esté jusqu'aux abois et à deux doigts de nostre ruine totale, puis, tous d'un coup, pleins de vigueur et de courage."*

En 1665, la joie envahit les cœurs: " Jamais la Nouvelle-France ne cessera de bénir notre grand monarque, d'avoir entrepris de lui rendre la vie, et de la tirer des feux des Iroquois. Il y a tantost quarante ans que nous soupirons après ce bonheur. Nos larmes ont enfin passé la mer, et nos plaintes ont touché le cœur de sa Majesté, qui va faire un Royaume de nostre Barbarie, et changer nos forests en villes, et nos déserts en provinces." *

Nous verrons plus loin comment ces promesses furent tenues. Mais posons-nous cette question :

Que sont ces historiens des Relations ? Des intelligences pénétrées de leur sujet qu'ils calquent sur le vif, ayant apporté à chacune de leurs pages une mémoire étendue et durable. Ils voient des paysages, ils se rendent compte de la richesse incomparable du sol et découvrent immédiatement ce que les colons peuvent en tirer de profitable. Ils s'appliquent à accumuler les petits faits journaliers, à entasser les observations ethnologiques, à les assembler, à les classer, sans

---

* Autre Relation.

* Autre Relation.

tomber dans la spéculation, s'arrêtant à la photographie instantanée des choses. Ils sont historiens en ce sens qu'ils peignent la nature, ayant une juste conception de la grandeur et de la beauté de ce continent inconnu, exploré avant eux par des aveugles et des ambitieux éblouis par ses richesses et animés d'un esprit d'accaparement.

Ces premiers historiens entrevoient les forces contre lesquelles l'homme est sans cesse en lutte, l'énergie indomptable accumulée en lui, non par l'effet du hasard, mais par une permission divine.

En outre, les obstacles rencontrés ne sont pas seulement matériels. Le monde est un champ d'action, les forces physiques ne sont que l'instrument souvent mal employé dans le commerce des hommes entre eux. Ils ont l'habitude de se combattre pour ce qu'ils appellent le droit à l'existence, pour la conquête d'un domaine supérieur, pour leur indépendance, pour leurs idées. L'histoire reflète l'homme, les sociétés humaines, car elle est faite d'humanité, de tradition, de besoins, d'intérêts, de passions, de querelles sans nombre, de tous les efforts collectifs qui, peu à peu, déterminent le caractère d'une race: c'est ainsi qu'elle se forme par étapes, au cours des siècles, qu'elle conquiert l'hégémonie sur les autres peuples, ou qu'elle se heurte à des forces plus puissantes, selon qu'elle a su ou non diriger ses facultés et ses dons.

Les mouvements humains observés de loin, d'une autre planète, par exemple, sans qu'on en pénètre le sens intime, — de même qu'on ignore les conditions de certaines constellations invisibles à l'œil nu, — ne nous révèleraient rien que l'image d'une vague agitée, livrée au caprice du

flux ou du reflux, parce que, ignorant les secrets de ce monde, le nôtre, les perturbations qui le font sourdre et les cataclysmes qui en changent la physionomie, nous ne verrions dans ses agissements qu'un pur mécanisme, qu'un phénomène incompris. Mais en observant de près les destinées étranges de l'homme, nous découvririons dans l'innombrable enchevêtrement des faits, le travail logique, déterminé, nécessaire, remplissant d'une foi intense l'être infime qui l'accomplit, en faisant souvent un martyr, parce que chaque sacrifice journalier qu'il apporte au grand labeur, est une pierre à l'édifice bâti pour les générations futures.

Les historiens des Relations, comprenant ces vérités, s'appliquent à atteindre le cœur des petits, des humbles colons. Car ils ne l'ignorent pas: la masse des individus qui conduisent le monde est comme une mer agitée. Et si, comme dirait Albert Sorel, elle n'a des forces inconscientes de la nature, "que la puissance irrésistible et l'apparence, cette mer a ses flux, ses reflux, ses tempêtes; mais c'est une mer où chaque goutte a une âme, une conscience, une volonté, par suite, un être accessible et perfectible. L'histoire, sous ce rapport, révèle le secret de vie aux nations qui ne veulent pas mourir." *

Nobles paroles. Plus nobles encore lorsqu'on les veut appliquer à un monde nouveau, et lorsque, surtout, mises en action dès le berceau d'une race, elles auront des résultats dont tous les peuples sauront s'inspirer pour le plus grand bien de leur prospérité.

---

* Albert Sorel, Essais de Critique et d'Histoire.

Un des historiens des Relations, le Père Paul Le Jeune, a justifié ces paroles dans l'ardeur qu'il apporta à défendre la cause de la colonisation, car il appartenait à une nation qui ne veut pas mourir. Il savait parfaitement qu'il existe ici-bas des courants irrésistibles, des écueils, qu'il passe des tempêtes, que des forces muettes et cachées s'agitent incessamment. Les génies, les voyants et les forts savent les reconnaître, les diriger selon leur gré, sans se laisser emporter par des influences passagères; mais les faibles se voient entraînés dans l'abîme. Les premiers sont les bâtisseurs d'empires, les facteurs du progrès; les autres désagrègent et détruisent. Tous travaillent cependant dans le sens de l'histoire, puisqu'ils sont nécessaires à son mouvement, car de l'inégalité des forces de la nature surgit l'impulsion et la vie. Malgré tous vos efforts, vous pourrez changer le cours d'un fleuve, l'élargir, en doubler la profondeur et la force, vous ne parviendrez pas cependant à le faire remonter vers sa source. Des hommes guident les événements, les provoquent, les changent, les entravent, mais toujours, ils doivent travailler dans un sens, exprimer les passions, guider les tendances, les sentiments, les intérêts, et continuer les traditions de leur race: ils en sont les véritables maîtres ou les esclaves, selon le degré de volonté et de puissance dont les a gratifiés la nature.

Cependant, les forts ont pour mission de guider les faibles, de les maintenir dans une parfaite unité et de les diriger vers un but commun. De cette façon, ils préparent et aident les événements pour les faire tendre à leur fin. Tels qu'ils nous apparaissent, le père LeJeune et ses colla-

borateurs avaient compris que, dans l'histoire d'un peuple, tous doivent savoir se partager les rôles si compliqués de la vie, pour le plus grand progrès de l'humanité, car, selon Rabelais, "les destinées mènent celui qui consent, tirent celui qui refuse."

La grande vérité, c'est de savoir diriger, si l'on est fort, et de savoir se laisser conduire, si l'on est faible, quand le but à atteindre, loin d'avilir la dignité de l'homme, l'ennoblit et le régénère.

Dès leur arrivée dans la Nouvelle-France, les Jésuites ont l'intuition de ce qu'elle pourra leur rapporter de succès pour l'avenir. Mais, nous dit Salone, en visionnaires pratiques et avisés, ils vont imaginer un instrument de réclame admirable, en répandant, parmi les colons, un livre de propagande, dont les chapitres se suivant à intervalles réguliers, frappent l'imagination du lecteur à coups redoublés. Pendant de nombreuses années, volume par volume, les Relations rappellent aux mêmes hommes la salubrité et la fertilité du pays, la beauté de ses sites, de ses monts, la richesse de son sol et de ses forêts.

En outre, le soin du père LeJeune sera de concilier les sympathies de la mère patrie aux intérêts vitaux de la Nouvelle-France. Aussi éloquemment que Champlain, par ses écrits, par ses paroles et par ses actes, il plaidera la cause de sa nouvelle patrie, avec une fougue tellement persuasive, qu'il saura convaincre les plus incrédules et les plus endurcis. Car cet illuminé, plein d'idéal mystique, met de côté, pour un instant, les arguments du dogmatisme, pour ne se livrer qu'à un ordre d'idées pratiques à la portée de tout le monde, ayant à combattre non seulement

l'ignorance, mais le préjugé, retournant tous les procédés, toutes les preuves, tous les exemples, avec une lucidité au delà de tout éloge et de toute critique. Ce prêtre est un clairvoyant en même temps qu'un peintre. Réduisant un à un les mensonges et les calomnies, il revient, ai-je dit, systématiquement sur la description des beautés sans pareilles du pays, de ses fleuves, de ses plaines aux miraculeuses promesses, capables non seulement de nourrir une race, mais tous les peuples de la terre, et de les entretenir dans une ère perpétuelle de paix, de fécondité et d'harmonie.

Il sent ce que l'humble colon peut pour la prospérité du Canada, et il aurait pu s'écrier avec Albert Sorel : " Tout dépend du mouvement des masses, et les masses ne sont mues que par les déplacements sourds des infiniments petits." * C'est la conclusion des pensées développées plus haut.

Le missionnaire d'alors va droit au cœur de ces infiniment petits, avec des mots simples et pleins de mansuétude. S'il y apporte un peu de mysticisme en proclamant la Nouvelle-France un autre paradis terrestre, il veut armer d'expérience les nouveaux colons, ayant soin de choisir des " hommes mariés ou garçons bien robustes qui sceussent manier la hache, la houe, la bèche et la charrue." *

Le succès est si rapide, que la propagande à outrance des Relations n'est pas étrangère, loin de

---

* Discours de réception de A. Sorel à l'Académie française.

* Relations des Jésuites.

là, à la fondation de Montréal ; et, dès 1643, trois cents habitants égayent de leurs chants de joie les bords enluminés du Saint-Laurent. Hélas ! tout n'arrive pas sans difficultés.

Si la colonisation donne de belles promesses, elle est une fois de plus mise en danger par la guerre des Cinq Nations, vingt années de terreur, et qui vont compromettre jusqu'à l'existence même du Canada français.

" Qu'une telle guerre ait pu se prolonger un quart de siècle entre quelques tribus d'Américains et la France, alors à l'apogée de sa puissance, cela passe toute vraisemblance. Pour fournir une explication raisonnable, ce n'est point assez que d'insister sur l'incroyable abandon où la mère-patrie a laissé la colonie."*

Isolement dans la lutte, lutte dans l'isolement.

Bientôt réduite à trois forts, la Nouvelle-France ne doit son salut qu'à l'indomptable énergie des colons canadiens.

Successivement, nous assistons à des luttes plus sanglantes, mais à une augmentation quand même de la colonie. Ce fait n'est pas de nature à amoindrir les dangers, car ils s'accroissent en raison du repeuplement du pays.

Cependant, malgré l'abandon coupable de Louis XIV à qui pourtant le père LeJeune fait humblement remarquer que l'intervention d'Anne d'Autriche ne fait " que retarder la mort de la colonie ; "* malgré l'indifférence de Mazarin,

---

* Salone, La colonisation de la Nouvelle-France, p. 86.

* Le Père Lejeune, Epître au Roy, 1660, 1661.

malgré toutes les péripéties, malgré toute l'horreur du dénuement dans lequel râle le pays, tout concourt à le faire passer sous la domination de la Compagnie des Jésuites dont l'influence incontestable sauve encore une fois la Nouvelle-France, peut-être définitivement, à cette heure angoissante.

Tous les malheurs lui sont profitables, on le croirait.

Et cela est tellement vrai que, de deux cents colons qu'ils étaient au début de cette lutte gigantesque, la Nouvelle-France, dès 1663, porte le nombre de ses habitants à deux mille cinq cents.

Et je le dis ici, sans arrière-pensée. S'il n'a pas été possible d'enrayer l'avance des Anglais dans la possession du Canada français, si la guerre des Cinq Nations en a été une des conséquences irrémédiables, les " Relations des Jésuites " ont laissé à la colonisation une empreinte dont les siècles futurs ont ressenti vivement l'indéniable importance au point de vue de la durée.

Chose extraordinaire, ce premier mouvement de notre littérature nationale, si on peut l'appeler ainsi, nous fait assister au spectacle grandiose du premier balbutiement d'une nation privilégiée. Il nous la fait voir dans une pénombre, en dégage le caractère et enchaîne toutes les péripéties de ces longues luttes que les contemporains considèrent avec une admiration plus profonde, à mesure qu'ils en comprennent l'étendue et la beauté.

Les Relations ont servi puissamment à guider

la marche de tous nos historiens à travers ces époques si troublantes de l'ancienne colonie.*

Elles rendent plus intelligibles et plus mémorables les événements obscurs de l'ancien régime, en leur donnant plus de proportions. Elles les ramènent aux conditions de toutes les intelligences. "Le passé de l'histoire d'un pays a son optique qui a sa règle de vérité," a dit Albert Sorel.

Cherchez un monde dans l'espace infini: à des millions de lieues de distance, vous ne l'entrevoyez que dans une lumière tremblante et incertaine. A l'aide d'un puissant télescope, ses montagnes se dessinent, ses fleuves se gonflent, ses mers se détachent, ses cimes s'accusent. Puis, centuplant la puissance de votre instrument, vous vous appercevez bientôt comment tous ces paysages se relient les uns aux autres, comment cet ensemble forme une sorte de chaîne vous faisant songer à l'unité, à l'imposante harmonie des choses infinies.

Vous en êtes fascinés et l'inconnu vous attire. Vous entrevoyez par delà cette vision quelque chose de mystérieux qui vous entraîne. Votre imagination vous transporte vers ces sommets. Alors, il arrive un autre phénomène. Tour à tour, les paysages se précisent, des vallées apparaissent, des précipices aux plis tourmentés s'offrent à vos yeux; des prairies sans limites, des bois géants et moussus, des sources, des rochers, des lumières, des ombres, des gouffres surgis-

* Le Père Charlevoix a dit avec raison: "Le style de ces relations est extrêmement simple; mais cette simplicité même n'a pas moins contribué à leur donner un grand cours, que les choses curieuses et édifiantes dont elles sont remplies."

sent lentement. Et, tout à coup, comme vous cherchez l'ensemble de ce monde sidéral, vous ne l'apercevez plus.

Instinctivement, vous arrivez sur la cime la plus élevée et la plus grandiose; vous regardez à vos pieds. Toute cette vision qui vous avait ébloui: les monts, les prés, les lacs, les mers, tout s'évanouit et se perd. Vous vous retrouvez debout sur ce monde que vous avez aperçu de très loin, celui qu'on appelle, si vous voulez, Mars ou Saturne, celui qui vous donne enfin l'image de la réalité. Vous n'aurez plus conservé des choses vues que le souvenir, le charme envolé, l'image effacée.

Tel est le rôle éternel de l'historien. Il fait le même voyage à travers le passé de l'histoire : il note ses impressions innombrables, croque les paysages, les faits amassés, compare et décrit, plane sur les hauteurs et cherche à en saisir l'ensemble, domine les abimes et les astres. C'est des sommets qu'il se rappelle la vérité. C'est de là qu'il voit passer la race humaine, immense et lourde caravane entraînée dans l'éternel désert et s'acheminant vers sa destinée. Souvent, les événements vus de trop près se mêlent dans une confusion étonnante: vus à l'aide du télescope de la vérité, ils se précisent dans toute leur splendeur réelle. Tel nous apparaît le rôle des "Relations des Jésuites," dont la puissante évocation nous fait comprendre comment, quelquefois, "la grande masse de l'humanité peut être mue par le déplacement sourd des infiniments petits."

CHAPITRE III

Le Rêve de Jean Talon.

Si la guerre cruelle des Cinq Nations fait entrevoir, dès 1650, que la réalisation du projet de l'Angleterre vis-à-vis le Canada sera possible et mis à exécution un jour, et par suite surtout de l'orientation de la politique coloniale et européenne, il nous apparaît assez visiblement ce qu'eut pu être la Nouvelle-France, si Jean Talon, le protégé du grand Colbert, eut mené à bonne fin un rêve conçu dans un moment d'enthousiasme.

Et quel fut ce rêve d'un homme privilégié, ayant tout le génie et toute l'énergie pour faire du Canada français un autre jardin du royaume de France ?

Le roi étant le maître suprême, Colbert ne peut agir de plein gré. Sa Majesté l'a bien fait comprendre: ses volontés seront exécutées, et là-dessus, personne n'a le droit de répliquer. Tracy doit se le tenir pour dit lorsqu'il reçoit de Colbert une lettre dans laquelle il est charitablement averti " que le Roy prend connaissance de toutes ses affaires, et que c'est à lui qu'il faut s'adresser directement pour lui en rendre compte et recevoir ses ordres."

Aussi, peu après la création du Conseil Souverain au Canada et de la compagnie des Indes Occidentales qui reçoit le monopole du commerce et de la navigation, Colbert trouve avantage, sous le gouvernement de Courcelles, de nommer

Talon à l'intendance du Canada. Celui-ci est doué de toutes les qualités: c'est un homme de confiance et la créature entièrement dévouée au grand ministre.

Or, à son arrivée devant Québec, Talon a comme un éblouissement. Il en est enthousiasmé au point que, dès le premier jour, il fonde des projets grandioses. Immédiatement, et en esprit positif, il se pose la question: "Quelles sont les véritables intentions du roi ? Le roi n'a-t-il point d'autre dessein que de favoriser la compagnie, que de lui permettre d'augmenter le nombre de ses vaisseaux et faire un commerce utile à son estat sans avoir pour objet l'estendue des habitations de ce pays et la multiplication de ses colons, ou bien sa Majesté regarde-t-elle ce pays "comme un beau plan sur lequel on peut former un grand royaume ?" *

Mais après avoir plaidé avec éloquence une cause qu'il croit gagnée, eu égard à un monarque plein d'ambition et désireux de faire la conquête du monde, Talon doit renoncer bientôt à la réalisation de sa chimère, devant le refus de Louis XIV dont l'attention est toute tournée vers l'Angleterre et l'Espagne, ses ennemis les plus pressants.

Talon est déçu; il a un moment de découragement; mais il insiste respectueusement. Malgré ses instances auprès de Colbert, dont les vues ne se manifestent pas avec le même enthousiasme, le pauvre intendant n'étant pas écouté, se résigne à demeurer le fidèle et dévoué serviteur qu'il restera pendant toute son administration, tant

* Salone, La Colonisation de la Nouvelle-France, p. 153.

comme colonisateur que comme économiste. Voyons les causes de son insuccès.

Pour juger une époque comme celle du Roi Soleil, dont les idées ont dominé le monde et provoquèrent l'admiration en même temps que la désillusion, dans la dernière partie de son règne, il est bon de regarder les choses de près et de faire de grandes réserves; car, malgré l'échafaudage calculé de tous les systèmes possibles, le despotisme, quoi qu'on en dise, et pour le plus grand malheur d'un peuple, reste la condition *sine qua non* d'une monarchie absolue.

Louis XIV nous en fournit l'exemple le plus célèbre, sans aucun doute, le plus concluant et le plus désastreux en ce qui regarde l'établissement du Canada.

Le jour où il s'empare des rênes du gouvernement de l'Etat, en prononçant les célèbres paroles que vous savez, la France, qui n'a rien vu de pareil depuis l'avènement du roi Henri IV, est dans un état voisin de la plus navrante misère. Abattue, exténuée par les guerres civiles et étrangères, par les monstrueuses dépravations de toutes sortes des Mazarin, des Fouquet et de leurs agents, par les brigandages des grands seigneurs, des soldats et du fisc, elle menace ruine. Les campagnes sont devenues d'immenses pâturages où les paysans et les animaux brouttent l'herbe drue et grandie au hasard des champs et des bois. Les villes sont des plaines hideuses draînant la misère et la peste. Les loups rôdent partout, lorsqu'ils n'apparaissent pas sous le pourpoint et la cape d'un percepteur d'impôts et de redevances.

Calamité des temps! Pour redresser ces abus et enrayer le mal impitoyable, il paraît un roi qui, selon Saint-Simon, naît sage, modéré, discret, mais qui joint, à l'infatuation exagérée de sa personne, le culte extravagant de sa puissance surhumaine, renforcée par le droit divin du monarque et contenue dans l'axiome haïssable que le roi ne saurait faillir.

Tout l'insuccès, tant en France qu'en Amérique, tous les déboires, toutes les chutes, toutes les inactions sans nom viennent de cette religion du pouvoir absolu dont Louis XIV offre au monde le modèle le plus frappant et le plus intolérable. Vous l'entendrez par sa bouche lorsqu'il s'écrie: "Le droit divin confère à celui qui en est investi par sa naissance une mission providentielle; c'est une sorte de délégation des droits de Dieu sur l'homme." Puis, il ajoute: "Dieu vous a fait roi, il vous donnera les lumières nécessaires." Il va plus loin encore: "Il est sans doute de certaines fonctions où, tenant pour ainsi dire la place de Dieu, nous semblons être participant de sa connaissance aussi bien que de son autorité."

Ne cherchez pas un meilleur portrait du grand roi: il se peint ici lui-même. Tout l'avenir de la monarchie apparaît dans le développement de ces principes qu'il ne manquera pas, du reste, d'imposer et dont il fera la base des actes de toute sa vie.

Si nous le suivons au cours de son long et gigantesque règne, ce monarque, ayant rempli le monde de son éclat et de sa grandeur, nous étonne par sa tyrannique volonté, absorbant toutes les pensées, ne voyant rien en dehors de lui-même

dans un siècle où toute initiative ne saurait s'épanouir sans son secret désir, et qui, dans son incommensurable orgueil, dans son absolutisme, prépare lentement, mais sûrement, comme l'ont prouvé les événements, la dislocation prochaine de la monarchie française, et provoque même la ruine de la France qu'une éblouissante pléiade de génies avaient rendue immortelle.

Le rêve de Talon! Mais le grand intendant aurait-il pu créer de lui-même un empire en Amérique, lorsque Louis XIV s'écriait: "Il me semble que l'on m'ôte de ma gloire quand sans moi on en peut avoir. Les fautes que j'ai faites l'ont été par complaisance et pour me laisser aller trop nonchalamment aux avis des autres."

A cette époque, le despotisme poussé aussi loin porte atteinte à toute initiative des hommes de génie, et réduit leurs projets à néant s'ils ne sont appuyés par ce prince. Toutes les illustrations du temps en subissent l'implacable joug, car la gloire des Condé, des Colbert et des autres s'éclipse devant celle du Roi Soleil: Vauban, disgracié pour avoir osé penser par lui-même, en laisse un triste exemple, en finissant ses jours dans l'abandon et l'oubli.

Les bons conseillers doivent donc dépendre du monarque, leur seul inspirateur, et leurs œuvres s'accomplissent selon son irrévocable vouloir. Il est le maître absolu des pensées, il est le ressort de ce formidable cadran qu'est la France civilisée: il saura préparer à son gré l'heure des grands événements comme des profonds désastres.

Voulez-vous pour un instant ouvrir les pages de l'histoire politique de la France? Qu'y ver-

rez-vous depuis 1672, à partir du traité d'Aix-la-Chapelle que Louis XIV obtient en violant les paroles données, ce dont il se vante hautement, d'ailleurs? Le traité de Ryswik n'apparaît-il pas comme une faute ajoutée aux précédentes, et plus grave, en raison de ses résultats néfastes ? N'y étale-t-il pas ici un abus du pouvoir personnel poussé jusqu'à l'extravagance, jusqu'à une paix honteuse et à la ruine du royaume ?

Et cette paix même n'a-t-elle pas pour la France une désastreuse répercussion jusqu'aux extrêmes limites de l'Europe, puisque, malgré la légitimité des Stuarts, le prince d'Orange monte sur le trône d'Angleterre ?

Et cette guerre de la succession d'Espagne, comme épisode funeste, n'est-elle pas un défi sanglant aux intérêts les plus vitaux de la France, coup fatal et dont elle aura tant de peine à se relever ?

Un écrivain du commencement du XIXe siècle disait : * "La postérité s'arrêtera involontairement devant ce grand règne, placé sur les routes de l'histoire comme un Hermès à deux faces, dont l'une offre toutes les séductions et l'autre tous les dégoûts du pouvoir absolu." Rien n'est plus vrai quand on voit de quelle manière, dans le partage de 1698, l'Etat est sacrifié par le monarque au seul orgueil de voir un Philippe V régner sur l'Espagne. Et l'on pourrait encore ajouter les calamités sans nom qui, pendant quatorze ans, fondent sur la France, et cela par suite du prétexte de rétablir les Stuarts sur le trône d'Angleterre.

---

* Lemontey, (1818).

Toutes ces guerres ruineuses, inutiles souvent, mettent l'Europe à feu et à sang, sont de dangereuses occasions de la part de Louis XIV de satisfaire un immense orgueil contre les intérêts collectifs d'un peuple presqu'épuisé, et produiront immanquablement des conséquences irréparables sur les événements futurs, tant en Europe qu'en Amérique.

Le rêve de Talon! Sans doute, le grand administrateur, intendant de génie, méritait une première place parmi les fondateurs de la nation canadienne. "En la dotant de toutes les industries de première nécessité, il la mettait définitivement en état de se suffire à elle-même;" * mais est-ce là la seule fin de ses ambitions? N'espère-t-il pas toute sa vie changer en certitude cette chimère des premiers instants? "Je ne suis pas homme de cour, écrit-il, et je ne dis pas la seule passion de plaire au Roy et sans un juste fondement que cette partie de la monarchie française deviendra quelque chose de grand." * Il voit dans le succès de la colonie un commencement de province et peut-être même l'établissement d'un royaume.

C'est un bien grand rêve pour un homme qui terminera sa carrière en qualité de premier valet de garde-robe de sa majesté très chrétienne. Combien son ambition ne paraît-elle pas exagérée? Hélas! je l'ai dit, il tente vainement de faire briller aux yeux du roi de France l'avantage que présente l'idée de fonder un empire en Amérique.

C'est au milieu de toutes les péripéties et de toutes les embuches, malgré les malheurs acca-

---

* Salone, La Colonisation de la Nouvelle-France, p. 223.

* Talon au Roi.

blant son pays, qu'il croit encore et sans une arrière-pensée à sa grandeur et à son relèvement certain. Il sait la France jalousée, combattue, ruinée : il ne croit pas un instant à sa disparition de la carte du monde. Si, par les exactions intérieures, par les coalitions du dehors, elle est sapée dans ses institutions les plus chères, elle se relèvera plus resplendissante et on lui rendra justice, parce qu'ayant beaucoup lutté, elle a beaucoup souffert. Car les peuples étrangers ne se sont pas toujours bien rendu compte de ce qu'elle a fait pour eux. Talon sait par intuition ce que deviendrait le monde sans elle. Il sait combien la pensée française s'est rapidement répandue dès l'aurore de la découverte des Amériques : il la voudrait dominatrice du monde entier.

Chaque fois que la France fut en danger et sur le point, non de disparaître, mais de se diminuer aux yeux des autres peuples, un cri d'angoisse est sorti de toutes les poitrines humaines, et ce fut par tout l'univers comme un sursaut de stupeur.

Lorsque Talon vit l'impossibilité de faire de l'Amérique un immense empire français, sans pourtant éprouver un instant de découragement, mais résigné, il eut comme un regard d'effroi vers l'avenir. D'un coup, le peuple canadien allait perdre, sinon l'intendant avisé, du moins le politique bienfaisant dont le génie n'avait jamais douté de conduire la colonie au triomphe d'une noble cause, si toutefois il recevait de la métropole l'appui nécessaire.

Les guerres désastreuses de Louis XIV, et sur la fin de son règne, l'abandon dans lequel nous

laissait le monarque plongé lui-même dans l'infortune, avait ébranlé les courages. Car de partout, de l'Espagne aux confins de l'Angleterre, partait ce cri stupéfiant : la France va mourir.

Il arriva ce fait extraordinaire dans l'histoire, que l'Europe alors sembla perdre conscience de la valeur de la France, si indispensable pourtant à la civilisation future. Mais Talon ne se laissa pas abattre dans ce moment d'angoisse universelle, car il était un génie tout d'intuition. D'ailleurs, disons-le en passant, on aurait pu croire, après sa disparition, que son grand projet pouvait encore se réaliser, au moment où, peu après et malgré tous ces grands événements, l'Europe et l'Amérique virent l'aurore d'une paix de quarante années. Mais Talon ne sera pas remplacé, il ne le sera jamais plus.

Frontenac, malgré ses éminentes qualités et sa fermeté de caractère, ne pourra continuer l'œuvre de son prédécesseur. Il aura, comme malgré lui, manqué, pendant les dix années de son premier gouvernement, " à cette partie essentielle de sa tâche qui de Versailles lui est rappelée sans cesse : l'augmentation de la colonie." *

Non, Talon ne sera plus remplacé. Après Frontenac même, nul ne sera plus hanté par ce projet ; et, d'ailleurs, l'expérience aura assez prouvé que, pour le réaliser, il faudrait transporter Versailles de par delà les océans, l'orgueilleux Louis XIV âpre à n'admettre que les succès " sur place," mais alors seulement qu'il est de son bon vouloir de prêter un souffle de vie à toute entreprise qu'il n'a pas conçue. Qui sait ! Un em-

* Salone, La Colonisation de la Nouvelle-France, p. 227.

pire français en Amérique verrait peut-être, à son insu, se lever un jour un autre conquérant rival. Il n'aurait jamais pu admettre une puissance digne de l'égaler et de le surpasser, lui, le roi des rois, jouissant du privilège de l'infaillibilité, et ayant reçu sa force de Dieu même dont il savait partager aussi bien la connaissance que l'autorité.

D'ailleurs, ne pouvant reconnaître qu'aucune forme de gouvernement ne put se substituer à celle qu'il avait mûrie et préparée selon son caprice et sa volonté, il lui eut fallu renier sa divine prescience et porter ainsi atteinte à un prestige qu'il tenait d'en haut : cela lui eut-il été possible dans son incommensurable orgueil ?

Talon, dans l'exécution de son projet, marchait sous l'égide de l'absolutisme. Or, cet abominable système, nous le savons trop, dans toute l'horreur de ses principes, incombe à la volonté d'un seul homme qui doit en supporter seul la lourde charge.

Louis XIV, doué d'une vigueur exceptionnelle, — il l'a prouvé pendant tout son règne, — éprouve toutes les ambitions dûes à son rang : il est porté à exagérer ses faiblesses souvent plus que ses qualités. Il se sent pris de vertiges et, à un degré incommensurable, de la folie des grandeurs.

Certains hommes subissent le joug de l'entourage ; d'autres imposent leurs volontés, satisfont leurs convoitises, qu'exagère toujours leur insatiabilité sans borne, sacrifiant les petits intérêts aux grands. Et finissant par inspirer le doute, — ce qui devait arriver, d'ailleurs, — ils ne manquent pas, sous le prétexte de con-

server leur prestige, de compromettre la confiance qu'on avait en eux. C'est alors que le despotisme entre en jeu et qu'il sévit. De là, une sorte de passivité chez ceux qui en sont les victimes. L'effort collectif alors n'a plus sa raison d'être; et le peuple, par crainte, n'osant plus se charger *des responsabilités* dont il craint les conséquences, finit par obéir sans réflexion. Il devient l'instrument entre les mains d'une individualité qui l'étouffe et l'immobilise.

Au temps de Jean Talon, la France ploie sous cette contrainte: comment voulez-vous que le Canada ne la subisse pas ?

Avant que la Révolution ne dispose des terres des privilégiés, en conférant le titre de nation à la classe moyenne, cette dernière est pendant bien des siècles monarchiste par état, vous le savez. L'histoire de France marche sur cette pente, comme toute l'histoire des peuples doit suivre une destinée à laquelle elle ne saurait se soustraire.

Mais l'idée d'unité hante le cerveau de tout le monde; l'on devient de plus en plus ancré dans cette opinion, — plus peut-être que Louis XIV lui-même, — "que les rois de France sont rois élus et choisis de Dieu, rois selon son cœur, rois qui, par le divin caractère que son doigt a imprimé sur leur face, sont à la tête de tous les rois de la chrétienté." *

C'est le triomphe de la théorie du droit divin, nous dit M. G. Hanotaux. Ainsi s'est préparée, par l'unité même de la race, la centralisation, fruit de douze siècles d'efforts ininterrompus.

---

* André Duchesne, Les antiquités et recherches de la grandeur et majesté des Roys de France, p. 3.

La nation, à l'époque de Louis XIV, est donc monarchiste par la volonté divine, comme elle le fut d'ailleurs dans le passé. Elle est loin encore de l'idée de révolution ; elle a peur du démembrement, précisément parce qu'elle voit l'unité dans la monarchie et que cette unité a fait la France de toujours, sans qu'il lui soit possible de se demander comment la décentralisation des volontés pourrait créer les sociétés modernes.

Ce peuple aime ses maîtres jusqu'à souffrir tout pour eux ; il n'a jamais mis en doute la majesté royale. Cela lui prendra bien du temps pour en arriver à douter de ce pouvoir venu de si haut et qu'il ne peut atteindre, si ce n'est qu'en rêve.

Jusqu'à Louis XVI, pauvre victime du passé, il marche les yeux fermés, dans un vasselage accepté, tant il est imbu de principes sacrés pour lui et tirés de la profondeur des temps. Devant un pareil état de choses, il eut fallu à tous les princes de l'ancien Régime une modération réfléchie dont l'Europe entière se serait ressentie.

En cultivant cette modération prêchée depuis Platon, Socrate, Marc-Aurèle, Montaigne, Montesquieu et tant d'autres, la monarchie eut conservé une force que le peuple français n'eut peut-être pas songé à détruire. Elle eut alors cherché, non pas l'inégalité chez les hommes, mais la réunion de toutes les volontés, de toutes les intentions, sans distinction de caste et de naissance, pour le bien commun, pour l'hégémonie de la France sur les autres nations. Jean Talon eut pu voir alors l'empire des Amériques grandir et maintenir sur un pied d'égalité les aspirations d'une race ayant apporté avec

elle tous les instincts, toutes les qualités maîtresses de ses aïeux.

D'ailleurs, ne nous illusionnons pas. La modération bien comprise n'est pas de ce monde. Si, après tant de revirements, tant de dislocations de systèmes, tant de sacrifices sanglants, les humbles eux-mêmes ne comprennent pas tout le sens de cette philosophie dont le triomphe assurerait une paix durable, les grands de la terre sont rarement nés pour apprendre à se tempérer, ou, du moins, à user modérément des privilèges dont ils sont gratifiés par leur droit de naissance. La modération des siècles passés a consisté dans l'abus du pouvoir. Aucun prince, ou, sans doute, bien peu de princes n'y ont échappé. Car, plus nous étudions l'histoire universelle, plus nous nous apercevons que la paix offre peu de garanties, de sincérité et surtout de durée.

La colonie nous en donna de tristes exemples. Si l'abus du pouvoir nous fut funeste en toutes circonstances, rien n'a pu, certes, assouvir les ambitions irréductibles des races ; et, depuis toujours, dès qu'une ère se meurt, une autre apparaît déjà de la nuit des siècles passés, et la vie surgit de nouveau d'un volcan en éruption qu'aucune volonté humaine ne saurait éteindre.

Il y a à tirer de ces pensées bien des faits inquiétants et impressionnants. Elles nous invitent à méditer, à aller au fond des choses, à creuser le mystère des forces qui nous régissent et nous orientent vers l'avenir.

Et comme le dit M. Gustave Le Bon dans un livre récent, la transformation des peuples nous montre que " le bloc des traditions se désagrège ; que d'antiques assises de la vie sociale s'effon-

drent; qu'il y a absence de parallélisme entre l'intelligence créatrice de découvertes et le caractère régulateur de la conduite, car si l'intelligence a progressé, les sentiments gouvernant les hommes sont restés les mêmes." *

Jean Talon, de nos jours, eut médité ces vérités. Qui nous dit qu'il ne les entrevoyait pas dans son rêve ? Il eut pu se dire, en réfléchissant à ses illusions perdues, que tout dans la guerre, donne l'impression d'un écroulement formidable, malgré le bénéfice que nous en paraissons tirer. L'idée d'un immense empire — tel que le concevait Talon — est bien propre à inspirer les âmes élevées, mais elle est aussi pleine de désillusions et d'imprévus, puisqu'elle met en regard l'idée, non de supprimer les conflits, mais de les faire naître. Hélas! tous ceux qui ont cru au pacifisme dans la conquête, ou même dans la paix, en sont morts ou ont failli en mourir.

Bien des intentions humaines peuvent nous paraître généreuses, mais elles nous apportent plus souvent des déceptions. Si l'histoire du passé est cruellement expiée quelquefois, l'expérience acquise devant les erreurs dont nous sommes les victimes, nous fait changer l'orientation de nos mouvements; et alors, nous cherchons à découvrir des principes nouveaux auxquels nous demanderons une forme de société qui, peut-être, nous laissera entrevoir la possibilité d'un bonheur toujours relatif.

L'incertitude donc nous guette à chaque carrefour de la vie, puisque soumise à une volonté ou

---

* M. G. LeBon, Premières Conséquences de la Guerre.

à une agglomération de forces, la plus ou moins lente évolution des âmes accuse ou non le progrès des nations. Tout dépend de la concentration de nos efforts et selon l'importance du but à atteindre.

Un des principes de la modération, c'est encore de comprendre comment la fusion de l'âme individuelle avec l'âme collective d'un peuple peut développer ses aptitudes à son bénéfice et donner de grands résultats. L'unité alors n'en est que plus solide et plus durable.

Un grand monarque, il faut bien le comprendre, ou un grand politique, doivent se dégager de leur personnalité, abdiquer toute ambition personnelle, éviter tout abus du pouvoir, lorsqu'il s'agit de la sécurité et de l'intérêt vital de de tout un peuple et de ses conquêtes. Il faut savoir créer l'avenir, tout est là.

Si la suppression de la guerre est une illusion, il faut se préparer à pouvoir s'en servir pour le bien de tous, puisque nous sommes à la merci des lois de l'évolution dont aucune puissance ne saurait entraver la marche depuis les temps les plus reculés. Bannissons nos illusions pacifistes devant la variabilité des ambitions humaines, mais ne renonçons pas tout de même à cet esprit de modération dont les grands hommes et les grands peuples ont fait leur plus belle qualité. Pour avoir failli à ce principe, les potentats ont souvent changé la face du monde et des événements. L'histoire n'aurait pas suivi les mêmes sillons si elle ne s'était pas exercée à compliquer les intentions des races qu'elle redoutait entre toutes.

Si le grand siècle eut pu prévenir les contradictions nées de la disparité des castes, aux prises à un moment où surtout la France devait étendre son prestige au loin, Jean Talon eut réalisé peut-être son rêve. Si l'unité, qui fut la force de la nation française sous la monarchie, eut pu tourner les âmes vers des idées propres à prévenir sa décadence, nous n'aurions pas eu à subir quelques années plus tard la domination étrangère quelle qu'elle fût : c'eut été alors l'orientation vers un lumineux avenir.

Toute la solution de ce problème est là.

Ces pensées hantèrent probablement le cerveau bien organisé du célèbre intendant : elles font en tout cas le sujet de nos méditations, lorsque nous pensons à ces heures tragiques où nous avons perdu l'occasion de devenir une grande nation parmi les continents de la terre.

Oui, il nous faudra toujours revenir à peser les événements qui ont bouleversé le monde ou provoqué son développement, avec une grande sérénité, celle qui convient aux âmes privilégiées, aux penseurs, aux grands morts pour de nobles et généreuses idées. Il faut être sans vaine passion, sans inutile colère, mais s'imprégner de l'irréductible vérité. Nos actes comme nos paroles doivent s'entourer d'harmonie, car le rythme doit accompagner l'homme sur les routes pourtant si tourmentées de la vie.

Certes, il nous le faut supposer, d'autres ruines surgiront du sol, car il est dans la condition de l'univers de refaire sans cesse ce que le passé s'est appliqué à détruire ; mais, du moins, si les hommes, sous l'influence de nouvelles ambitions, se voient encore précipités à d'horribles ca-

tastrophes, ils ne doivent pas perdre de vue, malgré cet éternel recommencement des efforts de l'humanité, qu'ils doivent s'armer avec modération pour faire face aux destinées changeantes.

O Jean Talon ! tu eus peut-être réalisé ton rêve si, à l'époque où tu vécus, on eut sacrifié à une sage prudence l'absolutisme éhonté dont s'empoisonnaient les âmes, et si l'on eut compris qu'il vaut mieux tout de même entretenir les multitudes dans une douce illusion, que de les préparer au fatal désenchantement dont sont faites les haines inapaisées et la mort implacable !

CHAPITRE IV

Un Empire colonial.

(*Suite*)

La guerre des Cinq Nations, reprise vers 1683, quelques années avant qu'éclate en Europe le conflit qui règle la succession d'Espagne, n'est pas de nature à rassurer la colonie française en Amérique. Et plus nous nous éloignons de nos origines, plus nous voyons surgir de difficultés dans l'établissement d'une Nouvelle-France.

L'idée d'un empire colonial est déjà du domaine du passé. Les colons ont plus que jamais à veiller à la conservation du sol et de leur progéniture. D'ailleurs, l'Anglais s'unit à l'Iroquois contre la colonie. D'une part, l'incapacité notoire de M. de la Barre et la mauvaise foi de M. de Denonville, sont des faits bien peu de nature à nous rassurer sur l'avenir du Canada français.

Si la population augmente d'une manière tangible, les colons luttent désespérément contre le sort. D'un autre côté, si, au temps de Coligny, les essais de colonisation se ressentent particulièrement de difficultés nées des circonstances malheureuses, l'attention de la politique, il faut bien l'admettre, ébranlée dans ses bases, ne peut nullement être distraite par l'idée de l'agrandissement d'une colonie lointaine où tout est à créer, quand la France elle-même, absorbée par les guerres religieuses, civiles et étrangères, ne

sait où tourner ses efforts; et à un moment où, surtout, l'Europe entière la voit avec une satisfaction non dissimulée prête à s'éteindre dans l'impuissance et l'énervement.

Pourtant, Sully et Richelieu, on doit le reconnaître, donnent, les premiers, la mesure de la valeur française et nous prouvent que, bien dirigée et sous une bonne administration, la France est capable de se relever des pires calamités et peut rayonner d'une splendeur toujours renouvelée après des périodes de dépression.

En parlant de Richelieu, il faut admettre que seul le mérite ne suffit pas. Il faut aussi, et par dessus tout, une énorme dépense de volonté et de persévérance ici-bas. C'est la plus belle apologie qu'on puisse faire des grandes existences, " que de laisser entrevoir le fourmillement des petits événements et des petites difficultés qui les ont embarrassées sans les détourner." *

Le grand cardinal se retrouve dans cette pensée pleine de grandeur, s'étant consacré toute sa vie à l'achèvement de l'unité française par l'établissement du roi de France.

S'il eut vécu, il eut pu voir la réalisation de ses projets en Amérique, s'il n'eut pas surtout sacrifié sa vie entière à l'ambition du pouvoir; car, pour y arriver, il devait d'abord concentrer toutes ses forces, tout son génie sur un seul point dont il a eu garde, d'ailleurs, de dévier un seul instant.

Cependant, Louis XIV n'avait pas les mêmes raisons de voir sa puissance fléchir : Richelieu la lui avait préparée; et nul monarque ne rayon-

---

* Hanotaux, Histoire de Richelieu. Préface, p. VII.

na d'un plus vif éclat que le Roi Soleil. Dès qu'il prononce les célèbres paroles " l'Etat, c'est moi," nulle volonté ne s'oppose plus à la sienne; car, dès cet instant, la France entière brille par lui et selon sa volonté. Au comble de ses ambitions, jamais le despotisme ne hante un cerveau plus disposé à en mettre les principes en œuvre. Aussi, ses erreurs sont-elles celles de la France et de son gouvernement vis-à-vis la colonisation de l'Amérique.

Pour les mêmes raisons qui avaient paralysé le commerce en France, — raisons qui partaient des mêmes causes d'erreur, — les colonies sont restées stagnantes et affaiblies, malgré les immenses qualités qu'il faut reconnaître aux colons, toujours prêts à tous les sacrifices, comme à tous les déboires.

Si vous lui donnez une base fragile, comment voulez-vous qu'une organisation boiteuse, malgré son énergie apparente, ne finisse pas par s'épuiser, quand les forces dépensées s'étiolent et se brisent en efforts stériles et vains ?

La France du XVIIe siècle et des suivants, doit ses insuccès coloniaux à ses vices politiques, systématiquement entretenus. Tant d'abus, tant de systèmes bâtards qu'un absolutisme éhonté fait peser sur la métropole en la briguant, et malheureusement implantés dans notre colonie, restent la première cause, peut-être la seule, de sa faiblesse, de sa ruine et l'empêchent d'acquérir la puissance d'un empire.

Jusqu'au traité d'Utrecht, dont nous reparlerons plus loin, nous assistons à des tâtonnements dans l'administration des finances, comme dans la réglementation des lois, quoique cependant la

population de la Nouvelle-France s'élève presque normalement. Ce ne sont que luttes et échecs, conspirations ourdies, haines sourdement mûries, jalousie des castes, abus de pouvoirs, mesquines vengeances longtemps préparées, autant d'efforts dépensés à une heure tragique, où toutes les pensées devraient se concentrer sur un même objet, s'orienter vers un même but : la conservation du sol envahi. Et, en outre, obstination systématique de la part des gouvernants à écarter toute intervention du peuple dans les affaires publiques, habitude transmise par le gouvernement central que ses créatures auront soin de copier jusqu'au vasselage, et dont aucune ne pourrait d'ailleurs s'affranchir sans risquer de perdre tout prestige et toute autorité.

Comme conséquence de tout ceci, se reposant sur une autorité supérieure, sur la puissance absolue de l'Etat, l'administration néglige les affaires publiques : c'est un principe établi. L'insouciance à l'égard de toutes entreprises et de tous les intérêts mis entre ses mains est l'apanage de ce prétendu gouvernement pantin, le pâle reflet d'un pouvoir fictif. Un corollaire découle de ce fait : le même gouvernement paraît demander protection et secours à une autorité plutôt appliquée à protéger les facteurs d'influences, et partant, les incapables et les intéressés. Est-il bien dans l'intérêt de l'établissement d'une colonie d'être dirigée par des hommes corrompus, connaissant d'avance le rôle passif qu'ils devront jouer, mais feignant le désintéressement et le sacrifice de soi pour cependant travailler à leur avancement, sans se soucier du bien collectif, sachant d'ailleurs, et s'étant convaincus

que l'insuccès personnel restera toujours le partage des indécis et des faibles ?

On peut conclure à la banqueroute de la colonie. Cependant, il faut plutôt regarder aux résultats obtenus et ne cesser de crier au miracle; car enfin, que la Nouvelle-France ait pu surnager, cela tient du prodige. Qui pourrait se vanter, parmi les nations, d'être parvenu à un pareil succès, dans les mêmes circonstances et avec les mêmes moyens ? Miracle de l'isolement dans la lutte et de la lutte dans l'isolement!

Voyez cette colonie pendant et après la seconde guerre des Iroquois. Abandonnée à elle-même, qu'arrive-t-il au moment où le gouvernement central ne fait rien ou presque rien pour elle ? Elle est exposée chaque jour, et avec une persistance qui ne se dément pas, à des agressions sanglantes, ruineuses et déprimantes à tout point de vue. Si, à cette époque, la France obtient quelques succès, ou subit quelques revers, le Canada profite-t-il des premiers, tout en étant solidaire des autres ? Soyez sûrs qu'il participe plutôt à des fautes et à des crises, sans bénéficier d'une prospérité jamais complètement connue. Immobilisée par les erreurs du gouvernement central, comment voulez-vous que la colonie prenne part à des succès dont elle ne peut, d'ailleurs, espérer le plus modeste avantage ? Abandonnée par la métropole, elle a sans cesse à lutter contre les forces décuplées d'adversaires redoutables autant par la quantité que par l'astuce. Comment voulez-vous résister devant le nombre sans cesse renouvelé d'un ennemi séculaire ?

Pourtant, ce projet d'un empire colonial pouvait se réaliser.

La France, à un certain moment, nous laisse entrevoir qu'elle est destinée à devenir la première puissance coloniale dans le monde. Il est un fait admis maintenant : l'immense domaine du nord et de l'ouest de l'Amérique qu'elle a découvert, doit lui assurer une prépondérance qu'aucune nation n'osera lui disputer, si elle peut seulement maintenir sa domination et son prestige de ce côté de l'océan. Nous serions, à l'heure présente, à la tête d'un empire colonial florissant et d'une incomparable puissance, comme le rapide développement de ce pays fertile nous le faisait espérer dans les siècles passés.

Nous avons tous encore un fait à la mémoire. Du jour où le Canada est cédé à l'Angleterre, à la suite du traité d'Utrecht, des politiques aveuglés par l'insuccès, voient dans ce changement, longtemps prémédité, d'ailleurs, un événement sans conséquence dont ils n'aperçoivent que l'effet immédiat, habitués qu'ils sont à ne rien déduire par eux-mêmes sur l'avenir du monde. Dans la perte du Canada, enlevé à la France, ils ne sauraient voir la diminution de l'influence de la mère patrie sur la civilisation future et sur les développements formidables du nouveau monde.

Cela ne doit pas nous étonner de la part d'un gouvernement corrompu qui suscite la guerre de Sept ans dans le seul but de venger Madame de Pompadour des quolibets de Frédéric II, dont le crime avait été de donner à cette courtisane le soubriquet de Cotillon II. Déjà l'on devine le prodrome de la Révolution française.

Ne soyons donc pas surpris. Les mauvais systèmes, fruits d'une imprévoyance coupable, les

idées erronées dont les administrateurs du pays sont imprégnés, la fausse orientation donnée à la colonie et les résultats funestes qui en deviennent la conséquence, sont cause que nos établissements sans vigueur et sans esprit d'initiative végètent misérablement à côté d'autres races dont l'expansion et les progrès finissent par nous supplanter définitivement et nous ravir notre indépendance.

Avons-nous besoin de rappeler ici, pour la centième fois, l'insouciance systématique et l'incapacité notoire de Versailles qui, au milieu d'une pompe inouïe et d'un gaspillage éhonté, se fait un devoir de se désintéresser d'une contrée lointaine dont on disait alors qu'elle ne rapportait rien qui vaille à la France qu'une frivolité impudique allait faire tomber elle-même dans une ruine financière, voisine de l'indigence ?

Une autre erreur vient s'ajouter à la négligence coupable de l'ancien régime : ce dernier ne se reconnaît pas le sens colonial, où, du moins, il ne se rend pas compte que la France possède tous les éléments nécessaires pour coloniser. Esprits d'endurance, audacieux, aventuriers, braves à toute épreuve, tenaces et ingénieux, les premiers colons espèrent l'aide d'une direction intelligente, moins frivole et plus secourable ; mais Louis XV feint de ne pas entendre leur voix lointaine.

Quand on regarde la conception d'une colonie d'aujourd'hui, il nous est facile d'apercevoir ce qui manquait à cette époque. Si nous prenons, par exemple, l'Algérie à ses débuts, la France eut à rencontrer la résistance de la race arabe à se plier au régime qu'il convenait de faire adop-

ter. Il fallait compter aussi — et ceci était d'une importance capitale — avec le respect des traditions, avec les mœurs, avec la langue, dans un pays où cependant on importait des éléments étrangers, des colons d'origine française: luttes inévitables contre le parti pris, les préjugés et les faiblesses souvent grossières des indigènes.

L'Algérie devait, en outre, être une terre française si la France voulait que ce pays fut profitable à sa rapide expansion coloniale. Tout était là. Et les remarques suivantes de Prévost-Paradol sont à méditer: " Il y a deux façons de concevoir la destinée future de la France, écrit-il. Ou bien nous resterons ce que nous sommes, nous consumant sur place dans une agitation intermittente et impuissante, au milieu de la rapide transformation de tout ce qui nous entoure, et nous tomberons dans une honteuse insignifiance, sur ce globe occupé par la postérité de nos anciens rivaux, parlant leur langue, dominés par leurs usages et remplis de leurs affaires, soit qu'ils vivent unis pour exploiter en commun le reste de la race humaine; ou bien que quatre-vingt à cent millions de Français, fortement établis sur les rives de la Méditerranée, maintiennent la langue et la légitime considération de la France."

Ces paroles s'appliquent à toutes les colonies françaises du Maroc, de l'Indo-Chine, de la Tunisie; elles se furent appliquées au temps de l'ancien régime s'il eut bien compris que l'idée du développement et de l'agrandissement de la France d'alors ne devait pas exclure le respect de toutes les croyances.

D'un autre côté, le succès d'une entreprise aussi colossale dépend, nous le savons fort bien, ou de l'assimilation de la race conquise, ou de la destruction partielle de cette race pour la réorganiser sur une base nouvelle. Lequel de ces deux systèmes doit prévaloir? Le premier, n'en doutons pas, présente plus de garanties pour l'avenir et pour la durée d'une œuvre aussi humanitaire.

En agissant d'après cette donnée, la France moderne a prouvé, contrairement aux prétentions de certains économistes, qu'elle était amplement pourvue de "cette faculté colonisatrice" qu'on lui niait. Elle avait compris tout d'abord, qu'en outre du respect de tout préjugé et de toute croyance arabe, — ce qui est d'importance majeure, avons-nous dit, — il fallait "déliminer en la restreignant la propriété collective arabe et préparer, favoriser sa transformation en propriété individuelle; offrir, en plus, sur la terre d'Afrique aux émigrants des garanties judiciaires et des libertés municipales, c'est-à-dire les premières conditions de toute vie civile."

Et ceci me rappelle des paroles de M. C. Jonnart, un ancien gouverneur de l'Algérie, quand il dit: "Les peuples sont comme les individus. Plus ils sont jeunes, ardents, débordants de vie, plus il faut se garder de les abandonner au désœuvrement de leurs pensées et aux fantaisies de leur imagination."* Mais encore, faut-il qu'ils ne soient pas courbés sous des lois injustes et qu'on les maintienne dans le respect de l'individualité. Tout consiste, en outre de ce que nous venons de

* C. Jonnard, Conférences sur l'Algérie à l'Université des Annales, le 15 février 1917.

BIBLIOTHÈQUE

dire, d'inculquer aux nouveaux colons le sentiment des réalités et des responsabilités pour l'avenir, et cela, par une surveillance de tous les instants, par une attention bienfaisante et secourable.

Si nous remontons au début de notre colonie française, les difficultés ne se présentaient pas sous un même jour. Le Canada découvert, mais vierge de toute civilisation étrangère, n'avait pas de passé et n'était habité par aucun peuple civilisé. Terres inconnues des races européennes, du moins, il fallait transporter de toute pièce une population avec son passé, sa langue, un groupement d'individus ayant des traditions purement françaises, des mœurs, une littérature qui, déjà à cette époque, était sur le point de conquérir la prépondérance dans le monde.

Il ne s'agissait pas de transformer, il fallait continuer ce que l'histoire avait créé de durable par delà l'océan. Toute une civilisation pouvait se transporter assez vite — l'avenir l'a prouvé — avec les nombreux moyens dont on disposait. Les villes à bâtir pouvaient se calquer sur les anciennes, tout en observant les conditions du milieu. Les sciences, les arts pouvaient y avoir de dignes représentants, l'industrie pouvait s'y développer plus rapidement eu égard à la richesse inépuisable du pays, une solide organisation militaire pouvait contrôler facilement l'empire colonial en raison du peu de résistance qu'offraient des races indigènes mal équipées et absolument ignorantes de l'art de manier les armes.

Cette conquête eut été alors une belle et grande création. Elle eut assuré, je le répète, une pré-

pondérance à la France, non seulement en Europe, mais dans toutes les Amériques. Elle eut fait de nous les sujets d'un vaste empire, reflet des vieilles civilisations. Quel triomphe de l'expansion française!

Hélas! l'indifférence aveugle même des maîtres de l'opinion, * a décidé de notre sort et nous a valu jusqu'à l'hostilité des plus corrompus, dont on avait l'habitude de proclamer quand même la toute-puissance. De ce jour, le Canada français entrait dans le domaine des entreprises manquées. Le coup de grâce porté par les plus hauts représentants de la pensée française en Europe, n'était pas de nature à relever la colonie lointaine, lorsque surtout les esprits quelque peu avisés voyaient déjà les conséquences futures du traité d'Utrecht.

Une réflexion s'impose. Il y a quelque chose de plus durable que la puissance des grands, c'est la puissance de la pensée. Nous pouvons être sauvés par elle; nous en sommes quelquefois les victimes involontaires: notre histoire du passé en est un exemple immortel.

Une étincelle suffit à allumer un immense incendie, mais un incendie peut détruire un monde.

Que voulez-vous? c'est une loi générale: dans la nature, sous l'influence de forces intellectuelles supérieures, s'agitent diverses manifestations qui se transforment et se détruisent les unes les autres. "Une multitude de systèmes se forment et se décomposent selon des rythmes déterminés. C'est là tout le secret de la nais-

---

* De Voltaire en particulier. Voir Salone, p. 429. Histoire de la Colonisation.

sance et de la mort. Des mouvements qui s'intègrent et se désintègrent, voilà l'histoire uniforme, sous des apparences variées, des grands corps astronomiques, des organismes vivants et des organismes sociaux." *

Nous sommes le jouet de ces phénomènes nés de combinaisons souvent le fruit du hasard, souvent apparus dans un ordre déterminé : l'humanité subit l'empire de ces accidents inévitables ou prémédités.

Mais tout est limité. Nous devenons, par la force des circonstances, des épisodes éphémères dont le reflet se perdra dans le grand rayonnement de l'œuvre universelle qui, elle-même, ne compte qu'un moment dans l'incommensurable amas des créations et des êtres. Nous naissons et nous disparaissons, sans qu'il nous soit permis de nous révolter effectivement contre cette force de destruction nous entraînant dans le vide et dans l'impuissance. Qu'importe toute la série chétive de nos œuvres, de nos efforts ? Qu'importe si quelques années viennent s'ajouter à la vie trop brève dont les jours sont comptés d'avance : ce n'est là qu'une prolongation de nos douleurs et de nos plaintes.

L'immortalité dont s'entourent nos pensées est du reste bien relative; comme toutes les choses d'ici-bas, elle est aussi limitée; car l'humanité est condamnée d'avance à disparaître dans un temps plus ou moins long, selon que la terre qui la porte sera tôt ou tard détruite dans son organisme et plongée dans l'infini.

---

* E. Caro, Problèmes de morale sociale, p. 375.

Les événements, les circonstances nous apportent une gloire dont nous exagérons la durée : nous sommes à la merci de la loi de recommencement. Toutes les manifestations humaines sont éphémères et nous en sommes les malheureuses victimes volontaires ou forcées.

Ceci serait peut-être de nature à décourager les plus forts et nous porterait à nous demander pourquoi nous dépensons tant de génie, nous nous soumettons à tant de souffrances, s'il nous faut songer à la survivance incertaine de nos conceptions peut-être irréalisables et inutiles pour l'avenir.

A quoi bon tant d'efforts stériles, si nous marchons sans cesse sur le bord d'un abîme dont nous ne saurions sonder la profondeur et dont l'inconnu nous entraîne irrésistiblement ?

La destinée de l'homme nous apparaît alors, dans l'immensité des mondes créés, comme aveugle et sans but certain, quand on s'aperçoit que " la pensée, qui veut remonter à un premier principe, ou dévoiler par l'astronomie et deviner par delà le cosmos actuel, cette immensité, est comme un océan qui vient battre notre rive et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile." *

Pourquoi alors multiplier tant d'efforts, si devant toutes ces hypothèses contre lesquelles nous restons impuissants à répondre, nous sommes condamnés à renoncer à tout espoir, s'il nous faut songer combien notre misérable personnalité s'efface devant tant d'incertitude, devant cette grande désillusion qui nous apparaît comme le partage de notre humble condition dans ce

* E. Caro.

monde ? Ne devrions-nous pas, avec Pascal, cet avide d'incommensurable, nous écrier : "Le silence cruel de ces abîmes infinis m'effraie," lorsque nous sommes placés devant ce dédale inextricable de l'inconnu ?

Seulement, Pascal ne se buttait pas à un mur infranchissable. Son génie s'effrayait de se voir abandonné devant les solitudes sans fond ; il avait cherché, creusé obstinément, et il avait fini par trouver le terme où s'illumine la désespérance pour renaître à la lumière éternelle. Il avait entrevu une force dominatrice de l'espace, il s'était retrouvé dans un Dieu, et il rendait par là son inquiétude et sa souffrance sacrées; sa foi l'avait sauvé des ténèbres dont il était à la veille de s'envelopper à jamais: il fut pris de la folie de l'abîme, un cri de suprême espérance le sauva.

Ainsi en est-il de l'homme avec ses pensées, avec ses œuvres, tendant vers un but poursuivi obstinément. Toujours, une voix de l'au delà finit par lui répondre et lui apprendre que ses efforts ont quelque chose de sacré, s'ils sont d'une essence supérieure. Il faut donc, comme Pascal, se résigner à l'inévitable. Il faut calmer ses douleurs dans une douce résignation, apaiser ses sens et son orgueil. Nous nous ferons un empire du rêve vers lequel nous élèverons notre esprit: là sera notre plus belle conquête. Ou plutôt, nous verrons une autre conquête, noble et profonde, celle de l'humanité dont nous chercherons à embellir l'existence dans l'étroit espace où elle est renfermée. Mais nous y mettrons une condition, celle de croire en une autre vie plus parfaite, récompense de tous nos sacrifices, de tout

notre travail gigantesque qu'on nous avait présenté comme stérile et sans profit immédiat.

Nous nous dirons encore : Oui, la science est limitée dans ses ambitions, les ordres sociaux sont changeants et sans bases solides, puisqu'ils se détruisent sans cesse, recommençant toujours pour ne jamais donner la satisfaction rêvée et se heurtant à une barrière infranchissable. Pourtant, il ne nous est pas interdit de remonter à la source inépuisable, au mystère secret où se cache le principe de toute chose ; il ne nous est pas interdit de chercher à le comprendre, si quand même la raison humaine est limitée et nos facultés impuissantes à le pénétrer. Que l'infini se cache, soit ; mais qu'il refuse de se manifester à nous sous des apparences intangibles, nous ne l'admettons pas : la croyance du contraire nous sauvera du désespoir sans retour.

Toujours, l'idéal nous fait vivre ; par lui, nous recommencerons sans cesse la marche vers l'inconnu qui nous attire. Si nous sommes des instants d'infini, nous comprenons, forts de nos croyances, qu'il est bon de vivre dans ces régions supérieures de la pensée et d'en mourir au besoin.

Nous aimons nous gaver de chimères et d'irréalités.

Ne poussons pas inutilement de vains cris d'orgueil, mais ne perdons jamais confiance en nous-mêmes. Quelque secret ressort nous entraîne comme malgré nous vers les immortelles espérances dont la source est loin de nos mortelles destinées, mais dont nous nous obstinons quand même à faire notre but ici-bas.

C'est encore la condition de l'humanité. Celle-ci peut se perdre dans la profondeur des temps,

nous la retrouverons toujours, élevant sur un piédestal d'airain ses croyances et ses dieux sous toutes les formes créées par son imagination. On ne parviendra pas à lui "interdire l'idéal et le divin, parce qu'on ne pourra jamais la déposséder d'elle-même, et que la partie la plus vivante en elle est celle par laquelle son intelligence se sent en rapport avec la Pensée, son cœur avec la Bonté parfaite et l'Amour infini." *

Mais pour en revenir à notre sujet, il est bien difficile de démêler les destinées changeantes de notre planète. Elle doit poursuivre sa course à travers l'espace, malgré les perfectionnements qu'on lui peut apporter.

"Ce fut bien le but de l'humanité, nous dit Caro, de recommencer ce beau rêve d'une civilisation universelle et pacifique." Bien des Français firent ce projet éblouissant de voir un jour en l'Amérique un empire colonial où triompherait une ère de haute civilisation, d'industrie, d'art et de paix, mais pourquoi s'étonner que des guerres sans nom interrompent, au cours des siècles, ces espoirs de fraternité universelle et de progrès réalisables ?

L'homme restera toujours ce qu'il est: un être de passion, quelquefois d'amour, plus souvent de haine inassouvie. De là découlent toutes nos misères et tous nos doutes: c'est le travail de l'acheminement vers la beauté et l'égalité. Nous ne changerons pas la nature imparfaite de l'humanité, nous ne lui enlèverons pas ses goûts de perversion et ses penchants mauvais. Parviendrons-nous seulement à élever les pensées et les

* E. Caro, Problèmes de morale sociale.

aspirations dont elle doit remplir sa vie pour le plus grand bien de son développement dans le monde ? Malgré toutes les incertitudes qui nous hantent, il faut mettre dans l'âme humaine cet idéal dont nous parlions plus haut, afin de nous bien persuader que nous ne disparaissons pas tout entier, car une parcelle d'infini jetée en passant vaut mieux qu'un amas de systèmes dont les résultats sont des sources de désespérance et de désillusions.

Pour s'être laissé leurrer par le mirage de promesses vaines et stériles, l'histoire a vu bien des catastrophes sanglantes engloutir les plus grands efforts de civilisation et de progrès.

Pour avoir travaillé contre l'expansion de la colonie en Amérique, la monarchie, au début du XVIIIe siècle, a nui au prestige de la race française. Si elle eut compris cette vérité que la puissance bien ordonnée vaut mieux que la force mal employée, elle eut pu voir alors sa prépondérance grandir et s'affirmer dans ce monde nouveau. Heureusement que depuis, une croyance s'est accréditée chez les peuples civilisés, à savoir qu'ils ont encore besoin de la France pour vivre et pour durer.

CHAPITRE V

Les Emmurés.

Le traité d'Utrecht, nous semble-t-il au premier abord, va redonner un nouveau prestige à la colonie française; cependant, il n'en est rien. Jean Talon doit frémir dans sa tombe. Trente et quelques années de paix vont nous valoir la suprématie dans la Nouvelle-France, et, en raison de l'augmentation de population, nous devrions pouvoir faire face à l'ennemi séculaire toujours plus nombreux et plus menaçant. Mais si le peuplement en a augmenté, la qualité s'efface devant la quantité. Ce sera la faute la plus grave commise par le XVIIIe siècle. En outre, aucun sacrifice ne sera fait au point de vue économique: c'est la ruine à courte échéance, la colonie n'ayant pas même les moyens d'exploiter ses richesses naturelles.

La campagne menée à grand train par les penseurs du temps va porter le coup décisif: le Canada est perdu pour la France.

Donc, le traité d'Utrecht et la guerre de Sept ans nous mettent, pour une longue période, dans l'impossibilité de nous développer intellectuellement et très peu matériellement. Les données les plus élémentaires manquent aux premiers colons et manqueront encore bien longtemps; de même que l'influence d'un milieu convenablement développé, l'existence de l'école, enfin tous les matériaux apportés par la matière.

Au lieu d'atteindre ou de tenter d'atteindre une perfection intrinsèque, l'art, chez nous, à cette époque et plus tard, fait complètement défaut, par suite du manque total de ces conditions essentielles.

Nous terminerons cette première partie par quelques réflexions sur les données de l'art apportées par la matière, sur l'influence du milieu, sur l'indépendance de l'art, sur le génie, sur sa transmissibilité, et sur le perfectionnement de l'espèce humaine. Qu'on me pardonne ici cette dégression : je la crois nécessaire et d'intérêt primordial.

L'art, pour se développer, a besoin de certaines conditions, de certaines dispositions, de multiples principes consistant dans l'influence du milieu, celle de l'école d'où il tire ses éléments primordiaux, les données historiques de la race. On appelle encore ces dernières : la préparation générale dans le développement de l'art et de l'éclosion d'œuvres géniales, celles qui auront le mérite de compter dans l'histoire d'un peuple.

A ces conditions du développement de l'art, viennent se joindre le développement matériel, car, pour prendre forme et se réaliser, tout projet d'art ne peut se perfectionner qu'en raison du progrès économique et social. Comme pour l'artisan, il faut l'instrument qui rend tout travail possible ; à l'artiste, il faudra la technique des procédés, les moyens fondamentaux par lesquels il donnera une forme à ses idées, à ses conceptions géniales.

Ces moyens évidemment doivent se limiter.

Ainsi Hippolyte Taine, parlant de la " Princesse de Clève " de Mde de la Fayette a pu dire :

"Au temps de Mme de la Fayette, la littérature naissait, et personne ne naît dégouté ou savant. Elle disait les événements du monde, et n'apportait point les termes des langues spéciales dans la description des mouvements du cœur. Elle peignait les événements de la vie, sans autre envie que de les peindre, et ne songeait point à surpasser des prédécesseurs qu'elle n'avait pas. En tout art, ceux qui viennent les premiers sont les plus heureux; ils ont plus de succès et moins de peine: ils imitent plus aisément la nature et atteignent plus sûrement la vérité."

Mais tout de même, on pourrait s'écrier avec Caro, parlant d'une pensée de Macaulay: "Homère réduit au langage d'une tribu sauvage, n'aurait pu se manifester à nous et Phidias n'aurait pas fait sa Minerve avec un tronc d'arbre et une arête de poisson." *

Tout art doit donc recourir à la matière.

Des colons jetés au hasard d'un continent désert, ne sauraient, sans préparations préalables, se donner au monde comme des phénomènes au milieu d'une terre non remuée et en proie aux idées barbares qui dominent. Il faut à l'évolution des pensées les facilités par lesquelles elles dompteront la matière et s'en rendront maîtresses; car si l'art doit être indépendant, il ne s'affranchit pas complètement des réalités de la nature.

Il se retrempe et trouve les éléments nécessaires à ses manifestations dans la contemplation même de la vie.

Alors qu'une colonie s'implante, progresse sensiblement et veut s'imposer par sa valeur éco-

---

* E. Caro, Problèmes de morale sociale.

nomique et sociale à toutes les races qui la cotoyent, elle attire l'admiration et devient un exemple vivant. Elle crée peu à peu des influences, son esprit se pénètre des beautés qui s'offrent à ses yeux, et bientôt, elle s'affirme, elle acquiert de l'autorité, elle devient un force au milieu des siens d'abord, puis, son rayonnement se répand au loin, pareil à cette lumière jaillie d'un buisson dont on active la flamme et qui se projette sensiblement sur toutes les choses épanouies autour d'elle.

Si elle sait communiquer la flamme intérieure, aidée du savoir et de l'étude, elle crée un foyer ardent qui, loin de s'éteindre dans l'impuissance, fera se réveiller les âmes toujours ouvertes aux nobles inspirations.

C'est là le rôle d'une nation jeune et ayant conscience de ses destinées. L'histoire de l'humanité offre de ces exemples grandioses au cours des siècles, et nul n'a pu s'affranchir de certaines lois inflexibles qui sont comme la base de tout développement intellectuel.

Donc, le progrès matériel s'impose dans la nature; mais la part de ce progrès doit se limiter, il faut bien l'admettre.

La science depuis toujours n'a pu rassasier la curiosité de l'esprit. Une invention en suppose une autre plus géniale, et les progrès accomplis ne semblent jamais vouloir s'arrêter après la découverte d'une merveille insoupçonnée jusqu'alors.

L'époque actuelle nous fournit de terribles exemples de ce que peut imaginer l'avidité humaine. Nous sommes loin des temps où la guerre se faisait en combattant corps à corps et où les

moyens les plus élémentaires semaient la destruction. Et, à ces moments de l'histoire, on croyait avoir atteint la perfection suprême.

Dans le domaine scientifique, nul ne sait où le génie devra s'arrêter. La philosophie est parvenue, à travers les siècles, à ne plus mettre de barrières à ses investigations. En dehors de la théodicée chrétienne, elle s'est, depuis Epictète jusqu'à Bacon, depuis Rousseau jusqu'à Kant, depuis Fichte jusqu'à Schopenhauer et les modernes, efforcée à déterminer les évolutions de l'idée, transformant les méthodes, reconstruisant l'univers connu et inconnu d'après des données originales, remontant toujours plus loin, avide d'arracher quelque secret à l'infini, mais cependant jamais assouvie et toujours en quête de démontrer qu'elle restera la science "humaine du divin."

Il en est ainsi depuis l'astronomie jusqu'à la paléontologie, depuis la géologie jusqu'à la biologie, la physiologie et les phénomènes de la physique dans toutes ses manifestations ; depuis l'étude la plus profonde de la nature matérielle jusqu'aux problèmes psychiques et psychologiques.

La science ne s'arrêtera donc pas : elle est illimitée. Elle s'est évidemment appliquée à démontrer la perfectibilité de l'espèce humaine, tant il est vrai qu'au point de vue moral, toute doctrine doit s'efforcer de rendre meilleure la condition de l'homme dans quelque pays qu'il naisse ou se développe. Cette théorie ne nous est pas étrangère dans son application.

Ce qu'un peuple jeune en effet n'est pas en mesure de saisir et de mettre absolument en pra-

tique, ce sont les principes de sa véritable éducation, qui tendent à lui faire comprendre son état d'égalité ici-bas, — cela eut été bien difficile au temps de la colonie, — l'amour que se doivent les hommes mutuellement, ce qui est un des premiers des devoirs, la transformation de la vie civile, l'application de lois justes et raisonnées, la prévoyance à l'intérêt public, ce qui n'est pas une mince besogne.

Ces principes bien appliqués doivent toucher les esprits les plus indépendants, exercent une influence salutaire, préparent le succès du développement matériel d'une race et lui donne conscience de son rôle historique.

Alors, nous apercevons la visible évolution d'un pays, sa marche progressive vers l'avenir, les changements nécessaires et durables qu'il subit, faisant voir — et c'est là notre cas — comment ses habitants, loin de tout centre intellectuel, plongés au plus bas degré d'infériorité dans l'état social, chasseurs, laboureurs, coureurs des bois, montent peu à peu et se groupent en associations solides et durables.

C'est là son but. Il entendra le progrès comme étant le ressort principal de l'histoire, les faits s'enchaînant par une série de causes et d'effets, conséquences des civilisations antérieures dont la formation doit découler des principes éternels de la morale sociale qui, sans aucun doute, n'ont jamais manqué de produire des résultats pour le bien de l'humanité. Ce sera là le moyen de détourner les passions mauvaises et d'élever graduellement un peuple plongé dans une médiocrité besogneuse. L'homme alors saura com-

prendre l'inutilité de son état de passivité, sortira du marasme où il croupit; et, purifiant ses idées, il inclinera à des principes de bonté et de solidarité.

Une colonie ainsi envisagée dans sa marche ascentionnelle présentera déjà un aspect plein de beauté et de sagesse. Si le XVIIe et même le XVIIIe siècle avaient su comprendre ces vérités, ou, plutôt, s'ils avaient pu les mettre en application, nous en serions peut-être aujourd'hui à voir triompher, sur le bord du Saint-Laurent, le grand empire rêvé par Talon.

Au point de vue du progrès matériel ou intellectuel de notre colonie, après le traité d'Utrecht, l'application de ces principes aurait eu une grande signification : nous aurions pu assister, à cette date de notre histoire, au réveil de la responsabilité des consciences qu'on avait si lâchement bafouées.

Si tous les esprits dirigeants de cette époque s'étaient appliqués à comprendre combien la science sociale est illimitée et fertile dans son application, sans prétendre déterminer l'orientation définitive de la colonie naissante et indécise, ils se seraient au moins efforcés à éclaircir, pour les nouveaux colons dont ils avaient la garde, la voie que, dans leur activité, ils cherchaient à poursuivre inlassablement. Ils auraient su que le succès d'une race jeune et timide consiste dans le développement des intelligences, dans la bonne direction des mœurs au milieu d'une société composée d'éléments hétéroclites, et dans le perfectionnement des institutions. L'art, dont on ignorait les premiers rudiments, se serait réveillé devant ce louable effort, et nous n'aurions pas

été plongés dans la nuit de l'incertitude et du découragement.

Ainsi, pour reprendre notre sujet, l'art, devons-nous dire, est subordonné jusqu'à un certain point par ces données que lui apporte le progrès.

Au point de vue de la langue, par exemple, j'expliquais, au début de ce livre, comment elle se perfectionne au cours de son existence.

"La perfection d'un idiome, selon Joubert, n'est pas nécessairement favorable à la force ou à la beauté du style." Cela est peut-être vrai pour les races, bien que nouvelles encore, dont les langues sont formées, et dont la richesse peut suffire à réveiller l'inspiration. Mais cela se produit chez les peuples ayant un passé littéraire, ayant subi l'influence d'une civilisation antérieure. Il ne nous était pas possible, au temps des colonies, de nous prétendre les maîtres de cet instrument indispensable de la pensée qui est la langue, alors que la colonie avait transporté avec elle non une langue, mais une série de dialectes venus des diverses parties du territoire de France.

En outre, si le milieu et l'école sont indispensables au développement matériel et intellectuel d'une race, les langues subissent l'influence des climats. Les contrées les plus éloignées du centre de la civilisation présentent les genres extrêmes des langues, cela paraît indiscutable. Ainsi, les idiomes monosyllabiques sont parlés dans les parties orientales de l'Asie, mais sur les bords opposés de l'océan, on y parle les langues polysynthétiques. Ailleurs, se développent les langues indo-européennes, atomiques, les langues à

flexion parlées par les races placées au milieu de la civilisation. Ces différences des langues ont suscité des systèmes nés souvent du hasard, attribués au déplacement ou à la migration sans cesse renouvelée et causée par les perturbations des politiques et des conquêtes.

Leur origine à toutes se perd dans la profondeur des temps, et encore, a-t-il fallu qu'elles subissent l'influence du milieu où elles se sont développées et où elles se sont transplantées.

Il y a encore des considérations d'ordre moral et philosophique au développement et à la conservation d'une langue transplantée en pays étranger: nous en sommes un exemple, lorsqu'il s'agit de discuter les questions complexes que ce vaste sujet a toujours soulevées.

Mais, en outre des climats, pour qu'une langue subisse l'influence d'un milieu, faut-il que ce dernier existe et soit propice à tout développement matériel ou intellectuel. Ce milieu existe-t-il au Canada, vers le XVIIIe siècle ? Quand Hocquart et Bonnefons sont appelés à rapporter leurs impressions sur la situation intellectuelle de la colonie, que trouvent-ils à répondre ? Les Canadiens, écrivent-ils, ne sont " pas instruits. Si fâcheuse que soit cette ignorance, encore ne faut-il pas la prendre au tragique, la croire incorrigible. On ne comprend pas pourquoi tant de gens se persuadent que les Canadiens ne sont pas propres aux sciences qui demandent beaucoup d'application et une étude suivie."

Et Salone ajoute: " Que faut-il demander aux Français du Saint-Laurent? Ils ont d'heureuses dispositions naturelles. Cela est l'essentiel, *ils les cultiveront plus tard.* Pour l'heure présente,

ce sont des colons, et des colons ont mieux à faire qu'à fournir des écrivains, des savants, des artistes. Ils vont au plus pressé. Ils s'emparent du sol." *

S'emparer du sol ! Et cela est dit de la fin du XVIIe siècle, après le traité d'Utrecht. Vous voyez où nous en sommes. A peine le colon a-t-il dompté le sol. Il n'a donc pu créer de milieu, le temps, l'argent, l'appui, tout lui ayant manqué : à peine restera-t-il plus tard son propre maître. Il sera toujours livré à la merci de cet axiome : la lutte dans l'isolement, l'isolement dans la lutte.

Malgré le rayonnement que projette sur le monde le XVIIe siècle littéraire tout entier, quelle influence peut-il avoir sur cette agglomération d'individus criant la misère et la faim, dont l'unique préoccupation sera de cultiver un coin de terre pour y recueillir le morceau de pain qu'on leur refuse là-bas ? Que peuvent-ils attendre de tous ces redresseurs d'abus qu'on leur donne pour maîtres, sinon une surveillance tyrannique qu'on fait peser jusque sur les pensées les plus intimes ?

Malgré tout cela cependant, ces pauvres bûcherons deviennent accessibles et hospitaliers. Dès qu'on met entre leurs mains les instruments propres à leur développement, ils manifestent une énergie remarquable. Ils ne reculent devant aucune tâche et excellent à apprendre tous les métiers. Vous savez ce qu'on a dit du colon français. Il est un laboureur par excellence. Bien qu'il soit exposé aux intempéries des saisons et

---

* Salone, Colonisation de la Nouvelle-France, p. 432.

aux embûches sans cesse répétées d'ennemis plus nombreux et fourbes, il s'attache au sol, mais il n'a pas oublié la mère patrie.

Pauvre colonie! Emmurée et abandonnée, " à chaque saison nouvelle, elle tourne les yeux vers la mer, en se demandant si les vaisseaux arriveront de France ou s'ils manqueront, comme ils ont si souvent manqué. Cette espèce de halètement, ce souffle coupé, par chaque période hivernale, a quelque chose d'angoissant, même à le suivre après des siècles dans les récits contemporains." *

O miracle canadien, puisse le monde ressusciter à jamais le passé de ton histoire!

Ceci nous porte à dire avec un écrivain : C'est un magnifique privilège que d'appartenir " à une race où chacun fait sa noblesse soi-même, sans espoir de dépasser ses aïeux, mais avec la certitude de n'être pas dépassé par ses descendants." * Car cette race ne sera jamais surpassée en courage par ses descendants, si l'on considère les innombrables sacrifices du passé librement consentis et que notre présente génération n'aurait peut-être pas la force d'accepter. Mais poursuivons.

Il est donc entendu qu'avec les données premières dont il a besoin, l'art peut atteindre une perfection intrinsèque.

Une autre condition doit s'ajouter à celles énoncées plus haut, celle de la personnalité humaine. La personnalité consiste pour tous à se savoir le maître de sa pensée, c'est-à-dire, à avoir

---

* G. Hanotaux, Préface de Garneau, p. IV.

* E. Caro, Problèmes de morale sociale.

conscience que l'homme jouit pleinement du don de la réflexion. La pensée est une force qui doit s'affranchir de tout joug extérieur. Le monde physique, subordonné à des lois déterminées, doit appartenir à la pensée par ce qu'il a d'intangible et d'indépendant de toute contrainte, car la pensée se fait du monde une vision à elle, non contrôlée par une volonté quelconque, puisqu'elle se la créée selon ses propres facultés.

L'être doit donc sentir en lui comme une nécessité d'agir selon sa volonté, déterminer ses mouvements dans le sens qui lui convient: c'est une force intérieure et par laquelle il cherche la raison de tout mouvement que la réflexion lui fait diriger vers un but ou vers un autre.

La pensée doit s'accompagner, par conséquent, de liberté. Mais comme rien ne doit être laissé au hasard, cette force intérieure doit motiver par elle-même l'acte à accomplir. Ici entre en cause la raison qui ne doit pas être dominée par l'instinct. Elle trouve des mobiles sensibles qui la font agir: car tout but doit être déterminé.

Nous le voyons: déjà la personnalité s'affirme. Et il en est ainsi de tous les êtres. Ils doivent être mus par une pensée libre, par une raison saine, mais se distinguent des autres individualités. Les moyens qui leur sont donnés de comprendre la vie, de l'ordonner selon leurs facultés, leur fait voir combien ils sont indépendants les un des autres, tout en étant apparentés pour des raisons nées des lois humaines. Bref, la personnalité dirige et oriente la force dont elle a le contrôle vers un but déterminé.

Cependant, la personnalité doit se compléter. Elle ne saurait donner libre cours à ses mouve-

ments au détriment des êtres qui l'entourent. Elle a besoin de régler ses actes par une conception indépendante des choses, mais qui consiste à rechercher le but moral qui est le bien, et à éviter le mal, cause de toute destruction. Car la pensée est et sera toujours créatrice et cherche avant tout la vérité. Elle a besoin de s'appuyer sur une loi fondamentale qui, sans nuire à ses mouvements, lui facilite au contraire sa marche vers son idéal. C'est en suivant cette loi directrice que la liberté individuelle se renforce et sème autour d'elle ses rayonnements.

Par le fait même que l'individu jouit de la liberté, il faut savoir déterminer en quoi il jouit de cette liberté et de quel droit il en jouit. L'homme est le dieu incontestable de la nature, mais il ne faudrait pas que, par sa volonté libre, il puisse s'attribuer des droits imaginaires. Il doit donc puiser dans la justice les vrais attributs de cette liberté, car sa puissance comporte une responsabilité dont il ne saurait abuser au détriment du bien des autres. La justice sera donc chargée de lui assigner son rôle et de l'avertir comment, dans le commerce journalier, l'être devra agir vis-à-vis de son semblable.

Kant aurait donc raison de dire : " La liberté appartient à tous, sans être entièrement à tout le monde." Et il faudrait ajouter encore que " la limite de la liberté, c'est la liberté des autres." *

Le droit que j'ai d'habiter un pays n'exclut pas le droit à un autre d'y vivre librement et d'y mourir. Le droit de ma naissance ne m'octroye pas la liberté de prendre une plus grande part

* E. Caro, Problèmes de morale sociale.

des biens que le hasard a mis sur ma route au détriment du plus faible; car il faut savoir respecter les libertés réciproques qui sont égales devant la justice. Ce qui a le plus nui à l'avancement des pensées libres, c'est la tyrannie et l'abus de l'autorité.

"La justice sociale, dit encore Caro, suppose essentiellement des personnalités qui mutuellement se reconnaissent et se respectent."

Les siècles se sont évertués à mettre en application ces vérités, mais nous avons beau remonter depuis le moyen-âge jusqu'à notre civilisation moderne, nous en sommes encore à nous disputer sur la valeur de pures théories.

Au moment où la colonie allait se fonder, ces principes étaient incompris, ou à peu près, par les sociétés du vieux continent, et l'absolutisme régnait en maître, quand l'Europe, ayant pris conscience de sa personnalité, s'aperçut que ces lois fondamentales de la justice avaient été violées. Nous connaissons les conséquences de cet abus. C'est alors seulement qu'elle releva le front et qu'elle voulut comprendre que l'homme s'affirme dans le monde, du jour où il achète au prix de son sang le respect de sa personnalité et de sa liberté.

Mais ce n'est pas tout. Si l'homme jouit de sa liberté et de sa personnalité, si l'art est indépendant, la sincérité de l'émotion et l'invention ne sauraient se transmettre, ni s'enseigner. Joubert a dit :"L'imagination est la faculté de rendre sensible ce qui est intellectuel, d'incorporer ce qui est esprit; en un mot, de mettre au jour, *sans le dénaturer*, ce qui est de soi-même invisible." Cette faculté de rendre ce qui

est de soi-même invisible comporte en elle-même l'idée de l'indépendance de l'art. Elle garde en elle l'idéal dont chaque époque a fait le but principal de la destinée de toutes choses ici-bas, embellies par un rayon d'infini.

Chaque époque, en effet, en raison du progrès de la pensée, se fait une conception de la vie et même de l'au delà. Tout de l'existence et de la mort a été fouillé; car, n'est-ce pas la plus grande préoccupation de l'homme que de pénétrer ce mystère où sont renfermées toutes les conditions de nos souffrances et de nos bonheurs présents et futurs ?

Qu'est l'idéal de la vie humaine ? Lamartine nous le définit dans l'admirable préface de ses "Premières Méditations." L'idéal d'une vie humaine, nous dit-il, a toujours été pour moi celui-ci: la poésie de l'amour et du bonheur au commencement de la vie; le travail, la guerre, la politique, la philosophie, toute la partie active qui demande la lutte, la sueur, le sang, le courage, le dévouement, au milieu; et enfin le soir, quand le jour baisse, quand le bruit s'éteint, quand les ombres descendent, quand le repos approche, quand la tâche est faite, une seconde poésie; mais la poésie religieuse alors, la poésie qui se détache entièrement de la terre et qui aspire uniquement à Dieu, comme le chant de l'alouette au-dessus des nuages."

Page admirable qu'on ne devrait jamais manquer de citer toute entière et qui me rappelle encore Jouffroy penché sur l'invisible destinée humaine pour en sonder les profondeurs; Byron, âme angoisée et fière, voulant rehausser l'homme jusqu'à Dieu; Musset, faisant de sa douleur une divinité chaste et plaintive.

Toute la vie apparait dans l'âme de ces grands lyriques dont les accents émeuvent jusqu'au délire.

L'art n'a donc de liens aux choses visibles que pour en saisir l'invisible. Mais ces liens ne le confondent pas avec la matière, ne l'identifient pas avec la nature. Si la sincérité de l'émotion, si l'invention ne s'enseignent ni ne se transmettent, c'est que, dans leur libre essence, elles sont débarrassées de toute forme humaine et tangible.

Dans sa libre essence même, l'art a touché à tous les problèmes. Toutes les agitations de l'histoire l'ont divinement inspiré. Il s'est préoccupé du malaise de tous les siècles, comme il a ressenti toutes les émotions de l'humanité. Il est parti de la plus humble personnalité pour remonter jusqu'aux grands de la terre, jusqu'à l'infini : du monde matériel au monde immatériel.

L'art est fait d'initiative : il crée. Imitant les systèmes philosophiques dont l'une des préoccupations a été de tirer des conséquences des heures de troubles et de luttes entre les événements de l'histoire et la conscience humaine, l'art a voulu se mêler à la vie et s'est constitué comme l'écho de toutes les voix de la nature, refuge suprême de l'âme au milieu des variations sans nombre de notre misérable existence.

Il s'attache donc à embellir nos œuvres périssables, puisqu'ici-bas, elles n'ont qu'une immortalité relative.

Tout ce qui nous entoure, tout ce qui vit, s'agite et meurt, acquiert le droit au souvenir plus ou moins long dans la mémoire des hommes, selon que le bien ou le mal répandus auront contribué à rendre ce souvenir plus ou moins du-

rable; mais quoi qu'il en soit, les sociétés se succèdent les unes après les autres, les mondes disparaissent pour faire place à d'autres plus complets, mais précipités à leur tour dans l'abîme. Seul, l'art triomphateur reste la force indépendante dont les reflets partent d'en haut, d'une parcelle de l'éternelle lumière dont les feux ne sauraient s'éteindre.

Toutes les époques ont eu leur idéal. L'humanité voit le sien dans l'harmonie dont les lois, hélas! sont et seront bafouées et violées éternellement. La science a le sien qui consiste à remuer tous les secrets de la nature visible et même de l'inaccessible, sans savoir néanmoins le moment où elle devra s'arrêter.

L'art embrasse toutes ces ambitions, toutes ces aspirations à la fois. Il va jusqu'à mettre dans l'âme des plus humbles, des plus ignorés, l'idéal de la patrie, sentiment bien indépendant des réalités.

S'il n'est pas donné à tout homme de monter jusqu'aux secrets de la science, puisque ses sphères ne sont accessibles qu'aux privilégiés d'ici-bas, l'idéal de la patrie est plus à la portée de toutes les intelligences, de toutes les compréhentions.

L'homme s'attache au sol comme il s'attache à la vie. Et parce qu'il peut assister au grand travail de la nature et y collaborer par ses efforts de chaque jour, de chaque instant, il comprend la terre et l'aime. Il en fait l'objet de ses pensées. Il l'entrevoit jouissant d'une béatitude sans fin, lui procurant tous les bonheurs.

Oui, celui à qui les grands rêves ne sont pas accessibles, peut encore se retremper dans l'idéal

de la patrie: celle-là est à la portée de tout le monde, des superbes comme des humbles.

O mes aïeux, combien vous aviez compris cette vérité !

Lorsque je dis que les plus grands rêves ne sont pas accessibles à tous, cela peut s'appliquer surtout à ceux chez qui la préparation et le travail intérieur ont fait défaut par suite du manque de milieu. Cela n'implique pas le génie qui, en vérité, ne se développe nulle part de préférance, en aucun temps déterminé, en aucun milieu particulier.

Le génie n'est donc pas l'expression du temps, du milieu ou des circonstances: il apparaît à un moment donné, spontanément, indépendamment de toute influence extérieure, comme l'eau jaillit soudainement d'une source dont on aurait ignoré l'existence.

Cette disposition exceptionnelle peut naître comme par hasard, il ne dépend pas des contingences humaines. Le génie, a-t-on dit, comme la divinité, est au-dessus de toutes les définitions. Cette faculté de créer des œuvres surhumaines en apparence prend sa source au delà de la vie. La science s'est évertuée à en trouver le secret, elle n'y a pas réussi: car l'idée créatrice dépasse toutes les formules physiologiques ou autres.

" A l'origine de ces grandes manifestations de l'homme, l'art, l'originalité inventive, il y a une donnée initiale dont le scalpel ni le compas ne peuvent mesurer la grandeur. C'est le vol de l'aigle, ce sont ses ailes et sa force, contenues dans un germe semblable à tant d'autres, avec un élément que nous ne saisissons pas et qui fait

* E. Caro, Problèmes de morale sociale.

l'aigle." Le souffle inspiré qui animait le cerveau d'un Napoléon préparant le plan d'une campagne, dont le résultat sera Australitz ou Iéna, est de la même source que celle qui trouve Beethoven penché sur son clavecin et découvrant le thème d'une sonate pathétique ou d'un concerto divin. C'est là la spontanéité du génie qu'aucune intelligence humaine ne saurait comprendre ni définir.

Néanmoins, il faut toujours revenir à ce fait que le milieu importe au génie dans une certaine mesure. S'il est privé des éléments premiers dont il a besoin pour se manifester, il ne saurait jaillir, et, souvent, le silence et l'oubli l'envelopperont à jamais.

Les grandes pensées ont besoin de se retremper dans un milieu propre à leur développement. Mais quoi qu'il en soit, nous ne saurions dire si le génie vient des choses extérieures, du moment historique ; encore une fois, il est profond comme la vie, et son origine se cache dans un mystère impénétrable.

Combien de génies se sont peut-être éteints par suite d'un revirement de l'histoire? Bien des êtres sont relégués aux confins de la terre, dans des pays ignorés, loin de toute civilisation. Condamnés alors à une misérable existence, ils se perdent à jamais comme une goutte d'eau dans la profondeur des océans.

Quelle tristesse et quel désenchantement présente la vie! L'inégalité des ambitions humaines n'est peut-être pas étrangère à ce silence déprimant auquel sont condamnées souvent de très hautes intelligences. Les hommes ne sont-ils pas responsables de cet état de choses, et les grands

de la terre ne devraient-ils pas enfin travailler à ce problème des conditions de l'inégalité, plutôt que d'asseoir leurs ambitions sur la faiblesse et sur l'impuissance ?

Que de responsabilité et que d'échecs au progrès ! Que de ruines semées autour de nous dont les cendres blanchies par le temps nous rappellent l'instabilité des choses !

Il est un fait trop évident : A des époques assez rapprochées de nous, au temps de Voltaire même, comme les conditions de l'égalité des hommes étaient fortement discutées, celle de l'inégalité de l'instruction universelle était aussi controversée.

Si l'inégalité des conditions, écrivait-on alors, est indispensable au progrès humain, le peuple ne doit pas bénéficier des lumières de la science ; et si le faible, condamné à obéir, est voué à une ignorance systématique, il ne doit jamais prétendre égaler les grands de la terre.

Des penseurs sont tombés dans cette erreur grossière.

Voltaire lui-même n'y a pas échappé, quand il s'écriait emphatiquement : " Il est à propos que le peuple soit guidé et non qu'il soit instruit, il n'est pas digne de l'être."

Avec de semblables éducateurs, les bâtisseurs d'empires avaient beau jeu ; mais ils marchaient vers ce but, qu'en réduisant le peuple à une servitude brutale, ils préparaient l'instant fatal de leur chute qui s'annonçait déjà sanglante et irrémédiable.

Hélas ! nos aïeux ont été le jouet de cette fatalité. Comment pouvaient-ils s'en plaindre et que pouvaient-ils apporter au mal ? Il fut un temps où le peuple n'était le maître ni de son labeur

ni de sa volonté. Pas plus qu'il ne lui était loisible d'acquérir sans une inquiétude constante les biens de la terre, il ne lui était permis ni d'agir ni de penser librement.

Ces craintifs de la vie peuplent le Nouveau Monde à ses origines. Rien n'avait été fait là-bas pour l'amélioration de leur sort, car ils avaient été les victimes, pour la plupart, des inactions et des guerres civiles.

En laissant leur pays, ils avaient cru se libérer d'un vasselage qui les avait plongés dans l'ignorance de la brute; ils avaient fui vers des contrées lointaines, avec au cœur l'espoir qu'un jour peut-être, ils pourraient jouir d'une liberté entrevue en rêve seulement. Quelle désillusion les attendait !

O destinées changeantes et fragiles, combien de génies, combien de pensées, combien de nobles inspirations n'avez-vous pas engloutis à jamais dans l'impénétrable abîme du doute et du désenchantement !

Mais allons encore plus loin.

Il me vient à l'idée de me demander avec vous si le génie subit la loi de transmissibilité, et si, comme un sang vermeil, il peut circuler par hérédité dans l'âme d'un peuple ou d'une époque. L'histoire nous prouve le contraire.

Nous n'avons pas besoin d'aller chercher des preuves en dehors du Nouveau Monde : il nous donne les exemples les plus concluants. Les races qui ont peuplé les Amériques sont toutes de descendance européenne. Elles pouvaient, si cela eut été possible, avec toutes les qualités natives qui lui sont inhérentes, transplanter leur génie artistique et le faire passer par hérédité dans le

sang des hommes appelés à peupler les nouveaux continents: il n'en fut rien; car les résultats seuls de la pensée se transmettent, non le génie lui-même. *

C'est pourquoi, les sociétés nouvelles, — dans les deux Amériques, — aux prises avec les mille obstacles que rencontre une civilisation en formation, n'en sont arrivées, après bien du temps, qu'à atteindre le terme suprême du progrès matériel, tout en reconnaissant qu'il n'y a pas de véritable civilisation sans une culture artistique, et sans créer des œuvres véritables.

Et cela se comprend. Au début, il fallait songer à créer la famille, à bâtir des villes, à cultiver le sol. L'art fut relégué au second plan. Les américains étaient pressés d'égaler les grandes puissances européennes, et pour cela, il fallait diriger leur activité intellectuelle vers un but plus positif, et non songer au superflu, la littérature et l'art ayant toujours été considérés comme tels. Nous avons, d'ailleurs, suivi leur exemple. Sous la domination française et anglaise, la Nouvelle-France, sous l'influence de la dernière surtout, dut songer au plus pressant, c'est-à-dire, à son développement matériel. La terre cultivée, le foyer conquis après tant de luttes, il fallait encore sauvegarder la race. Ce travail s'est produit lentement et péniblement, à une époque stérile et peu propre à la création d'œuvres artistiques durables.

Toute intelligence était irrémédiablement condamnée à vivre dans une sorte de solitude sau-

---

* J'ai suivi dans cette étude la méthode de Caro que je salue comme un maître en la matière.

vage, isolée, perdue dans l'indifférence et dans l'impuissance, mourant dans l'inanition à des époques de production sans intérêt, privée des instruments et des méthodes aptes à développer les imaginations qui ne s'épanouissent que dans un milieu favorable aux nobles envolées.

Le passé n'a donné, en littérature, que peu de génies transcendants en Amérique. L'avenir en donnera-t-il davantage ? Qui pourrait le nier ? Mais demandons-nous-le en passant : les siècles de productions matérielles intenses sont-ils pour cela stériles en productions intellectuelles? Au cours de l'histoire, nous le constatons, de longues périodes ne produisent rien et sont absolument stériles. Les époques d'avant le XVIe siècle, en France, malgré une activité intense, n'ont guère donné que des œuvres médiocres. Mais, tout à coup, sous la poussée formidable du XVIe siècle, et sous l'impulsion de la Renaissance italienne, va naître la période la plus brillante et la plus féconde en œuvres géniales : le XVIIe siècle. D'un autre côté, le XVIIIe siècle n'offre pas de périodes de production continue. Il nous présente des talents littéraires apparaissant par jets spontanés, s'épuisant pour briller ensuite d'un éclat plus vif. Puis, brusquement, le XIXe siècle rayonne dans toute sa puissance. Jamais la littérature française n'avait donné tant de chefs-d'œuvre à des périodes aussi rapprochées. Nous pourrions citer à l'infini de pareils exemples chez les autres races, depuis les époques les plus reculées de l'antiquité.

Il ne faudrait pas prétendre pourtant qu'au moment de l'apparition de tant de merveilles, les sociétés en étaient arrivées au paroxysme du progrès social, loin de là.

Il ne faut pas s'attendre conséquemment qu'en raison du progrès matériel des races, les génies aient plus de raison d'éclore et de manifester leur puissance. " La marche de l'art, disait Caro, est une ligne montante et descendante, perpétuellement brisée."

Il ne faut donc pas désespérer de voir, un jour, chez nous, je veux dire en Amérique, apparaître une de ces périodes dont la préoccupation sera de produire des œuvres géniales et immortelles. Toutes les aspirations des races, depuis qu'il leur est donné de penser et de se manifester intellectuellement, tendent sans cesse vers les profondeurs du savoir, vers la justice et vers le beau. A aucune, il n'est refusé ce droit de naître et de grandir. Il est du domaine de l'humanité de comprendre le rôle sublime qui lui est assigné par une volonté supérieure à la sienne, et dont elle ignore les vues. L'ascension vers les cimes est du domaine de son intelligence. Elle est marquée du sceau d'un destin privilégié.

Et si le génie, apparu dans quelque coin de l'univers, en tout temps, à une heure inattendue, ne transmet pas d'héritage à ses successeurs ; s'il garde le secret merveilleux de sa force et de ses vertus surhumaines, s'il passe sur la terre comme un phénomène que les humbles mortels sont impuissants à égaler, il ne leur fait pas moins entrevoir l'image impérissable de la beauté dans tout ce qu'elle a de lumière et d'infini.

Heureuses les races qui ne désespèrent pas de monter à la conquête de l'inaccessible. Dans tout rêve, apparaît la noblesse de l'espérance divine, rêve d'utopiste souvent et que les siècles modernes ont tourné quelquefois en dérision,

mais qui reste quand même le but suprême, après avoir été la consolation de la vie. Quand une race a un passé, lorsque son histoire lui donne le droit d'aspirer aux plus hautes destinées ; quand, ayant conscience des sacrifices consentis pour ses libertés, lorsqu'elle éprouve l'insigne orgueil de se comparer aux autres peuples comme intelligence et comme unité, elle peut espérer qu'un jour apparaîtra chez elle le génie attendu qui la délivrera du moment de découragement où elle fut plongée, pour lui donner les ailes de l'aigle dont le rôle est de regarder le soleil en face et de boire ses rayons.

D'ailleurs, si certaines époques ne sont pas productives de génies et d'œuvres esthétiques, et si elles s'affirment par l'absence d'une complète originalité, devons-nous attribuer ce phénomène seulement au manque de milieu et des éléments nécessaires au développement de l'inspiration ?

N'en trouverait-on pas aussi la raison dans l'état même de nos sociétés modernes dont les tendances matérialistes s'efforcent à réaliser la jouissance des biens de ce monde, et à conquérir rapidement la prédominance et le bien-être par l'argent, cette puissance de tous les peuples ?

Voyez-les, les uns après les autres. Leur esprit matérialiste s'ingénie à tourmenter les sciences positives qui leur feront préférer l'utile au beau, l'abondance des biens à la richesse des pensées.

On ira jusqu'à violer la pudeur de l'art en trafiquant quelques-uns de ses secrets. On surprendra la démocratie exploitant les idées pour leur donner une forme matérielle et pour mieux en exploiter la valeur marchande.

La vie est courte, il faut déployer une grande activité, la plus grande somme d'énergie qui est la force motrice de l'universelle industrie. En raison du travail rendu plus facile par le progrès de la mécanique, les bénéfices s'accumulent plus vite et plus facilement, les fortunes grandissent, les cités étalent des richesses fabuleuses, la démocratie triomphe.

Mais à ce compte, et sous ces influences, l'art prend le second rang. Déjà gâté par de fausses apparences, le goût artistique s'étiole, le sens de l'esthétique disparaît; on en est réduit à emprunter ses sujets à l'étranger; on achète des artistes comme on traite à vil prix une ordinaire transaction; tout confine aux applications positives des découvertes scientifiques: l'art se prostitue. La science se vulgarise et tend à se communiquer plus librement; par suite, elle devient à la portée de tout le monde, étant intimement liée aux problèmes des besoins journaliers. Faire grand et vite au détriment du goût et de la beauté, tel paraît être le programme des sociétés modernes.

Appliqués à égaler leurs rivaux d'Europe, les peuples d'Amérique se sont inclinés aux préoccupations immédiates dont dépendent le confort et l'aisance.

Et partant, les colonies françaises ont suivi l'exemple de leurs voisins audacieux et entreprenants. Abandonnées par la mère patrie, livrées à leur seule initiative, luttant pour la conservation du sol comme au maintien de leurs droits contre la barbarie et, plus tard, contre l'envahissement d'une race étrangère, contre les dangers du cosmopolitisme, elles seront impuissantes à

arrêter le flot toujours grossissant des influences anglaises et américaines. Leur seule pensée se portera sur la conservation de la race. Combien cette lutte gigantesque à coûté de sacrifices dans le passé ! Leur désintéressement du sentiment esthétique et des productions de l'esprit les aura poussées comme malgré elles à ne s'élever qu'à un certain niveau de médiocrité collective.

Un peuple peut-il, dans ces conditions, rechercher avec profit l'enthousiasme créateur dont l'élan monte vers les sphères intellectuelles ?

L'inspiration doit se détacher des contingences humaines, tout en y puisant ses procédés.

N'étant pas un don du hasard, elle n'en est pas non plus le résultat; pour l'éprouver, l'âme doit se recueillir, se concentrer en elle-même, s'immatérialiser en quelque sorte, s'éloigner des bruits de la terre et s'identifier avec Dieu.

Pour se manifester spontanément, elle n'a pas moins besoin de s'isoler dans une sorte de solitude sacrée où elle entrera en communication avec le mystère des choses. Mais elle ne doit pas être distraite par la matière. Si cette dernière lui prête les éléments premiers, l'inspiration n'est pas une résultante et ne se manifeste réellement que par un parfait détachement du monde connu; car, débarrassée de toute promiscuité matérielle, elle se révèle et donne la pleine mesure d'elle-même.

Les nations les plus policées sont celles qui, comme dans Athènes, aux plus beaux jours de sa splendeur, ayant conquis le monde par la force des armes, se rassemblaient sur le péristyle de l'Acropole, ou sur les places publiques, puisant dans la parole de leurs philosophes et de

leurs poètes, l'amour sacré et divin de la patrie et rêvant devant la profondeur du ciel étoilé, en face de l'Olympe des dieux.

Simple et admirable exemple ! Combien sommes-nous loin de ces jours enchantés ! Le progrès a marché dans un autre sens, et irrévocablement, il a été pour l'humanité un éternel recommencement. Nous savons quel résultat il a donné. " L'idéal du progrès, écrit Caro, serait l'ascension simultanée de l'espèce et de l'individu, de l'espèce dans le bien-être, dans la science, dans la justice, et de l'individu dans l'inspiration ou dans l'art : idéal sans doute, si ce n'est pas une chimère ! "

Chimérique en effet, la nation convaincue d'avoir atteint le suprême bonheur. La démocratie moderne proclame l'égalité des conditions, mais elle n'a rien changé dans les degrés inférieurs de l'état social. Le progrès, certes, et les peuples se sont élevés graduellement, enchaînés, d'ailleurs, par une suite de causes et d'effets rattachant le monde moderne au passé, mais nul ne pourrait prédire le terme de cette longue ascension vers l'infini, tous nos efforts et toutes nos souffrances étant emportés vers un but indéterminé.

Verrons-nous jamais le progrès s'arrêter, et le perfectionnement de la race humaine est-il limité dans sa marche vers l'avenir ? Il n'y a pas de terme à l'accroissement des forces de la nature : les plus petites nations, même des colonies naissantes, nous en donnent la preuve. Nous ne sommes, en réalité, qu'au seuil de la civilisation.

A combien de révélations miraculeuses n'avons-nous pas assisté dans ce XIXe siècle prodigue en miracles scientifiques ?

Selon le développement des facultés dynamiques de la nature, avons-nous pu surprendre tous les secrets de la vie ? Non, car malgré tous ses progrès, combien la nature demeure encore un pandémonium de merveilles inexplorées. Que de forces insoupçonnées ne se cachent-elles pas dans les replis de son silence.

Et quand nous assistons à la transformation de notre colonie à ses débuts, quand nous la voyons passer en des mains étrangères, le développement de ses facultés et de ses forces physiques nous fait-il entrevoir un changement favorable dans sa condition et dans le sens d'une amélioration intellectuelle et morale? Par le fait d'avoir conquis certains privilèges jamais bien définis, a-t-elle vu ses souffrances diminuer et ses ambitions se réaliser ? Par le fait d'avoir acquis un certain bien-être, tout en affermissant ses droits, est-elle arrivée à une existence plus complète et plus rassurante ? Devant le fait brutal, devant l'incertitude où elle fut plongée, la transformation de sa vie lui permet-elle d'entrevoir des heures d'entière liberté ? L'avenir va nous répondre.

Le rêve de cette petite colonie perdue par delà les océans, disons-le en passant, était un peu celui des grandes nations, c'est-à-dire, le développement de sa nationalité, la limitation de son territoire, si l'on peut dire. Elle eut sa petite ambition, celle, par exemple, de concevoir le droit à l'existence selon le caractère, les traditions de ses pères, transplantés avec elle du doux pays de France. Cela comportait sans doute aussi la réalisation de ses projets d'avenir et la sauvegarde de ses plus chers intérêts, ceux transmis par la race.

Rien de plus naturel, lorsque les grandes nations européennes mettent sans cesse en conflit leurs prétentions à la prédominance. L'idée de frontière, sans aucun doute, naquit bien avant toute conception moderne de l'idée de nationalité. César, le premier, avait dessiné la frontière des Gaules. Cette même idée, perpétuée jusqu'à la Révolution, n'est pas étrangère à la déclaration des *Droits de l'Homme*, symbole de la République, de la démocratie et du droit de propriété.

Seulement, la petite colonie allait être entraînée dans le grand remous des conflits européens. Elle allait, comme malgré elle, être emportée comme un fétu de paille dans le mouvement qu'opère l'histoire à de certaines époques, en changeant la face des choses et en refaisant la carte du monde.

Elle n'eut pu prétendre échapper à cette évolution constante des races, car, dans un siècle seulement, une seule révolution des idées ou des politiques transforme souvent les Etats les plus vigoureux. Dans cette lutte de géant, des empires se morcèlent, d'autres disparaissent, d'autres s'agrandissent démesurément; des continents apparaissent dans le cerveau génial d'un Colomb, par exemple.

Dans ces revirements ou ces changements subits et inévitables, des démembrements de races sont disséminés par l'univers.

Ils forment des bolides dans l'espace des mondes. Tombés au hasard du chemin, ils se mêlent à des plaines vierges, au désert, aux forêts jamais explorées. Ils sont le jouet du hasard, mais ils grandissent lentement et se développent par une lutte constante avec des éléments étran-

gers dont la fonction est de les absorber et de se les assimiler. Ils ne servent pas, la plupart du temps, à l'avancement du progrès général : ils restent des accessoires, serviables selon les circonstances et le caprice des forces dominantes. Ils ne peuvent se tracer de frontières, ils n'en ont pas le droit. Au besoin, n'étant pas maîtres de leur mouvement, ils seront échangés, trafiqués, selon les intérêts de leurs conquérants.

Dans le domaine d'un ordre plus élevé, à peine peuvent-ils exprimer une opinion sur la marche générale du progrès intellectuel. Ils n'ont le droit ni d'avoir du génie ni de créer : ils subissent le mouvement de la pensée universelle sans pouvoir prétendre avoir contribué à son développement et à son expansion.

Comme toutes les choses sans histoire et sans nom, ils sont relégués dans l'oubli, ils sont le grain de sable parmi les sables de la mer, perdus dans l'innombrable amas emporté par les vagues, ou plongent plus au fond de l'inconnu, loin de tout regard humain, loin de tout souvenir.

Mais quelquefois aussi, le soleil, épandant ses lumières bienfaisantes sur d'autres coins du monde, brillera pour eux et les gratifiera de quelques-uns de ses rayons ; des étoiles lointaines, le soir, scintilleront au-dessus de leurs plaines et leur parleront d'infini ; car par delà le Cosmos actuel, vivent et meurent des astres mille fois plus grands que notre misérable planète, parcelles d'étoiles pourtant, perdues dans l'océan du rêve, ignorées et à jamais inabordables. Alors, dans la fierté d'eux-mêmes, ils pensent aux résurrections possibles, car une étincelle, la plus infime soit-elle, peut allumer un grand incendie.

Et, dans la solitude où la destinée les plongea, ils continuent leur œuvre de fourmi, croyant encore, et malgré tout, que la vie vaut la peine d'être vécue.

Tel est la situation de cette petite colonie lointaine, au milieu du XVIIIe siècle, lors du Traité de Paris, qui abandonna à l'Angleterre ce rêve d'un empire colonial entrevu par Talon, et à qui, le puissant Voltaire et ce roi fainéant, Louis XV, avaient porté le coup décisif et irrémédiable.

La colonie, en effet, était bien perdue pour la France.

Tout avait été contre elle, les circonstances historiques, sociales, le milieu. Pendant de longues périodes, loin de lui venir en aide, la métropole la ruine. Elle lutte sur des débris et en est sans cesse à recommencer ce qu'elle croyait avoir assis sur une base solide. L'ancienne France a peine à se maintenir elle-même; et la nouvelle, devant un ennemi toujours grandissant, apprend, le cœur contrit, les sanglantes péripéties dont les échos lui parviendront dans le bruit de l'océan. La coalition européenne menace d'interrompre tout rapport avec la mère patrie, et nous sommes loin des jours où l'on espérait la conquête de l'Amérique toute entière, alors que Voltaire s'écriait hautement : " Le Canada est une charge trop lourde dont on ferait bien de se débarrasser."

Que voulez-vous devant de pareils arguments?

Et quels résultats pourra-t-on tirer d'une colonisation où l'intérêt ne s'ajoute même plus à l'ambition de rester les maîtres du sol si durement conquis ? Et les discordes aidant, les circonstances viendront-elles favoriser seulement l'ex-

pansion d'un peuple doutant de sa propre destinée, et qui, ayant perdu toute confiance en lui-même, s'abandonne au découragement le plus funeste ? A peine a-t-on la notion en France de notre situation et de nos besoins.

" Il est bien difficile d'absoudre ceux qui ont gouverné la France du XVIIe et du XVIIIe siècle, nous dit Salone. Sans doute, il ne faut pas trop reprocher à Louis XIV ses guerres d'Europe. On n'est point assez sûr qu'il ait eu la possibilité de s'arrêter. Mais, même en poursuivant sa marche vers les frontières naturelles de la Gaule, ne devait-il pas faire davantage pour la Nouvelle-France ? Quel dommage qu'il ait eu la vue si courte, et qu'il n'ait pas imaginé l'immense empire qu'il pouvait fonder en Amérique, qu'il n'ait pas eu la prescience d'un Talon, d'un la Galissonnière ! " *

Quel sort lui sera réservé à cette petite colonie, reléguée au dernier plan, et quel avenir lui assurera-t-on ?

Son histoire nous présentera alors une série d'épisodes insignifiants et sans intérêt, noyés dans le chaos immense des faits et des événements, accidents passagers dont le monde ne se souviendra plus, occupé lui-même à de plus hautes destinées. Elle sera peut-être écrasée par l'incommensurable amas des races ballottées et emportées sans cesse sur la surface du globe, et peut-être ne restera-t-il bientôt rien de sa chétive personnalité s'obstinant quand même à se cramponner au vide, comme le naufragé cherche l'épave sur la mer sans fin. Aura-t-elle seulement

* Salone, Colonisation de la Nouvelle-France, p. 457.

la force de jeter un cri de détresse devant la noire adversité ? S'illusionnera-t-elle des lointains espoirs que la grandeur de ses origines lui laissait entrevoir ? Devant tant d'incertitude et de malheurs, se croira-t-elle encore l'enfant d'une race privilégiée ?

L'avenir pourtant nous a répondu pour elle, car elle a survécu et tout nous fait croire qu'elle ne mourra pas. Elle est d'une race que les tourmentes humaines n'ont pu détruire: elle ne peut se faire à l'idée que son existence nationale porte le sceau des choses mortelles.

Les empires autour d'elle mourront et disparaîtront, les hommes seront engloutis, les villes se bâtiront, mais elle résistera encore contre les coups d'un destin contraire. Des changements viendront bouleverser les politiques, mais elle se refuse à penser que la source de vie qu'elle tient d'une si haute origine devra se tarir.

O peuple privilégié dont les ancêtres remontent jusqu'au vieux foyer aryen; enfants issus de races supérieures et confiants dans leur lendemain, qui pleins d'enthousiasme, franchissiez tour à tour la forêt druidique et les collines de la Gaule; peuple rempli de vertus antiques qui ne connus jamais le découragement ni la servitude, tu appartiens à cette France de qui on a dit que "personne ne désirerait sa mort sans souhaiter un fratricide." "Et comment, d'ailleurs, souhaiter la mort de la France, puisque sa sociabilité la distingue parmi les autres nations et que son foyer de parente et d'amie est ouvert à tous? Elle combat, mais elle sourit; elle déteste, mais elle accueille. Ses enthousiasmes sont aussi prompts que ses haines, et son cœur se refuse à choisir

dans l'afflux des sangs divers qu'il a reçus et qui le font battre pour tous les membres de la famille humaine." *

Comment penser qu'une race puisse mourir lorsqu'elle a hérité de pareilles vertus qui tiennent leur origine d'un passé le plus lointain et le plus glorieux dans l'histoire des hommes !

---

* M. G. Hanotaux, Histoire du Cardinal Richelieu, p. 538.

DEUXIEME PARTIE

APRES LA CESSION

CHAPITRE VI

La Conquête.

Vous a-t-il été donné, au cours d'un voyage, de rencontrer, dans un pays lointain et inconnu, une vaste plaine, si vaste que vos regards n'en peuvent mesurer ni l'étendue ni l'impénétrable mystère, si absente de toute émotion, que l'âme en reste impassible ?

Cette plaine, remplie d'une horreur dantesque, semble ne porter aucune trace d'humanité. Nulle forêt n'y projette son ombre hospitalière, nulle bruyère, nul ajonc n'y croissent, nulle fontaine n'y donne son eau limpide. On n'y aperçoit pas de promontoires, pas de collines, pas de montagnes. Aucune aspérité, pas d'accidents ne viennent frapper l'œil. Le chêne n'y étend pas ses frêles branches sur un miroir sans ride ; car on y voit aucun ruisseau, aucun lac bleu, et, dans sa blancheur, aucun lis tremblant. Nulle végétation n'y croît. Les rivières aux flots changeants n'y tracent pas leurs sillons ; on n'y trouve aucun oasis où le voyageur attardé viendra se désaltérer avant de poursuivre sa marche.

C'est un champ de silence et de mort !

Ni pierres, ni ronces ne blessent les pieds fatigués : nous marchons sur une plaine où seul règne le silence, plaine de prosaïsme et d'inconnu dont la présence ne semble remuer ni réveiller quelque sensation, si ce n'est celle de l'étonnement.

Ce pays nous donne l'idée de l'impuissance.

Jamais, semble-t-il, depuis la plus lointaine antiquité, le geste du semeur n'y fit croître le blé, signe d'abondance et de vie; jamais aucune pensée humaine ne s'est arrêtée à vouloir y bâtir une ville aux cent portes, et l'histoire y chercherait en vain une page dans le passé, comme si la malédiction et l'anathème l'avaient condamné à un abandon éternel.

Telle nous apparaît la colonie au lendemain du Traité de Paris.

Murray vient d'être nommé gouverneur du Canada. Il ne manque pas de s'attirer la considération des pauvres colons confiés à sa garde. Abandonnés, sans ressources matérielles, privés de tout secours, ils sont voisins de la mendicité, et un événement dont les suites auront une répercussion jusqu'en Angleterre, vient jeter le désarroi parmi ces populations exténuées par les souffrances.

Il est ordonné l'établissement d'un Conseil. Le serment du Test statue que tout conseiller reconnaisse officiellement le roi d'Angleterre comme chef de l'Eglise. C'est un attentat à la liberté de conscience. Attachée fortement à des traditions transmises par les aïeux, la colonie française se voit refuser le droit au maintien des croyances qu'elle tient de ses origines.

Le gouverneur, heureusement, obtient pour elle certaines concessions, par exemple, la pratique libre de sa religion, événement important en raison des droits octroyés plus tard, après tant de luttes terribles. Mais, d'un autre côté, ces faveurs indisposent certains esprits malveillants, poussés par intérêt aux pires excès. Une campagne dirigée contre le gouverneur, obligé de se

disculper auprès du gouvernement de Londres, lui fait comprendre qu'une Cour des Plaidoyers communs a été instituée " afin de laisser les choses dans leur état actuel jusqu'à ce que soit connu le plaisir de Sa Majesté sur ce point difficile et critique." Mais le fanatisme continue son œuvre néfaste et travaille à expulser les catholiques de toutes fonctions publiques, s'ils ne prêtent pas le serment du Test. Murray ne se laisse pas ébranler. Mais lorsqu'il prononce ces paroles : " Les Anglais haïssent la noblesse canadienne à cause de sa naissance, et parce qu'elle a des titres à leur respect; ils détestent les autres habitants parce qu'ils les voient soustraits à l'oppression dont ils les ont menacés; " alors, la mesure est comble, et quelque temps après, il est forcé de faire voile pour l'Angleterre: ses ennemis l'ont détrôné et il ne reviendra plus au pays.

Ainsi commence cette lutte à outrance, acharnée, se poursuivant sans répit, jusqu'au jour où les Canadiens obtiendront leur indépendance si patiemment attendue et reconquise.

Mais dès ce début de la conquête, entre la race française et anglaise, naîtront tous les troubles, toutes les discussions dont se ressentira le pays pendant un siècle, toutes les haines inassouvies qui rendront l'avenir si plein de difficultés de toutes sortes.

Combien de querelles, que d'émotions intenses émeuvent les esprits tourmentés, que de déboires auxquels viennent s'ajouter plus tard les luttes entre les autorités religieuses et civiles.

Quand nous tournons les yeux vers ces heures agitées de notre histoire, au début de la conquête, c'est-à-dire, de 1763 à 1840, notre attention est

partagée immédiatement entre les deux races historiques en présences: *les oppressseurs et les opprimés.*

Un principe connu s'impose ici : Au début d'une pareille entreprise, la puissance, la force et le succès triomphent au dépens de la faiblesse du vaincu. Combien ne sommes-nous pas portés alors à entourer de respect et d'admiration les malheurs d'une race abandonnée à son triste sort !

Et nous nous posons ces quelques questions :

Pourquoi l'Angleterre a-t-elle entrepris la conquête du Canada ; quelle fut la cause de son succès ; et pourquoi cette entreprise a-t-elle été maintenue ? Il faut en rechercher ici les causes générales.

Il ne nous suffit pas d'exalter l'ascendant militaire de l'Angleterre, sa haute compétence en matière de colonisation ; ceci nous est parfaitement connu. Il faut plutôt comprendre la situation morale et politique du peuple vaincu, que rien ne peut plus sauver de l'horreur de la conquête. Il faut se rappeler à ce propos les nobles paroles de Montesquieu lorsqu'il s'écriait: " Un empire qui tombe sous le choc d'une seule bataille perdue est déjà ruiné et sapé dans sa constitution intérieure."

Tel était bien le cas pour la colonie française.

Cette race abandonnée à elle-même, mais que tant d'efforts prodigieux avaient rendue maîtresse du sol d'Amérique, n'ayant pu, malgré tout, fonder un empire, ni même une nationalité puissante à ses débuts, était maintenant incapable d'empêcher l'accès du pays aux autres peuples du monde dont la prévoyante intuition y voyait tant d'avantages et d'intérêts presqu'immédiats.

Aux défauts d'organisation, à l'appui attendu en vain de la métropole, manquait encore, par découragement ou par lassitude, l'unité nécessaire à la colonie naissante.

Et par un revirement de l'histoire, nous verrons les luttes incessantes entre des races ennemies, disparité de deux énergies, ne manifestant aucune volonté de se lier complètement ensemble.

Longtemps même après la conquête, apparaissent les mêmes haines, les mêmes sujets de discordes et de désunion, les mêmes ambitions pour la prédominance et le pouvoir. D'un autre côté, les colons français, désarmés et craintifs, pris de la nostalgie de la France lointaine, incertains devant un avenir rempli de nuages, se montrent, au moins pour un temps, inférieurs au conquérant dans l'art de la guerre, dans l'esprit d'entreprise, défiants et mal disposés à l'égard de l'ennemi séculaire.

Les vainqueurs, en peu d'années, constitueront la nationalité en nombre, au prix d'efforts surhumains et convulsifs, mais enfin, ils finiront par avoir raison de toute résistance. Il ne faudrait pas, néanmoins, — au point de vue de la philosophie de l'histoire, cela va sans dire, — attribuer, sans y réfléchir, tous les torts de la défaite à ces pauvres colons humiliés et rendus.

La conquête du Canada, au XVIIIe siècle, apparaît, si l'on peut dire, comme un coup monté, à un moment désespéré où la France ne peut venir efficacement en aide à ses colonies, par une race forte et à une heure heureuse de son histoire, maîtresse de tous les éléments de puissance, possédant toutes les vertus nationales, conditions d'un brillant avenir. L'Angleterre se

sent disposée, à une période favorable à son expansion, à s'abattre sur toute proie et à la dépécer. La France, de son côté, et l'Angleterre le sait bien, est loin d'être dans la même situation avantageuse. Elle en est rendue à ce point de son histoire où elle doit considérer la sauvegarde de sa propre existence dans une guerre provoquée par elle à la légère, et qui doit finir par lui enlever, pour un temps, son prestige, par lui faire perdre un million d'hommes, par amener sa ruine sur mer et par déterminer la perte de son crédit en Europe.

Oui, ce terrible tableau de la conquête du Canada est bien propre à nous émouvoir, lorsqu'on songe aux excès du début, à l'horreur des spoliations, aux violences suscitées par le fanatisme des conquérants et à la prise de possession d'un pays si riche en promesses de toutes sortes. Il nous émeut davantage, lorsqu'on voit un roi fainéant et sans caractère assister impassible à un premier démembrement de l'Amérique française, en 1713, sans pourtant ignorer l'importance qu'il y aurait à donner un essor nouveau à la colonisation, à une époque où la convoitise des rivaux prend une tournure pleine de sens et de menace.

Et, plus tard, à un moment de suprême angoisse, un cri de révolte sortira de toutes les poitrines quand, sans espoir de retour, on verra cinquante mille Français abandonnés, en proie au délire de l'attente et du suprême découragement.

L'Angleterre ne pouvait choisir un meilleur moment pour entreprendre cette conquête du Canada, conquête facile au possible, heureux coup de main, selon le mot de M. Salone, et dont les derniers faits d'armes nous peignent les causes

du succès de l'entreprise et nous font voir les raisons qui maintiennent la domination de l'Angleterre, à l'instant où le destin favorable la sert admirablement, en raison des circonstances politiques de l'Europe toute entière et de la France en particulier.

De ces faits émouvants, suscités par l'oppression de la race vaincue par la race victorieuse, il nous est donné de tirer du passé toute une suite d'enseignements salutaires, de graves et impressionnantes leçons.

Nous pourrions nous faire bien des raisonnements sur la colonisation et la conquête du Canada, avant et après le XVIIIe siècle. Mais il me revient ces pensées de deux philosophes bien distants l'un de l'autre par l'esprit, Machiavel et Rousseau. Machiavel enseignait qu'un gouvernement doit considérer la force comme la première condition de la grandeur, et que tous les moyens pour arriver sont bons, pourvu qu'ils répondent à la légitimité du but à atteindre. Paroles que les philosophes modernes allemands ont dû méditer, puisqu'ils les ont mises en application, mais dans le sens qui leur convenait le mieux.

Il disait encore : " Toute conquête qui n'est défendue que par un état faible finit par en causer la ruine." — Ceci s'applique à la France d'alors, il va sans dire, et pour une bonne part, du moins. Et d'un autre côté, Rousseau ajoutait : " Le droit de conquête n'a d'autre fondement que la loi du plus fort."

Ces pensées contiennent toute l'histoire de la colonie française, depuis ses débuts jusqu'au traité de 1763. Mais pourquoi s'étonner ? Elles

renferment aussi toute l'histoire de l'humanité, et Rousseau, au XVIIIe siècle, posait un principe amplement justifié depuis par les événements.

Le présent siècle nous le démontre facilement : la force veut dominer le droit. Sans aucun doute, le droit de la force a seul fondé des empires puissants et durables, car toujours la loi de sélection a voulu le triomphe de la puissance armée sur la faiblesse indécise et tremblante.

Si nous parlons ici au point de vue phlosophique, parmi les races fortes et conquérantes, toutes doivent leur durée et leur puissance à la force patiemment augmentée de leur patrie où grandirent tant d'aspirations, à la prédominence des armes,à la grandeur et à l'éclat de leur prestige dans le monde, au détriment des faibles et des vaincus.

Si nous partons de ces temps de la domination de la race hébraïque sur la Palestine, pour remonter aux époques où apparaît l'âge historique de l'humanité, nous verrons les peuples aryens s'emparer de la Grèce et de l'Italie, implanter leurs traditions, leurs sciences et leurs mœurs, leur longue expérience des choses, infuser aux races conquises un sang nouveau, un bienfaisant génie qui illuminera l'Europe entière jusqu'à la porter au paroxysme du progrès. Si nous tournons encore les yeux vers ces époques où s'éteignent les races autochtones, où les Indiens des deux Amériques succombent sous les coups des Espagnols, pour tomber dans l'oubli, que voyons-

nous? Des races succèdent aux races, les mondes font place aux mondes :

> " Des mondes qui font place aux astres gravitant
> Dans l'espace éternel et qui, toujours, luttant,
> Atteints à tout jamais de douleurs convulsives,
> Se détruisent entre eux, se réveillent, revivent
> En des cieux plus lointains, aux abîmes sans fond,
> Recommençant sans cesse au firmament profond..." *

Lutte éternelle, lutte sans merci, lutte de la force et de la matière, lutte du génie contre la nature, tout est destruction et recommencement.

Luttes demeurées en perpétuelle contradiction avec les lois de la justice absolue, puisque toute conquête suppose la violence, l'abus de la force, l'intrigue, le mensonge, la ruse: les hommes appellent cela, dans leur langue imaginée, la marche de l'humanité vers son perfectionnement graduel, vers la plus haute civilisation.

Inévitable et terrible nécessité de la nature humaine et du développement des peuples! La force et la violence poseront éternellement leurs lois, et tout progrès doit grandir d'autant qu'elles seront plus inflexiblement appliquées contre tout obstacle, contre toute résistance.

Un seul motif pousse le conquérant vers la réalisation de ses projets: l'ambition de la prédominance et de la gloire. Voyez les puissants de la terre: les uns et les autres ont le plus souvent mérité le surnom de fléaux de Dieu. D'ailleurs, l'ambition mène aux pires abus. Qui tient

---

* Les Prédestinés, Poèmes, par l'auteur, en cours de publication chez Lemerre, à Paris.

en ses mains des masses aguerries dirigées selon sa seule volonté, n'est pas toujours enclin à la mansuétude et à la modération. Il sait aussi choisir son moment; et s'il ne s'attaque pas aux nations inoffensives, — ce qui est presque toujours le cas, pourtant, — il sait attendre patiemment l'heure où sa proie sera plus facilement à sa merci pour la réduire à une impuissance absolue. A ce jeu, quelques-uns se sont crus les instruments certains de la civilisation; ils le furent quelquefois sans l'avoir prévu: ils en ont alors moins de mérite. Des substances offensives et meurtrières servent souvent de base à des produits bienfaisants aux douleurs de l'humanité ; d'autres sèment le désastre et la mort.

Mais quoi qu'il en soit, en ce commencement d'un siècle unique, où nous vivons comme sur le cratère d'un volcan en éruption, pouvons-nous croire aux vaines promesses d'un avenir nous apparaissant plutôt plein d'incertitude et de misère ? La victoire d'un pangermanisme à outrance nous ferait-elle espérer, pour le plus grand bien du monde, le triomphe de la vérité et de la raison ? Par quelle défiance, par quelle angoisse ne sommes-nous pas envahis devant un pareil état de choses ? Nous tenterions en vain de le nier devant les pages ouvertes de l'histoire: nous avons été et nous sommes le jouet de la force brutale. Et les auteurs même de cette inflexible loi de la force appliquée si méthodiquement, en ce commencement du XXe siècle, proclament hautement ces paroles : Le progrès de l'humanité, pour s'asseoir sur une base solide et durable, doit travailler sans relâche à la destruction totale de l'antique civilisation que l'histoire avait, à son

heure, implantée elle aussi, par le fer et par le sang.

Toute cette philosophie nous oriente vers le triomphe de la force au détriment du respect de la personnalité et de la liberté humaines.

C'est là le résultat de l'expérience des siècles.

CHAPITRE VII

Les Primitifs.

Donc, pendant cinquante ou soixante ans, le Canada nous apparaît comme cette vaste plaine dénudée dont je parlais plus haut.

Absorbée par des préoccupations utilitaires, la colonie française, sous la domination du vainqueur, se montre absolument aride au point de vue intellectuel.

Aucun écho de la France lointaine n'arrive aux pauvres colons privés de toute ressource. Ils paraissent morts aux choses de la pensée, comme rebelles aux influences anglo-saxonnes qu'ils persistent à ne pas subir. Leur mentalité se prête mal à la compréhension d'un idiome parlé par les ravisseurs de leur liberté. Leur esprit conserve toujours cette tournure française que ni le temps ni les menaces ne parviendront à leur faire perdre; car leur ténacité proverbiale finit par avoir raison de cette insistance de la part de leurs ennemis séculaires à amoindrir en eux le respect de leurs croyances et le maintien de leurs traditions.

Mais durant la période qui s'est écoulée, depuis 1763 jusqu'à 1820, à peu près, la langue française, toujours vivace, ne paraît pas devoir s'éteindre sur le continent, bien qu'aucune œuvre de mérite n'apparaisse. Il est donc assez facile de déterminer le rôle de la littérature au Canada pendant les années qui nous séparent de l'appa-

rition de nos premiers et véritables écrivains, vers 1840.

Aucun mouvement ne paraît donner sa direction aux choses de l'esprit. Rien ne nous révèle un talent transcendant, même au commencement du XIXe siècle. A ce moment d'accalmie, on ne cherche même pas à se trouver un idéal et l'art ne se manifeste sous aucune forme.

Les quelques noms que nous allons étudier ensemble brièvement, les quelques timides essais de l'époque se ressemblent par le manque d'inspiration véritable, et la pénurie de la pensée s'apparente à la pauvreté de la forme. Dans le firmament sans étoiles d'une littérature à peine naissante, rien n'y fait prévoir la moindre scintillation. On peut se demander si jamais le Canada pourra encore subir des influences françaises, car il semble séparé par un abîme de la mère patrie, et toute communication avec elle lui paraît maintenant fermée.

Pourtant, des échos ne lui en arrivent pas moins de par les océans. Quelques-uns n'ont pas oublié les premiers balbutiements de la langue chérie et font entendre d'abord de faibles plaintes; puis, aigris par la douleur, aiguillonnés par les attaques injustes, souvent acerbes du vainqueur, ils se raffermissent et s'aguerrissent.

Mais pour atteindre le but, il faut une arme. L'opinion publique a besoin d'être dirigée, avertie.

Vous savez comment apparut la puissance du journalisme au temps de la Révolution. Je ne sais si nos ancêtres en apprécièrent toute la portée et l'ascendant. En tout cas, comme spontanément, le journalisme naquit chez nous d'une

pensée: il fallait un porte-parole aux opinions publiques et littéraires, il fallait défendre ses droits, ses traditions, sa langue. On nous avait assez reproché de tenir à nos origines, nous allions nous affirmer comme des enracinés. Le travail dans le silence du cabinet a de l'effet sur l'entourage, mais cela n'est pas suffisant ; il faut crier haut sa colère et son indignation : le journalisme s'imposa d'un seul coup, en tempête, et depuis le commencement du XIXe siècle, il n'a cessé d'être la plus grande puissance chez nous. Timide et modeste, il manque d'influence au début, mais il communique quand même l'enthousiasme sacré : il frappe à coups redoublés. Il se fait l'agent de la réclame politique et esthétique. Il a le mérite de créer un mouvement. Or, toute idée en mouvement, dès qu'elle est défendue par des esprits tenaces, doit porter ses fruits : l'avenir nous a donné raison.

" Ce qu'on a constaté en Alsace et Lorraine, après l'annexion, s'est produit au Canada d'une façon plus générale, nous dit M. M. Barrès. Ce qu'il y avait de cultivé, de distingué, d'un peu riche, le plus grand nombre des dirigeants et les autorités sociales avaient quitté cette terre, qui n'était plus la patrie... Ceux qui restèrent dans l'abandon, ce furent des paysans, des chasseurs, quelques soldats. Ces petites gens ont tout sauvé. C'est qu'ils étaient d'excellente race."

Ce qu'ils avaient sauvé par leur attachement au passé, ils le sauvèrent par le mouvement imprimé à leurs pensées et à leurs actes.

Le journalisme excite la curiosité toujours en éveil. Et si, comme dit M. Gustave Lanson, le journalisme nourrit les défauts dont il est né, il

signale aussi les qualités qu'il grandit et développe. Sans aucun doute, il n'indiquera jamais tous les défauts de notre peuple, puisqu'il ne connut pas et n'eut pas ce sens de la véritable critique à cette époque; — on pourrait dire qu'il ne fait que l'acquérir en ce commencement du XXe siècle; — mais au moins, il aura développé en nous cet ardent patriotisme, grandiose qualité dont je parlais plus haut, nécessaire et même indispensable au maintien d'une nationalité.

Le culte du sol, de la patrie, a entretenu l'enthousiasme du journalisme naissant. Ce sentiment sacré nous a sauvés de la perte à laquelle nous étions condamnés. Loué soit le journalisme! Loués soient ceux qui lui ont donné une base solide et durable !

D'un autre côté, parce que le journalisme n'a pas assez signalé nos défauts, la littérature des débuts surtout fut tâtillonne et ne connut pas immédiatement sa véritable voie, sa véritable destinée.

Plusieurs de nos premiers journaux, le " Vrai Canadien ", " l'Aurore des Canadas " et quelques autres, entrevirent la réalisation d'un grand rêve, mais ont-ils pu mettre à exécution leurs projets d'avenir ? En les parcourant, nous nous rendons compte du contraire. Nous aurions mauvaise grâce de le leur reprocher, d'ailleurs, à une heure de balbutiement où tout était à créer: époque de transition où se joua le sort de toute une race. On a souvent dit que les périodes de transition étaient insignifiantes, de forme grossière et plutôt factice, médiocres et vides de pensées. Tous les écrivains doivent se ressentir de l'indécision où sont les esprits cherchant leur voie.

L'époque d'avant 1840 met en lumière trois ou quatre écrivains au plus, dont les œuvres ne comptent guère, étant de pauvres essais sans beaucoup de couleurs et de tons.

Parmi les poètes, par exemple, Michel Bibeau, avec des épîtres, des satires, des chansons et des épigrammes, pièces où l'on sent la gaucherie et la plate imitation, ne nous paraît guère mériter le titre de père de notre littérature. C'est un primitif dans toute l'acception du mot.

Il a soin de nous prévenir de sa manière dans une préface plutôt enfantine et de forme tout à fait médiocre :

> "Je livre au lecteur,
> Mon œuvre chétive,
> Fruit d'un lourd cerveau,
> Qu'à coups de marteau,
> Il faut que j'active....."

Le pauvre essayiste se défend, d'ailleurs, dès ses premiers vers, de parler comme un écolier s'adressant à un écolier, et il s'écrie: "Mais si j'y parle à un enfant comme on doit lui parler, pour en être écouté et goûté, j'ai atteint le seul but que je m'étais proposé."

Ce début manque d'ambition. Si Bibeau a la franchise de nous mettre en garde, et si la pénurie de sa pensée et de sa forme s'étale dès les premières pages de son recueil, aura-t-il, par la suite, n'en déplaise à sa modestie, occasion de relever sa Muse chancelante? Les nécessités du moment eurent dû pourtant attirer son attention sur l'importance de défendre une plus noble cause.

Mais il n'en fut rien. En relisant le premier poème de son livre "Contre l'Avarice," nous y

trouvons l'influence néfaste de Boileau que Bibeau a fréquenté, sinon avec bonheur, du moins avec trop d'insistance. L'auteur de "l'Art Poétique", "petit poète, mais grand artiste," * est d'un commerce difficile, doué de peu de sensibilité, et partant inimitable. La littérature n'a donné qu'un Boileau, le Canada n'était pas prêt à nous en imposer un à l'époque où Bibeau nous déclare sans prétention qu'il ne s'y compare nullement, et encore qu'il veut égaler Chapelain, oh! bien modestement, et nous ne savons trop pourquoi:

> Si je ne suis Boileau, je serai Chapelain,
> Pourvu que ferme et fort, je bâtonne, je fouette,
> En dépit d'Apollon, je veux être poète.

Et il nous en donne d'autres raisons, d'une façon assez gauche, d'ailleurs :

> Si je ne m'asseois point au sommet du Parnasse,
> A côté de Régnier et de Pope et d'Horace,
> Je grimperai tout seul sur un de nos côteaux :
> Là, sans gêne, sans peur, sans maîtres, sans rivaux,
> Je pourrai hardiment attaquer l'avarice,
> La vanité, l'orgueil, la fourbe, l'injustice,
> La ruse, le mensonge, ou plutôt le menteur,
> Et l'oppresseur barbare, et le vil séducteur.....

Il ne se sent pas le besoin, pour le moment, de travailler à un autre but comme poète :

> A tous les vicieux, je déclare la guerre.

Il se fait aussi moraliste par occasion, et sous le moraliste, on essaie de percevoir une inten-

---

* M. G. Lanson.

tion quelconque. Et soixante et dix pages durant, nous voyons défiler, tour à tour, des satires contre l'Envie, contre la Paresse, contre l'Ignorance, autant de poèmes portant l'empreinte d'un classicisme arriéré et l'influence du plus mauvais Boileau. Dans quel but ? On l'ignore. Dans tous ces vers inégaux et sans saveur, le lyrisme fait défaut. A ces phrases sans envolée, vient se greffer un prosaïsme désespérant, sans originalité véritable.

Bibeau pourtant fait souvent preuve de logique; il a aussi une certaine tournure d'esprit bien française. Ses poèmes, cependant, sont dénudés d'intérêt. Il a lu quelques classiques.

A-t-il seulement une notion du mouvement littéraire en France, depuis J. J. Rousseau, Mme de Staël et Chateaubriand ? Ignore-t-il Lamartine dont les premiers poèmes précèdent le Romantisme ? Bibeau, dans toute son œuvre sans cohésion, comme tous les poètes de cette époque, manque d'esprit de suite. De même que ses œuvres accusent une absence d'idées, elles se distinguent par une absolue négligence de la forme. On dit que si l'idée appartient à tout le monde, l'impression ressentie est le propre de chaque artiste ; et que, dans le souci de la forme, on reconnaît toujours les véritables vocations.

Seulement, pour envelopper les choses extérieures et les idées d'une forme supérieure, pour les encadrer, pour leur donner une expression d'un caractère original, il faut posséder le sens très distinct de la vision, de la perception qui doit se traduire sous une forme très nette que l'artiste tire des choses dont les beautés frappent son imagination. Combien ici-bas ne possèdent

jamais le sens de cette vision des choses intérieures dont la vue ne les porte à aucune déduction, à aucune conséquence ?

Ceux-là, évidemment, ont la vue courte et n'ont de la beauté qu'une pauvre sensation. Sans s'en rendre bien compte, ils sont "monsieur tout le monde." Ils sont médiocrement doués; car souvent, on possède le sens du beau sans être très peu instruit. En art, disait Gautier, il n'y a pas de progrès et chaque artiste emporte son secret avec lui." *

Dans quelques-uns de ses poèmes, Bibeau nous évoque l'idéal de la patrie, de cet idéal dont je parlais plus haut; mais il n'en a pas, croyons-nous, une vision bien arrêtée, bien précise. Or, il ne faudrait pas l'oublier, Gautier l'écrit quelque part: "Tout homme qui n'a pas son monde intérieur à traduire n'est pas un artiste."

C'est évidemment là une des conditions de l'originalité. Et pour y arriver, il faut pouvoir emprunter à la nature, aux événements journaliers de la vie, les moyens nécessaires pour traduire nos impressions. Par cela même, l'objet entrevu par l'imagination prendra une forme grandiose ou brillante, si nous sommes vraiment pénétrés de cette sensation de la beauté, ce qui est un don unique. Une forêt, un pays, peuvent être vus par tout le monde; mais tout le monde ne les voit pas avec les mêmes yeux, n'en reçoit pas les mêmes impressions et n'en communique pas le même charme captivant ou mystérieux.

Bibeau ne possède pas ce don du mirage fascinateur de l'originalité qui révèle le véritable ar-

---

* L'Art moderne, p. 133.

tiste, mais que nulle patience et nulle étude ne peuvent acquérir. Cependant, il est imbu de l'amour du sol natal, ai-je dit, et contribue, avec ses contemporains, à faire comprendre l'idéal de la patrie qui nous rapproche davantage des lois de la beauté.

Tel m'apparaît aussi Joseph Quesnel, un Français d'origine dont les vers accusent plutôt un caractère étranger.

Bibeau avait dit de lui : " Il n'est aucun Canadien tant soit peu instruit qui n'ait lu au moins quelques-unes des productions de Joseph Quesnel et qui n'ait remarqué un vrai génie poétique. Malgré quelques négligences, quelques fautes même de versification, et peut-être à cause de ces négligences mêmes, c'est bien de cet aimable et spirituel rimeur, qu'on peut dire qu'il est né poète." Et il souhaite que ses œuvres soient bientôt livrées au grand public.

Dans un moment d'enthousiasme, Bibeau exagère sans doute. Certes, Quesnel écrit assez correctement, mais la profondeur et le souffle sont absents de son œuvre. Il ne possède le secret ni de la césure mobile, ni de la variété de coupes, ni l'ampleur de la versification descriptive, ni le véritable don de l'harmonie et celui du rythme intérieur dont se compose toute vraie poésie.

Ayant subi l'influence du milieu, — il s'inspire de Molière dans sa comédie " Colas et Colinette " ou " Le Bailli dupé," — il a une certaine allure, est assez maître de son métier, mais sa Muse se ressent de tous les défauts de la fin du XVIIe siècle en France. Il sent le classique à son déclin.

Sa manière nous fait un peu songer à Ducis ou à Népomucène Lemercier, dont les œuvres, celles du premier surtout, furent, à leur époque, une sorte d'avortement littéraire.

D'ailleurs, Quesnel n'a peut-être jamais connu ces auteurs. Le hasard seul — souvent mauvais conseiller — l'avait fait transporter sa Muse de hasard sur les bords du Saint-Laurent.

Quoi qu'il en soit, — son œuvre nous le prouve manifestement, — il ne s'est pas véritablement inspiré de la beauté sauvage de notre pays. S'il en avait ressenti la mystérieuse influence, il n'aurait pas failli, certes, d'en exprimer la grandeur, et cet effort nous aurait fait oublier quelques-uns de ses poèmes où s'étale peu d'habilité, et demeurés d'aucun intérêt à une époque où notre littérature, à peine naissante, a besoin d'un peintre inspiré de la nature canadienne.

On a écrit quelque part: "De temps à autre depuis la conquête, des hommes nés hors de notre pays, mais parlant notre langue, sont venus nous donner en quelque sorte des idées nouvelles sur plusieurs sujets. Quesnel était de ce nombre. Homme d'esprit, d'un commerce agréable et d'une humeur joviale, il se faisait de la poésie une récréation sans faire de la versification une espèce de métier, c'est-à-dire sans toujours s'astreindre aux règles que se sont imposées ceux qui aspirent au titre de poètes ou d'habiles versificateurs." C'est en effet cela. Nous aurions souhaité cependant à ce poète l'ambition d'atteindre un but plus déterminé ; mais, en vérité, il n'avait aucune et nulle autre préoccupation que de charmer ses loisirs. Il aurait fallu à Quesnel comprendre davantage le Canada

et sa nature: il aurait dû s'appliquer à en rendre l'âme, c'est-à-dire, à en étudier plus attentivement le charme et la majesté. Y songea-t-il seulement? Nous en doutons.

Car le plus noble but de l'art, c'est encore de traduire, dans la langue la plus parfaite, la beauté idéale que nous revèlent les choses extérieures, c'est aussi d'exprimer ce sentiment du beau préconçu, sa manifestation la plus large, selon la préscience de tout poète véritable. Il n'est pas de plus profonde aspiration, ni de plus noble destinée.

N'en blâmons pas Quesnel et ses contemporains: la grande nature dépassait leurs facultés créatrices. Ils n'étaient pas de taille à embrasser un aussi vaste sujet. On a pu dire d'un génie comme Michel-Ange: "Donnez-lui un bout de fusin et un coin de muraille, et en quelques traits il fera naître en vous l'idée du beau, du grandiose, du sublime, d'une façon si vive, que rien ne pourra dépasser l'impression de ce charbonnage." *

Même avec les moyens les plus simples, ce créateur pouvait produire l'expression du beau. Mais qu'on apporte tous les moyens possibles à l'artiste médiocre, il en reste ébloui: trop de lumière l'aveugle. Il n'est pas fait pour planer, il lui manque des ailes. Il ne saurait en outre donner à son sujet un vrai caractère d'originalité. Il n'eut et n'aura jamais le don de créer, privilège accordé qu'aux véritables élus.

Quesnel a semblé oublier une loi fondamentale, à savoir que: si l'art est indépendant, — nous

* Théo. Gautier, L'Art moderne.

l'avons discuté ensemble dans un chapitre précédent, — il ne peut inévitablement s'affranchir de certaines conditions, celles du milieu, celles des données d'où il puise la beauté de la forme et les idées qu'elle embellit.

On s'est souvent posé cette question des conditions du beau, à savoir s'il existe en lui-même ou relativement.* C'est-à-dire, le beau est-il indépendant des choses extérieures, ou a-t-il besoin de leur concours pour se manifester ?

En ceci, les sens sont appelés à jouer un rôle important. L'ouï, la vue, la parole, nous mettent en rapport direct avec les diverses manifestations du beau par le son, par l'image, par l'éloquence et l'harmonie. Tout succès dépend donc du milieu où vous vous placez. Une symphonie de Beethoven, un tableau de Raphaël, un sermon de Bossuet, sont bien de nature à faire naître en vous des sensations supérieures, mais néanmoins, il vous faut une haute préparation pour comprendre ces chefs-d'œuvre, et le milieu doit être propre à l'éclosion des génies créateurs de pareilles manifestations d'art. A ce propos, Caro écrivait : " Uu Raphaël ne peut paraître tout d'un coup comme un phénomène de génération spontanée au milieu de la barbarie, un Michel-Ange est invraisemblable chez les Lapons ; de même que Homère, réduit au langage d'une tribu sauvage, n'aurait pu se manifester à nous."

Tel qu'il nous apparaît, Quesnel n'évolue pas dans un milieu intellectuel. Sa poésie, dans toutes les œuvres de sa vie, ne l'a pas élevé bien au-dessus du classicisme de la dernière période à laquelle il appartient. De cette poésie légère et

* Théo. Gautier, L'Art moderne.

badine, cultivée sans un très grand succès, il ne se dégage pas suffisamment de grâce pour que sa génération ait pu en subir l'influence. Elle l'a subie cependant, mais bien peu, heureusement. Cela doit se comprendre, en raison de l'éducation française de Quesnel. Il éblouit la jeunesse d'alors, peu difficile sur le choix de ses influences, mais que la langue française attire et fascine, surtout lorsqu'elle lui vient de la France lointaine.

Cependant, la réputation de Quesnel fut celle d'un artiste ayant quelque élégance, plutôt que d'un poète véritablement lyrique. Je le répéterai à loisir: je l'eus voulu s'orienter vers un culte plus profond de notre sol canadien, ce qui eut été approprié aux besoins de cette époque tourmentée et indécise.

Le lieutenant et adjudant Joseph Mermet a un peu réparé cette lacune. Mais il fut un oiseau de passage.

C'est un autre classique égaré parmi nous ; il n'ignorait pas cependant le romantisme de la première heure :

"La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde ;
Salaberry parait, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain, vont compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux qui parait s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir....."

Je m'abstiens de citer la suite de ce poème, écrit à l'adresse de Salaberry, et dans le même ton monotone. Mermet a au moins le mérite de toucher à un fait glorieux de notre histoire. Mais le poète s'en est médiocrement inspiré. Il n'a

pas le sentiment de la puissance, de la sobriété, non plus que ses contemporains Quesnel et Viger, d'ailleurs. Toujours, l'émotion lyrique est inégale au sujet traité, et nous comprenons d'autant l'engouement qu'il fit naître chez nous, ayant, le premier, touché à un événement important et cher à nos cœurs canadiens. Le sujet dépasse souvent de beaucoup la réputation d'un auteur et le talent qu'il déploie à en peindre les péripéties. Certains thèmes, nés d'un instant d'enthousiasme, s'imposent à l'admiration d'une époque; et si, par hasard, le poète est un versificateur acceptable, ses vers sont portés aux nues, volent de bouche en bouche, et lui créent une renommée souvent durable. Il faut savoir gré tout de même à l'auteur de "La Victoire de Châteauguay." Il donne le premier un exemple de patriotisme à la génération du 1800, tout en en restant néanmoins assez étranger par sa situation et par son trop peu de relations suivies avec les Canadiens de naissance. Mais si on lit "L'hymne des Canadiens," il nous revient un peu la manière de Casimir Delavigne, ce pseudo-classique, d'un prosaïsme "renforcé et dont la platitude n'a d'égal que sa sentimentalité fausse ou banale." *

Ecoutez :

"D'où partent ces accents ? D'où provient cette joie ?
Aux transports les plus doux, la patrie est en proie.
Partout le Canadien s'écrie avec plaisir,
Qu'il faut s'armer, vaincre ou mourir.
Par lui le cri d'alarme est un cri d'allégresse,
Et cet ancien serment vient combler son ivresse :
Oui, nous le jurons tous ! Oui, tous les Canadiens,
De leur Dieu, de leur Roi sont les fermes soutiens....."

---

* M. G. Lanson.

Et voilà. Ce n'est pas, vous l'admettrez, d'un lyrisme dantesque. D'ailleurs, dans tous ses poèmes, Mermet ne s'élèvera guère plus haut. Il n'est pas fait, lui non plus, pour voler dans les sphères lointaines de la grande poésie. Si vous lisez encore "Chambly," un poème d'occasion, où il cherche à peindre la nature canadienne, on y sent bien, dès les premiers vers, qu'il ne l'a pas assez étudiée et comprise, l'ayant vue comme un voyageur assez distrait, sans en noter toutes les nuances subtiles, sans en avoir saisi toute la sauvage et mystérieuse beauté. Je le disais : ce légitimiste est un oiseau de passage, et s'il eut quelque ascendant sur les esprits d'alors, par surprise et à une époque particulière, il n'en pouvait avoir sur l'avenir de la littérature destinée à subir d'autres influences. La poésie de Mermet, affirmons-le, n'accuse aucune maîtrise, ni par la forme ni par le fond ; elle ne mérite nullement de faire école. On ne fut pas longtemps, d'ailleurs, sans le comprendre.

Nous devons cependant lui savoir gré d'avoir, en passant parmi nous, rappelé aux Canadiens la grandeur de leurs origines. Par ce louable effort, il mérite un souvenir. Et nous le lui accordons volontiers, tout en ajoutant que la littérature du commencement du XIXe siècle au Canada, avait certes, besoin de cette source d'inspiration pour réveiller le passé endormi.

Denis-Benjamin Viger a dû aussi le comprendre, à une heure grave de notre histoire. On doit lui pardonner beaucoup d'avoir rimé. Ce patriote a dépensé sans compter un quart de siècle de sa vie à la revendication de nos droits.

Comme poète, il est nul. Les quelques pièces écrites au hasard de sa carrière assez mouvementée, ne sont pas de nature à lui assurer une place bien considérable dans notre littérature. En effet, si vous lisez "L'Enfant précoce," "La Vanité," "L'Echappée," "Le Lion, l'Ours et le Renard," "Chanson," "Un Livre," vous y remarquez une absence absolue d'intérêt. Ce sont des vers d'occasion écrits pour *plaire ou pour amuser*. Or, ils n'amusent ni ne plaisent. L'auteur s'y fait, tour à tour, chansonnier, fabuliste ou moraliste. Interrogez à ce propos les imitateurs de La Fontaine, y compris Florian : ces poètes se sont efforcés de se croire de véritables fabulistes en s'essayant en vain toute leur vie à le paraître. Quant à la chanson, elle eut une patrie, mais elle naquit après Viger. Béranger, Dupont, Nadeau, Desaugiers et quelques autres, sont venus à une époque où les circonstances politiques aidant, ils ont acquis de la popularité en France, en raison des événements importants du moment. Mais Viger n'avait aucune raison d'être un mauvais chansonnier et un piètre fabuliste : les circonstances ne l'en excusaient guère.

Mais n'insistons pas. Viger reste le plus faible des poètes de son époque, sans en excepter Bibeau. Il n'a aucun don apparent, il n'en manifeste aucun. On se demande pourquoi il s'amusait à ce passe-temps inutile ? Peut-être pour se rendre compte qu'il n'avait aucune des qualités essentielles au véritable poète. Et c'est tant mieux. Sa bonne étoile l'a détourné d'une route dangereuse où il se fut probablement égaré. Son patriotisme l'a sauvé de l'oubli. L'idéal de la patrie a toujours du bon, quand il part d'un

cœur sans égoïsme et généreux. Viger était né pour l'action : il fut un homme d'action, et nous n'avons pas à nous en plaindre pour l'époque agitée où il vécut.

En vérité, lui et ses contemporains ont donné à leurs successeurs un exemple de ténacité et de désintéressement. En toute chose, il faut un début. Ces poètes d'avant 1840 auront dessillé les yeux à une génération plus attentive et plus avisée. Ils lui auront fait comprendre, au moins, que la poésie est un " art qui s'apprend, qui a ses méthodes, ses formules, ses arcanes, son contrepoint et que son travail est harmonique ; de même que l'inspiration doit trouver dans les mains du poète un clavier parfaitement juste, auquel ne doit manquer aucune corde." * Quoi qu'il en soit, ils eurent leur raison d'être.

Pour les avoir étudiés, ceux venus après eux eurent une plus grande perception de la beauté. L'artiste, semblent-ils suffisamment comprendre, doit, comme point de départ, refléter dans ses conceptions, les passions, les préjugés, les croyances de son époque, et surtout, bien se pénétrer du milieu où il s'agite et vit, soit en l'exaltant, soit en mettant le doigt sur ses points vulnérables.

Ils se seront rendus compte alors que l'art est le but, non le moyen, et qu'il doit éviter d'entrer en contradiction avec les lois éternelles du beau, sans quoi le but est manqué. Le rôle du véritable poète est d'élever l'âme des foules au-dessus de toutes les spéculations terrestres, et de puiser sa force et son enthousiasme dans la divinité des choses. Il devient par suite un exem-

---

* Théo. Gautier. L'Art moderne.

ple de désintéressement, et n'essaie pas de détourner le beau de son but principal au profit d'une doctrine utilitaire et faite d'intérêts matériels, sachant qu'autrement, il reste l'esclave de moyens indignes et injustifiables.

" En l'art, dit Topffer, les signes de représentation qu'on emploie sont conventionnels à un haut degré, puisque, quand ils ne devraient varier qu'avec les objets naturels dont ils sont la représentation, ils varient au contraire perpétuellement avec les époques, avec les nations, avec les écoles, avec les individus." *

Et encore, ces signes tout de convention, doivent-ils représenter fidèlement les objets extérieurs qui,dans leur variété, restent les mêmes : tels sont les multiples époques, la race, l'école, l'individu, que nous rencontrons dans le milieu où il nous est donné d'évoluer. La pensée, en outre, il faut le remarquer, doit tendre vers la beauté, mais encore lui faut-il une circonstance propre à l'éveiller et à lui faire rechercher un but digne d'intérêt. Le poète doit chercher un idéal pour la forme qu'il astreint au beau; par elle, il insufflera une âme à sa création. Par l'expérience du passé, l'imagination doit encore compter avec les choses créées, c'est-à-dire, avec les choses visibles ; et, pour donner une forme idéale à ses conceptions, le poète devra d'abord regarder autour de lui et chercher dans les types humains le sujet abstrait dont il voudra rendre l'image la plus parfaite ou la plus sublime. Il devra donc, sans relâche, observer les objets naturels que le hasard, le lieu, le milieu enfin met-

* Topffer, Nouvelle génévoise. Réflexions.

tent à sa portée, et dont il idéalisera la forme selon la conception qu'il se sera faite de la beauté. S'il admire la formule de l'art pour l'art, par laquelle tout sujet devient indifférent, s'il vise principalement à l'idéal, à l'irréel, à l'inconnu, à la beauté enfin, il s'appliquera cependant, tout en recherchant la beauté pour elle-même, à se préoccuper de la nature de son pays, de la lande natale, de ses bois, de ses montagnes, sujets remplis d'idéal, d'irréel et d'inconnu. Et quoiqu'il lui soit donné de puiser indéfiniment dans les choses extérieures, il choisira de préférence des thèmes selon son tempérament et propres à élever l'âme de sa petite patrie.

La définition de la beauté — il devra s'en convaincre — tant de fois reprise au cours des siècles, doit tenir dans cette formule : " Le beau réside dans la perfection absolue de la divinité. Il est aussi impossible de le chercher hors de la sphère divine, qu'il est impossible de trouver hors de cette sphère le vrai et le bon absolus. Le beau n'appartient donc pas à l'ordre sensible, mais à l'ordre spirituel. Il est invariable, car il est absolu, et les choses mortelles seules qui nous entourent peuvent varier, puisqu'elles sont relatives." *

Rechercher le beau dans l'infini, c'est se grandir soi-même et c'est jeter comme un rayon de splendeur sur le sol natal, quelque infime soit-il dans la balance des nations civilisées.

---

* Théo. Gautier, L'Art moderne.

CHAPITRE VIII

La Haine des Races.

Nous arrivons à un moment de notre histoire le plus tragique et le plus angoissant par lequel soit passé la race canadienne-française.

Nous sommes en présence de deux peuples appelés à vivre de la vie commune, possédant des mentalités distinctes, dissemblables, peuples séparés par une longue suite d'événements qui les avaient mis en juxtaposition constante, en désaccord perpétuel, descendants de deux castes supérieures, devenues, par suite des luttes politiques séculaires, deux ennemis irréconciliables, du moins pour une période indéterminée.

Trop d'intérêts disparates et vitaux les avaient désunis, depuis tant de siècles, pour qu'il fût possible de croire, à une époque en éruption, à leur unité, car tout, dans leur passé, les empêchait de mettre en commun leurs sentiments, leurs traditions et leurs aspirations. Ce que l'esprit antique avait conçu dans l'interprétation de l'individualité, de l'inégalité parmi les hommes, se continue pour les sociétés et pour les nations. Il a toujours fallu, pour le maintien des civilisations, admettre l'hégémonie d'un peuple sur un autre peuple. Sans l'inégalité des races, la stabilité des sociétés serait nulle. Le monde fut, à diverses époques, — ce fait est universellement admis, — dominé par une civilisation prédominante, jusqu'au jour où, emportée elle-même dans le remous irrésistible des ambitions et du

lucre, elle courba sous le joug des envahisseurs et des conquérants. C'est de l'histoire universelle dont les pages s'écrivent sur les ruines fumantes des générations qui cèdent la place à d'autres plus rusées et plus puissantes.

Nous sommes donc loin du jour où l'on pourra voir l'humanité, avec le concours des volontés agissantes et pensantes, réaliser un idéal de vie pénétrée des mêmes lumières, apportant sa part d'ardeur, pour en arriver à faire circuler le sentiment de fraternité universelle, alors que l'individu, comme chaque nation, par la force de leur travail, feront triompher l'harmonie des âmes, unies à jamais dans la réalisation de leurs rêves réciproques.

Ceci impliquerait la recherche des rapports de la fraternité et de la justice, sans lesquelles aucune société ne saurait exister.

Car le vrai étant le principe de toute justice, il nous évoque immédiatement l'idée d'amour fraternel, qui reconnaît à chaque homme dans le monde la part des droits conférés par la raison en dehors des conflits de race et de conquête.

Par ce moyen, les créatures humaines comprennent le rôle assigné à chacune d'elles, au cours de leur existence, et dans leur rapport avec leurs voisins qu'une frontière limitrophe a souvent séparés, par le fait d'un hasard ethnologique, ou par suite de la configuration géographique des pays. Nous sommes frères par l'idée que nous nous faisons de l'amour et de la justice, parce que, par esprit de fraternité, nous devons considérer l'humanité comme une grande famille, comme un puissant organisme, parce que nous devons dépendre les uns des autres,le bonheur au-

quel tend chaque individu devant être partagé également sur toute la terre.

Si, au cours des siècles, on a rendu cette théorie irréalisable, c'est que la justice et la fraternité ont subi la contrainte de lois imposées du consentement unanime des peuples acculés eux-mêmes aux principes rigoureux de systèmes créés selon les besoins d'une époque, du caprice des gouvernements et de l'ambition des conquérants. La superstitution, le fanatisme et la domination ont hanté ces maîtres du monde.

Une soif de prédominance et du pouvoir les ont aveuglés, ils se sont proclamés les interprètes des lois divines, les ayant pliées selon leur fantaisie et leurs besoins. La même théorie de l'amour fut prêchée par les prophètes, par les moralistes, par les créateurs de religions; mais toujours, l'interprétation de leurs doctrines a été faussée et rarement comprise.

Les hommes font servir les principes de fraternité et de justice selon les passions du moment.

Et pour en arriver à faire croire que la justice sera un jour également distribuée sur la terre, des révolutions sanglantes ont tenté de changer la face des choses, ont provoqué des revirements, ont bouleversé les idées, sans apporter plus de satisfaction et de bonheur.

Prenez les philosophies les unes après les autres. Ont-elles pu mettre un terme à leurs variations? Le fait d'avoir orienté les esprits vers des méthodes nouvelles les a-t-il laissés pleinement satisfaits ? N'ont-elles pas été trop souvent des foyers de contradiction? Sous l'apparence d'une clarté illusoire, n'ont-elles pas plutôt abou-

ti à la confusion, quand elles se sont écartées des vérités absolues? Et précisément, parce qu'elles se sont éloignées des idées éternelles et directrices, elles ont encore et souvent détourné les esprits de leur voie véritable. La morale et la sociologie s'en sont ressenties; et les hommes continuent depuis toujours à se perdre dans l'inextricable dédale de la pensée pour en arriver à la conclusion négative de l'unité dans la nature, au lieu de croire véritablement que la fraternité est " un idéal, le seul capable de satisfaire la pensée, qu'il est celui de la société universelle, l'union de tous les êtres par une affection mutuelle qui concilie la plus parfaite diversité et la plus parfaite unité."*

Or, pour comprendre cet esprit de fraternité, il faut en faire comme le mot d'ordre de sa vie. Il faut en avoir une idée indépendante de tout intérêt et se le proposer comme un directeur de nos actes et de nos mouvements. Il faut bien se convaincre de la personnalité humaine et lui accorder tous les droits que la nature confère à chaque individu. Il faut pratiquer, avec le sentiment de la dignité du moi, le respect dû à autrui. Savoir se respecter tout en respectant les autres, c'est déjà un commencement d'amour ; c'est aussi reconnaître à autrui une certaine égalité. Or, croire notre égal digne d'amour, c'est lui reconnaître une valeur humaine, c'est lui accorder une liberté dont le caractère est inviolable et sacré.

L'amour du semblable fait déjà songer à l'amour de la patrie : l'idée de fraternité, c'est l'amour de l'humanité qui est la vraie patrie. Il

* Alfred Fouillée, La Science sociale contemporaine.

implique une compréhension plus large et plus logique de la vie. Il nous fait penser aux heures les plus sombres de l'histoire, de notre histoire, nous fait comprendre comment tous les droits seront un jour reconnus, et toutes les personnalités respectées. Il fait espérer l'existence d'une direction à la volonté *de vouloir* qui implique en même temps une généreuse idée d'action. Car nous le savons: il ne nous faut pas seulement vouloir, nous devons mettre en mouvement nos facultés de volonté, c'est ce qui s'appelle agir.

L'idée de fraternité — quoique le présent siècle s'efforce à nous démontrer le contraire — n'est pas une utopie; elle pourrait se réaliser si les hommes écoutaient les voix autorisées qui, depuis la profondeur des temps, l'ont proclamée et enseignée.

Hélas! l'homme, nous le savons bien, lui a opposé un mal toujours facile à assouvir: la haine. Mais la haine n'est pas d'essence supérieure. Elle rabaisse l'humanité à la servitude; or, la servitude n'est " ni définitive ni éternelle." * Si la fraternité subit des lois détachées de toute contrainte matérielle, la haine est guidée par les passions mauvaises et est l'esclave des intérêts dominants. Et, en outre, la haine engendre la haine. Cela explique les inimitiés nées dans un seul jour entre les individus et les nations. Cela explique encore que, pendant tant de siècles, la France et l'Angleterre ont entretenu entre elles des guerres interminables n'ayant pour motif que des raisons de vengeance ou de revanches.

Ces vérités historiques s'imposeront tant que les principes énoncés plus haut ne seront pas mis

---

* Alfred Fouillée.

en application, et que la fraternité ne viendra pas contre-balancer les différends que la haine, loin d'éteindre, s'applique depuis toujours à aviver, pour le plus grand mal de l'humanité.

Qu'on me pardonne ces digressions. Elles sont nécessaires, quand nous sommes appelés à nous demander si les gouvernements ne sont pas responsables d'un pareil état de choses.

Sans aucun doute, bien des formes de gouvernement ont donné de bons résultats. Nous avons vu des peuples heureux et policés, dirigés par une bonne administration et donnés comme exemple dans l'antiquité. Mais avons-nous jamais vu une forme de gouvernement aristocratique apporter aux peuples pressurés et bafoués le bonheur auquel ils aspiraient ? L'oligarchie, une des conséquences du gouvernement aristocratique, n'est-elle pas la plus détestable et la plus odieuse tentative contre l'égalité, l'unité et la fraternité ?

On a dit avec raison de l'oligarchie " qu'elle conduisait fatalement à la misère et qu'elle ne pouvait régner que sur l'ignorance." *

Cette autorité exercée par une caste, par un petit groupe d'ambitieux eut, dans son application, les résultats les plus funestes. Nous avons failli en être les victimes innocentes en ce pays; et nul n'a pu oublier la période qui précéda et qui suivit l'acte d'Union, en 1840, au Canada.

Tout peuple penche vers sa ruine, s'il ne s'est pas débarrassé par une révolution, sanglante toujours, d'un gouvernement incapable de comprendre, dans les relations humaines, les condi-

---

* Ledru-Rollin.

tions de l'équilibre entre les membres d'une même société, et plus encore lorsque, dans une agglomération d'hommes, des divergences d'idées viennent se heurter et entrent en contradiction.

Toute la cause de nos dissentions vient de ces faits, de 1830 à 1840, où nous avons failli perdre notre indépendance nationale. L'oligarchie anglaise, établie au Canada, y exploita odieusement nos faiblesses et jusqu'à nos droits les plus sacrés, car l'idée préconçue de gouverner le pays conquis, ne devait, d'après les prétentions d'une caste, n'avoir d'effet qu'entre les mains d'une minorité anglaise, au dépens et au préjudice des plus faibles, par conséquent, des vaincus.

Lors de la cession et après, l'Angleterre voulut faire peser sur nous l'odieux fardeau d'une oligarchie haïssable : de là, la révolte de 1837-38, d'où origina, par suite, l'acte d'Union de 1840.

Ce système politique, on ne saurait le nier, fut et restera toujours imprégné de la corruption la plus éhontée, complice du gouvernement aristocratique, entre les mains, ai-je dit, de quelques ambitieux, parvenus à s'emparer du pouvoir et à asservir les prétentions légitimes des faibles et des impuissants. N'est-ce pas là la plus flagrante violation des principes de fraternité, puisque l'oligarchie exclut de tout gouvernement l'amour et l'unité ?

D'ailleurs, le gouvernement aristocratique de l'Angleterre, puissant et dominateur, ne pouvait nous proposer la solution du problème des deux races, qu'en nous imposant un gouvernement imbu de ces principes néfastes.

En ayant subi lui-même l'ascendant pendant bien des siècles, il n'en pouvait exempter les colonies conquises.

On allait donc nous imposer le régime de fer transmis par hérédité à tous ceux qui la représentaient par delà l'Atlantique, car l'hiérarchie sociale de l'Angleterre avait puisé son fondement et sa force dans cette hérédité même.

Mais un danger immédiat se dressait devant nous, peuple jeune et vigoureux, ne demandant qu'à se développer et à progresser librement sur un continent nouveau et plein d'avenir : l'obligation de courber devant des principes traditionnels dont le gouvernement anglais faisait la base de son activité sociale. Et comment en aurait-il été autrement ?

L'aristocratie, comme l'oligarchie, dont cette dernière est l'image fidèle, prend sa force dans le passé. Elle s'appuie sur la tradition. L'avenir, avec ses tendances vers l'inconnu et l'indécis l'effraie. Ses descendants devant marcher dans la voie tracée, elle ne tolérera pas que ses vassaux s'en écartent et attentent ainsi à des principes considérés comme son plus cher trésor national.

Prêter à un peuple vaincu et asservi l'intention de se créer une forme nouvelle de gouvernement serait un attentat au prestige et à l'autorité de ses vainqueurs.

Ceux-ci sont pénétrés, comme disait Emerson " d'un esprit de persistance et de conformité," et ce serait un coup porté à leur puissance que de s'écarter un seul instant des lois fondamentales de leur constitution et de leur valeur historique.

L'aristocratie n'admet pas l'évolution ; elle est stable, elle rejette toute idée rénovatrice : elle entend le mouvement des sociétés en raison d'un droit ancestral de les conduire à sa guise et dans une direction tracée d'avance.

Il ne fallait pas se trouver sur sa route. Tant pis pour le vaincu s'il oppose de la résistance et s'il s'ingénie à ne pas renier son passé.

Etant le fruit de la guerre et de la conquête, une colonie qui voit en présence, sur un même continent, deux races ennemies, reste dans cette position, que l'une d'elle doit subir la raison du plus fort et finit par être englobée, sans avoir souvent la chance de protester, devant même être au besoin annihilée à jamais jusque dans ses racines les plus profondes.

Comme nous le voyons ici, tous sentiments d'amour, de fraternité et d'unité disparaissent : tout caractère de justice s'efface. La race vaincue subit une forme de gouvernement imposée par la force, par une domination égoïste qui ne veut profiter de sa conquête, d'autant qu'elle doit augmenter et conserver des jouissances et des richesses dont le hasard l'a largement comblée, la fin justifiant les moyens.

Par suite, donc, et d'après ces données, la nation vaincue ne peut plus espérer faire entrer en conflit avec le peuple vainqueur des droits que la conquête lui a fait perdre. Ou, si du moins, elle prétend lutter pour son existence nationale, en faisant prévaloir certaines prétentions, vestiges de son passé, elle risque de réveiller les haines du vainqueur et de fomenter une révolution intestine dont les résultats seront, certes, à son désavantage.

Ce fait s'est produit avant l'acte d'Union de 1840. De là sont nées toutes les épreuves par lesquelles notre race est passée : de là aussi date l'histoire moderne du Canada. Et, sans aucun doute, cette époque eut une profonde influence

sur notre littérature qui, véritablement, prend son essor et voit naître nos meilleurs écrivains de la vieille génération, celle précédant 1860, ou à peu près. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Aussi, rarement, celui qui a des droits à exercer, les fait valoir par l'accord de sa volonté avec celle du vaincu. Il les exerce par la force, et alors, il ne respecte plus un seul instant le droit d'autrui. Le sort des armes lui a mis entre les mains un argument depuis toujours irréfutable, surtout si la raison est dominée par la passion.

Il jouit d'un pouvoir coercitif qu'aucune puissance ne songe à lui contester, l'ayant acquis par la conquête. Toutes ces raisons ont entièrement dominé notre histoire, depuis 1791.

Pitt avait bien tenté de faire cesser les rivalités entre les Canadiens et les Anglais; mais, les haines réveillées de nouveau par une faction puissante, la lutte durera jusqu'au jour des fameuses 92 Résolutions, et reprendra, plus acharnée et plus violente, après les journées de 1837-38, alors que l'Angleterre, si souvent indifférente et silencieuse devant les justes réclamations des Canadiens-français, dépêchera Lord Durham chargé de tenir une enquête sur l'état général du pays. On sait quel fut le résultat d'une investigation que la métropole avait décidée d'avance, afin de justifier son but longtemps médité en haut lieu.

Après des débats nombreux, restés comme des pages mémorables dans les annales du Parlement anglais, l'Angleterre décida de donner au Canada une constitution que Lord Gosford considéra " comme un acte des plus injuste et des

plus tyrannique, basé sur de fausses informations," et que Daniel O'Connell dénoncera hautement comme " une proscription de la race française au Canada."

Oh! depuis, nous le savons bien, grâce à la ténacité de nos aïeux, l'Angleterre prêta une oreille plus attentive à nos réclamations. Mais à l'époque qui nous occupe, l'hydre de l'oligarchie nous apparaît plus hideuse parmi tous les gouvernements odieux nés des mauvais instincts des hommes et entachés de vices séculaires.

Si ce régime néfaste eut une grande influence sur les destinées du Canada, il n'en suscita pas moins une renaissance littéraire considérable. Les témoins de 1837-38, et ceux qui connurent la façon arbitraire dont fut voté l'acte d'Union, en 1842, en pesèrent les conséquences.

Ils comprirent que notre race ne devait pas s'éteindre misérablement dans l'oubli et qu'il fallait en fixer les traits immortels.

Devant tant de sacrifices librement consentis, tant de grandeur d'âme et tant d'énergie dépensée, les ancêtres se rappelèrent que le passé devait être une garantie pour l'avenir. Des poètes naquirent remplis de l'idéal de la patrie et d'un souffle puissant d'enthousiasme; des historiens se firent les chantres de notre épopée. Nous allons en étudier brièvement le caractère et l'inspiration.

CHAPITRE IX

Renaissance littéraire.

Garneau.

Garneau dut se rappeler les dures paroles de Lord Durham qui disait à propos des Canadiens-français: Un peuple qui n'a pas de littérature n'existe pas. Des voix moins entendues les lui avaient répétées un jour, lui reprochant à lui, Canadien, de n'avoir pas d'histoire, tout en raillant ses origines.

Si cette opinion ne décida pas à elle seule sa destinée, elle eut, néanmoins, une grande influence sur le choix de sa carrière.

Cependant, tout était à créer. Il fallait échafauder de toute pièce l'histoire d'un peuple; et, pour cela, apprendre comment on écrit l'histoire. Garneau dut aller aux informations. Il consacra plusieurs années de sa vie à se poser cette seule question: comment écrit-on l'histoire?

C'est aussi, d'ailleurs, la question que nous nous poserons.

Comment l'historien doit-il écrire l'histoire, je veux dire l'histoire telle qu'on devait la comprendre au temps de Garneau ?

Notre premier historien, nous le savons, connut et approfondit un des plus grands représentants de l'école historique moderne: Augustin Thierry,

dont il admirait "La conquête de l'Angleterre par les Normands," et dont il subit la profonde influence, comme presque tous les historiens du temps, d'ailleurs. Nous allons voir comment et pourquoi Garneau fut attiré vers l'auteur des "Récits des Temps Mérovingiens."

Depuis Thierry, en France, l'histoire, fatiguée des procédés des Velly, des Millot, des Anquetil, entrevit des perspectives toutes nouvelles, et des horizons plus larges se dessiner aux yeux du monde ébloui. Elle avait subi une véritable réforme et orienté le commencement du XIXe siècle vers les sources les plus pures de l'origine de la race.

Thierry, imaginatif, et d'une organisation exceptionnelle, lisant un jour les "Martyrs" de Chateaubriand, a, tout d'un coup, une vision très nette de sa future et haute vocation. En ouvrant le livre VIième où, dans un tableau dramatique, l'auteur y décrit d'une façon magistrale le combat entre les Franks et les Romains dans les marais de la Batavie, il y découvre, aidé par une grande puissance d'évocation, combien les historiens classiques des siècles précédents ont faussé la vérité historique.

Avec Velly, Millot, Garnier, Anquetil, il aperçoit la physionomie du passé singulièrement défigurée. "Le sicambre Chlodowig apparaissait en manchettes et en perruques à la Louis XIV, nous dit un chroniqueur du temps, et les landes de Charlemagne ressemblaient à des habitués de *l'Oeil-de-bœuf,* Frédégonde portait des fontanges et Hermangarde des paniers." Et, ajoute Chateaubriand, "le type d'une grave monarchie toujours la même, marchait carrément avec trois or-

dres et un parlement en robe longue." L'histoire est renfermée dans ces doctrines. Or, Thierry, devant un pareil état de choses, a le mérite de tourner les yeux vers le passé et d'y puiser des doctrines nouvelles basées sur la plus stricte vérité historique.

Mais il pousse d'abord jusqu'au paradoxe.

L'aristocratie, dont on se rappelle l'histoire depuis Louis XI, Louis XIV, Louis XV, la Convention et Napoléon, tente de se relever avec la Restauration. On sait comment elle fut compromise par ceux même qui se proclamaient ses organes. Au lieu de chercher dans une rénovation d'elle-même un élément de force et de durée, elle ne réussit qu'à plonger le passé dans le néant et, selon un chroniqueur du temps, à *confisquer* l'histoire.

Il faut entendre alors un nommé de Montlosier s'écrier en parlant du peuple français : " Race d'affranchis, race d'esclaves arrachés de nos mains, peuple tributaire, peuple nouveau, licence vous fut octroyée d'être libre, mais non pas à vous d'être nobles; pour nous tout est de droit, pour vous tout est de grâce."*

A ces prétentions outrées et provoquantes, conséquences du *vieux droit de conquête,* on va répondre œil pour œil, dent pour dent. Cent ans plus tôt, un certain de Boulainvilliers, ayant voulu faire un système historique de la distinction des vainqueurs et des vaincus de la Gaule, l'abbé Dubos proclama hautement " qu'il n'y a pas eu de conquête et que c'est la *féodalité seule et non l'invasion franke qui a asservi la Gaule.*"

---

* De la monarchie française. — De Montlosier.

Augustin Thierry ne nie pas le fait de conquête. Appuyant de Montlosier et sa division de la France de 1815 en Franks et en Gaulois, il s'écrie hautement: " Nous croyons être une nation et nous sommes deux nations sur la même terre, deux nations ennemies dans leurs souvenirs, inconciliables dans leurs projets. Le génie de la conquête s'est joué de la nature et du temps, il plane encore sur cette terre malheureuse. C'est par lui que les distinctions des castes ont succédé à celles du sang, celles des ordres à celles des castes, celles des titres à celles des ordres." *

Thierry se bat ainsi à la Don Quichotte. Mais, heureusement pour cet esprit supérieur, il s'aperçoit bientôt qu'il fait fausse route dans cette opinion longuement commentée de la distinction des races, qu'il détourne les faits historiques de leur véritable cours en imposant à des époques disparates des lois identiques, pour le moins. Le hasard pourtant le met sur la vraie piste, après avoir jeté un regard sur l'histoire des invasions germaniques et de l'empire romain. De ce jour, il conçoit la manière de fouiller et de rapporter les événements du passé. C'est de cet instant que Thierry rentre en lui-même, remue les faits, passe de l'analyse à la synthèse, compare, amasse, secoue la poussière des vieux textes.

Son esprit avisé pénètre les documents propres à lui révéler les secrets cachés des invasions germaniques. Il y dépense plusieurs années de sa vie; et, sapant dans ses bases l'histoire du passé, il ouvre à la France intellectuelle de nouveaux horizons et de nouvelles méthodes dont les gé-

* Extrait du " Censeur Européen " du 2 avril 1820.

nérations futures se ressentiront jusqu'à nos jours." *

Un historien allemand, Edouard Gans, nous apprend, le premier, comment Thierry fut un des véritables rénovateurs de l'histoire moderne au XIXe siècle. Ecoutez-le : " C'est Thierry qui a victorieusement démontré ce qu'il y avait de faux dans ces systèmes historiques qui voient la France entière dans les peuplades Frankes, qui, passant sous silence l'élément importé du Sud, oublient que jusqu'au commencement du XIIIe siècle, les bornes de l'empire franke ne dépassaient pas l'Isère, et que dans la langue d'*oc* et de *no*, la langue d'*ouy* et de *nenny* se comparait aux aboiements d'un chien ; c'est Thierry qui nous a appris enfin à nous rendre compte de la véritable signification de ce qu'on appelle les quatorze siècles de la monarchie française."

Thierry a donc laissé dans l'histoire une trace indélébile. Il a possédé le don si précieux de préciser, non seulement le sens des choses historiques, mais il leur a donné une âme, une âme démocratique. L'avenir de cette nation lui est apparu comme celui d'un seul homme dont le génie s'imposerait divinement prédestiné. Il fut vrai au sens le plus large de ce mot. Il a fait vibrer les siècles, leur a communiqué sa sensibilité extrême, son sens si large des visions, sans ne jamais rien sacrifier de la vérité, la suivant dans sa course périlleuse à travers les sentiers les plus obscurs. Il a réalisé ce programme de l'idéal de l'histoire dans une formule personnelle, " en assouplissant la narration, épuisant les textes,

* Garneau n'y échappe pas plus que ses émules de France.

rassemblant les détails épars, recueillant jusqu'aux moindres indices des faits et des caractères, et formant de tout cela un corps, auquel vint s'ajouter le souffle de vie par l'union de la science et de l'art." *

Garneau ne pouvait s'inspirer à meilleure source. Il allait suivre l'exemple d'un rénovateur, car l'histoire, il le savait, avait passé par des séries de transformations systématiques; elle était devenue, au XIXe siècle, une religion universelle, conductrice des opinions et dictant ses lois à la conscience humaine.

Ayant étudié aux sources les plus informées, aux Etats-Unis et en France, le passé de notre colonie, il avait appris comment, par Thierry, Guizot et Thiers, le XIXe siècle apparaissait sous son vrai jour et pourquoi il méritait d'être appelé le siècle de l'histoire.

Il vit combien l'école historique remplissait à elle seule le cadre que les écrivains du passé avaient été impuissants à tracer dans son ensemble. Descriptive avec Thierry où les événements se déroulent avec une scrupuleuse précision; philosophique avec Guizot où la raison l'emporte sur la description; fataliste avec Thiers dont l'œuvre montre les individus incapables de donner une direction aux faits et aux opinions dirigées plutôt par l'idée, elle embrassait d'un coup toutes les variations, toutes les transformations successives qui font que, dans les temps modernes, l'historien se fait une toute autre conception des événements qu'on en pouvait s'imaginer aux époques antérieures.

---

* Récits des Temps Mérovingiens. T. II, p. 357.

Chaque siècle doit se proposer un but : l'histoire doit en démêler les difficultés et les résoudre.

Ne consiste-t-elle pas aussi à rechercher le caractère d'un peuple dans sa nature même et dans son passé ?

Il convient de saisir sur ce terrain même les côtés saillants et la vérité des faits. " Chaque nation doit nous apparaître comme une grande expérience instituée par la nature. Chaque pays est un creuset où des substances distinctes en des proportions différentes sont jetées dans des conditions particulières. Ces substances sont les tempéraments et les caractères." *

Or, Garneau s'en rend bien compte, le développement des êtres s'infère des climats et de la situation de chaque individu. Toute notre histoire se meut d'après des lois déterminées, toutes ses pages s'écrivent d'après une donnée. Le travail de la grande masse s'opère lentement, mais sûrement, et nous la voyons, asservissant à ses efforts le sol rétif, les saisons inclémentes, le milieu inculte, le barbare indompté et souvent intraitable. Toute l'histoire de notre passé est là.

Puis, par une série de transformations successives et imprévues, la terre finit par obéir, la fécondité apparaît d'une manière évidente. Peu à peu, par la toute-puissance du travail journalier, par la collaboration de toutes les volontés, la nature aidant, les conditions s'améliorent, les destinées s'embellissent, la part de chacun se dessine, et l'harmonie, quoique par étapes, pénètre

* Taine, Essais sur la Littérature.

les intelligences, les misères s'adoucissent et le bien-être apporte l'apaisement.

Le sol devient un espèce de laboratoire de la nature où tout bouillonne dans le creuset de la collectivité, et où se pétrissent les cendres stériles pour renaître à la vie, au mouvement sans lequel rien ne saurait marcher vers le progrès. Vainqueur maintenant d'une destinée qui paraissait éphémère, nous pourrons voir surgir, dans la suite des temps, la raison d'une existence assurée, d'une durée, sinon exempte d'incertitude, du moins, pleine de promesses pour l'avenir.

La colonie aura survécu : la fortune nous aura été favorable. Telle est la vision de Garneau.

De Barente, qui appartient à l'école de Thierry, disait : " L'histoire, la vraie, la seule, suivant un ancien, c'est l'histoire écrite par les témoins oculaires. Cela est vrai en ce sens seulement que c'est l'unique témoignage réel qui nous reste. Les générations suivantes peuvent mieux juger les faits, en pénétrer, en développer l'esprit, en connaître les causes, les effets et les rapports. Toujours est-il que l'histoire devient plus ou moins leur œuvre ; tandis que sa subsistance essentielle, ses matériaux, sans lesquels elle ne serait pas, ce sont les faits transmis, par écriture ou par tradition, par ceux qui assistaient aux événements."

Garneau connaissait son époque et le passé de notre histoire. Comme aurait dit l'abbé Mably, il avait les idées de son temps, il en était imbu, et savait en parler la langue. Il avait une connaissance parfaite des faits qu'il se proposait de raconter. Il fut quelquefois enclin à certains principes que plus d'un événement l'autorisait à défendre, mais n'avait-il pas subi l'ambiance,

l'influence du milieu où il vécut des heures angoissantes, c'est-à-dire, ne se laissa-t-il pas un peu emporter par les passions prédominantes qui soufflaient en vent de discorde, et à une heure où notre histoire allait opérer la plus importante transformation depuis la possession française ? Mais, d'un autre côté, si Garneau est capable de discerner les causes de tant d'événements historiques, il sait aussi en démêler les intrigues et en prévoir les effets. Il ne juge pas les hommes et les actes comme le ferait un poète. Il a de l'imagination, certes, mais il ne tombe jamais dans l'exagération, et ne se laisse pas guider par la fiction ou le lyrisme. S'il s'emporte, dans l'enthousiasme de ses convictions, il est d'une bonne foi absolue et comprend que l'histoire d'un peuple, écrite sous l'inspiration de la vérité, est un foyer d'enseignement d'où il est facile de tirer de profondes leçons.

Garneau eut une autre qualité : il prisait la tolérance au-dessus de tout. Au point de vue de l'histoire au XVIIIe siècle, vous ne l'ignorez pas, les livres admirables " Sur la Tolérance " et " l'Essai sur les Mœurs " de Voltaire, eurent une influence indiscutable sur l'esprit de l'époque où ils furent écrits, et même sur le XIXe siècle.

Presque tous les penseurs s'en inspirèrent, les historiens y puisèrent largement. Garneau n'y peut échapper. A Londres, il assiste aux débats de la Chambre des Communes sur le premier *Bill de Réforme*. Il voit, en France, combien la haine des partis engendre de discordes et de luttes gigantesques. Il sait alors comment l'intolérance peut agir sur les passions, susciter des malentendus irréparables, et amener des conséquences aussi désastreuses que sanglantes.

Il se rappelle alors l'histoire de son pays, car il sait combien un gouvernement qui impose une caste, un parti, au mépris d'une classe de citoyens, peut réveiller de haines endormies et provoquer des troubles sans nombre. Préférer l'intérêt d'un seul aux intérêts communs, c'est un attentat à la liberté, à la fraternité, à la conscience humaine, aux opinions les plus sacrées. Ne pas chercher à améliorer le sort d'un peuple vaincu, c'est le triomphe de l'erreur sur la vérité, c'est travailler contre ses propres institutions, c'est susciter des conflits de lois, de traditions, de cultes, sous le prétexte que le hasard nous a fait les vainqueurs d'une race plus faible. La saine raison sait d'abord convaincre par la tolérance et la modération, car elle est d'ordre supérieure et doit surtout s'appliquer à maîtriser les passions qui sont l'apanage de notre faiblesse et de nos erreurs.

L'histoire nous a rapporté de funestes exemples d'intolérance, et jamais, à aucun siècle, il n'a été donné de comprendre, comme le nôtre, combien il est plus profitable de se " pardonner réciproquement nos sottises, puisque c'est là une des premières lois de la nature." *

Jamais, d'ailleurs, un peuple ne s'est révolté, s'il n'a été persécuté. Lorsque, dans le but d'écraser le vaincu, un gouvernement prétend à la suprématie de ses principes, comme l'oligarchie, par exemple; lorsqu'il va jusqu'à vouloir imposer la suppression d'une race, de ses traditions et de ses croyances, il finit par aigrir les

---

* Voltaire.

caractères et prépare souvent ainsi les plus sanglantes révolutions.

Dans l'antiquité, la tolérance fut peu connue, ou, du moins, on s'appliquait à en mépriser les principes.

Les empereurs romains firent preuve de la plus cruelle intolérance, lorsqu'ils persécutèrent une religion qui n'était pas la leur. Encore, avaient-ils l'excuse, si toutefois c'en pouvait être une, de craindre pour leurs intérêts en péril. Mais, dans les gouvernements modernes, inspirés d'une doctrine de mansuétude, de pardon et de charité, les hommes manquent de tolérance, le jour où, poussés par un fanatisme à outrance, ils s'attaquent à tout principe de liberté, de croyance et de tradition des peuples vaincus. Il ne faut donc pas blâmer Garneau d'avoir défendu des idées chères à son cœur, même si on reconnaît qu'il fut enclin à les exagérer quelquefois.

Nous pourrions ajouter avec De Thou : " L'expérience nous apprend que la violence est plus capable d'irriter que de guérir un mal qui a ses racines dans l'esprit."

En effet, — et Garneau le croyait, — il importe pour un historien de bien mettre en regard l'effet funeste des préjugés sur les esprits, sur les vertus, sur les travers et sur le génie même d'un siècle. C'est ce que Voltaire se propose dans son " Essai sur les Mœurs." Toute nation a un droit à la vie, disait-il." Les lois de l'humanité doivent avoir entre elles une sorte de communauté, de lien, les unissant dans leur variété même, quelles que soient les divergences de vues, de pensées, de coutumes et de cultes entre les peuples. C'est la leçon, c'est l'expérience tirée des faits, dont la

longue suite rencontre toutes les conditions de la morale sociale.

Et, de même qu'une chaîne invisible relie les lois humaines, il existe des rapports entre le pouvoir et les peuples gouvernés. Cette philosophie est propre à inspirer l'horreur de l'injustice et de l'intolérance. Elle pénètre l'œuvre de Garneau. Et avant d'en écrire les premières pages, il s'en était imprégné, jusqu'à en faire la raison fondamentale de sa vie.

Qui dit amour de la tolérance, dit amour de la vérité. Thierry, en France, nous en donne la preuve dans tous ses livres.

Dans " l'Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands," il s'attache avec passion au récit. Parce qu'il a de la sensibilité, l'histoire se précise sous sa plume, s'anime et vibre. Les faits succèdent aux faits, s'enchaînent, deviennent des tableaux lumineux d'où l'on peut tirer une vérité saisissante, pleine d'éblouissement.

Dans ce livre, il nous parle d'une caste imbue de l'esprit de domination qu'elle exerce sans merci sur le vaincu. D'où nous apparaît le perpétuel conflit des individualités, lutte entre l'aristocratie et la démocratie, dont les échos parviendront jusqu'à notre époque tourmentée, dont naîtront tous les désordres dévastateurs, dont surgiront toutes les haines, et dont pourtant sera fait l'avenir.

Thierry fera de la tolérance une religion; il fera de la vérité historique une déesse.

Sa constante préoccupation du récit, du détail, en fait une sorte de prophète. Il devine, parce que, non seulement il fouille les textes, les chroni-

ques et les harangues, parce qu'il s'identifie avec les sujets qu'il peint et qu'il fait se mouvoir avec aisance, embellis par sa vive imagination, mais parce qu'il ne leur sacrifie jamais la vérité. Il s'incorpore au siècle qu'il décrit, devient un contemporain de ses personnages, ressucite les prototypes, les compare, et remue la cendre des ruines, pour en tirer du mouvement et de la vie.

Toujours hanté par son rêve, épris de l'amour de la tolérance, il combat l'oppression jusque dans ses racines les plus profondes.

Ici, Garneau s'émeut. Il se passionne à son tour pour l'étude des pièces originales. Malheuheusement, elles manquent souvent à sa curiosité toujours plus tenace à mesure qu'il se sent le besoin d'envisager la vie nationale sous toutes ses faces. Il s'agit souvent de rétablir les faits dénaturés, sinon par des esprits malveillants, du moins par des chroniqueurs avertis.

Ses émules, suivant l'exemple des anciens, ont faussé trop souvent les faits et les caractères. Il lui faut pénétrer jusqu'aux profonds secrets de l'ancienne colonie, faire ressortir tout le passé de la nuit des temps, substituer aux dates inutiles et encombrantes la véritable histoire de nos aïeux, ressusciter leur gloire épique, à l'exemple des grands sacrifiés de la légende antique, sous l'inspiration du génie grec, qui fait des Thermopyles un récit immortel.

Embrasser l'histoire d'une race dans son ensemble, poser les antagonismes qui nous ont agités comme une donnée supérieure de notre histoire, " les races étant pour lui, comme pour Thierry, des entités irréductibles et indestructibles, " voilà bien l'ambition de Garneau.

Mais, je l'ai dit plus haut, tout est à refaire. Il faut donner à l'histoire une forme nouvelle et inconnue jusqu'alors. En jetant un regard sur le commencement du XIXe siècle, Garneau aperçoit Michelet comme un rénovateur du passé. Thierry raconte, Guizot analyse, Michelet ressuscite. Comme ce dernier, Garneau tentera de réveiller le passé dans toute sa splendeur.

Faire revivre les personnages, les événements, pénétrer les caractères les plus inextricables, les démêler, les entourer d'une clarté éblouissante, les étudier dans leurs nombreuses variations, faire de la vie intense de tous les instants de l'histoire, s'émouvoir jusqu'à l'exaltation, jusqu'à se pénétrer des sentiments et des passions cachées d'un peuple, jusqu'à les enluminer d'une lueur de profonde vérité, faisant oublier l'effort de travail et d'imagination, pour redonner une âme à tout un passé en apparence enfoui dans des ruines, voilà bien le rêve de Garneau.

Mais il monte encore plus haut. Comme c'est le cas pour Montesquieu, il faut à l'historien, en outre des notions historiques, la connaissance des religions, des divers ordres sociaux, des lois économiques et politiques. Montesquieu, que Garneau a fréquenté, dans "l'Esprit des Lois," par exemple, fait une étude comparative de toutes les législations connues. Il en scrute le mouvement et la direction. Avec une incomparable maîtrise, il destine toutes les études partielles de son livre à un majestueux ensemble. Il étudie les gouvernements du monde, passant de l'abstrait au concret, décomposant les formes, recherchant les influences subies selon les milieux, les croyances, en en marquant les évolutions, les nombreuses va-

riations , les analysant, d'une manière abstraite d'abord, pour déterminer ensuite les effets de leur force et de leurs faiblesses, à l'époque de leur parfait développement.

Garneau est ébloui devant tant de profondeur et de largeur de vue. Il s'arrête surtout à cette partie intitulée: " Essai sur les causes qui peuvent affecter les caractères et les esprits."

Dans ce livre, Montesquieu y étudie les milieux, le milieu moral où se développe l'éducation, la société, et le milieu physique où il cherche l'influence du climat sur l'individu.

L'histoire que Garneau se propose d'écrire est placée dans un milieu absolument inconnu, que personne avant lui n'avait approfondi. Il offre à sa curiosité des tempéraments évoluant dans des conditions toutes particulières.

Puis, à l'exemple de l'auteur de " l'Esprit des Lois," Garneau se fait une idée originale des formes des gouvernements. Il n'en voit que trois: la monarchie, la démocratie, le despotisme, représentant tous les trois, la vertu, l'honneur et la crainte. De là, il tire cette conséquence que ces trois formes particulières, mises en rapports avec le principe fondamentale de la constitution, " feront sortir de la cohésion ou de l'accord des institutions, le bonheur, le malheur, le progrès et la ruine des Etats." *

Garneau a approfondi de même l'idée que se fait Montesquieu de la Constitution anglaise dont tout le rouage se meut " par le jeu des causes physiques et historiques." * S'il ne suit pas

* M. G. Lanson, sur Montesquieu. Histoire de la littérature française.

* Idem.

absolument le génial législateur, il admire sans réserve l'écrivain qui eut, le premier peut-être, une vue d'ensemble de tous les événements dont l'histoire des peuples se compose.

Mais un chose l'attire surtout chez Montesquieu. Du sommet où il plane, ce moraliste s'est toujours appliqué à la tolérance, je me plais à le répéter. Et dans tous ses écrits, il ne manque jamais de placer la sagesse au-dessus de toutes les vertus humaines.

C'en était assez pour que Garneau, profondément imaginatif et sensible, s'enthousiasmât de l'illustre philosophe; car, malgré tout le passé de notre histoire, il fut captivé de bonne heure par la grandeur des institutions politiques anglaises, inclinées peu à peu à un esprit de liberté et de tolérance qui a fait l'admiration des peuples.

Garneau, épris du goût de l'analyse, manifeste aussi un certain penchant pour les théories de Guizot. Non qu'il le suive dans le plan de son ouvrage, puisque celui-ci refuse de remonter aux sources de l'histoire dont il est déjà informé, mais parce que, les ayant étudiées, il les juge au point de vue de l'idée particulièrement. Si Garneau ne peut et ne doit dédaigner de remonter aux sources de notre histoire, il aime l'esprit démonstratif de l'auteur de " l'Histoire de la Révolution d'Angleterre." Il prise la démonstration. Il n'a pas oublié, sans doute, que les grandes œuvres de Guizot sont le tableau " impartial et scientifique en apparence, systématique et passionné au fond, de ces deux vérités: qu'une royauté même légitime n'a pas de droits contre les représentants de la nation; et que le gouvernement doit appartenir aux classes moyennes qui

ont la richesse et les lumières, qui, par intérêts et par capacité, assureront la prospérité du corps social." *

Car, Garneau, en raison de sa naissance et de ses idées, a les vertus du vrai démocrate.

Il en a aussi l'âme, il en a aussi la raison saine et les aspirations légitimes; il en aime les idées. Il s'essaie à en faire la philosophie, sans parti pris, et toujours soucieux d'établir la vraie filiation entre les événements. Il remonte aux causes, pour en déterminer les effets, comme il déduit souvent des effets le sens mystérieux des causes.

Il est démocrate, dirais-je, un peu peut-être à la manière de M. de Tocqueville qui, dans "La Démocratie en Amérique," recherche les origines de l'esprit démocratique "et les effets de la souveraineté de la majorité;" et surtout, comme lui, Garneau se fait une conception de notre histoire dont il veut rechercher librement les causes physiques et morales des événements, en ayant même souffert dans ses intérêts personnels, — c'est lui qui le déclare, — attaché qu'il est à ses convictions dont, à aucun prix, il ne consent à faire le sacrifice, sous le prétexte de flatter le pouvoir ou même le favoritisme, ce qui lui répugne souverainement.

Ceci prouve bien son indépendance; et s'il veut connaître et fréquenter les rénovateurs de l'histoire, au XIXe siècle; s'il en subit, certes, l'influence, il ne sacrifie jamais son amour de la liberté de penser, même lorsqu'il s'agit de perpétuer la race française en Amérique.

---

* M. Lanson, Etudes littéraires.

Et même à son insu, — et sans avoir cette prétention, — il oriente la littérature de l'avenir. Il ouvre une ère nouvelle sans s'en douter et sans la rechercher. Sans lui, nous n'aurions peut-être pas eu le Crémazie de ses meilleures œuvres.

Ils se complètent tous deux. En tout cas, ils créent un mouvement, ils préparent l'éclosion lente, mais sûre, d'une renaissance, la plus considérable de notre histoire, et ayant donné des œuvres nouvelles et durables.

La politique eut sans doute une grande répercussion sur les esprits du temps; — nous le verrons dans le prochain volume des " Influences;" —elle les avait préparés de longue date aux événements; mais Garneau, n'en doutons pas, fut, à lui seul, l'âme de cette époque tourmentée par les crises les plus violentes et les plus aptes à soulever les sentiments et les aspirations de tout un peuple.

Le genre littéraire d'alors, nous le comprenons facilement, le plus en conformité avec les traditions et le plus conservateur du passé, si on peut dire, c'est bien le genre historique, puisque, le premier, il se présente comme apportant des thèmes à l'infini au sentiment de l'amour de la patrie, à l'instinct de la race, thèmes inépuisables dont tous les tempéraments s'accommodent, l'histoire apparaissant comme l'éducatrice de toutes les époques, de toutes les littératures. Garneau l'avait bien compris, lorsqu'il écrivit l'œuvre de sa vie.

Donc, l'histoire fera le fond de notre littérature. Crémazie et Fréchette sont, sinon les continuateurs de l'esprit de Garneau, du moins, les interprètes de sa pensée.

Le meilleur d'eux-mêmes s'inspire du sentiment de la patrie, de cet idéal dont je parlais plus haut, et dont ils feront la plus grande part à travers leurs œuvres les plus écoutées.

Avant Garneau ,la littérature n'était pas parvenue à se frayer une voie. Elle s'était plutôt essayée dans des genres dont elle ne connaissait pas en apparence les rudiments.

Et je conclus : si du contact des connaissances de l'antiquité grecque et latine avec les idées modernes, jaillit une renaissance littéraire en Europe, au XVIe siècle, nous pouvons dire que, chez nous, l'histoire de Garneau fut comme le signal d'un réveil, comme l'aube d'un jour versant l'harmonie et la lumière sur un peuple sans arts, sans mesure, sans direction, et dont le passé n'avait manifesté aucune vitalité intellectuelle, comme s'il avait été épuisé d'avance. D'ailleurs, avant Garneau, nous n'avions pas de passé vraiment littéraire, comme je viens de le dire.

Pour que notre pays alors puisse assister à une renaissance littéraire, il faut qu'il y ait contact, ai-je dit, avec les traditions originales, les traditions d'art du pays d'origine ; c'est par ce moyen que nous pourrons prétendre à la résurrection des idées renouvelées sous l'influence d'un passé plein de sens et de grandeur.

Ce fut le résultat de l'œuvre de Garneau : l'histoire renouvelée du passé, mais du passé historique rempli de leçons salutaires, d'exemples d'héroïsme et de vertus, du passé constitué d'éléments qui seront la base des institutions de l'avenir.

Et, en outre, un grand effort se fera pour élever vers l'art les rêves jusqu'alors inclinés aux seules aspirations utilitaires.

La poésie prendra un certain caractère : l'idéal de la patrie d'abord, le sentiment de la nature ensuite. Non qu'on réussira à atteindre le but d'un seul coup, mais l'espoir légitime d'entrevoir la beauté esthétique des choses de la vie, l'ambition d'acquérir peu à peu la notion et le sens de l'art, seront déjà un pas immense vers la perfection, ce qui suffit à l'anoblissement d'un peuple jeune et isolé, tout préoccupé de sauver son existence nationale.

Lorsque nous lisons l'œuvre de Garneau, nous nous reportons aux débuts de notre littérature en formation, et nous songeons combien elle devrait de loin nous apporter de joie et nous paraître, quand même, supérieure et pleine de promesses pour l'avenir, si l'on songe surtout aux obstacles qu'elle eut à surmonter. Elle se présente à nous comme une jeune déesse pressant un enfant dans ses bras, emportée au souffle d'Eole, à travers les prés fleuris d'un éternel printemps dont toutes les fleurs embaument et redonnent la vie. Car un sang nouveau va circuler dans les artères de la nouvelle génération. Cette époque vibrera d'un enthousiasme venu de la Grande Renaissance du XVIe siècle qui, tournant les yeux vers l'antiquité, et apercevant les nobles figures d'Homère, d'Eschyle, d'Horace et de Virgile, leur empruntait le flambeau d'une civilisation entièrement renouvelée. Elle poussera le même cri de joie ; et, avec la même et ardente foi dans les divines révélations de ses prophètes, elle proclamera le Canada régénéré, parce qu'en un jour mémorable, elle entrera humblement, mais fièrement quand même, dans le domaine féérique de la pensée, le regard tourné avec espoir vers les

splendeurs du Beau éternel qui reste la condition dominante de l'existence intellectuelle des peuples. Et ce jour-là, le rêve de Garneau se sera réalisé.

CHAPITRE X

Méthode historique des Anciens.

" L'histore, a-t-on dit, se montre chez les peuples la dernière en date des œuvres de l'esprit. Elle est l'œuvre de leur intelligence dans toute sa maturité et dans la plénitude de sa force." *

Le contraire se produit, croyons-nous, à l'époque où Garneau, Bibeau et Ferland écrivirent notre histoire.

Nous étions bien loin d'en être alors à la plus haute culture à laquelle une nation aspire à atteindre, mais nous avions la conscience de notre continuité. Lentement acquise par les faits du passé, elle nous ordonnait de résister dans l'avenir ; elle était le mot d'ordre de notre survivance.

Il fallait restaurer l'histoire des aïeux, afin de rapprocher du présent l'idée d'héroïsme et de grandeur du passé, afin de nous rappeler combien d'événements avaient tourmenté nos esprits et menacé de l'oubli tous nos efforts et tous nos sacrifices.

Notre histoire, comme celle des autres peuples, s'est développée en raison de certaines lois et se présente ainsi qu'une sphère dont le centre se déplace sans répit, dont tous les mouvements, sans cesse renouvelés et changeants, sont compris et commentés selon les aptitudes et les dispositions de ceux qui voient se dérouler l'immense panorama de la vie humaine.

---

* Mignet.

Certains historiens, a-t-on prétendu, par leur génie et leur science, ont épuisé l'histoire d'une époque, mais il n'en est rien. Depuis la république romaine, dont il semblait que Tite-Live, Salluste et Tacite avaient dit le dernier mot, beaucoup de penseurs ont donné de merveilleuses interprétations de ces époques mémorables, si l'on s'arrête seulement aux " Considérations " de Montesquieu, livre génial qui, à lui seul, place cet historien au rang des grands créateurs d'œuvres sublimes.

Selon les croyances, les milieux et les tendances particulières de l'esprit, le passé s'interprète de cent manières, il n'en faut pas douter.

Ainsi, on est parvenu à repartir l'histoire en différentes catégories, soit par les annales chronologiques, méthode à laquelle s'apparentent Bibeau et Ferland ; soit par l'application philosophique des faits ; soit par l'analyse et la synthèse, ce qui nous porte à rechercher les conditions changeantes des sociétés et à en expliquer les développements, les vicissitudes et les nombreuses variations.

Bibeau et Ferland, je le crois, comprenaient l'histoire un peu à la manière des anciens, faisant œuvre de morale ou de littérature plutôt que scientifique, sans en excepter ici l'abbé H. R. Casgrain, enclin souvent à sacrifier l'exacte vérité à des préférences personnelles.

Tout d'abord, les historiens de l'antiquité interprétaient l'histoire, d'autant qu'elle parvenait à charmer par le côté moral ou politique, tragique ou épique, et selon l'importance du sujet. Cette méthode, certes, présente un danger ; car, véritablement, à ce jeu, les faits se déroulent

souvent en panoramas attrayants, mais habillés de couleurs disposées selon le caprice et les tendances de l'auteur.

Plusieurs historiens du XVIe siècle, par exemple, se sont ainsi appliqués à grandir les prototypes d'une époque, à embellir, ou à dénaturer un événement, au détriment de la stricte vérité. Ce moyen peut donner de l'attrait au récit toujours enclin à la fiction, mais il ne répond pas exactement aux lois de l'histoire.

Ainsi, parmi quelques-uns de ces historiens, auxquels se comparent facilement Bibeau et Ferland, nous pouvons nommer Mézeray, Daniel, Villaret, Garnier, Velly et Anquetil.

Tous ces historiens du XVIIe et XVIIIe siècle, nous le savons parfaitement, ont méconnu, ou ont feint d'ignorer les monuments primitifs de l'histoire. En cela, ils suivaient les anciens, inclinés aux passions ou à l'intérêt du moment, se laissant dominer, soit par des préférences personnelles, soit pour le besoin de leur situation, ou en raison de leurs croyances. Trop souvent, ils sacrifient la vérité aux erreurs inévitables en pareils cas, par système, par inexactitude prévue, ou par ignorance volontaire des faits ; escamotent ou falsifient certains événements nuisibles au but visé ou aux intérêts à sauvegarder. Qu'arrive-t-il alors ? Ces historiens détournent de leur véritable voie les circonstances opérant en dehors de la volonté de l'individu dominé par la grande force extérieure des idées qui gouvernent nécessairement les peuples.

Il leur répugne, par exemple, de suivre Polybe qui se distingue déjà, à son époque, par une compréhension plus humaine des faits ; ou Machiavel,

quand il enseigne "l'art de réussir à tout prix, même par l'emploi des plus détestables moyens;" ou tant d'autres qui, à force de chercher la vérité, en font trop voir la crudité.* Mais, d'un autre côté, ils ont en horreur de démontrer comment, par une nécessité intérieure de l'être, la face des événements change et se transforme; comment, par les conflits des intérêts et des passions, les faits extérieurs modifient les formules admises des lois et des religions.

Et c'est pourquoi, ces historiens ne livrent pas certains faits, soit qu'ils ne les possèdent pas complètement, soit qu'ils croient le faire par parti pris.

Ceci les porte même à oublier que l'histoire doit avoir ses lois, comme le style historique a ses règles bien établies.

N'ayant pas assez fouillé leur sujet, ne s'étant pas "éclairé par l'étude suffisante des sources originales," comme Bibeau, par exemple, il ne reste à ces historiens que l'avantage d'une élocution facile." *

Et disons-le en passant: Si la forme littéraire doit embellir la narration, la vérité est la loi fondamentale de l'histoire. Elle suffit à elle-même à rendre une œuvre intéressante et durable, car elle porte en elle tout principe de beauté, de perfection, elle rend captivant tout récit romanesque ou dramatique, d'autant qu'elle sait lui donner tout le relief qu'il comporte.

Comme toute composition géniale brille par sa simplicité et paraît d'exécution facile sous le pin-

---

* M. G. Lanson.

* Ici, ils ont raison, en se sens qu'ils combattent l'erreur.

(Note de l'auteur.)

ceau d'un grand artiste, le récit historique, pour atteindre cette simplicité dans son ensemble, ce coloris dans sa description, doit être exécuté avec la conscience la plus scrupuleuse et la plus désintéressée. L'historien y doit abdiquer toute passion, toute préférence personnelle, toute tendance à un but visiblement intéressé. Pour cela, il faut avoir un grand empire sur soi et consentir à une sorte d'abnégation dont les hommes de tous les temps furent peu capables.

Trop d'opinions, trop de courants d'idées ont entraîné les imaginations, trop de confusion règne parmi les témoignages humains pour que le jugement et la conscience ne soient pas captivés et ne se laissent pas entraîner dans la tourmente des événements.

Devant un pareil état de choses, tout désintéressement devient une illusion : la vérité fait place à la fiction, et l'imagination finit par dominer. Là est l'écueil, car la vérité n'est et ne devra jamais être soumise à l'imagination.

C'est le danger auquel furent exposés les historiens, esclaves de la méthode ancienne. Et ceux de cette école y ont presque tous succombé; il faut même convenir de ne faire aucune exception, pas même pour Anquetil, dont Thierry "montrait combien l'ignorance des sources, le manque de science et de critique, l'inintelligence de la vie du passé, le goût romanesque, la rhétorique, l'esprit philosophique, avaient partout déformé l'histoire : combien froides et fausses étaient toutes ces annales, où avortaient vite quelques bonnes intentions d'exactitude." *

* M. G. Lanson, Histoire de la Littérature française.

Bibeau et Ferland ont-ils complètement échappé à cette habitude d'accommoder les événements selon leurs sentiments personnels ? Je ne le crois pas. L'un et l'autre, à des points de vue différents, ont omis ou raconté les événements accomplis selon les besoins d'une cause ou d'une époque, selon l'intérêt d'un parti, d'une idée. Ne discutons pas les motifs généreux qui les ont conduits l'un et l'autre dans des voies différentes ; mais bornons-nous à remarquer ce fait que la vérité doit rester l'inflexible loi de l'histoire: en lui imposant ses conditions, elle lui assure une existence durable.

Les mêmes faits, présentés sous des apparences contradictoires, finissent par laisser le lecteur incrédule. Il y voit de la fable embellie par l'imagination. Ce fut, d'ailleurs, le défaut de toutes les histoires classiques que Macaulay définissait " des romans basés sur des faits." Et il avait raison. Depuis Froissart, le chroniqueur, et Brantôme, le courtisan, que n'a-t-on pas écrit sur les méthodes historiques venues dans la suite?

Mézeray ne " sacrifie-t-il pas à l'erreur la vérité des faits ; " Daniel n'a-t-il pas librement escamoté ou falsifié — ce qui est plus grave — certains faits dans la partie de ses œuvres relatives aux guerres de religion? Villaret ne" manque-t-il pas d'exactitude dans le récit, d'agrément et de naturel dans le style ? " Velly " a-t-il assez fouillé ses sujets qui ne sont jamais éclairés par l'étude suffisante des sources originales ? " Et combien d'autres encore pourrions-nous citer.

Evidemment, Bibeau et Ferland ne sont pas tombés dans tous ces nombreux défauts, loin de moi de vouloir le prétendre; car, comme je le di-

sais plus haut, nous devons reconnaître la sincérité de Ferland et de l'abbé Casgrain, dont les histoires très documentées, très fouillées, seront, après Garneau, longtemps consultées chez nous à bien des égards.

Cependant, il ne faudrait pas oublier, pour rappeler ici un grand exemple, que Tocqueville, légitimiste et chrétien, a su comprendre les conditions de la liberté dans des livres devenus classiques et de réelle impartialité : " la Démocratie en Amérique " et " l'Ancien Régime et la Révolution." La haute conception qui, jadis, permit à Bossuet d'étudier si librement les sociétés païennes de l'antiquité et de rechercher les causes physiques ou morales des événements, n'ont pas fait non plus Tocqueville dévier de la vérité.

" La croyance au gouvernement de la Providence, l'a mis à l'aise. Assuré que la France allait où Dieu la menait, il a regardé sans haine et sans désespoir la civilisation issue de la Révolution." * Ceci est admis.

Ainsi donc, sous toutes ses formes, et présentée sans tenir compte de l'influence du milieu et du temps où nous vivons, l'histoire doit être écrite pour la postérité, par conséquent, ne jamais s'écarter du vrai. Car, si le XIXe siècle, appelé le siècle de l'histoire, en a renouvelé l'aspect, en en faisant une science de vérité, quelques-uns des plus célèbres historiens n'en ont pas moins subi des empreintes diverses, selon les caprices et les passions de l'heure présente, esclave elle-même de préoccupations et d'intérêts supérieurs. Nous ne pourrions nous empêcher ici de

* M. G. Lanson, Histoire de la Littérature française.

désapprouver en conscience toute atteinte ou toute infraction à la vérité pure dont tous ces maîtres modernes de l'enseignement historique avaient été les premiers et les plus ardents défenseurs, pour le plus grand bien de l'humanité.

Bibeau, Garneau, Ferland, l'abbé Casgrain et quelques autres ouvrent la voie aux historiens. D'autres viendront: sachons les accueillir avec tout l'enthousiasme dont nous sommes capables.

CHAPITRE XI

Renaissance poétique

Avant et depuis la Confédération.

Charles Morice a dit dans une page superbe de " La Littérature de Tout à l'Heure: " " Il y a longtemps que la loi a été précisée de l'intime corrélation des évolutions politiques d'une société et de ses évolutions spirituelles."

Ainsi, en France, ajoute-t-il, " la grande Révolution porte le coup suprême au Classicisme, la Révolution et l'Empire déterminent le mouvement romantique." *

Appliqués à notre mouvement littéraire, dirions-nous, les revirements convulsifs qui ont précédé et suivi 1840 et 1860, ont agi profondément sur les esprits de ces deux époques mémorables, les plus importantes de notre histoire; et, véritablement, s'ils ont provoqué une rénovation des idées, ils ont inspiré la renaissance poétique d'où naquit la vieille génération, celle des Crémazie, des Fréchette et de quelques autres.

Il n'est pas étonnant qu'avant 1840, l'esprit se soit entièrement porté à la chose publique, à la vie purement politique, en raison des intérêts du moment. Il ne pouvait guère sortir de ce domaine, ayant tout son passé à sauvegarder, de-

---

* Charles Morice, Litt. de Tout-à-l'Heure.

vant y apporter toute son ardeur, toute son énergie, tout de lui-même, enfin.

M. Charles Morice nous le fait encore remarquer: "L'esprit ne peut faire deux choses à la fois, lorsqu'il descend aux gestes publics, il quitte les hautes régions de la pensée. Mais il y remonte avec autant d'ardeur qu'il les a plus longtemps laissées. Il se repose de l'action politique par l'action poétique." *

Le peuple, semble-t-il, mû par un ressort caché, se voit poussé, à un moment précis, mais ignoré, vers quelque manifestation extérieure dont il en résultera de la vie, un mouvement indispensable à l'avancement de l'espèce à laquelle il appartient. Puis, lorsque fatigué, ayant accompli sa tâche, sa mission divine, il se reposera, pour remonter aux sphères supérieures qu'il avait délaissées pour un temps plus ou moins long, et pour répandre autour de lui, en harmonieuses ondulations, tous les accents de son cœur longtemps contenus.

Heure sublime, instant heureux où l'idée, se détachant de tout lien terrestre, s'élèvera jusqu'aux divines régions de l'extase et de l'infini.

Il est arrivé à ce moment, où les préoccupations matérielles lui auront fait comprendre toute la grandeur de son rôle et de sa mission. Car la pensée n'a pas été créée seulement pour provoquer les événements, pour les voir les uns après les autres se dérouler naturellement et se précipiter vers un but purement matériel; elle doit les exalter, les grandir, les diviniser, leur faire prendre contact avec l'immatérielle concep-

* Charles Morice, Litt. de Tout-à-l'Heure.

tion qu'elle s'en est faite. Elle avait commencé ici-bas une œuvre grandiose : elle la termine dans le pays du rêve où toute action grande et sublime doit se compléter dans la perfection irréalisable au milieu des hommes.

Donc, les événements sociaux influent sur les événements littéraires. Les fluctuations des uns règlent les fluctuations des autres. Et, sans doute, l'art ne passerait pas par de si nombreuses variations, s'il n'était entraîné par le flot toujours changeant et grossissant des perturbations politiques et sociales. C'est l'idée sans cesse en mouvement, c'est l'imagination toujours emportée, comme le fleuve cherche éternellement à se jeter dans l'océan qui l'attire.

Lors de l'acte d'Union au Canada, en 1840, le romantisme en France battait son plein. Victor Hugo, dans toute sa splendeur, avait, par son verbe puissant, " détruit la langue d'idéologues et de beaux esprits, pour la refaire et l'organiser à nouveau pour la transmission du sentiment et de la sensation." *

Le romantisme, je n'ai pas besoin de le dire, allait jouer le rôle le plus considérable que jamais système littéraire n'eut la prétention d'exercer par le monde. Offrant une signification bien déterminée, il deviendra une école que nous pourrions qualifier d'*humaine,* humaine dans le sens le plus large de cette expression, parce qu'elle a pour but principal — et c'est là où elle devient humaine dans le sens du mot — " l'expansion de l'individualisme."

---

* M. G. Lanson, La Poésie romantique.

Elle s'étendra sans distinction à tous les sentiments dont est capable l'âme humaine, à toutes les douleurs, à toutes les sensations, à toutes les castes, étant l'expression du lyrisme, pouvant atteindre la quintescence de la poésie même.

"Le romantisme né de la tristesse dont souffrait la pensée restée si longtemps immobile, confinée en elle-même, s'émeut et rend au sentiment ses droits: c'est son vrai mérite." * "Il est traversé de frissons métaphysiques." * Visiblement, il se revêt d'un caractère universel. Il est fécondité, progrès, universalité. Il passe de l'analyse à la synthèse, de l'ombre à la lumière, du laid au beau absolu, avec une aisance inconnue dans le passé. Tous les sentiments de l'amour vibrent tour à tour dans ses lois dont le but est de renverser sans miséricorde l'ancien régime, l'abstraction, l'absolutisme, pour redonner une vie nouvelle à l'art.

Tout va être refait ; les formes vont briser leurs chaînes, les genres vont s'étendre plus loin, les règles, le vers, tout va reprendre un nouvel élan. En un mot, nous assistons à un si terrible bouleversement, que la terre entière en sera secouée, transformée. Le romantisme va opérer dans le monde une telle révolution, qu'aucune civilisation, quelque lointaine soit-elle, ne pourra échapper à son influence décisive sur l'avenir des littératures.

D'ailleurs, à ses débuts, unissant ses origines françaises aux origines étrangères, le romantisme a pour mission d'évangéliser les races, si l'on

---

* Charles Morice, Litt. de Tout-à-l'Heure.

* M. G. Lanson, Histoire de la Littérature.

peut dire. Il est "révolutionnaire et anarchique." * Il refusera toute domination, jusqu'au jour où, mourant de l'abus même de ses défauts, il sera vaincu par le naturalisme et par l'école parnassienne.

Mais, tout d'abord, il fera la conquête de l'esprit universel. Ayant apporté, de l'Angleterre, le Byron du "Child-Harold," les lakistes Southey, Wordsworth et Coleridge; de l'Allemagne, les frères Schlegel, Shiller et Goëthe; de l'Italie, le Dante de la "Divine Comédie;" de l'Espagne, tout le sublime du *romancero,* pour remonter jusqu'au moyen-âge qu'il ressuscite; ayant, dis-je, subi l'influence de tous ces génies grandioses devenus, à l'aide d'un lyrisme débordant de sentimentalité et de pittoresque, les amants de la nature, le romantisme voudra, à son tour, reconquérir les idées par la puissance de son émotion.

Ce mouvement formidable ne devait pas manquer d'atteindre notre jeune littérature en formation.

Vous vous rappelez cette sorte de manifeste que lançait Crémazie lui-même, vers 1867. C'était, d'ailleurs, une déclaration de principe tardive du poète: "J'aime de toutes mes forces cette école romantique, écrivit-il à l'abbé Casgrain, cette école qui a fait éprouver à mon âme les jouissances les plus douces et les plus pures qu'elle ait jamais senties." *

Rappelez-vous le culte de Fréchette pour Victor Hugo, dont il introduisit la manière dans la

---

* M. G. Lanson.

* Crémazie, Œuvres.

plupart de ses grands poèmes, jusqu'à une assez visible imitation.

Mais quoi qu'il en soit, cette génération naissante va réformer son vocabulaire sous l'influence du romantisme.

Le poète d'alors, bien qu'à l'état de formation, rend ses mots plus évocateurs, se rapproche de la véritable sensibilité et se montre plus expert dans le choix des sujets. Il a un peu le sens de l'abstrait; il a une assez vive compréhension de la vie et des couleurs. Il ne l'a pas à l'égal de ses maîtres, cela va sans dire; mais il a de l'intuition et il lui arrive souvent de montrer un certain tempérament, ce qui le distingue de ses devanciers, emportés sur une route rocailleuse et sans bornes.

Ainsi, son vocabulaire s'élargit, non qu'il soit complet, — il ne le fut jamais, et on nous l'a toujours reproché avec raison, — mais il arrive, par étapes, à des effets plus vifs, plus attrayants, moins insolites, plus hardis, et surtout, moins déconcertants que par le passé. Il manifeste une vive imagination. Nous avons en effet l'impression qu'il a une vision des choses, sinon assez nette, du moins assez intelligente pour nous faire entretenir quelque espoir.

Visiblement et parallèlement à la restauration de la forme, — c'est déjà un signe sensible de progrès, — notre versification se ressent vivement de l'influence romantique.

Notre poésie sait déjà se plier à la grande variété des rythmes dont dispose le romantisme toujours fécond en innovations. Et, en vérité, quelques poèmes de la première heure, ne manquent pas d'une certaine harmonie, non encore

qu'ils se soutiennent et que le style en soit continu, mais enfin, ils apparaissent déjà, chez Crémazie, par exemple, un peu comme des enfants timides, mais non sans une certaine témérité.

Il faut bien se le rappeler : nous sommes à une époque difficile et dans un milieu peu apte au développement complet de belles qualités. Car nous sommes encore loin de cette poésie aux formes rares et subtiles, qui, selon Gautier, est "sculptée comme des statuettes de métal précieux dont l'élégance nous reporte aux perfections antiques, ciselée comme des buires d'onyx, comme des cassolettes d'émail aux parfums de myrrhes où quelquefois se découvre une perle précieuse que le temps admire et recueille pour la postérité." *

Disons-le cependant, lorsqu'on passe de Bibeau, de Mermet, de Quesnel à Crémazie, jusqu'à Lenoir même, on sent une différence remarquable.

Dans une autre sphère, par idée de comparaison venant du très haut, si nous passons de Delille, de Casimir Delavigne à Lamartine et à Hugo, on sent, entre ces poètes, nous dit M. Gustave Lanson, une extrême différence qui ne tient pas à la structure du vers, mais dans ce fait que, par la volonté des premiers, le vers "n'étant plus qu'un mécanisme, une simple loi de combinaison des mots pour produire les mêmes effets qu'on cherchait dans la prose, de ce vers atone, les seconds ont fait une voluptée de l'oreille. Ils ont reconstitué la rime et donné plus d'importance au rythme." *

---

* T. Gautier, Histoire du Romantisme.
* M. G. Lanson, Histoire de la Littérature.

Chez nous, les poètes de 1840 et d'après, se ressentent très sûrement de cette transformation. Si la plupart sont restés classiques, ou du moins si, dans la plupart de leurs poèmes, cette influence persiste encore, il ne faut pas s'en étonner, lorsque même en France, M. Gustave Lanson nous rappelle ce fait, c'est à partir des "Châtiments" et de la "Légende des Siècles" que Victor Hugo "a dégagé tout à fait ses rythmes originaux."* Avant cette époque, il ne faisait guère "usage que des rythmes égaux du vers classique." *

Quoi qu'il en soit, notre restauration poétique se révèle par un penchant tout à fait accusé au romantisme de la première manière.

En étudiant quelques-uns de nos premiers poètes, nul d'entre eux, dois-je dire, ne peut échapper à ce torrent impétueux qui entraîne avec lui toutes les idées, déracinant au passage toutes les vieilles souches, balayant toutes les vieilles formules, pour faire jaillir la liberté dans l'art dont est sorti le plus formidable des siècles, prodigue en œuvres géniales et en pensées fécondes.

Mais je reviens à Octave Crémazie dont je parlais un peu plus haut, ce premier de nos romantiques, vraiment digne de ce nom.

La vie de Crémazie, prise dans son ensemble, est à elle seule un grand et beau poème.

Redisons-le avec une profonde tristesse.

On pourrait citer ici nombre de vers romantiques écrits dans la manière de notre poète, qui le peindraient admirablement et que se plaisaient

---

* M. G. Lanson, Histoire de la Lttérature.

* Idem.

à formuler les adeptes du romantisme de la première heure.

Je me rappelle, en outre, Théophile Gautier, un de leurs maîtres, s'écriant: "La poésie n'est pas un état permanent de l'âme," parce que, ajoute-t-il, "personne n'a strictement vécu de sa poésie, excepté ceux qui en sont morts." *

O triste pensée! Combien cela ne nous fait-il pas songer! Sur notre misérable planète, toute existence traîne avec elle sa douleur et ses désillusions. Mais quoi que nous fassions, elle prépare l'avenir en silence, et par un immense sacrifice qu'il nous faut nous imposer, ce dont, chaque jour, ne s'aperçoivent pas les indifférents, lourdement enchaînés aux matérielles satisfactions et aux vulgaires jouissances.

La vie de Crémazie est un noble poème, disons-nous, parce qu'elle est faite de sacrifice, de désintéressement, du mépris des intérêts matériels, — ô horreur! — ceux auxquels les hommes tiennent surtout avec le plus d'acharnement, y dépensant le meilleur d'eux-mêmes. Car ceux-là, soyez-en sûrs, ne vivent pas de la poésie de la vie et en meurent moins encore.

Lorsque Gautier ajoute que personne n'a jamais strictement vécu de sa poésie, il exprime en même temps une sévère opinion à l'égard des indifférents, car il avait un profond dégout pour "les bourgeois," substantif augmenté d'une signification particulièrement typique, et passé dans toutes les bouches de la jeunesse d'alors qui regardait les bourgeois avec un mépris "dont celui

* T. Gautier, Histoire du Romantisme.

des *renards* d'Heidelberg ou d'Iéna pour les *Philistins* approche à peine." *

En parlant de Crémazie, voilà bien le poète dont on eut pu dire que pour lui " la poésie fut un état permanent de l'âme," parce que, vivant uniquement de son idéal, il se fit volontairement l'éternel exilé, l'oublié, le sacrifié, et que, loin des contingences humaines et de ceux " qui naissent marguillers et meurent échevins," il offrit sa vie en holocauste sur l'autel du grand Art.

Et ce fut une longue série de souffrances et d'inquiétudes morales. Voilà pour moi la plus belle partie de l'œuvre de Crémazie. Malheureusement, cette œuvre ne fut pas écrite, et c'est une perte pour la littérature canadienne.

Je m'explique. Le rôle de la poésie, c'est de représenter la vie sous ses nombreuses variantes, l'habillant tour à tour de couleurs chatoyantes, de fleurs, de joies, de printemps. Mais elle joue un autre rôle, celui d'atteindre la perfection et la beauté pure, lorsqu'elle réussit à rendre les nobles et véritables accents de la douleur humaine.

Certes, la souffrance physique ou morale est le partage de l'homme, mais elle prend un caractère particulier quand elle s'adresse à la condition de l'humanité toute entière.

Le poète, devrions-nous dire, quoique souvent personnel, ou enfermé dans sa tour d'ivoire, n'exprime pas dans ses chants ses seules souffrances, ses seules incertitudes, ses seuls doutes : il est la voix de l'univers, celle dont les échos répercutent ses angoisses aux quatre aires du monde.

---

* T. Gautier, Histoire du Romantisme.

Les plus grands poètes, ceux dont les vers nous étreignent l'âme et qu'entendra la postérité, tous les bardes de la vie, devenus de grands résignés d'avance et dont l'émotion se communique à travers les siècles, ont fait entendre des plaintes nées de leur souffrance même.

Or, la souffrance morale est d'ordre supérieur : elle a des privilégiés, et ceux-là mêmes, élus des dieux, imposent au monde l'admiration et le respect.

Depuis toujours, depuis les demi-dieux d'Homère, jusqu'aux héros fabuleux d'Eschyle; depuis le doux Horace, jusqu'à Virgile; depuis le majestueux Dante, qui nous l'enseigne, debout sur les portes de l'enfer, " l'homme traîne après lui, comme un boulet, le châtiment de ses crimes, ou recherche la récompense de ses sacrifices et de ses vertus." Depuis de Vigny, depuis Hugo et Lamartine, jusqu'à Alfred de Musset; depuis les plus célèbres, jusqu'aux plus ignorés de la vie, l'on entendit, à travers les temps, la douleur dont les plaintes inspirèrent une commisération infinie

Et dans les poèmes nombreux qu'ils écrivirent, la plupart de ces poètes devinrent immortels, le jour où ils surent rendre et communiquer aux hommes la plus noble part de leurs souffrances.

Tout a-t-il été dit et écrit sur Crémazie ? On me permettra de n'en rien croire.

On peut toujours dire quelque chose sur un poète, surtout, si l'on veut bien constater, comme je le disais plus haut, que l'auteur de " La Promenade des Trois Morts " n'a pas écrit toute l'œuvre de sa vie.

Ce grand exilé eut pu se révéler à nous sous un jour particulier, et, comme les grands poètes de la douleur, nous associer aux méditations de son exil. Cela eut été nouveau chez nous, surtout à l'époque où vécut Crémazie. En tout cas, je dois le soutenir, un pareil livre nous eut montré l'homme dans la plénitude de son talent; il se fut sans doute révélé un très grand poète, insoupçonné jusqu'à ce jour; et je me demande si le chantre de l'exil n'eut pas surpassé le barde du " Drapeau de Carillon " et du " Vieux Soldat Canadien."

Un poète n'a-t-il pas dit, ou à peu près :

" Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais."

L'œuvre de Crémazie n'est pas sans mérite, nous n'oserions le prétendre. La plupart de ses poèmes, livrés au hasard de l'inspiration et qui subirent diverses influences, toutes romantiques,* d'ailleurs, ne manquent ni de souffle ni de sincérité; mais ils ne nous donnent pas, loin de là, toute la mesure du talent de leur auteur.

Cette œuvre est très courte. Elle se compose à peine d'une vingtaine de poèmes dont presque tous ont été répudiés par le poète lui-même, et avec raison, je crois, sans en excepter le fameux " Drapeau de Carillon " qu'il déclare, dans une de ses lettres, " une pauvre affaire comme valeur littéraire, dont l'idée seule a fait fortune, mais qui ne vaut pas cher pour la forme." * Et il

---

* Œuvres de Crémazie, p. 45.

* Lettre à l'abbé Casgrain, p. 43. Œuvres-Préface.

ajoute: " Si je n'avais pas autre chose pour me recommander comme poète que ce malheureux " Drapeau de Carillon," il y a longtemps que ma petite réputation serait morte et enterrée aux yeux des littérateurs sérieux." *

Et lequel préfère-t-il parmi ses poèmes ? Il le déclare lui-même: c'est celui intitulé : " Les Morts :"

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages
Le printemps, de parfums; l'horizon, de nuages;
Le soleil, de rayons.
Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux ;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes,
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.
Le vent de la douleur, le souffle de l'envie
Ne vient plus déssécher, comme au temps de la vie,
La moelle de vos os ;
Et vous trouvez ce bien au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
Vous trouvez le repos.....

Il avait, certes, une prédilection marquée pour le poème: " La Promenade des Trois Morts ; " " il le choyait comme l'œuvre capitale de sa vie ; " * mais, même si ce poème est arrivé trop tard après Gautier, nous serait-il permis de juger son auteur complètement, surtout lorsqu'on sait que, pour le terminer, Crémazie avait conçu un plan

---

* Lettre à l'abbé Casgrain.

* Abbé Casgrain, Œuvres de Crémazie.

ne comprenant pas moins de sept à huit cents vers ? * Eut-il, plus tard, modifié sa manière, sa forme ? Probablement pas. En tout cas, il est toujours mieux de juger un auteur sur l'ensemble de ses œuvres que sur un fragment de poème.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre reste incomplète. D'ailleurs, Crémazie se proposait de la corriger, en raison, disait-il, des nombreuses négligences qu'on y rencontre.* Il eut sans doute même refait entièrement ses poèmes où se fut révélé, dans tout son épanouissement, le poète véritable que nous aurions voulu connaître pour le plus grand bien de notre littérature nationale.

Crémazie avait, je crois, une certaine préférence aussi pour ce poème intitulé : " La guerre d'Orient." Je ne suis pas absolument de son avis. Ces vers sont des hors-d'œuvre : ils sont imprégnés d'un souffle hugolien trop prononcé. En outre, le poète s'écarte trop du cadre ordinaire de ses moyens et du milieu de son inspiration. Il s'était tellement habitué à humer les brises de nos forêts et à entendre chanter les sources canadiennes, que les échos lointains d'orient lui paraissent assez étrangers. Il y vise bien à l'envolée, au lyrisme, mais son inspiration y manque de naturel ; il se heurte, en outre, à un obstacle qu'il aurait pu éviter : un exotisme mal venu et sans intérêt.

La même remarque pourrait s'appliquer au poème " Sur les Ruines de Sébastopol " que je soupçonne avoir souvent inspiré le Chapman de la grandiloquence et des périodes aux horizons fuyantes.

---

* Œuvres complètes.

* Lettre, Œuvres complètes.

Mais d'un autre côté, il faut bien revenir à l'opinion courante : le meilleur Crémazie de son œuvre écrite se retrouve encore dans les poèmes où il exalte l'idéal de la patrie.

D'ailleurs, et c'est déjà un mérite, notre véritable histoire poétique date du " Vieux Soldat Canadien." En effet, on peut le dire, à l'époque où il fut écrit, ce poème fut une révélation. Toute l'aridité de la versification en usage depuis les primitifs, disparaît devant l'audace romantique du nouveau venu, aidée par une circonstance exceptionnelle. Un souffle tombé de l'Olympe des dieux, où trônait Hugo, passe sur notre beau fleuve, et l'on respire délicieusement une brise descendue des grands sommets. Ce retour aux formes nouvelles fit éclore un nouveau printemps. Et, comme Garneau, Crémazie avait opéré ce miracle de porter le sentiment de la patrie jusqu'à l'exaltation, je dirai même, jusqu'à une sorte de frénésie. Encore une fois, l'esprit de survivance de la race allait faire naître une ère nouvelle, en même temps qu'une génération renouvelée et grandie. Ce poème nous apportait encore une fois l'écho de voix éteintes depuis cent ans. Les marins de France venaient de remettre le pied sur notre sol : nous étions sauvés.

Mais, pour revenir à ma pensée, ou plutôt au Crémazie de l'exil, à l'œuvre qu'il eut pu écrire, à celle que nous aurions souhaitée, disais-je plus haut, à celle qui nous eut valu un très grand poète, je me rappelle ici des paroles pleines de tristesse. Crémazie écrivait un jour, en parlant de Lamartine et d'Alfred de Musset dont il se réclamait : " Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore

dans mon âme, parce que moi, chétif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves et j'ai ouvert mon cœur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume des mêmes regrets." *

Et plus loin, il s'écrie : "Quand pourrais-je finir mon poème "La Promenade des Trois Morts ?" Je n'en sais rien. Je suis un peu comme Gérard de Nerval. Le rêve prend dans ma vie une part de plus en plus large; vous le savez, *les poèmes les plus beaux sont ceux que l'on rêve mais qu'on n'écrit pas.*"*

Quel est le poète qui, dans ses nuits d'insomnie, n'a pas entrevu toutes les espérances de sa vie, toutes les nobles aspirations échafaudées patiemment pour en faire un palais d'or pur et orné des plus rares pierreries? Mais en est-il un que l'illusion a bercé dans un songe merveilleux qu'aucun nuage n'est venu assombrir et dissiper? Tous ont-ils pu réaliser cette ambition de laisser l'œuvre née dans l'imagination, mais que souvent la main tremblante n'est jamais parvenue à tracer ?

Crémazie a vécu les illusions des plus grands de la terre, il nous le déclare; il s'est bercé dans les mêmes rêves et il a ouvert son cœur aux mêmes aspirations. C'est qu'il avait conçu une œuvre, une œuvre nouvelle dans laquelle il eut voulu, comme le mélancolique Lamartine ou le douloureux Musset, ouvrir aux siens, à sa patrie, à ses amis, la blessure de son cœur et lui faire

---

* Lettre à l'abbé Casgrain.

* Préface des Œuvres de Crémazie.

rendre tous les accents de sa douleur et de ses angoisses. Il eut voulu, comme eux, confier toute sa vie au chef-d'œuvre médité longuement, écrit avec ses larmes, scellé avec son sang.

Et ce poème, né de sa propre souffrance, de ses propres malheurs, nous eut révélé du poète des qualités insoupçonnées, car il avait l'émotion, la sincérité, la profondeur psychologique, incomplètement exprimés dans les poèmes écrits qu'il a laissés, et dont l'intention se prêtait difficilement à l'expression de ces hautes qualités.

Mais, il le dit lui-même : le rêve prit la plus large part de sa vie d'exil. Et à partir du jour où il sentit l'impuissance le terrasser, il fut comme le poète de " Sylvie," il marcha dans un songe perpétuel, sans tenir en place, souvent dans l'extase où il croyait trouver un baume à ses douleurs, mais se sentant quand même une existence manquée, finissant la journée faite d'abandon et d'angoisse dans la résignation des vaincus d'avance.

O les existences manquées ! Combien les siècles nous ont-ils fourni d'exemples, et combien l'histoire abonde-t-elle en génies avortés dont l'humanité toute entière se fut enorgueillie ! Et dans un autre ordre des choses, que d'événements passagers et accidentels, que de raisons psychologiques ont réduit à l'impuissance des âmes ignorées, marquées d'avance du sceau de l'oubli !

Combien de causes cachées ou visibles viennent éteindre l'étincelle qui eut pu allumer le feu sacré que tout cerveau de poète porte en lui comme un don précieux.

Hélas ! s'écriait Crémazie, " c'est un malheur que d'avoir reçu du ciel une parcelle du feu sacré,

quand on naît dans un pays où les préoccupations matérielles l'emportent sur les créations poétiques." Et devant l'injustice calculée de la foule à l'égard des poètes, devant l'apathie déprimante de tous les éteigneurs de gloire, il se demande avec inquiétude, et dans un sanglot, ce que deviendra, au point de vue de l'art, notre pays, s'il persiste à s'engourdir dans l'indifférence des choses de l'esprit.

Cela faisait Crémazie regretter d'être né poète. " Si je n'avais eu le goût de la poésie, écrit-il, je me serais brisé tout entier aux affaires, et j'aurais aujourd'hui mon avenir assuré. Au lieu de cela, qu'est-il arrivé ? J'ai été un mauvais marchand et un médiocre poète." *

Crémazie exagère. Il ne fut ni un médiocre ni un très grand poète; mais il doit rester pour nous une figure légendaire.

Au début de sa formation, un pays ne peut atteindre la perfection de l'art. L'humanité jamais ne nous en donna l'exemple. Comme la géologie nous l'apprend, la terre n'est pas sortie de son chaos d'un seul coup, sans passer par une série de transformations successives. Si nous descendons au centre du globe, nous y constatons, par les couches et les fossiles spéciaux, le travail lent et difficile de la formation de notre planète. Il en est ainsi des langues, il en est ainsi des littératures de tous les temps.

Crémazie fut le noyau autour duquel, sous l'action d'astres de différentes grandeurs, notre planète littéraire s'est graduellement formée, encore qu'infiniment petite dans le ciel des constellations

* Lettre à l'abbé Casgrain. Œuvres complètes.

dont les lumières éternelles se répandent sur le monde.

Disons-le en passant : sur notre planète, infiniment petite, il n'y a pas que des existences manquées, mais il apparaît surtout des existences manquant de milieu.

Crémazie exilé ne manquait pas de milieu ; mais la douleur lui enleva toute énergie morale et physique pour mener à bonne fin une œuvre que nous regrettons. Plusieurs de nos poètes, tels Lenoir, Fiset, Chauveau, Bédard, et quelques autres de leurs contemporains, ou à peu près, ne manquaient pas de l'énergie, ni des facultés nécessaires à l'accomplissement d'un travail intellectuel, mais ils n'avaient pas le milieu propice au développement de leurs facultés.

Ils eurent même d'assez brillants débuts que le temps s'est permis d'atténuer, mais tous, sans exception, durent incliner très vite aux préoccupations utilitaires de la vie.

A cette époque, comme à toutes les suivantes, d'ailleurs, ils se sentaient le besoin de se réunir, de se communiquer leur enthousiasme et de proclamer hautement, comme la jeunesse romantique de 1830, leur attachement à divers principes, à divers poètes ; car, comme cela était naturel, tous étaient des romantiques, ou presque tous, mais leurs préférences allaient de Victor Hugo à Lamartine, de Lamartine à Musset, de Musset à Vigny et Victor de Laprade.

Les noms de Lamartine et de Musset, vous le comprenez facilement, triomphaient le plus souvent parmi les poètes de cette génération. On en sait la raison. Lamartine reste l'éternel chantre des méditations et des mélancolies. Musset

sait atteindre les cœurs de vingt ans, et ses plaintes savent s'entendre par delà l'océan.

Donc, cette ardente jeunesse, romantique un peu à la manière des lakistes Wordsworth, Southey et Coleridge, parce qu'ils ont vécu pour la plupart ,de la grande nature, — se complaisait dans la fréquentation de l'auteur du "Lac" et du douloureux poète des "Nuits."

Seulement, il faut bien l'avouer, si Lamartine est un poète difficile à imiter, ce n'est pas tant parce qu'il n'étale rien de bien nouveau comme rythme et comme thèmes; mais c'est surtout parce que sa spontanéité et sa sincérité lui appartiennent en propre. Rien n'est plus vrai. "Lamartine est le plus naturel des poètes, le plus poète, si la poésie est essentiellement le sentiment." * Et pour lui, c'est bien le cas, nous le savons. La littérature française, à ce compte, n'a produit qu'un Lamartine. Cela tient à ce qu'il ne peut y avoir qu'un Lamartine en littérature.

Tous les grands poètes ont fait des élèves. Depuis toujours, l'action d'imiter fut instinctive chez l'homme; nous ne devions pas échapper à cette nécessité, mais bien des maîtres incontestés se réflètent dans leurs disciples par leurs défauts surtout, qu'on grandit et qu'on exagère.

Quelques poètes furent, sinon dépassés, du moins approchés, quelquefois égalés. Lamartine échappe à toutes ces comparaisons ; Alfred de Musset s'y soustrait aussi, et pour bien des causes.

Le premier est un improvisateur sublime, subjectif, et se complète lui-même en créant une œuvre incomparable; le second, insouciant et né-

* M. G. Lanson.

gligé, peu préoccupé de la composition, peut seul porter le poids de ses défauts. Ceux-ci, sous sa plume, deviennent, la plupart du temps, de charmantes qualités. C'est surtout parce qu'il chante sa souffrance morale avec son propre cœur. Sa manière lui est toute personnelle, tellement personnelle, tellement imprégnée de cette amertume byronienne qui lui est propre, qu'elle demeure pour tous, et éternellement, le trait caractéristique de la poésie des " Nuits."

Ces improvisateurs, uniques dans l'histoire de la littérature française, ces deux immenses génies, sont donc absolument et uniquement personnels : on ne les imite pas, ou on les imite mal. Et, ajoutons-le ici, toute une multitude d'auteurs médiocres, à travers les siècles, " par la stérilité de leurs efforts, ont travaillé beaucoup plus pour la gloire de leurs modèles que pour leur propre avantage." *

Donc, Lamartine et Musset portent en eux un don bien personnel qu'il est impossible de transmettre aux autres. De tous ces êtres privilégiés, on peut prendre la manière, les procédés techniques du métier ; on ne leur emprunte pas leurs qualités essentielles et leurs émotions intimes. Ces trésors enfouis au fond de l'âme restent un patrimoine inviolable.

Dumas fils a dit de Lamartine : " On ne le compare pas, on le sépare." Cela est vrai, parce que Lamartine est un phénomène de l'humanité, si l'on peut dire. Ses tristesses, ses mélancolies ne

---

* Gautier a dit: Lamartine a raconté, avec un style qu'il n'est donné à personne d'imiter, ses premiers souvenirs d'enfance. Portraits contemporains, p. 170

se rencontrent nulle part : il les tire de lui-même, de lui-même seulement. Par là, il donne un bel et grand exemple aux hommes, se montrant la poésie même, dans son essence et sa durée.

Les contemporains de Crémazie et la génération suivante, furent, pour beaucoup d'entre eux, des disciples de Lamartine et de Musset. Parmi ceux-là, nous retrouvons Joseph Lenoir, Fiset, P.-J.-O. Chauveau, Bédard et quelques autres dont je m'abstiendrai de parler ici.

Plusieurs sont aujourd'hui oubliés ; plus que tout autre peut-être, Lenoir mérite un souvenir. Nous ne pourrions nier qu'il eut des dons rares, une grande sensibilité alliée à une assez nette vision des choses extérieures. Il a le sens des couleurs, mais l'inspiration est courte et haletante, ses poèmes manquent d'ampleur, sont inégaux comme rythme.

Comme tous ses émules, il vécut loin de tout milieu et ne put acquérir une érudition suffisante. Quelques-unes de ses pièces, tels le " Chant de Mort d'un Huron," le " Génie des Forêts," " Graziella " et les " Laboureurs," se ressentent visiblement de l'influence de Lamartine. Non que Lenoir ait échappé à l'empreinte du romantisme auquel il se rattache fortement, comme d'ailleurs la génération à laquelle il appartenait ; mais tous ses poèmes indiquent une fréquentation assidue des romantiques de la première heure.

Néanmoins, il faut le reconnaître, les vers de ce poète ne sont pas dénués d'une certaine profondeur élégiaque ; ils ont de la délicatesse, de la simplicité, de l'élévation souvent ; ils sont imprégnés d'une mélancolie sincère dont se ressentent

les œuvres durables. Et s'ils manquent de coloris, de précision quelquefois, et du grand souffle, ils indiquent néanmoins une âme bien trempée et saine.

Lenoir, ai-je dit, avait le don de poésie. Il est souvent naturel, toujours vrai, mais d'une technique peu savante, dénotant l'insuffisance du mot évocateur et, par suite, du verbe magique. Enfin, il ne possède pas tous les secrets de la pure harmonie et du rythme intérieur qui sont d'une puissance irrésistible et prêtent à la beauté des choses une grandeur incomparable.

La personnalité est presque toujours absente de sa poésie. Ainsi la voix qui chante :

> " Sur la grande montagne aux ombres solitaires,
> Un jour il avait fui le chasseur ;
> Son œil était de feu, comme l'œil de ses pères ;
> Mais son ombre roulait avec plus de fureur,"

me semble une voix connue. Elle me revient avec trop d'insistance, quoique cependant elle ait le mérite de n'avoir pas eu d'écho bien souvent chez nous, avant Lenoir.

Le fait de s'écarter volontairement des fadeurs et de la banalité de ses devanciers est déjà d'un grand mérite. Il a voulu, au moins, se dégager des entraves dont le passé a si longtemps retenu les esprits rétrogrades.

Ainsi, le " Génie des Forêts " se distingue de la poésie de Mermet, par exemple. Elle s'exprime avec plus de vérité, plus de sûreté, elle est d'une allure plus dégagée, elle coule d'une source plus limpide et s'échappe d'une âme infiniment plus

sensible. Elle indique des influences plus salutaires et plus profitables.

Joseph Lenoir n'eut jamais la prétention de se comparer, même de loin, à son maître Lamartine ; mais, comme tous les passionnés de l'auteur des " Méditations," il admirait sans réserve ce poète divinement humain. Il en saisissait le côté essentiel, il voulait être l'humble écho de cette grande voix de la nature qu'il a si généreusement chantée dans des strophes dont tant de générations se sont imprégnées comme malgré elles, pour la raison que le chantre de " Jocelyn " attire, captive, et qu'une fois compris, il demeure comme la hantise de tous nos instants.

Tel fut l'effet de la poésie lamartinienne, dès l'apparition des " Méditations," que le poète, venu du fond de sa province, livrait à la France éblouie, divins poèmes où apparaissait l'âme la plus richement douée que la litérature française ait produite jusqu'à ce jour. Aussi, ce large flot d'harmonie, comme un puissant écho, se répandit-il par le monde jusque par delà les océans.

Comme toutes les âmes sensibles, Lenoir l'avait entendu : son âme s'en était remplie. Quoi de plus naturel et de moins blâmable que de vouloir atteindre les grands sommets !

Seulement, je l'ai dit plus haut, Lenoir vécut dans un milieu bien particulier et peu propre au développement de ses ambitions intellectuelles. Il est demeuré un être assez primitif et sans expérience. Il n'a pas appris à l'école des connaissances exactes à penser et à discerner complètement les choses de la vie.

Le nom des grands maîtres n'arrive à ses oreilles que dans le bruit de la mer : leurs œuvres

principales manquent ici, et les quelques bribes de poésie qui nous tombent sous la main, ont été copiées au hasard du chemin et apprises au petit bonheur. Les bibliothèques sérieuses et abondantes font défaut ; on s'instruit, le plus souvent, en écoutant les mieux renseignés, je veux dire, les moins ignorants, sans apprendre les auteurs dans le texte. A une époque de formation, Lenoir et tous ceux que je nommais plus haut, tout en subissant l'influence lamartinienne, donnent à leurs contemporains un bel exemple de constance et de désintéressement. S'il eut vécu à notre époque, Lenoir eut peut-être dépassé Fréchette et nous eut probablement laissé des œuvres plus riches d'expression et de rythmes sonores. Le temps inexorable l'a fait naître trop tôt dans un milieu trop jeune. Il en est ainsi de tous ses contemporains : ils ont manqué de milieu. Nous reprendrons ensemble ce sujet dans le chapitre suivant.

Voilà donc pourquoi toute cette génération d'avant 1860 est impuissante à créer une poésie vraiment supérieure, sinon médiocre. Voilà pourquoi elle manque de toutes les qualités essentielles qui en feraient une source de véritable harmonie. Car la poésie, pour nous communiquer le grand frisson, doit exprimer, tour à tour, l'amour, l'adolescence, dans un style idyllique, le souvenir avec ses nostalgies, les beautés de la lande natale, le retour à la vie champêtre et à la terre ; elle doit monter aux cieux et dépeindre, dans un style dantesque, les chênes, les blondes faunes, les fleuves et les lacs, les déclins et la vieillesse heureuse.

Elle est trempée de larmes, d'une sensibilité nerveuse, retrouve la plus haute conscience d'elle-même à travers les épreuves de tous les instants de la vie, par la richesse du style et du rythme, nage au milieu des sonorités, des splendeurs irréelles, atteint au snblime par la justesse de l'expression, par la précision du dessin, par la variétés des couleurs, comme elle cherche à pénétrer les choses indécises et l'indéfinissable.

Voilà ce que la poésie doit exprimer pour rendre tous les accents de la nature et de la douleur humaine. Sa grande voix nous vient de loin, car c'est le passé qui nous l'a transmise. Et ses échos, longtemps entendus, bercent l'humanité entière. En art, dit Gautier, — et il me plaît de le répéter ici, — les événements passent, et la beauté seule reste." *

---

* T. Gautier, Histoire du Romantisme.

CHAPITRE XII

Influences des Milieux.

Génération de 1860.

Subir l'influence d'un milieu, c'est se rattacher à l'ensemble des productions d'une époque, c'est respirer l'atmosphère ambiante des idées, des mœurs, des systèmes : c'est, en un mot, être l'écho de tous les sentiments qu'ont fait naître les circonstances et les événements.

Paul Bourget a dit : " Tout système — l'histoire nous le démontre — se rattache par le plus étroit lien aux autres productions de l'époque dans laquelle il a paru."

Par extension, nous pourrions ajouter avec Kant qui formula la théorie des milieux, cet axiome : " que la formation d'un être nouveau est un épigénèse et que le produit présent puise tous les éléments dans les facteurs du passé."

Hégel a développé grandement cette théorie ; Auguste Comte l'a reprise, sans peut-être la trop raisonner, quoique, dans ses pérégrinations à travers les philosophies et l'histoire de l'homme évoluant dans la nature, il se soit appliqué à la recherche constante des faits, à l'analyse des phénomènes naturels et sociaux, dont il a tiré la formule de quelques générations qu'il qualifia de loi. Nous serions portés à dire avec Goëthe que " le budget de la nature est fixe ; " mais nous al-

lons voir comment, par certains phénomènes, son harmonie est brisée et interrompue.

En effet, si nous regardons dans la nature, à un instant déterminé, et avant la naissance même de l'homme, nous assistons à un phénomène dynamique par lequel tous les corps se meuvent, agissant les uns sur les autres, soit en s'entr'aidant, soit en s'interposant, et sont attachés, ou, si vous le voulez, liés les uns aux autres comme par une force invisible, mais irrésistible. A cette période, Goëthe prétend " que le rapport du milieu et de l'être est fatal ou providentiel."

Mais, à un moment donné, l'homme apparaît avec la puissance de sa force qui, celle-là, est raisonnée et distribuée avec méthode. Dès cet instant, l'harmonie est brisée dans la nature, l'équilibre en est même interrompu.

Car, dès cet instant, apparaît aussi le bien et le mal. Le bien, ce sera tout ce dont l'homme peut disposer convenablement à son gré; et le mal, ce sera tout ce que les autres êtres viendront revendiquer de sa part déjà si grande et qu'il cherche par tous les moyens à augmenter. C'est la lutte pour l'existence dont on voit alors apparaître les premiers symptômes.

Et voilà où tout devient intéressant; car dès cet instant, se précise l'influence des milieux. Or, à tous ces milieux, composés d'êtres juxtaposés et mis en présence les uns des autres, l'homme va opposer l'association, *partant le milieu social.* Et comme tout dans un milieu social doit sans cesse se mouvoir, il créera l'action, c'est-à-dire, le mouvement dans le milieu où il entrera en lutte avec tous les éléments de la nature, et partant, avec lui-même. De là encore le besoin de rapporter

tout à ses intérêts, ce par quoi il augmente son champ d'action; ce qui le mène au progrès, mais par une lutte ininterrompue, ce qui est la condition du succès: lutte formidable, choc des conflits où les peuples ne connaîtront jamais la paix. Et comme l'homme enfin se croît le centre de toute activité, il se proclamera le principe suprême, comme il se croira le dieu de l'univers. De là les conflits qui amèneront le bouleversement des empires, la transformation des peuples.

Voilà à peu près l'origine des milieux; de là aussi la cause de l'influence que ces milieux exerceront sur les caractères de race chez l'homme. Et nous serons inévitablement poussés à rechercher, plus tard, dans les caractères de race, les secrets du vieux sang, de l'origine primitive, ethnographique, de l'influence des milieux physiques et moraux, de la conformation particulière des types, de la destruction de chaque organisme individuel et des éléments de sa formation.

Travail puissant qui nous conduit naturellement à transporter ces principes philosophiques dans le domaine littéraire où, par analogie, nous refaisons le même voyage à travers l'histoire de l'esprit humain, afin de découvrir l'influence des divers milieux dans lesquels, au long cours des siècles, il s'est formé, transformé, pour arriver à la plus haute expression de raffinement, ou bien, graduellement, à sa décadence et à sa ruine.

Car, dans les milieux littéraires, comme ailleurs, comme dans les milieux sociaux, aucun principe d'inertie n'est admis. " Une force mystérieuse et sourde travaille incessamment, dans la profondeur de l'être et dans la nature envi-

ronnante, à faire sortir le contraire du semblable."*

Tour à tour, dirons-nous, selon l'époque où elle est née, le milieu où elle a développé ses tendances, la littérature se fera, ai-je dit plus haut, l'expression de la société, des croyances admises; elle se fera apologétique, idéaliste, exploitera les hautes spéculations psychologiques, les événements historiques, reviendra, de l'idée philosophique de la continuité du progrès, au déterminisme universel, créera des méthodes, et, selon les tempéraments, remontera de la cause aux effets, de l'objectif au subjectif, de l'analyse à la synthèse; exprimera le principe scientifique d'une classification esthétique sur l'étude positive de l'organisation des œuvres, " introduira le darwinisme dans son domaine, puis, donnant la prédominance à l'action de l'œuvre sur l'œuvre, recherchant les modifications apportées à la tradition par les causes collectives ou individuelles, elle soumettra le développement des genres à la loi de l'évolution." *

Tel sera le rôle des écoles littéraires apparues dans le monde, à divers époques et dans des milieux différents.

Elles se rattachent, comme disait M. Bourget, aux autres systèmes des époques précédentes et s'en distinguent selon leur évolution, leur progrès et les matériaux employés, bien qu'elles puisent leurs éléments dans les facteurs du passé.

---

* Brunetière, Question de critiques.

* M. G. Lanson, parlant des théories littéraires de Brunetière.

Et, comme elles sont appelées à vivre plus ou moins longtemps, selon les circonstances, elles exercent une influence inévitable sur tous les esprits d'un siècle et dans tous les milieux où elles pénètrent et prennent souche.

Tel fut le sort du classicisme et du romantisme en France et à l'étranger, pour citer deux exemples, illustres entre tous.

En jetant un regard sur notre poésie, vers 1860, que doit-on dire de cette époque, combien pauvre se présente le milieu et combien peu nombreux — pour des raisons connues de tout le monde — sont les matériaux employés par nos poètes! Qu'il est facile de découvrir l'ascendant qu'exerça sur cette génération agitée le romantisme dont le prestige et l'effusion des principes, si hautement proclamés, eurent une répercussion jusqu'aux confins de la terre.

Et combien ne sont-ils pas imprégnés de ces influences inévitables, toutes nos instinctivités, nos harangues politiques, nos discours académiques, nos méditations philosophiques même, tout enfin de l'expression de notre existence nationale?

Qu'on se soit exprimé par l'histoire ou par la poésie, toutes nos œuvres relèvent encore et quand même de la littérature française dont nous essayons en vain de nier l'incontestable prédominance, puisque nous en tenons nos plus chères inspirations, nos plus nobles pensées, nos pages les plus vénérées, nos monuments les plus précieux élevés à la mémoire de nos héros dont l'allure, le galbe, et l'orgueilleuse prestance nous rappellent le panache, la morgue triomphante et la fierté gauloise.

N'essayons pas, comme un défi au temps, de rendre notre histoire diffuse, d'embrouiller l'intention de nos pensées et de nos actes dans la masse des opinions souvent disparates en apparence, alors qu'ils portaient en eux la plus sûre raison de leur simplicité.

Tous nos poètes trahissaient dans leurs œuvres l'expression courte, précise et caractéristique qui mettait à nue la forme intellectuelle leur convenant le mieux et les peignant avec fidélité.

Or, notre littérature poétique se résumait à une pure formule, épanouie librement au milieu de notre civilisation à laquelle elle participait sans presque rien recevoir d'elle, puisque née d'hier, d'influences extérieures, plutôt que du milieu où elle devait se développer, notre poésie avait, pour ainsi dire, transplanté ses origines françaises sur un sol vierge, mais presque inculte.

Il était alors bien facile de lui assigner sa place, son rang. Elle nous apparaissait déjà comme devant jouer un rôle, quoique minime dans la représentation des faits dont se compose l'humanité, dans la suite innombrable des événements principaux dont l'histoire universelle s'est constituée, et qui serviront de thème éternel à toute la série des penseurs qui ont transmis à leurs descendants, dans l'ordre des idées, les matériaux dont furent composées leurs grandes œuvres.

Ici nous reviennent, par analogie, les théories de Kant et de Goëthe, du premier surtout, à savoir que "le produit présent puise tous ses éléments dans les facteurs du passé."

Ne nous inclinons pas au panthéisme de l'art, bien que, chez nous, tant de points de contact nous relient, sans exception, aux manifestations de l'esprit français, et alors qu'il nous faut sans cesse y reporter nos origines.

Nos devanciers semblaient oublier l'effet bienfaisant que peuvent exercer le sol, le milieu, le climat même, au point de vue de la formation des idées, cela s'entend. L'abstention de ces influences a nui à leurs originalités natives; mais ils ont préféré rester sous la dépendance presque directe de l'esprit français dont ils ont imité jusqu'aux moindres défauts. Nous en trouvons la raison dans l'idée de persistance qui leur vient de leur origine même. S'il est vrai de dire qu'aucune race ne saurait se dire indépendante de l'imitation étrangère, nous avons, certes, été les premiers à rechercher cette dépendance.

Nous nous en rendons compte en étudiant nos poètes de 1860 et d'après, de Fréchette à Chapman, de Lemay à Beauchemin, de Garneau à Poisson et à Chauveau, de Lenoir à Fiset, pour ne nommer que ceux-là. Un lien les unit fortement à différents poètes français dont ils ressentent les influences directes, attirés comme malgré eux par une volonté secrète.

Et même en subissant la loi du milieu, du sol et du climat, ils ne peuvent se défendre d'une filiation étroite et des attaches qui les apparentent au romantisme mourant.

Et pour ces raisons, ils sont de la même famille, épousent les mêmes formules et se placent sous un même jour, étant le produit d'une même époque.

Désormais, — et c'est là leur destinée, — ils feront partie du même mouvement et ambitionneront le même but, collaboreront, dans la mesure de leur facultés, à l'avancement de la race à laquelle ils sont si fiers d'appartenir.

D'ailleurs, disons-le en passant, dans le monde, où toutes les idées, toutes les œuvres s'apparentent les unes aux autres, les hommes, depuis toujours, s'agitent dans un même cercle d'idées.

Les poètes se recherchent, s'imitent, s'empruntent des sujets, des doctrines, s'assimilent des rythmes dont ils se croient les créateurs, conservant cependant à peu près le même fond d'inspiration qu'ils finissent par épuiser; puis, recommencent un autre thème que, tour à tour, ils dissèquent, déguisent le plus souvent, mais dont il est facile de découvrir le fond initial. C'est une loi universelle.*

Chez tous les peuples de la terre, d'ailleurs. ils resteront les perpétuels esclaves d'une histoire ou d'un fait qu'ils racontent, qu'ils transmettent de génération en génération, et qu'ils s'obstinent à rendre chacun à sa manière, sans lui apporter plus d'originalité, ni plus d'intérêt.

Leur esthétique et la cause initiale de leurs prétendues conceptions, se caractérisent facilement en raison de la non-mobilité de leur physionomie dont les traits restent presque toujours les mêmes, ou à peu près.

Dans le monde, a-t-on dit avec raison, seules quelques imaginations privilégiées ont le don de rendre toutes les voix de la nature, et celles-là seules possèdent la faculté de créer des chefs-

* J'ai déjà développé ce thème au livre premier.

d'œuvre; mais, tout de même, au cours des siècles, elles reviennent sans cesse à l'idée initiale qui servira de thème à toutes les créations subséquentes.

Uu fait s'impose: Tournant dans un cercle, toutes les satellites de la poésie sont inévitablement attirées vers ces lumières autour desquelles elles s'agitent sans répit et auxquelles elles iront se confondre un jour, pour devenir, par désagrégation, des parcelles dispersées et oubliées dans le firmament des constellations.

Cependant, parce qu'ils s'appliquent à s'emprunter les uns aux autres des sujets cent fois remaniés ou dénaturés souvent; de ce que la nature, cette grande éducatrice des âges, ne leur suffit pas toujours, pour leur avoir pourtant donné tant de leçons salutaires, cela ne veut pas dire que tous ces poètes — sans en excepter les plus grands — ne possèdent pas une manière à eux de sentir, vive et souvent puissante. Et s'ils n'ont pas, les premiers, entrevu l'idéal immortel, n'étant que des satellites dans le firmament des étoiles, cela ne signifie pas non plus qu'il leur est interdit d'avoir des ailes et d'entrevoir les sommets.

Car enfin, quoi qu'il fasse, même l'homme des âges les plus reculés ne peut se vanter d'avoir bu aux sources premières de la pensée dont l'origine se perd dans la profondeur des temps.

Nul ne peut connaître, par exemple, les origines littéraires de ces époques fabuleuses, perdues dans le recul des siècles, d'où nous est venu Homère, le dieu de toutes les littératures, et dont les géniales créations, pendant trente siècles, inspirèrent depuis l'antiquité grecque la plus loin-

taine jusqu'aux conceptions modernes. Tous les petits ruisseaux ne découlent-ils pas de ce grand fleuve ?

Si la poésie doit avoir pour objet principal le don de créer, quel serait le poète capable d'aligner une hémistiche, à notre époque surtout, où toutes les idées ont été promenées par le monde et sont devenues des réminiscences désormais épuisées par les littératures ?

A ce compte, — et pour donner suite aux idées exprimées plus haut, — si la poésie est créatrice, combien de poètes devraient à jamais briser leur lyre et garder un éternel silence ? Si, par exemple, nous tournons les yeux vers cette époque de 1860, au Canada, considérée à juste titre comme une période de rénovation poétique, celle qui nous a donné notre littérature, encore balbutiante pourtant, que penserons-nous de Louis Fréchette, le plus populaire de nos poètes avec Crémazie, et dont l'œuvre toute entière est imprégnée du romantisme de toutes les phases de son existence ? Devrions-nous conclure que, par le fait de n'avoir pas créé une œuvre transcendante, ce poète doive disparaître dans l'oubli?

De ce qu'il s'est peut-être trop inspiré du romantisme de Hugo et des adeptes les plus pénétrés de ses doctrines, il ne s'en suit pas qu'il soit dénué de solides qualités, de très belles qualités même ; il ne s'ensuit pas non plus que, étant donné le milieu dans lequel son talent s'est développé, il ne nous a pas laissé une œuvre d'une portée considérable sur l'avenir de la littérature canadienne.

Et je me plais à répéter ici avec M. Paul Bourget : " Si tout système se rattache par le plus

étroit lien aux autres productions de l'époque dans lequel il a paru, il faut nous dire que cette théorie doit s'appliquer à l'individu."

D'un autre côté, si dans les procédés philosophiques des Descartes, des Rousseau, des Voltaire et de tant d'autres, nous retrouvons facilement les dispositions de l'esprit d'un siècle, comment le même esprit n'agirait-il pas directement sur les poètes dont le sensibilité s'imprègne facilement des circonstances dont est sortie la civilisation, dont ils ont vécu et dont ils se sont formés en raison de leurs facultés ?

Il est assez facile de retrouver la parenté existant entre les poètes d'une époque et le milieu où ils sont nés.

Etudier leurs œuvres, c'est définir, par la notion exacte des instants de leur existence, tous les événements qui les ont motivées. Ainsi, le poète a subi, dès son enfance, des influences nombreuses, selon son éducation, selon son entourage, selon le pays où il a grandi et s'est développé physiquement. Sa formation morale, en outre, précède son évolution intellectuelle. Il en portera l'empreinte toute sa vie.

Fréchette est un exemple parfait de ce type ayant subi toutes ces influences et en ayant imprégné toutes ses œuvres. S'il n'avait pas vécu dans l'intimité de Crémazie; si la conception qu'il s'est faite de l'idéal de la patrie n'avait pas hanté son imagination, nous n'aurions pas eu "la Légende d'un Peuple," nous n'aurions pas eu le poète d'enthousiasme et de sensibilité, le chantre des "Feuilles volantes" et des "Fleurs boréales," ce qui n'est pas, après tout, un mince bagage littéraire à l'époque où évolua ce poète.

Ne dédaignons pas, après tout, de nous pencher un peu sur cette période difficile où Fréchette apparut, et demandons-nous quelle sorte de matériaux lui fournirent les circonstances, tant il est vrai, qu'à propos de cette génération, il nous faudrait peut-être reprendre ce thème de l'isolement dans la lutte et de la lutte dans l'isolement.

Cependant, et malgré les obstacles, à toutes les phases de sa vie assez agitée, Fréchette, inlassablement, montre une préférence indiscutable à tout ce qui, de loin ou de près, se rattache aux choses de France. Il en subit la fascination à un tel point, qu'à son détriment, ses tendances ultra-romantiques lui valent des récriminations violentes de la part de ses ennemis qui ne manquent pas de l'accuser d'exagération.

Devait-on l'en blâmer, à un moment où surtout, selon M. Bourget, le romantisme paraissait vaincu, " et n'ayant pas tenu ses grandes promesses de rénovation esthétique, tous les poètes abdiquaient leur art l'un après l'autre ? " *

Peut-être bien. Car alors, tout romantique arborant son pennon, risquait, ou de sacrifier l'originalité à la nouveauté, ou de faire fausse route par l'exagération de principes considérés par la génération nouvelle comme désuètes et passés de mode.

Mais d'un autre côté, sous le prestige de l'extraordinaire épopée de 1867, — car c'en fut une, — d'où surgit en apothéose la Confédération canadienne, une génération s'était levée, imbue de l'idée grandiose que notre peuple devait, dans

* M. P. Bourget, Psychologie contemporaine.

l'avenir, jouer un rôle si longtemps préparé par tant de sacrifices consentis. Elle croyait à la toute-puissance, à l'incomparable beauté de son passé,et elle entrevoyait une ère nouvelle se lever de cet amas de ruines, volontairement et délibérément entassé sur nos têtes, comme si l'on eut voulu effacer à jamais toute trace de l'ancien régime et tout souvenir de la race même.

Mais répétons-le à volonté : notre peuple allait survivre, malgré tout.

N'était-ce pas là une occasion pour tout véritable poète de transformer en épopée notre glorieux passé dont les annales présentaient peut-être des faits uniques dans l'histoire du monde? C'est donc de cette heure angoissante, attendue depuis cent ans, que sortit la " Légende d'un Peuple."

Fréchette y avait trouvé un monument à sa gloire. Et quoique nous nous arrêtions à en découvrir les faiblesses, tout en y cherchant les influences trop visiblement subies du romantisme de la dernière période, nous ne pouvons nous empêcher d'en louer sans réserve le but admirable, parce qu'il a enflammé toute une génération, qu'il nous a valu la rénovation littéraire à laquelle nous étions bien loin de nous attendre, et dont tant d'œuvres se sont fortement ressenti jusqu'à nos jours.

Un enthousiasme inconnu jusqu'alors va renaître des cendres du passé. Si Fréchette devait avoir peu d'imitateurs, — au point de vue de la forme, cela s'entend, — son œuvre devait exercer pourtant une influence indiscutable sur l'avenir, au point de vue des idées, et, après tout, notre littérature moderne allait entrer dans

une voie qu'il avait tracée lui-même avec Crémazie et Garneau. Ne le nions pas. Si la présente génération a une plus haute vision de l'art et de l'idéal; si elle a compris plus sûrement la vie; si elle a entrevu une existence nationale et une littérature plus fortement échafaudée, renouvelant ainsi son esthétique future, Fréchette n'y fut pas complètement étranger, car il sut garder sur son front, malgré l'ingratitude du milieu où il vécut, les signes d'une verte jeunesse qu'il communiqua à tous ceux de sa race. Et la postérité lui en saura gré.

Si j'ai dit, il y a un instant, que Fréchette n'eut pas d'imitateur, je fais erreur. Il en eut un: Chapman. Ce poète fut pris d'une préoccupation maladive, celle de dépasser Fréchette et ses devanciers. A ce travail, il s'est coupé les ailes: il n'a jamais pu égaler l'auteur de la " Légende d'un Peuple," mais il a plutôt pratiqué obstinément toutes les formules surannées du romantisme expirant.

Cet effort n'a pas manqué de l'amoindrir, jusqu'à laisser paraître dans ses poèmes tous les défauts dont les derniers romantiques sont morts et que le poète des " Aspirations " a cultivés avec une opiniâtreté sans exemple dans la littérature de chez nous, et peut-être d'ailleurs.

A propos, savez-vous de quoi le romantisme est mort ? Selon Brunetière, " il est mort de l'exagération de son propre principe, et les raisons de sa décadence ne le sont devenues qu'après avoir d'abord commencé par être celles de son ascendant et de son triomphe." Or, quel est ce principe propre du romantisme tel que compris

par Chapman ? C'est le contraire de la définition même que nous avons connu du romantisme. C'est-à-dire que l'auteur des " Aspirations " semble ne pas vouloir faire cas du principe de l'émancipation personnelle, en ce qu'il subit une incessante contrainte et que rarement il dépend de lui-même; qu'il sacrifie volontiers la liberté de ses impressions et de ses idées; que, feignant de se débarrasser des " règles " anciennes et des " conventions " passées d'usage, il fait fi du bon sens, de la raison et de l'originalité, pour viser à l'effet et à la rhétorique, et sous le prétexte de se grandir démésurément aux yeux de ses contemporains. Voilà en quelques mots le but de l'œuvre prolixe de Chapman. C'est par l'exagération de ces principes qu'il ne pourra survivre, disons-le en passant.

Nul ne tient plus que lui aux influences qu'il subit, en outre de celles qu'il tient du romantisme auquel il se rive, comme un esclave attaché à la meule. Tout de ses émules le tient constamment en éveil. Jamais poète ne fut plus envieux de la gloire de ses contemporains dont il voulait surpasser le talent, pour les écraser de sa supériorité illusoire et étalée avec une désinvolture souvent déconcertante.

Ainsi, tellement préoccupé de la renommée des autres, il n'est pas une heure de sa vie où il songe à ne dépendre que de ses seules forces. Partant, il reçoit rarement des impressions personnelles devenues siennes: il les prend là où il les trouve, escamote des sujets, selon le caprice de son inspiration toujours haletante, sans pouvoir mettre un frein à ce désir inné et impulsif de conduire son imagination d'après un modèle préféré et fa-

cile à s'assimiler. Cette mégalomanie poétique l'a conduit à sacrifier, la plupart du temps, je l'ai dit, la raison et le bon sens à l'intention bien arrêtée de faire grand.

Visiblement, la grandiloquence et le boursouflage hantent son esprit. Il se sent l'insatiable besoin de reculer les horizons, d'agrandir démesurément les paysages, de plonger davantage les cimes dans l'infini ; et, selon un caprice cher au divin Prométhée, il tente d'escalader l'Olympe pour y dérober le feu sacré.

Or, en ceci, il subit le sort du dieu. Il est condamné à se sentir le cœur rongé, mais par le vautour de l'inextinguible envie.

Et croyant trouver l'originalité par ce bizarre procédé, il tombe dans la singularité. N'en doutons pas, Chapman est un poète qui se singularise dans le mauvais sens du mot. Et, ce qui plus est, tout en voulant mettre en pratique quelques faciles maximes du romantisme de la dernière heure, il en ramasse en passant tous les défauts saillants, convaincu d'en faire des qualités.

De là le faux lyrisme de ce poète qui, pour être complet, ne manque pas d'exalter le " moi," le moi haïssable dont parlait Pascal, et dont on pourrait dire qu'étant le principe propre du romantisme, ce dernier finit par mourir de l'exaltation et de l'ostentation qu'il en fit. Car l'ostentation de ce *moi,* chez Chapman, fut une des grandes préoccupations de sa vie, parce qu'il ne sut rien voir dans la nature de plus intéressant, ni de plus digne d'attention que sa propre personnalité.

Quand Brunetière dit quelque part : " En émancipant le *moi* de la tutelle du jugement des

autres, les lyriques du XIXe siècle l'avaient condamné à l'adoration perpétuelle de lui-même," l'on croit qu'il vise notre poète. L'auteur des " Aspirations " prétendait exploiter le sentiment personnel sous le prétexte que les plus grands en avaient tiré leurs plus belles inspirations; mais dans le fond, il ne pensait qu'à s'exalter lui-même.

Là où les romantiques de l'espèce de Chapman pêchent surtout, " c'est de tirer du fond des autres la forme de leurs œuvres, et de faire de leur fantaisie la règle ou la loi de leur art." Et plus coupables sont-ils, lorsque pour arriver à cette fin, ils ne reculent devant aucun sacrifice.

Or, cela est arrivé au romantisme, dans ses derniers moments surtout, et par la voix de ses plus médiocres représentants.

Si certains grands poètes, pourrions-nous dire ici, comme Lamartine, Musset ou de Vigny, avaient caché leurs douleurs au lieu de les étaler, leurs chants seraient peut-être moins beaux, peut-être n'existeraient-ils même pas. Or, le fait de crier sa souffrance à l'humanité ne constitue pas une exaltation blâmable du *moi,* mais un moyen d'art, un procédé, qui n'empêchent nullement une œuvre d'être sublime, bien au contraire. Ce que Pascal qualifie de *moi* haïssable, c'est cette ostentation orgueilleuse et ridicule de la personnalité dominant sans cesse l'inspiration, la sincérité, l'émotion, le lyrisme enfin, que les laideurs humaines ne devraient jamais souiller de leur compromettant contact.

A une certaine époque, l'excès du lyrisme ayant faussé la critique, l'histoire, la poésie et le drame, l'exagération du *moi* fut la cause de décadence

de presque tous les poètes du romantisme à sa dernière heure.

Brunetière, la plus grande autorité dans la matière, disait : " Parce que deux ou trois grands poètes et de moins grands au-dessous d'eux, avaient marqué de leur ineffaçable empreinte ce qu'ils avaient trouvé en eux de sentiments inexprimés jusqu'alors, il fallut les imiter, ou s'égarer; et on les imita beaucoup mais on s'égara davantage."

Dans l'application de la plupart des principes du romantisme, Chapman a exagéré ses propres mérites, jusqu'à se croire indépendant, quand il s'efforce, avec tant d'insistance et avec une fausse conscience apparente, d'abuser de son imagination et d'exagérer ses propres sentiments. Pour être sincère, et sans vouloir le diminuer, — car certaines parties de son œuvre révèlent un tempérament souvent exceptionnel, — ce poète est le type caractéristique et complet qui, par tous ses défauts restés l'apanage d'une œuvre trop longue, sans mesure et dépourvue de cohésion dans la forme comme dans le fond, ne saurait survivre, l'art, devons-nous nous en souvenir, ne devant jamais servir au triomphe de fausses ambitions et à la gloire de vains prétextes.

Ce défaut de l'exagération de la personnalité n'a pas atteint tous nos poètes, heureusement. Certains se sont effacés jusqu'à vouloir traduire la pensée des autres, tout en essayant d'y ajouter la marque de leur propre talent et d'atteindre l'idéal de leurs modèles, sans toujours y réussir complètement, malgré toutes leurs bonnes intentions.

Ainsi, nous pouvons nous demander si Pamphyle Lemay a bien réalisé son but dans la traduction de " l'Evangeline " de Longfellow. L'auteur des " Petits Poèmes," si l'on veut bien en convenir, se pose en spiritualiste, un peu à la façon du Lamartine de " Jocelyn " et de la " Chute d'un Ange," où l'auteur, recherchant Dieu, veut s'élever à lui par étapes, puisqu'il est la fin de toute aspiration humaine. Il veut encore se rapprocher du spiritualisme de Longfellow, par conséquent, d'un spiritualisme assez particulier, car vous n'ignorez pas que ce poète, loin d'ambitionner d'impossibles chimères et de s'attarder à d'irréalisables projets, recherchait particulièrement les conceptions possibles, humaines, les inventions raisonnables; et que ses légendes pleines de vraisemblance, sinon toujours de vérité, dénotaient un grand souci de pénétrer le cœur même de la nature.

Rêveur profond, dont l'œuvre s'imprègne de couleurs métaphysiques, il s'éloigne volontiers des abstractions. Il aime la clarté; — en cela, il est bien américain; —il aime respirer l'air pur des plaines terrestres où il évolue à l'aise, naturellement: c'est ce qui fait le fond principal de son originalité. Longfellow, à la manière du Lamartine d'après 1830, tente d'objectiver ses sentiments.

Et l'on se demande si une traduction de son " Evangeline " peut présenter par elle-même toutes ces qualités du thème original et saura rendre en langue étrangère, et avec fidélité, tous les sentiments qui y sont exprimés ? Je ne le crois pas.

On a toujours discuté ce problème, à savoir, si l'œuvre originale d'un poète peut atteindre la même ampleur, la même force, conserver les mêmes effets, les mêmes couleurs, la même variété des nuances, et s'il est possible de la fixer, dans une langue étrangère, de rendre ce quelque chose d'insaisissable, l'âme qui l'anime et qui la pénètre d'un souffle de vie, l'imprègne de l'individualité de l'auteur, et la fait souvent inaccessible aux plus fameux traducteurs des passions humaines.

Montesquieu, sévère, disait, dans ses " Lettres Persanes : " " Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours faibles et de mauvais aloi."

Pamphile Lemay — sans vouloir amoindrir son talent — n'a jamais possédé les dons requis, ne fut jamais animé du même souffle, et à un égal degré, que l'auteur d' " Evangeline ", pour faire triompher une pareille entreprise.

Certes, il ne manque pas de belles qualités poétiques. Il a bien, comme le poète américain, le sens d'une moralité solide, en raison du milieu où il vit, il n'est pas dépourvu de goût et de mesure ; il a souvent le don de l'éloquence, il est sincère ; mais dans sa traduction en vers français, d'inégale valeur, il arrive assez rarement à découvrir, pour le texte, des équivalences d'expressions, ne rend pas le rythme particulier de l'auteur dans ses nombreuses descriptions, et ne peut peindre, souvent avec les mêmes couleurs, les allégories dont tout le poème est émaillé. Quoique d'une imagination vive, il n'a pas non plus le même sens épique que Longfellow.

Les grands poètes, généralement, se traduisent assez mal. Les langues ont des constructions phraséologiques, des moyens propres, des trouvailles techniques, des assonances particulières, une conception de certaines images qu'un idiome étranger ne saurait saisir et rendre de la même manière, et souvent avec la même force. Racine, par exemple, ne souffre pas la traduction, non plus que certains des grands poètes. Shakespeare se lit toujours assez mal en langue française, et ses plus célèbres traducteurs se sont heurtés à des difficultés innombrables.

A condition qu'un poème soit entièrement enflammé par le souffle divin de l'amour, sentiment qui, étant universel, peut se traduire dans toutes les langues connues, — mais encore, son traducteur doit-il être d'une sensibilité extrême, — ce poème, dis-je, rendu dans les conditions où Lemay aborde ce grand sujet, est monotone, manque de variété dans ses parties, traîne en longueurs et finit par lasser le lecteur.

Or, l' " Evangéline " de Longfellow, poème cependant supérieur, est dénué de passion véritable. Trop de distance sépare les deux fiancés dont les amours manquent de cet abandon confondant les âmes véritablement éprises. Seule apparaît, complète et transformée, la nature que Longfellow, spiritualiste quand même, a dépeinte avec une âme hantée par le souci d'élever la matière jusqu'à l'immatérialité.

Quoi qu'il en soit, Lemay, inférieur dans la traduction de ce chef-d'œuvre, reste un passionné

de cette nature qu'il chante souvent avec une mélancolie douce et plaintive :

Je suis né dans les champs ; je suis fils de la brise
Qui passe en caressant les fleurs ;
Je suis fils du torrent qui mugit et se brise
Sur le roc avec des clameurs !

Je suis né du désert, du désert sans limite
Où règnent le calme et l'effroi ;
Je suis né des forêts que la tempête agite,
Des cîmes dont l'aigle est le roi.

Mes premières amours, douces fleurs des vallées
N'ont-elles pas été pour vous,
Pour vous, rocs au front nu, forêts échevelées,
Vagues des fleuves en courroux ?

. . . . . .

Il me fallait le calme, alors que toute étoile
Sourit comme un regard de Dieu,
Calme que rien ne rompt, si ce n'est une voile
Qui retombe sur le flot bleu !

Il me fallait revoir, au milieu de la plaine
Ou sur le penchant du côteau,
Le laboureur qui rêve à la moisson prochaine
En ouvrant le sillon nouveau ! . . . . . .

Réminiscences lamartiniennes, si vous voulez, mais où s'accuse une réelle personnalité. Lemay est un poète peu prétentieux. Il peint en douceur, avec grâce souvent, comme dans ces quelques strophes citées du "Retour des Champs." Il n'est pas moderne dans le sens du mot, mais il est doué d'une imagination modérée : il a de la tenue et du tact. Il évite la grandiloquence de Chapman, il n'invente ni monstres ni chimères, sous le prétexte d'innovation et d'originalité. Il dédaigne les abstractions quintes-

cenciées, et sa modestie l'empêche de se chercher des ailes pour voler aux quatre coins de l'horizon. Il aura par là donné une leçon d'humilité à bien de nos poètes, et cela est un commencement de sagesse, ce qui n'est pas peu dire.

Si j'ai parlé de cet écrivain modéré et plein de modestie, je ne puis oublier non plus le nom de M. Nérée Beauchemin, le poète de Yamachiche, que des préoccupations utilitaires ont toujours retenu dans son pays natal, mais qui s'est fortement ressenti de l'influence de la belle nature dont il est un passionné, un chantre convaincu et ardent. Sa muse jouit d'une belle liberté. Elle se complaît à revêtir la simple vareuse du paysan, à folâtrer dans les rosées matutinales, à fredonner des chansons anciennes qu'elle crée de toute pièce comme cette " Cloche de Louisbourg," la pauvre vieille cloche :

Bien des fois pendant la nuitée,
Par les grands coups du vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pécheurs en péril.

Puis, soudain, enveloppée de sa gloire, elle a chanté la patrie lointaine :

Oh ! c'était le cœur de la France
Qui battait à grands coups alors
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords.

Et je ne sais si je m'illusionne, mais la lyre de M. Beauchemin se reconnaît facilement entre toutes, car sous ses doigts, elle vibre avec de nou-

velles sonorités et porte dans les brises de chez nous quelques accents dont les échos se retrouvent souvent parmi les poèmes de la jeune génération.

M. Beauchemin, un des derniers venus de la pléiade de 1860, s'est apparemment débarrassé des vieux rythmes traditionnels des anciens ; c'est pourquoi, sans doute, les évocations de ce poète, ses images, sont d'une assez rare qualité, pour le temps, les nuances de sa pensée plus variées et la cohésion de ses sentiments plus accusée, ce qui a manqué à presque tous ses contemporains :

Comme au printemps de l'autre année,
Au mois des fleurs, après les froids,
Par quelque belle matinée
Nous irons encore sous les bois.

Nous y verrons les mêmes choses,
Le même glorieux réveil,
Et les mêmes métamorphoses
De tout ce qui vit au soleil.

Nous y verrons les grands squelettes
Des arbres gris ressusciter,
Et les yeux clos des violettes
A la lumière palpiter.

Sous le clair feuillage vert tendre,
Les tourterelles des buissons,
Ce jour là, nous ferons entendre
Leurs lentes et nobles chansons.

Ensemble nous irons encore
Cueillir dans les prés, au matin,
De ces bouquets couleurs d'aurore
Qui fleurent la rose et le thym.

M. Beauchemin n'est pas, certes, un poète complet ; mais n'avait-il pas vraiment les dispositions

essentielles pour le devenir, s'il eut vécu dans un milieu propre à les développer ? Sans doute, il a grandi enveloppé des douces rêveries de la nature et du silence des choses, au bord d'une rivière délicieuse. Ses vers sont le language spontané de ses prédilections, et son indifférence à l'égard des vains bruits lui épargne le contact des vulgarités de l'existence; mais l'expérience y aurait dû, sans doute, ajouter de son autorité, le poète, se pénétrer davantage du mystère des sentiments humains, se passionner de la vie extérieure et des transformations successives des sociétés; alors, il aurait éprouvé une réelle impression de vérité et de profondeur.

M. Beauchemin a vécu loin, trop loin du monde.

Il faut se rappeler ici le maître Sully-Prudhomme, vers 1865, dès la publication de ses "Stances et Poèmes." On disait de lui, qu'il "était un poète d'un charme rare et profond et à qui rien d'humain n'était étranger, une âme d'une grande puissance de tendresse que mille liens reliaient aux êtres et qui vivait de leur vie, souffrant de leurs souffrances."

M. Beauchemin, il faut un peu le regretter, ne s'est pas assez préoccupé de la foule, il n'a pas assez vécu de sa vie et souffert de ses douleurs. Son œuvre y eut pourtant gagné: le poète se fut complété.

Je me rappelle encore des paroles de Clovis Hugues, lorsqu'il s'écrie: "Nous devons aimer et chanter les roses, parce qu'elles sont belles; mais nous devons aussi nous rappeler que leurs épines couronnèrent souvent le front des penseurs. La poésie n'est grande que si elle complète le rêve par l'idée, l'idée par l'action."

Et ceci complète aussi la pensée exprimée au début de ce chapitre, à savoir, que la société ne peut aspirer à la perfection dans la beauté, si elle incline à l'inertie et si elle n'impose à chacun de ses actes journaliers le mouvement nécessaire au progrès. La société mérite donc qu'on s'occupe d'elle.

M. Beauchemin était bien fait pour comprendre ces vérités; et si, toutefois, la méditation et l'isolement lui ont fait perdre bien des illusions, — quel est le poète qui n'en a pas perdu, — il eut pu trouver des paroles de consolation et de mansuétude pour tous les déshérités et les miséreux de la terre : il eut pu répandre son amour et sa pitié, car son cœur en déborde.

Tel qu'il est, néanmoins, parmi les derniers poètes de la vieille génération, M. Beauchemin possède des aptitudes rares; il s'est fait par sa volonté propre. En outre de la grande nature qui l'initia à ses secrets mystères, ses maîtres furent, à n'en pas douter, quelques poètes français contemporains, car je lui trouve une tendance à déjà se débarrasser des vieilles formules du romantisme, chose assez rare chez les hommes de son époque, qui, avec une obstination systématique, ne voyaient pas le danger d'un traditionalisme à outrance.

Par une sorte de révélation, nous sommes tentés de le croire, par une intuition servie par une belle faculté d'assimilation poétique, M. Beauchemin, qui doit beaucoup à des modèles illustres, et par suite d'une transformation que nous aurions souhaitée à tant d'autres, est devenu un poète presque original, avec une âme d'enfant, au milieu d'une nature vierge qu'il aime passionnément.

Ne nous en plaignons pas; car tous les auteurs venus après Fréchette et Beauchemin, ou à la même époque, si j'en excepte Lemay, se sont ressemblés par plus d'un point.

Ainsi, Alfred Garneau, Adolphe Poisson et quelques autres sont, s'il m'est permis d'appliquer cette épithète ici, des poètes de la décadence, je veux dire, des derniers jour du romantisme.

Et pourtant, je crois avoir raison. Leurs œuvres fourmillent de bonnes intentions, mais elles manquent trop souvent d'originalité. Leur poésie n'impose ni l'étonnement ni l'admiration. Il nous semble, qu'après la lecture d'une de leurs poésies, on revient d'un voyage déjà fait à travers les pays du rêve.* Rien de pittoresque, rien de nouveau ne nous arrête; rien ne nous surprend; aucune émotion véritable ne s'en dégage. Ces paysages évoqués, ces bois entrevus, ces montagnes lointaines, ces forêts, ces grèves nuageuses, n'ont aucune puissance vraiment évocatrice.

Nous éprouvons la sensation de voguer sur un lac aux rivages monotones et réguliers, sur un lac sans ride, miroir immobile, dont on voudrait pourtant humer les brises parfumées, à qui on demande un peu de mouvement. Toute cette nature nous semble sans âme, la vie paraît l'abandonner.

Le rôle de la poésie, a-t-on écrit, est de " rendre le monde et les êtres qu'il renferme plus émouvants qu'ils ne sont pour nous dans la vie quotidienne, elle doit sensibiliser tout ce qui existe, jusqu'à nos rêves et nos abstractions et elle doit

---

* C'est la remarque que je faisais en parlant des primitifs Bibeau, Mermet et Quesnel.

donner aux choses qui nous entourent un relief plus vif, un caractère plus saisissant, une force expressive plus puissante." *

Que l'époque des Garneau, des Poisson et des autres, au début de leur carrière, n'a-t-elle médité ces vérités ? Car, à n'en pas douter, vers 1880 et avant, notre littérature manque de mouvement. Toutes les intelligences convergent vers des préoccupations utilitaires. Les poètes, semble-t-il, épuisés et rendus, n'ont plus rien à nous dire et à nous apprendre.

On ressasse les thèmes cent fois remaniés.

Les livres suintent la monotonie : nous sommes portés à conclure à une sorte de lassitude, sinon à une manière d'engourdissement du caractère national, et l'on reste convaincu que les aînés, Crémazie et Fréchette, avaient épuisé le fond même de notre inspiration.

De plus, les derniers poètes de cette époque ne paraissent pas comprendre que la poésie est un perpétuel recommencement, qu'elle ne doit pas s'immobiliser, puisque, de siècle en siècle, elle doit suivre le progrès, étant l'écho de toutes les voix humaines, de toutes les consciences, de toutes les douleurs, de toutes les manifestations intellectuelles. Et comme la langue doit évoluer aussi, suivre le travail de la pensée et tendre sans cesse à sa perfection, il faut se libérer des formes désuètes qui, n'ayant pas vécu un siècle, déparent déjà la littérature.

Subissent-ils la dépression dont furent atteints en France les poètes du romantisme expirant, mort de l'abus de son propre principe ? Je suis tenté de le croire.

---

* Iwan Gilkin.

En tout cas, dans toute cette poésie de notre décadence, nul ne sait plus revenir à la vraie simplicité, à la vérité de son propre cœur. — Je donne comme exemple le Chapman de la dernière manière. Leurs accents sont livresques, manquent de ce don d'évocation que l'on doit rencontrer dans toute œuvre véritablement sincère. De plus, nos poètes ne paraissent pas comprendre l'importance du rythme en poésie.

D'après eux, semble-t-il, le rythme ayant été créé une fois pour toutes, est condamné perpétuellement à être frappé d'inertie, et il nous faudrait, en apparence, se contenter des ressources traditionnelles de la versification. Ils n'ont pas l'air de croire non plus que, dans la nature, tout est mouvement; car c'est par le mouvement qu'on peut arriver à l'harmonie, au progrès, à la fécondité. L'ombre est mouvement, la lumière est mouvement, tout dans l'univers tend vers un but, inconnu souvent, mais déterminé. L'immobilité est l'ennemi du vrai. L'activité crée le milieu. La plus grande mission de l'homme, ici-bas, c'est encore de tendre à la perfection. Or, ce grand voyage vers l'idéal suppose le mouvement et l'action : par ces deux agents inséparables, le milieu s'agrandit, s'illumine, s'épure et se pare des beautés que l'art sait toujours prodiguer à ses adorateurs.

En outre, toute la poésie de cette époque manque de vérité psychologique. Elle ne paraît pas travailler à atteindre un but bien défini. Elle n'est pas humaine dans le sens du mot; car déjà, à l'époque où brillaient les derniers poètes de l'ancienne génération, instruits par l'exemple de leurs frères de France, il eut été de bon aloi d'é-

laborer une poésie plus large de sentiments, penchée vers l'homme, vers le peuple qui souffre et qui travaille. Certes, l'idéal de la patrie fut une de nos plus tenaces préoccupations; mais la patrie est composée d'éléments dont on retrouve les principes dans le cœur du peuple. Quoi qu'on en dise, le poète est destiné à évoluer au milieu de ses semblables: il les doit comprendre et vivre leur vie, c'est en cela qu'il pourra descendre jusqu'aux plus profondes racines de l'âme humaine. Oh! les belles paroles de M. Fernand Gregh, lorsqu'il s'écrie: " Poètes, chantons la vie: c'est notre vraie façon, à nous, d'y collaborer. Accomplissons notre tâche sur la terre, qui est d'inscrire en des paroles belles le rêve qui fait l'homme à ce moment du temps infini, pour le transmettre à ceux qui lui succèderont." * Vivre la vie de ses semblables, c'est encore leur communiquer le sens de ses propres rêves; c'est leur faire part de nos angoisses de poètes, de nos doutes, de nos espoirs. C'est leur inculquer les principes de la beauté, c'est leur élever l'âme vers l'infini, c'est les habituer à comprendre, par étapes, la fin de l'existence. C'est les préparer sans heurts et sans violence à la résignation par le travail. C'est l'anoblissement de leurs jours monotones et sans attraits, dépensés à gagner le pain quotidien; c'est idéaliser pour eux le geste du sacrifié, c'est grandir leurs aspirations, c'est leur créer lentement, mais sûrement, le milieu intellectuel dont ils ne sauront plus se passer, parce que, habitués à regarder la vie sous deux aspects inséparables, ils

---

* Manifeste sur l'Humanisme.

la verront grande et noble, ils l'aimeront, finiront par la comprendre et s'identifieront avec elle.

D'un autre côté, comment voulez-vous subir l'influence d'un milieu qui n'accuse aucun penchant pour les choses de l'esprit, qui ne sait remuer des idées d'autant qu'elles servent les intérêts matériels et utilitaires, qui n'est jamais l'écho d'aucun sentiment humain, si ce n'est pour satisfaire la soif des convoitises et des grossières satisfactions, qui ne suscite les événements que pour servir les ambitions inassouvies ?

Comment les intelligences peuvent-elles se réunir entre elles, dans un but d'émulation, dans le milieu où elles paraissent, si elles n'ont jamais créé d'œuvres qui méritent ce nom, et si elles n'entrevoient pas le jour où elles pourront se manifester de quelque façon? Qu'invoquerions-nous ici ces grands philosophes, Hégel, ou Comte ? Que voudrait faire Gœthe, Kant et les autres, enfin toutes les théories du monde dont nous n'aurions que faire ?

Comme première condition à l'existence d'un milieu, en littérature comme en philosophie, toutes les idées doivent se mouvoir d'un commun accord, agir les unes sur les autres, sans chercher à se nuire ni à se détruire, quoiqu'en lutte constante, et sont comme liées entre elles par une sorte de sympathie supérieure aux attaches humaines, et d'où naîtront l'unité, l'harmonie, la fécondité, le progrès. Et je dois ajouter encore: A condition cependant qu'il s'établisse entre les idées une sorte de juxtaposition raisonnée, afin de leur donner le mouvement sans lequel on ne peut atteindre au succès.

Proclamer une intelligence supérieure aux autres, pourvu qu'il s'établisse entre elles une sorte d'émulation constante, c'est déjà indiquer au mouvement perpétuel une direction, c'est susciter le choc inévitable des idées d'où ne peut manquer de surgir la lumière.

En parlant du milieu social, de l'association que l'homme oppose au milieu étranger au sien, en créant l'action, c'est-à-dire le mouvement perpétuel, l'intelligence, directrice des idées dans un milieu propice, les met en opposition avec tous les éléments hétérogènes. C'est une lutte constante dans le milieu même où elle évolue et se développe sans cesse, car l'inertie, toujours dangereuse, mène à l'abdication de toute volonté, de toute ambition, je l'ai déjà dit.

Ce qui fait la force d'un pays comme la France, par exemple, — qu'il faut toujours citer lorsqu'il s'agit du mouvement intellectuel dans le monde, — c'est que jamais, ni dans le champ des activités matérielles ni dans celui des spéculations de l'intelligence, ce pays n'eut un instant de répit, faisant se mouvoir de front toutes les facultés indispensables les unes aux autres et dans tous les champs d'action.

Tous les grands génies dont il se glorifie à juste titre travaillèrent dans un sens comme dans l'autre. Nous avons vu d'illustres poètes devenir des hommes d'état supérieurs, des sauveurs de la patrie, qui, par l'universalité de leur savoir, s'intéressant à la fois aux intérêts vitaux comme aux problèmes de la pensée française, se sont sacrifiés sans compter pour les uns comme pour les autres, prouvant par là la possibilité de concilier les questions sociales les plus grossières

en apparence avec les spéculations les plus élevées de l'intelligence, et, par conséquent, les plus éloignées des vaines contingences terrestres.

En France, on a compris depuis longtemps, que les uns ne peuvent marcher sans les autres. L'idéal social est rempli de poésie. Il ne doit pas seulement s'appliquer à pousser des masses d'hommes comme malgré eux vers un but connu d'un seul groupe d'exploiteurs de la bêtise humaine, d'accaparateurs éhontés, entrevoyant dans la politique un instrument facile à la réalisation de leurs convoitises, satisfaits de la possession des honneurs et de la jouissance des biens de la terre. L'idéal social vise plus haut.

L'exemple du passé, plein de lueurs sanglantes, lui impose l'obligation de descendre jusqu'aux plus bas degrés de l'échelle sociale et de se préoccuper davantage de l'éducation populaire.

Ce fut le but des hommes politiques de cette époque, ce doit être aussi celui du poète.

M. Gustave Lanson nous rappelle, par exemple le rôle que joua M. Maurice Bouchor, en ces dernières années, lorsqu'il se proposa " de présenter au peuple ouvrier et aux enfants des écoles les plus purs chefs-d'œuvre artistiques, de mettre la joie esthétique dans les esprits et les beautés intellectuelles qui en résultent à la portée des âmes enfermées dans les vies les plus humbles et les plus dures. Rompant avec l'inepte tradition qui consiste à offrir au peuple des œuvres faites exprès pour lui, vulgaires et propres à maintenir la vulgarité, il n'offre que de l'exquis, où il introduit, apprivoise, élève doucement son public par un très habile enseignement dissimulé sous une bonne humeur et une

rondeur charmantes. C'est un effort heureux pour faire pénétrer notre grande littérature là où il semblait bien qu'il lui fut impossible d'avoir accès." *

Qu'on me pardonne cette citation, elle en vaut la peine et est bien propre à nous faire réfléchir, car elle nous reporte à deux siècles en arrière dans l'histoire du Canada. Elle nous invite à nous regarder nous-mêmes d'un peu plus près et à nous demander si, au cours de notre existence nationale, nous avons bien su appliquer ces vérités. Un peuple est véritablement grand et se crée un milieu digne de ce nom, s'il sait comprendre qu'il ne saurait compter dans le concert des races, à moins de concilier ses intérêts matériels avec un idéal supérieur, avec une conception toujours plus élevée, à mesure qu'il sait davantage pénétrer le cœur des humbles et des ignorés de ce monde, tout en apportant aux petits faits journaliers de la vie remplie de vulgarité et d'insignifiance, un peu de cette poésie éternelle dont les échos, longtemps entendus, élèvent les êtres simples, les faisant les égaux des âmes privilégiées.

Travailler seulement dans le sens des intérêts matériels, c'est y voir d'une fausse manière le complet perfectionnement des choses supra-terrestres auxquelles on pourrait prétendre; faire de ces êtres simples des découragés de la vie, c'est de les condamner à l'inertie, et partant, à une déchéance prochaine.

La vie ne doit pas être séparée et indépendante de l'art, ai-je dit plus haut, pas plus qu'elle ne doit ignorer le bien et le mal.

---

* M. G. Lanson, Histoire de la Littérature.

On a souvent dit, de plus, qu'un peuple sans littérature est un peuple sans nom. En vérité, il n'est réellement grand et à l'apogée de sa gloire, qu'à l'instant heureux où il arrive à spiritualiser en quelque sorte l'art divin, afin d'atteindre le plus près possible la beauté pure.

Ce n'est pas seulement en s'inspirant de la nature toujours imparfaite, quoiqu'imprégnée de grandeur, qu'il en arrivera à cette beauté parfaite dont se pénètrent les chefs-d'œuvre. Ce n'est pas dans les imperfections et dans l'organisation toujours boîteuse des politiques qu'il tirera des leçons d'esthétique, ni en reproduisant la réalité sensible, ni en se contentant d'étudier l'évolution des sociétés entachées de crimes et d'horreurs, mais en s'élevant par delà les vains bruits de la terre, dans l'infini des constellations, dans les sphères mystérieuses où, graduellement, on découvre la perfection empruntée à l'éternité même, loin des contingences passagères et relatives. Alors seulement, à l'égal des Grecs, que l'on se plaît à citer comme un exemple illustre, il nous apparaîtra le premier d'entre les races de la terre.

Race inférieure donc est celle qui ne comprend pas que l'art est inséparable de la vie.

Nier cette vérité, c'est s'identifier avec les vulgaires événements journaliers imprégnés de basses satisfactions matérielles, qui finissent par annihiler complètement le droit à la conquête du Beau, à la possession du milieu intellectuel.

Détruire le milieu, ou négliger d'en préparer un chez un peuple au début de sa formation, c'est la mort à courte échéance. Rien ne compte véritablement dans l'histoire d'une race, si ce n'est

l'ascendant que peuvent exercer les hommes sur sa destinée, par les productions de leur génie, par les chefs-d'œuvre qu'ils enfantent.

Un conquérant peut avoir une influence momentanée en raison des bouleversements qu'il suscite par la conquête; mais son nom tombe vite dans l'oubli, s'il ne sait rendre durable sa renommée, en introduisant chez les vaincus les raffinements d'une civilisation basée sur des données intellectuelles.

Il est bon de répéter encore avec Gautier: "Les événements passent et la beauté seule reste." Et si l'homme ne sait pas activer et perfectionner les dons rares que tout être porte en lui; s'il ne sait s'attacher qu'aux choses matérielles, dans l'unique espoir d'en tirer le plus de jouissances possibles, il finit par se confondre à la matière passagère et mortelle: rien ne subsistera de lui.

Il en est de même des peuples quelque minimes soient-ils dans la balance des civilisations. Leur rôle est de préparer l'avenir de leurs descendants par la recherche d'un idéal universellement consenti.

Rappelons-nous avec Saint-Simon que "l'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous; il est au devant, et dans la perfection de l'ordre social. Nos pères ne l'ont point vu sans doute, nos enfants y arriveront un jour; c'est à nous de leur frayer le chemin."

Donc, nous leur indiquerons la route, d'autant que nous entretiendrons en eux ce feu sacré, bienfaisant et inextinguible; car si la poésie est le langage spontané des peuples à leur berceau, selon Lamartine, elle est aussi celui de la vieillesse,

puisqu'elle accompagne l'homme à toutes les phases de la vie.

Elle rayonne dans tous les milieux incomplets sans elle ; et quoi que fassent nos civilisations positives, elle ne disparaîtra jamais de la surface du monde.

Race inférieure et condamnée d'avance, celle qui voudra l'arracher de son cœur. Elle aura le sort de ces déserts infinis dont les sables mouvants ne sauraient rien produire pour les générations futures, et sur lesquels on ne parviendra jamais à bâtir un édifice solide et durable, signe de la fragilité des choses que l'idéal n'a pas marquées du sceau de l'immortalité !

CHAPITRE XIII

Le Roman.

Dans le domaine du roman, il y a deux milieux : celui où le romancier naît, grandit, évolue physiquement, où il subit, en outre, des influences d'éducation, de développement intellectuel, autant d'accidents qu'il tient des réalités sensibles et qui sont du domaine commun ; et celui si vaste et si compliqué de l'observation psychologique, c'est-à-dire, des réalités invisibles et intelligibles et qui tiennent du domaine de l'analyse intérieure.

Le roman a donc besoin de ces deux milieux pour naître et se développer. Cependant, comme il échappe à toute définition, comme à tout empêchement, il peut se développer dans n'importe quel milieu ; mais encore, comme je le disais au cinquième chapitre, le roman comme l'art, doit être soumis à certaines conditions, à des dispositions particulières, à des procédés, ceux de l'école d'où il tire les éléments primordiaux, les données historiques d'un peuple ; c'est ce qu'on appelle la préparation générale dans le développement de la race, l'évolution matérielle qui s'opère en raison des progrès économiques et sociaux ; puis, il faut l'instrument indispensable au travail à accomplir, la technique du métier, enfin les moyens par lesquels tout romancier donnera une forme à ses idées et à ses conceptions. *

---

* Ch. V, Les Emmurés.

Ne l'avez-vous pas remarqué, d'ailleurs : Le roman apparaît chez les races parfaitement policées, ou quelquefois y existe à l'état rudimentaire. Certes, le roman existait déjà dans l'antiquité, puisqu'il se manifesta de tout temps, sous différentes formes ; mais l'antiquité, nous pouvons nous en rendre compte, ne nous en présente aucun modèle parfait. Le roman est donc plutôt d'invention moderne, tel qu'il nous le comprenons aujourd'hui avec tous les moyens dont il dispose si largement.

Car nous le savons encore, le roman n'a atteint au paroxysme de son perfectionnement qu'au XIXe siècle, chez les nations civilisées, par conséquent privilégiées, n'ayant plus rien à envier au passé qu'elles éclipsent de leur gloire.

Vu de près, le roman est complexe : il réfléchit et mesure sa marche sur celle de la civilisation, subissant ses fluctuations, ses altérations comme son développement. Il en est le miroir fidèle, et c'est pourquoi, dans la variété de ses transformations et dans ses nombreuses variations sans cesse juxtaposées, sans cesse renouvelées, le roman réunit tous les accidents de la vie, tous les événements constitutifs de l'histoire universelle.

Et pour arriver à sa perfection, — ayant débuté par la fantaisie, l'imagination, l'invraisemblance et la bizarrerie, — il passera par la Grèce, sera négligé par les Latins, pourtant civilisés, traversera le moyen-âge avec des idées chevaleresques, avec les Amadis, les Esplandians, les chevaliers de la Verte-Epée, les fées Nurgande, suffisant, nous apprend-on, à des peuples jeunes et naïfs, qui préfèrent le merveilleux, le surnaturel au bon sens et à la raison, précisément, parce

qu'à ces époques, on néglige complètement la connaissance subjective de l'être humain dont la révélation des secrètes pensées aurait probablement été regardée comme un signe de sorcellerie.

Même au dix-septième siècle, à peine pouvons-nous trouver un roman, " la Princesse de Clèves," dont nous pourrions dire, avec Taine, qu'il fut le plus beau roman du siècle, en " offrant aux yeux toutes les beautés;" mais, à part ce chef-d'œuvre aristocratique, nous sommes obligés de remonter presqu'immédiatement à Mme de Staël, à Chateaubriand et à Rousseau, pour nous convaincre que, efficacement, le roman prendra son véritable essor de ces grands facteurs de civilisation, du dernier surtout, car nous ne saurions nier la part gigantesque que l'auteur de la " Nouvelle Héloïse " mérite dans la constitution des sociétés modernes.

De cette date, on commence à apprendre, pour le réaliser assez complètement quelques années plus tard, combien l'œuvre du romancier exige d'élévation, demande l'appui de la philosophie expérimentale et de la sagesse, une véritable vision du réel, le style naturel et sans négligences, veut être piquante, imprévue quelquefois, pleine d'intérêt, si elle ne veut pas cotoyer l'ennui, abondante en saillis, en reliefs et en descriptions pittoresques, remplie de variété sans exagération, cherchant la vérité dans la passion enfin, si l'on en veut faire une réalité, puisqu'on est toujours porté à l'exagérer à son détriment.

Car il est d'habitude d'affranchir l'amour des conditions ordinaires de la vie et de l'élever jusqu'aux régions supérieures, afin de l'idéaliser, sans songer qu'il fait pourtant partie de la natu-

re humaine, qu'il s'ennoblit par son seul caractère, puisque l'amour véritable s'écarte de tout avilissement, tout en restant humain : c'est là son côté vraiment sublime.

Et où avons-nous trouvé la réalisation de ce programme ? A une époque où la civilisation, le milieu propice pouvaient nous fournir les types qui, sans doute, existaient aux siècles précédents, mais qu'une préparation imparfaite et de surface nous avait empêché de découvrir et de connaître parfaitement.

Si, disons-nous, le roman philosophique présente un caractère particulier, c'est qu'il porte presque toujours l'empreinte du tempérament et de la doctrine de l'auteur. Voltaire, Diderot et bien d'autres, en sont d'illustres exemples. Rousseau n'y échappe pas non plus, puisqu'à l'aide de sa puissante imagination, il nous prépare désormais à faire entrer la nature dans le roman, ce qui ouvre par là un champ infini à l'avenir. Après lui, le roman ne s'occupera plus seulement des milieux, il cherchera dans la profondeur de l'âme même toutes les variations secrètes de la vie, des sociétés, de leur mouvement, de la souffrance des hommes, comme de ses joies et de ses espérances. Il scrutera les consciences jusqu'à en démêler les fibres invisibles et jusqu'alors insoupçonnées. Progrès gigantesque auquel seule pouvait aspirer une civilisation ayant puisé dans le passé toutes les ressources de la science de l'âme humaine, et arrivée au terme de son développement complet.

Car, si je puis me servir d'une expression assez nouvelle, pour être le véritable romancier, il faut à ce dernier "l'instant historique," c'est-à-dire,

le milieu dans lequel il a fait l'inventaire des réalités sensibles, la connaissance parfaite des choses d'ici-bas et, en outre, des réalités invisibles et intelligibles, qui sont du domaine de l'analyse intérieure.

Nos premiers romanciers, je n'ai pas besoin de le dire, n'ont pas réalisé ces conditions. Vous relirez, pour vous en convaincre, les " Anciens Canadiens " d'Aubert de Gaspé, le " Jean Rivard " de Gérin-Lojoie, " Une de perdue, Deux de trouvées " de Boucher de Boucherville, et tous les autres de moindre importance. Ces romans marquent un certain effort et ne manquent pas de couleur locale; mais en les relisant, il me revient une loi fondamentale que M. Gustave Lanson nous explique.

Je m'empresse de la citer: " Reculer les réalités intérieures et intelligibles jusqu'à amener en pleine lumière les réalités sensibles, c'est sacrifier la profondeur de l'observation psychologique: le réaliste qui s'attache à garder aux choses extérieures tous les accidents de leur individualité, est forcé de se tenir aux vérités moyennes de la vie et de l'âme. Pour que ces peintures soient comprises, il faut que l'écrivain soutienne la particularité physique par la généralité morale. Il se contente d'utiliser les vérités acquises, et qui sont du domaine commun." *

D'un autre côté, ayant étendu bien loin son champ d'investigation, le roman, tel que l'on doit l'entendre, même dans le domaine des réalités sensibles, et mettant de côté pour l'instant la

---

* M. G. Lanson, Histoire de la Littérature.

psychologie analytique, doit encore savoir approfondir la nature dans tout ce qu'elle a de grandeur, de pittoresque, de pathétique; et, dans la composition des caractères et des mœurs, se pénétrer non seulement des paroles et des actes du milieu où il naît, mais des gestes de ceux qui le composent, de leur physionomie, de leur apparence physique. Enfin, il doit s'imprégner de toutes les choses extérieures par lesquelles l'homme se révèle.

Pour en arriver à ce but donc, il faut à l'écrivain la connaissance parfaite du milieu, afin de donner à son roman le souffle de vie.

Je dois ajouter qu'à l'époque même de nos premiers romanciers, le romantisme avait déjà formulé ses principes. Déjà il était passé aux "*thèses philosophiques, à l'autobiographie sentimentale,* aux *impressions pittoresques,* trois éléments ajoutés ou substitués à *la description des mœurs* et à *la psychologie analytique,* détruisant l'objectivité du roman pour ne laisser transparaître que l'individualité."*

C'était le triomphe du système de la personnalité. Alors, nous dit M. Lanson, "l'intelligence est tourmentée; il s'agit moins de jouir que de savoir. Mais si le romancier veut savoir, c'est pour agir. Etre, c'est être soi; la vertu, comme le bonheur, c'est de conserver, de concentrer, de cultiver le *moi;* il faut empêcher le monde extérieur de pénétrer ce *moi.*"

D'un autre côté, après le milieu propre au romancier et où il subit des influences d'éducation, de développement intellectuel, autant d'accidents

* M. G. Lanson, Histoire de la Littérature.

qu'il tient des réalités sensibles, il lui faut le champ encore inexploré de l'observation psychologique, c'est-à-dire des réalités invisibles et intelligibles qui tiennent du domaine de l'analyse de l'âme. Ces principes contiennent en eux-mêmes toute l'histoire du roman moderne.

Et nous arrivons au terme du développement philosophique du roman. Désormais, ayant tout approfondi, devenu apte à tout comprendre, à tout analyser, les conceptions esthétiques, comme les plus étranges élécubrations de l'esprit, il abordera les problèmes les plus abstraits comme les plus simples, subissant ainsi, pendant un siècle, toutes les transformations les plus extravagantes comme les plus savantes, et se prêtera à toutes les métamorphoses.

Alors, pour écrire le roman, ayant parcouru le champ si vaste des sentiments humains, ayant conduit dans le laboratoire de la vie des expériences scientifiques, des enquêtes sur les cas morbides de l'être, des inventaires sur les faits d'où il tire des lois qu'il proclame fondamentales et définitives, il en arrive à prendre une terrible responsabilité devant l'avenir. Car plus le romancier cherche à résoudre de problèmes souvent inextricables, plus il s'expose à des conséquences graves sur l'esprit des disciples qu'il a, ou dont il devra nécessairement s'entourer : car toute idée, quelle qu'elle soit, fait toujours des adeptes.

La grande question à se poser, — puisque nous sommes à une époque où le roman s'applique surtout à la description des mœurs et à la psychologie analytique, — c'est de nous demander si les mœurs agissent sur les idées ou, inversement, si les idées agissent sur les mœurs.

Le romancier, chez nous, comme ailleurs, doit-il, en ce sens, assumer une responsabilité ? Car, quoi qu'on en dise, il est un éducateur d'âmes, surtout s'il a réellement conscience du rôle qu'il est appelé à jouer dans ce genre universellement admis, comme un éducateur de toutes les classes de la société.

Si ses théories, souvent, paraissent bizarres, si elles créent des préjugés dangereux, si elles se manifestent par une sorte d'originalité quelquefois osée, il ne doit pas moins songer aux conséquences des idées qu'il développe comme à celles qu'il fait naître, lorsqu'elles *cachent, dissimulent ou faussent la vérité psychologique.*

Car, quoi qu'il fasse, le romancier risque toujours de faire des adeptes, dans le monde où il vit, se développe et évolue, comme je le disais plus haut.

Et cela emporte une responsabilité sans doute quant à l'avenir de la littérature, non seulement de son pays, mais souvent des siècles futurs, toujours en éveil et en quête de nouveautés.

Ne sera-t-il pas aussi responsable à un très haut degré du mouvement qu'il aura créé dans l'un ou l'autre champ d'action ?

Evidemment, parce que, dans l'intention du romancier, ses meilleures œuvres doivent porter la marque d'une action à accomplir pour le bien — artistique ou moral — de ses adeptes et pour le bénéfice des générations qui le liront.

Le romancier doit donc avoir un autre but que d'occuper ses loisirs. Il doit s'attacher avec toute sa conscience aux choses de la vie tant intérieure qu'extérieure; autrement, croirait-on, sa seule

ambition est de nous intéresser de sa seule personnalité, d'idées préconçues, de préjugés détestables et dangereux, mis bien au-dessous de la vérité qu'il s'obstine à dissimuler.

Et le danger naît du jour où, inconséquent avec lui-même, il répand des opinions mal comprises, ou voilées de sous-entendus, faussées ou dénaturées, et, inévitablement, mal appliquées par ses contemporains, ce dont il s'étonne le premier en voyant les désastres qu'elles sèment, sans évidemment qu'il en prenne la responsabilité, sous le prétexte qu'on en exagère la portée et qu'on en interprète faussement les intentions.

Le roman présente aussi un grave danger, à tout point de vue, lorsque, portant la marque d'une trop facile invention, ou les signes d'une originalité trop recherchée et qui s'éloigne de la vérité, jetant comme un voile sur les yeux du lecteur naïf, ce dernier se laisse leurrer par de fausses apparences, par le mirage de la fiction, par de vaines promesses enveloppées des lumières de l'illusion.

Combien distants, sommes-nous alors, de la subtilité psychologique, de la connaissance des mobiles cachés de toutes les actions humaines, de la pénétration du sujet traité, de la liaison des causes et des effets, de la description exacte des "états d'âmes," de la transformation lente et successive de ces états sous l'influence inévitable des accidents extérieurs, ou strictement intérieurs. Mais aussi, combien, pour en arriver à ce résultat, faut-il de préparation, de pénétration et de connaissance profonde de la nature humaine, que seule une longue expérience peut acquérir, si l'auteur dramatique ou le *romancier*

ne veulent pas trahir leur *propre personnalité,* souvent leurs propres *préjugés* basés sur leurs *croyances* et sur de *superstitieuses théories littéraires* ou *scientifiques.*

Et, en outre, le romancier, en raison de scrupules bien justifiés acquis par cette longue expérience, doit-il savoir interpréter avec mesure et prudence la valeur d'une spéculation philosophique ou scientifique, celle-là, par exemple, — pour n'en citer qu'une parmi les plus connues entre toutes, — qui nous propose de résoudre l'énigme des études géologiques et de l'histoire des civilisations, d'où nous voudrions tirer l'avenir de l'espèce humaine, problème indéfrichissable, basé sur des hypothèses, mais qui, depuis toujours, intéresse et passionne les esprits passés et futurs. Et je le répète, je ne cite ici que cet exemple, la discussion pouvant se prolonger trop loin pour le cadre restreint de cette étude. Qu'on me pardonne donc cette digression.

Je continue. Pour en arriver à un résultat humain, il faut éviter sans aucun doute, de détourner l'homme du rôle qu'il doit jouer ici-bas; et le romancier, dans la représentation qu'il fait des choses, doit comprendre que " l'art et la vie doivent être mêlés," selon Brunetière, " sous peide n'être plus, l'art qu'un badigeonnage, et la vie qu'une fonction de l'animalité."

Le roman, chez nous, comme valeur artistique et morale, et par le défaut d'indépendance qu'il n'a pas su acquérir, — quoique, selon Bacon, l'indépendance même constitue un témoignage de la force et de la dignité de notre être, — le roman dis-je, a-t-il toujours présenté une expression exacte et fidèle des passions qui nous agitent, de

nos vertus même, de nos vices, surtout; et a-t-il rendu les " traits inaltérables " de nos sociétés? Je ne le crois pas.

Il est inutile de répéter ici que le roman doit représenter la fiction, d'un côté, et la vérité, de l'autre.

Mais dans ces deux conditions du roman, nos romanciers ont-ils toujours offert à la raison la représentation fidèle de *ce qui est*, ou ont-ils su véritablement transporter les imaginations au delà des réalités visibles ? Je ne le crois pas encore.

La fiction a ses lois, comme la vérité psychologique est astreinte à de multiples conditions.

Nul chez nous ne s'est jamais retrempé, dans le roman, aux véritables sources de la nature et de la vérité.

Nous n'avons pas connu la satisfaction de retracer fidèlement les passions qui s'étalent autour de nous, parce que nous n'avons pas assez appris, à l'école de la vie, leurs variabilités et leur développement inévitable. Nous n'avons pas appris à mettre suffisamment en opposition les caractères humains qui constituent le petit monde où nous vivons; en un mot, nous avons manqué de préparation, car, que le roman soit fictif, ou qu'il tende à la vérité, il demande une préparation spéciale. Il n'est pas, quoi qu'on en dise, le fruit de l'improvisation.

Voyez Flaubert, le plus puissant des romanciers, peut-être de tous les temps, qui, à force d'être naturel, nous fait oublier l'effort de l'imagination et du travail. " Madame Bovary " et les romans types de Flaubert ne sont-ils pas sortis du cerveau de leur auteur après une longue

méditation dans laquelle s'est concentré le génie formidable et créateur du maître ?

Nous manquons donc de toute préparation essentielle à la création d'œuvres véritablement supérieures, parce que, je le répète, nous n'avons pas appris que " l'art est inséparable de la vie," et à pénétrer le secret des passions humaines qui restent comme le ressort de ce grand mouvement par lequel les êtres se meuvent dans un éternel recommencement, mais dont le voyage à travers l'existence est rempli d'accidents les plus divers et les plus imprévus.

Mais, précisément, parce qu'on sait que le roman, de tous les genres littéraires, est le moins soumis à des règles arrêtées, il doit néanmoins, pour être digne de ce nom, embrasser la connaissance universelle du cœur humain, c'est-à-dire que, par suite, il a besoin de connaître l'histoire entière de l'humanité, parce qu'elle est la source même des passions qui ont présidé au revirement des empires, au bouleversement des races, et ont travaillé sans interruption au bonheur ou au malheur des hommes.

Tout romancier consciencieux doit méditer et approfondir ces problèmes lorsqu'ils se présentent à son esprit. Et nulle théorie ne mérite qu'on l'expose, pour en sortir de l'incertitude ou du doute, puisque la première loi, la loi fondamentale, c'est l'intention bien arrêtée de chercher et de trouver la vérité qui, celle-là, ne saurait se plier au caprice d'un écrivain en quête de nouveauté ou d'originalité.

Ne nous illusionnons pas. Nous pourrions ensemble remonter ainsi jusqu'à une infinité de problèmes, de paradoxes, de théorèmes, de systèmes

philosophiques qui, disséqués selon le caprice d'une intelligence et d'une volonté, seraient propres à fausser les imaginations, à leur donner une mauvaise direction et, par conséquent, à créer des erreurs dont l'avenir porterait les funestes empreintes.

Et pour en revenir à l'idée que j'exprimais plus haut, puisqu'il s'agit ici d'un des éléments les plus importants du roman moderne, les mœurs agissent sur les idées, comme les idées sur les mœurs. C'est pourquoi, au point de vue tant littéraire que moral, le romancier, avant de s'aventurer dans l'étude de ces spéculations d'un ordre supérieur, doit songer aux conséquences peut-être funestes de ses observations philosophiques, quelles soient ou non désintéressées.

Et, dans le même ordre d'idée, si nous descendons aux problèmes sociaux ou aux cas absolument du domaine psychologique, le romancier ne devra jamais exploiter ses semblables au bénéfice de ses passions, de ses haines, de ses vengeances, ou, s'il crée des disciples, ne devra pas imposer la prédominence de ses idées par le triomphe de paradoxes ou de doctrines dont il n'est pas bien sûr qu'ils auront ou non une conséquence désastreuse sur les esprits, sur ceux de son siècle, et, peut-être, sur la destinée de son propre pays.

Et pour éviter tous ces dangers, il doit se préoccuper de plus en plus de l'observation des milieux, du milieu où il vit, d'en connaître subjectivement tous les caractères, le mouvement des pensées et des intentions, afin de n'être pas tenté d'en prêter aux hommes qui n'entreraient pas dans leurs vues, ce qui les feraient, à nos yeux, se détourner du véritable but à atteindre.

Il ressort donc de toute cette investigation que nous aurions pu pousser très loin ensemble, une vérité pour le bien de tous nos romanciers canadiens anciens et futurs.

L'homme remplit l'œuvre de sa vie du passé dont il a tout reçu et de l'avenir dont il doit se préoccuper à tous les instants. Il doit être *excepté* et *séparé* de la nature, mais, s'il reste insociable, il corrompt l'instinct de la nature humaine. De plus, il serait malséant de toujours en vouloir faire une sorte de demi-dieu exempt des contacts terrestres, et sanctifié sans cesse, sous le prétexte qu'il travaille à éviter le mal, pour retomber quand même. Mais nous le savons par expérience: si l'homme doit être séparé de la nature, il ne doit pas non plus se dépouiller de sa personnalité humaine.

Ne faut-il pas apprendre à le connaître tel qu'il fut créé et non tel qu'il aurait dû être, au cours de son long voyage à travers les siècles ? Le connaître complètement, c'est pousser l'enquête psychologique jusqu'aux fibres les plus secrètes de son âme; sans cela, le roman s'éloignerait de plus en plus de la vérité; or, nous ne sommes plus à ces temps des croyances au merveilleux, aux récits invraisemblables où l'on se contentait du " roman en surface." L'expérience des siècles nous a aussi appris à nous défier du romancier ne se servant de l'être humain qu'autant qu'il peut satisfaire ses opinions, ses préjugés, le prétendu triomphe d'une cause favorable à ses croyances. Avant d'être un objet de parade et d'étude superficielle, l'homme est un être de passion. Le rendre esclave de nos propres idées, aux fins qu'on se propose, c'est le priver de sa liberté, c'est le tromper sur sa propre valeur.

Comme conclusion, pour nous rendre bien compte que nos romanciers les plus connus n'ont pas mis en œuvre les principes exposés plus haut, relisons avec circonspection "Pour la Patrie" de Tardivel, lorsque nous connaissons l'esprit intransigeant de son auteur; parcourons tour à tour le "Charles Guérin" de Pierre J. O. Chauveau, le "Jean Rivard" de Antoine Gérin-Lajoie, et quelques autres romans. J'en excepterai, à quelques points de vue, le "Claude Paysan" de M. Ernest Choquet, "l'Oublié" et "l'Angeline de Montbrun" de Mademoiselle Laure Conan, et peut-être Joseph Marmette dans quelques parties de son "François de Bienville."

Mais quoi qu'il en soit, toujours hantés par la préoccupation de placer en regard les réalités sensibles, tous nos romanciers négligent trop les observations psychologiques, c'est-à-dire, les réalités intérieures de l'âme. Cette grave omission les porte à être superficiels, presque toujours vains.

Et ceci se produit chez eux par suite d'une sorte de pudeur innée, ou provenant de leur éducation première qui leur fait pousser le scrupule jusqu'à négliger même les lois les plus indispensables à l'étude du cœur humain, et sans lesquelles le roman a plutôt l'apparence d'un guignol où s'étalent, grotesques et ridicules, des pantins maquillés, aux gestes faux, inintelligents, et qu'un fil invisible fait mouvoir à volonté.

En refusant ou en négligeant, par préjugé ou par un avertissement de sa conscience, de chercher la vérité, le romancier s'expose à dénaturer le roman. Certes, il est beau de vouloir sans cesse rehausser l'homme jusqu'à essayer d'en

faire un être de perfection ; mais combien n'est-il pas plus utile et plus profitable d'en montrer toutes les imperfections, tout en cherchant à les corriger ?

Non qu'il faille étaler la misère ou les crimes humains à la manière de Zola, par exemple, qui, sous le prétexte de se réclamer d'un Claude Bernard, et en quête d'expériences physiopsychologiques, inventera des faits d'où sortira une loi prétendue nécessaire et indispensable, ou supposera des cas sociologiques monstrueux, faisant voir le mal dans toute son horreur, dans l'intention de poser des hypothèses plus ou moins arbitraires. Mais quoi que nous en disions, le cœur humain, sous toutes les zones de la terre, reste quand même en proie aux mêmes angoisses, aux mêmes doutes, aux mêmes souffrances morales. Selon le milieu où il se développe, il éprouve à un même ou à un degré différent tous ces sentiments ; mais il les éprouve à certaines phases de sa vie.

Le romancier doit éviter de répéter sans cesse les thèmes ultra-optimistes où il ne sait montrer l'homme qu'en perfection, ceci faisant voir l'humanité tel qu'elle doit ou devrait être,mais non telle qu'elle est ou qu'elle sera toujours.

Pour écrire un roman, il faut vivre en contact avec la nature et avec l'homme. Dans l'une, il faut puiser ses impressions, connaître les aspects d'un pays, des scènes rustiques, des paysages idylliques, réaliser les types sans les déformer, sans leur enlever leur naturel. Et pour cela, il faut de l'imagination, de la sensibilité, du rêve, de l'enthousiasme parfois, saisir le détail et l'ensemble d'un tableau, en sentir l'âme, en mesurer le

contour, en deviner la forme sans trop y introduire de symbolisme obscur, lui donner toutes les teintes, y faire passer toute la variété des couleurs; enfin, il faut au romancier se fondre en quelque sorte avec son sujet.

Dans l'autre, on ne demande pas aux romanciers, comme dit Brunetière, — puisque l'humanité n'est pas toujours belle à voir, — " de la déguiser, de la masquer, de l'altérer pour la peindre, ni seulement de faire un choix parmi les spectacles que la réalité leur propose. Mais on les prie de se souvenir que, sans perdre jusqu'à sa raison d'être, leur art ne saurait se séparer d'avec la vie." Et je me plais à le répéter ici, pour l'édification de nos romanciers futurs.

---

* F. Brunetière, Questions de critiques.

CHAPITRE XIV

Le Journalisme.

Si on lit les manifestes nourris de l'enthousiasme d'une époque déjà lointaine, mais remplis de souvenirs restés chers à tant de points de vue, le journalisme, chez nous, et non sans raison, se définit par un aphorisme applicable d'ailleurs à tous les peuples civilisés : " L'information triomphe au détriment de l'invention littéraire."

Donc, le journalisme vraiment littéraire, et appliqué aux choses spirituelles, tend à disparaître de plus en plus, devant la réclame gigantesque, effrénée, dont les colonnes des grands quotidiens font leur première nourriture, leur premier ornement.

Je lis dans les journaux du Canada, vers le commencement du XIXe siècle, des proclamations enflammées comme celles-ci :

Dans le " Canadien : " " Liberté de la presse. Exprimer ses sentiments sur les actes publics. Défendre la langue française." Dans le " Courrier de Québec " : " Défense de la langue française, recherches historiques, littéraires en général, événements politiques, libre discussion sur tous les sujets." Dans le " Spectateur " et " l'Abeille Canadienne " : " S'occuper d'agriculture, branche essentielle du progrès d'une nation, défense de la langue, de la littérature." Et enfin, dans " l'Encyclopédie " : "Publier en langue française une feuille représentant les intérêts des

arts, des lettres et des sciences, liberté et lutte pour la conservation de la langue française."

Quoi qu'il en soit, et malgré toutes ces belles et brillantes promesses dont le journalisme prit la responsabilité depuis cent cinquante ans, mais nullement réalisées, il s'est, comme malgré lui, jeté dans la tourmente politique, oublieux des engagements passés, entraîné par les événements, ballotté de parties en parties, ne parvenant jamais à rester le maître absolu de ses actes et de ses gestes, suivant les ondoiements de l'histoire, les fluctuations des divers gouvernements.

Jetons en passant un regard sur le milieu social et politique où notre journalisme s'est développé.

Dans ce XIXe siècle, le Canada français et anglais tire sa physionomie de la prédominance de deux partis, de l'un sur l'autre, agissant tous deux par intermittence; de l'empire des intérêts matériels de ces deux partis sur les intérêts des idées; de la politique enfin, — dans le sens vulgaire du mot, — ayant joué le rôle le plus considérable dans notre histoire nationale.

Et à tous les conflits sanglants ou modérés, suscités par un état particulier des esprits depuis cent cinquante ans, viennent se mêler les luttes religieuses, d'éducation, les questions bilingues, inévitables dans un pays comme le nôtre, autant de questions vitales restées l'aliment indispensable du journalisme, cas particuliers et de toute actualité, facteurs de nombreuses polémiques qui ont absorbé les esprits et les cœurs, au point de faire de tous ces problèmes complexes, souvent inextricables, le tourment de tous les instants de notre vie nationale, tant il est vrai

qu'ils s'attaquaient à l'existence de deux peuples en antagonisme et de toutes les traditions d'un passé fait de sacrifices.

L'acte d'Union de 1842, semble-t-il, nous a préparés à toutes ces luttes. Nous l'étions, par la force des événements depuis 1763. La tribune et le journalisme furent le tremplin de l'éternelle discussion du problème des races vivant en commun, problème inquiétant, — même de nos jours, —rempli de plus en plus d'incertitude après tant de tergiversations séculaires, pourtant puériles à bien des points de vue, et sans résultats pratiques, la plupart du temps, bien au contraire, depuis la cession du pays à l'Angleterre, ayant rallumé à des époques diverses d'innombrables haines mal éteintes et des ressentiments non justifiés, dans un pays où deux peuples sont appelés à vivre au moins en confraternité, quoique d'aspirations différentes.

L'acte de l'Amérique Britannique du Nord n'a pas dû sa sanction et son application au seul prestige des politiques et de la ténacité légendaire des défenseurs de nos droits. Le journalisme y eut sa très grande part, peut-être la plus importante; nous devons ici l'en louer sans réserve, car, derrière le rêve humanitaire soigneusement caressé alors, apparaît, dans une apothéose, le triomphe de la plus noble des causes inscrite à toutes les pages de notre histoire.

Oh! ces temps où le journalisme était indépendant de toute spéculation, où il savait fièrement placer sa puissance au-dessus des vulgaires transactions et des intérêts matériels! Oh! les époques — qui ne sont pas revenues — où l'on excluait l'agiotage, où, pour la défense des idées

généreuses, on bataillait sans peur et sans reproche, où les choses de l'art n'étaient pas mises au dernier plan, où l'instinct vénal était dénoncé sans merci! O passé d'idéal!

Paul-Louis Courier disait avec beaucoup de bon sens: "Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner; laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir, étroite obligation de quiconque a une pensée, de la produire et de la mettre au jour pour le bien commun; car si votre pensée est bonne, on en profite; mauvaise, on la corrige, et l'on en profite encore. Mais l'abus?... Sottise que ce mot; car ceux qui l'ont inventé, ce sont ceux qui vraiment abusent de la presse, en imprimant ce qu'ils veulent, trompant, calomniant et empêchant de répondre."

C'est bien cela. Ces pensées s'appliqueront à toutes les époques modernes de notre journalisme, sans en excepter une seule.

Le journalisme devient un obstacle à bien des intelligences, si les circonstances le font échoir entre les mains d'hommes politiques aveuglés par le triomphe de leur parti, s'ils ne travaillent pas à l'avancement de leurs propres intérêts, ou à l'assouvissement d'une vengeance longtemps préparée.

Danger surtout, parce que, puissants, déterminés, obstinés, et maîtres d'une arme invincible, l'argent, ces conducteurs d'hommes peuvent détourner l'opinion publique de sa véritable voie, lorsqu'ils ne tuent pas quelquefois des réputations fondées, peut-être des gloires nationales.

La puissance du journal est en raison des appétits toujours grandissants et des influences

souvent désastreuses exercées sur les événements les plus terre-à-terre, comme sur les destinées d'un peuple.

Et sa domination ne s'arrête pas seulement aux choses publiques ou privées, elle s'applique encore à chercher la solution des problèmes spéculatifs de la philosophie, de la science; elle s'attaque aux problèmes esthétiques, à l'art, à la littérature dont elle dirige le mouvement quelquefois, hélas! selon le caprice de meneurs intéressés et sans vergogne.

Dans notre pays, on peut se poser bien des questions relativement à la puissance incontestable du journal. Y gouverne-t-il l'opinion publique et jouit-il de certaines libertés ?

Sans vouloir entrer dans le domaine purement politique dont les controverses suscitent souvent chez nous des haines inextinguibles, le journalisme mérite-t-il réellement, depuis un demi-siècle, de s'intituler le défenseur de nos droits publics ?

D'abord, pour défendre certaines opinions, il faut être convaincu de leur valeur intrinsèque, et, en outre, les partager entièrement. Il faut être bien convaincu des résultats immédiats qu'elles pourront apporter dans l'application, et qu'elles ne sont pas déjà des instruments dangereux entre les mains d'agioteurs éhontés qui les ont fait servir, selon une conscience malléable et peu scrupuleuse, à des fins interlopes à l'abri de toute impunité.

On se permettrait bien de qualifier de journaliste honnête celui qui, partageant les idées politiques d'un parti, après les avoir envisagées sous le côté le plus profitable à l'intérêt public,

mettra au service de cette cause, considérée comme digne de la plus minutieuse attention, la meilleure part de son talent et de sa conscience de libre citoyen.

Mais auriez-vous la même admiration pour ce journalisme sans âme qui, n'ayant pas d'opinions à exprimer, se pliera aux exigences d'un parti au pouvoir; vendra ses influences, moyennant certains privilèges et certains patronages, sans regarder aux conséquences futures d'un pareil pacte, et sans se demander quels désastres pourra occasionner un tel contrat illicite avec des consciences achetées au prix de l'or?

Que sortira-t-il d'un semblable dévergondage ?

Il arrivera ceci: Le peuple naïf et bonasse, presque toujours facile à convaincre, se sentant le besoin d'être renseigné, et voulant saisir le vrai côté des problèmes politiques, mais sans éducation suffisante pour arriver à se débrouiller dans ce dédale des charabias parlementaires, se laissera leurrer. Il donnera alors une fausse interprétation aux événements intentionnellement défigurés, et s'aventurera dans des conclusions presque toujours dangereuses et périlleuses pour des esprits peu habitués à discerner et à penser. Quoi que nous en disions, du reste, certain journalisme en est arrivé, en ces temps de tourmente et de versatilité, à rester avec acharnement l'esclave d'une faction, d'une collectivité, le jouet momentané d'ambitieux sans mesure, la proie d'accapareurs méprisables, qui veulent faire servir à leurs fins le peuple qu'ils dédaignent la plupart du temps, et qu'une influence perverse, mais inévitable, ne manque pas d'aveugler eux-mêmes et de tromper misérablement.

Immanquablement alors, le journalisme périclite, finit par ne plus agir sur l'esprit populaire; et l'on s'aperçoit bientôt que, faible et indécis, il devient le pantin grimaçant mu à volonté par une main invisible.

Pour reprendre ma pensée sous une autre forme, remarquons ce fait : L'expansion surhumaine de la presse en général, les appétits grossiers n'ont plus de borne. Le journaliste devient l'esclave du péculat, sans regarder aux résultats du travail journalier dont il n'est souvent redevable à personne, ou gratte-papier empêché d'imprimer ses propres opinions et se contentant de recommencer tous les jours l'article imposé, payé et destiné à tomber demain dans l'oubli, sans laisser de trace, si ce n'est le mal semé au hasard de la route.

Car il en sème par négligence, par dépit, la plupart du temps, par inadvertance, par omission et par calcul.

Ayant eu jadis de fortes ambitions littéraires, — et souvent justifiées, puisque le journalisme foisonne de talents véritables ayant rêvé d'écrire des œuvres de réelle valeur, — il se voit maintenant, après bien des tâtonnements et des indécisions, relégué à l'entre-sol d'une rédaction souvent boîteuse, soumis à des besognes humiliantes, à des compromissions, à des contacts odieusement prosaïques, qui se dressent comme un défi aux nobles aspirations, aux illusions qu'il n'a cessé de garder et d'entretenir jusque dans sa vieillesse.

Et toute sa vie s'écoule ainsi à compromettre son talent, à s'anéantir devant l'insuffisance besogneuse de ses chefs, devant l'hiérarchie, devant

l'ingratitude. Il en éprouve une profonde tristesse, mêlée quelquefois de résignation philosophique, mais souvent troublée par une rage sourde qu'il tourne, par dépit justifié, contre d'anciens confrères plus favorisés par les circonstances et pouvant se livrer à des travaux exclusivement artistiques.

Il se sert alors de sa plume, indécise et tremblante, pour louanger à outrance des médiocrités, s'il a conservé dee amitiés, car il a le cœur bon de l'ami qui veut " rendre service ", ou pour abattre sans merci des œuvres qui n'a même pas lues, suprême vengeance contre l'infortune où le sort l'a plongé.

Mais disons-le en passant : il ne faut pas attribuer cet état déplorable des choses qu'à ce pauvre journaliste ; on doit plutôt s'en prendre au milieu où il vit, à cette époque tourmentée, emportée comme dans un tourbillon, où l'on s'agite comme sur un perpétuel volcan, à ce siècle où, devant le souci de faire mousser un petit produit commercial aux quatre coins de la terre, et par la toute-puissance de l'or, on n'hésite pas à sacrifier les pures productions de l'intelligence reléguées aux noirs carrefours des colonnes où nul ne les lit plus, enfouies et perdues qu'elles restent dans le fatras insignifiant, mais rémunérateur, des grandes réclames à l'américaine.

Bien peu de nos journalistes ont conservé l'indépendance de leurs opinions. Quelques-uns cependant furent épris de liberté. Arthur Buies fut de ceux-là : je ne pourrais le passer sous silence. Chroniqueur nourri de transcendance, Buies prophétisait à l'exemple de ses maîtres français.

Né journaliste, il déplorait la pénurie du journalisme, et, toute sa vie, il s'insurgea contre l'esprit peu littéraire de nos quotidiens remplis, jour par jour, d'insuffisantes et prétentieuses petites chroniques, étalant de vieilles rubriques, et privés de véritable critique littéraire.

Il proteste surtout contre l'habitude de vouloir briller par des boutades de mauvais goût, contre la prétention des sous-Faguet que le hasard dirige et qui font se pâmer d'aise les badauds de l'enthousiasme.

Il déplore l'incompétence à distinguer les poêmes de nos meilleurs poètes et la promiscuité déshonorante qu'on leur impose si, par hasard, on les imprime sans erreurs typographiques, ce qui arrive assez rarement. Mais ce qui l'exaspère davantage, c'est que généralement, le journal nous présente, sous forme de miroitement, la verroterie de quelques poêmes incohérents et soufflés, ou quelques sonnets à facettes sur un événement sans intérêt et que " monsieur tout le monde " a défloré sans pudeur.

Buies s'est évertué à faire comprendre à ses nombreux lecteurs que la presse est supérieure, d'autant qu'elle possède de fortes qualités littéraires.

Or, selon lui, pourrait-on prétendre, chez nous, que nos journalistes apportent à leurs quotidiens autant d'esprit, de verve et de clarté que dans la moindre feuille d'une province française, par exemple ? Ont-ils le sens véritable de leur mission sociale et intellectuelle? Improvisés, la plupart du temps, les journalistes, nous dit Buies, ignorent leur métier, parce qu'ils manquent d'une

forte culture, de cette culture dont le journalisme doit faire une véritable tradition.

Ils fabriquent un article comme ils fabriqueraient des meubles à bon marché, des robes, des machines agricoles ou des articles de camelotte.

Ont-ils seulement la conviction bien arrêtée qu'ils doivent être la pensée agissante et efficace, factrice de tant de responsabilités devant les contemporains, et surtout pour l'avenir de la race, si l'on conclut que leurs opinions s'infiltrent dans le cœur du peuple et qu'elles font souvent école, même sous le cachet de la fausseté, de l'imbécillité et de l'ignorance?

N'est-ce pas lamentable? La critique théâtrale — d'autant qu'il s'agit de l'interprétation du répertoire français, depuis une vingtaine d'années, — n'est-elle pas devenue d'une valeur marchande attribuée au plus fort enchérisseur et façonnée au désir des directeurs de théâtres? Toujours, inévitablement, la pièce interprétée, souvent par des comparses ou par des acteurs de complaisance, doit quand même nous apparaître comme le plus pur chef-d'œuvre et jouée par des artistes irréprochables, le journal ne manquant jamais d'employer, pour les louer, des formules conventionnelles, vides de sens et de vérité.

Et quant à la critique, à proprement parler, elle se pare de diatribes ou de ternes sermons sur la beauté, sur l'art, et son but est souvent d'abaisser des écrivains pleins de belles promesses pour l'avenir, — si elle ne les passe pas sous silence intentionnellement, — au bénéfice d'écrivains d'aucun mérite, ou de rimailleurs boursoufflés, sans aucune notion de rythme, de mesure et de culture littéraire.

Enfin, comme conclusion, on croirait souvent que le journal semble mobiliser dans ses colonnes toutes les médiocrités besogneuses pour nous démontrer, une fois de plus, qu'en essayant de se tromper lui-même sur le travail journalier qui l'avilit, il finit par leurrer le lecteur sur le véritable rôle du journalisme, dans un pays où il devrait être surtout d'une qualité hautement littéraire et intellectuel.

Voilà ce que pensait Arthur Buies et ce qu'il a souvent exprimé dans ses chroniques, dispersées aux quatre vents de sa vie aventureuse, mais qui restent, pour la postérité, dans leur ensemble, un des meilleurs arguments, un des plus vigoureux enseignement que nous ait transmis la génération précédente par la voix de son plus talentueux moraliste caché sous le manteau d'un prêtre de Dodone.

Car, dans un autre ordre d'idées, Buies est le digne successeur d'Etienne Parent, journaliste de la première heure, et qui représente à lui seul la pensée d'un peuple à sa formation.

Mais je poursuis.

Dans ce pays comme dans bien d'autres, d'ailleurs, les journalistes de la qualité de Buies sont assez rares.

Nous voyons souvent des jeunes gens, frais émoulus des classiques, se trouvant une vocation, devenir les esclaves volontaires de la copie, alors qu'ils avaient espéré, en même temps, décrocher la gloire, dans l'exercice d'un métier jamais complètement appris, mais devenu pour ces pauvres ratés, et pendant toute leur vie, un triste fardeau, pour en arriver, en dernier ressort, à ne plus compter sur la piètre rémunération qu'ils reçoi-

vent, misérables reclus, pauvres sacrifiés, avortés de la littérature, qu'un meilleur sort eut orientés vers une destinée peut-être brillante.

Le journalisme, croyaient-ils, devait leur apporter le bien-être et la joie si consolante des satisfactions intellectuelles ; ils n'ont réussi qu'à publier avec effort quelques essais boiteux, à l'insu de leurs supérieurs dont les préoccupations journalières ne sauraient s'éloigner des contingences humaines et des intérêts matériels. Aussi, ces abandonnés finissent-ils par considérer le travail quotidien comme une source d'ennui perpétuel, comme une tâche expédiée sans complaisance, recommencée le lendemain. Bientôt, ils n'auront plus rien à broder d'intéressant sur le canevas rude et monotone de l'information, de la nouvelle à sensation, du renseignement obtenu souvent par adresse ou par ruse.

Et, avec tout cela, emportés dans le mouvement perpétuel, car on les oblige à faire vite et grand, dans le bruit assourdissant des machines et des solliciteurs de réclames, ils jettent sur le papier des bribes d'idées jamais digérées, n'ayant pas le temps de peser, de juger, de conclure, pressés par l'heure fugitive, forcés par les circonstances à servir à un public avide et grossier une pâture littéraire ne devant laisser, sans doute, aucune impression durable, imaginant avec effort des articles jamais signés et inévitablement voués à l'oubli.

Voilà le sort de la plupart des journalistes au commencement de ce XXe siècle de progrès.

Mais remarquez-le : je ne veux parler ici que des plumes brisées à ce perpétuel recommen-

cement du travail journalier et appartenant quand même à la véritable lignée des journalistes nés.

Nous pourrions nous arrêter ensemble aux bas fonds du journalisme, à celui dont la pitoyable mission est de rechercher le scandale à sensation, les potins venimeux, les commérages empoisonnés, substituant les anecdotes de la rue aux crimes passionnels, aux viols révoltants, aux chantages éhontés ! Que deviennent alors les intérêts vitaux du moment? Que deviennent les œuvres de l'esprit et le développement littéraire et artistique d'une race, entre les mains de pareils faiseurs ! Mais passons.

En jetant les yeux sur notre société contemporaine, nous pourrions nous demander à ce propos combien de feuilles existent chez nous exclusivement consacrées aux choses de la littérature.

Avons-nous réellement tenu nos promesses dans l'exécution du programme que j'indiquais plus haut, en parlant du " Courrier de Québec ", du " Canadien ", du " Spectateur " et des autres ? Il ne faut pas cependant l'oublier : nous avons eu des mouvements, des idées, des groupes à défendre. Nous entendons dire tous les jours: A quoi bon, nous avons trop peu d'écrivains; nous nous engourdissons dans le silence du cabinet, c'est pourquoi si peu d'œuvres voient le jour.

A qui la faute ? L'humble poète, victime de l'apathie, est relégué depuis longtemps au banc du mépris et regardé comme un être à part, comme un objet de luxe, comme un phénomène inutile à la société,—ironie du sort !—et dont on ne sait pas que, le plus souvent, dévoué à son art,

il cache avec soin sa honte, sa douleur et sa misère. Lui croiriez-vous, par hasard, le courage de se défendre lui-même avec ses propres moyens, et d'affronter ce public indifférent, alors qu'il se sent méprisé et abandonné? Qui donc pourrait le sauver de l'effroyable abandon, ce survivant perdu sur un radeau de la Méduse, si ce n'est le journal, cette unique puissance capable de contrôler l'opinion publique ? Mais pensera-t-il vraiment à sauver le pauvre agonisant du naufrage où il sombre? En a-t-il le temps?

Et les groupes ? Si, par hasard, une idée germe dans un cerveau enthousiaste, que fait-on pour la perpétuer ?

Ah ! combien il est difficile de distraire le journaliste contemporain de ses précieux instants uniquement employés au souci de l'augmentation des ressources nécessaires aux tirages fabuleux ! Oserait-on compromettre l'existence financière d'un quotidien, sous le fallacieux prétexte d'arrêter l'attention du public sur le mouvement d'une pensée dont personne ne songera demain ?

Autant le cosmopolitisme nous sera funeste, autant la concurrence turbulente des journaux à prime, le nombre des tirages rapides au bénéfice des réclames commerciales, l'envahissement des colonnes par un reportage avide de satisfaire la curiosité passagère du public, seront une pierre d'achoppement à la littérature de l'heure présente, lui feront subir une dépression croissante et l'arrêteront dans sa marche ascendante.

En réalité nous vivons dans une époque bien étrange. Depuis un quart de siècle à peu près, vous le savez, la pensée universelle tend de plus

en plus à se simplifier. L'électricité et la mé canique appliquées sont en train de supplanter la tradition.

L'art musical s'est transformé et vulgarisé un des premiers au moyen du disque phonographique. L'âme des Beethoven, des Mozart, des Chopin et de tous les grands maîtres, ne rend plus les mêmes accents. On tente de faire l'éducation populaire en substituant la facile interprétation mécanique des chefs-d'œuvre de la musique universelle à l'interprétation orchestrale ou personnelle. Et lorsqu'on entend se dérouler, dans un vertige, un disque phonographique, avec ses sons rauques, criards et accompagnés de grincements déplorables, on a l'impression d'entendre moudre un produit du commerce. Immédiatement, l'enchantement disparaît, et l'inspiration géniale ainsi dénaturée, nous laisse au cœur comme une sorte de déception, comme une sorte de regret.

Au théâtre, que n'est-il pas arrivé ?

Le cinéma voudrait supplanter l'influence de cinq cents ans de représentations illustres dont l'écho, et sous l'inspiration des maîtres de la pensée, a fait se dérouler toutes les péripéties de l'âme humaine,tous les grands problèmes de la psychologie, toute l'histoire universelle, toutes les traditions, toutes les funambulesques extravagances, et la comédie de la vie, enfin. Quel rêve absurde ! Pressés de vivre vite, nous avons de même le désir de penser rapidement. Une représentation cinématographique fait dérouler devant nos yeux, durant deux heures et demi, trois ou quatre drames et autant de comédies mimés par des acteurs déplorables, le plus sou-

vent, par des clowns et des pitres recevant des salaires enviés des rois même.

Un pareil spectacle n'entame pas beaucoup notre budget, mais cela ne nous orne pas non plus l'intelligence. Des faiseurs de scénarios se sont chargés de nous traduire par le geste le chef-d'œuvre d'un grand poète. Le dialogue disparaissant, toute intention psychologique en est exclue de ce fait. L'armature, le squelette du roman ou du drame seuls subsistent. L'échafaudage en est boîteux, car on y pousse le cynisme jusqu'à en changer l'intrigue et les personnages, selon le plaisir d'un directeur impitoyable. Puis, il faut plaire aux yeux, bien plus qu'à l'esprit. Il faut de l'émotion factice, du mouvement, toutes les sensations matérielles, enfin. Et on en arrive, par le décor naturel ou truqué, tellement luxueux, qu'il entraîne une dépense d'un quart de million, à nous procurer des illusions, à nous faire revivre des faits au détriment de la vérité scientifique, historique et souvent esthétique. Voilà ! Et pour compléter cette nomenclature, puisque nous en sommes au journalisme, il est devenu, disons-le, en certain lieu, le cinématographe ou le phonographe, si vous voulez, des faits journaliers. Il néglige les intérêts intellectuels, mais fait se dérouler, en de nombreuses colonnes, le plus d'événements sensationnels possible, afin de frapper davantage les imaginations maladives. Les tares de la société, les crimes, les laideurs y passsent tour à tour, sans égard à la morale. Les spéculations véreuses, les scandales des sociétés, les compromissions éhontées s'y étalent à l'aise. Ce panorama des plaies humaines nous apparaît alors

comme un cataclysme, nous laissant la douloureuse impression d'assister au triomphe du vice sur la vertu, et nous apercevons le monde abdiquant tout idéal, et s'aventurant, poussé comme par un ressort fatal, vers une déplorable et mystérieuse destinée.

Mais je m'arrête ici et je conclus.

Uu principe dit que, sans le droit d'exprimer librement sa pensée, sous condition de ne pas outre-passer ses droits, il n'y a pas de liberté, il n'y aura jamais de liberté. Il faut s'expliquer. Les agissements d'un gouvernement ne doivent pas être seulement l'occasion de débats parlementaires; le rôle du peuple est de les peser, de les discuter, d'en connaître la portée; mais encore, pour en arriver à ce résultat, faut-il en laisser la libre discussion à des hommes méprisant toute intention vénale, ne cherchant pas, sous l'empire d'une pression latente, à tromper le peuple et à l'induire en erreur.

En conscience, nous devons jeter l'anathème à la face de ces ignobles besogneux, se servant de la littérature comme accessoir, abusant de la liberté de la presse dans un but inavouable, servant leurs ambitions effrénées avant les intérêts et le bien-être du peuple qui, d'ailleurs, la plupart du temps, les méprise en silence.

Mais doit-on, par suite de l'abus révoltant d'une liberté, condamner sans réserve tous ceux qui en jouissent ?

Si on le considère comme le porte-voix indispensable des justes revendications populaires, il est de toute importance de mettre ce pouvoir d'exprimer l'opinion du peuple entre les mains d'agents dignes à tous points de vue d'assumer

une telle responsabilité. Le pouvoir établi ne doit donc pas agir directement sur le journalisme; au contraire, le journal doit répandre librement et honnêtement ses lumières, en vue d'éclairer la foule sur ses intérêts les plus en jeu. L'avenir d'une nation doit la rendre l'esclave du bon droit; et si la puissance de l'or s'affirme de plus en plus, à une époque de surexcitations matérielles, comme conclusion, la presse ne doit jamais se faire la complice des agioteurs effrénés, dont le rôle odieux est de juger la valeur d'une race à sa prédominance financière dans le monde.

Si le journalisme devient la créature d'un parti, il perd sa liberté et devient le monopole au bénéfice souvent d'exploiteurs peu scrupuleux des moyens employés au triomphe de leur cause.

On pourrait entendre encore par liberté, nous dirait-on, la représentation de l'opinion générale d'une nation, le devoir de défendre sans arrière-pensée les nobles aspirations longtemps caressées, la ferme volonté de sauvegarder les intérêts nationaux.

Il est ceci à considérer: Si nous sommes encore, chez nous, éloignés de ces résultats, c'est que le journalisme, s'il n'est pas l'instrument reconnu du pouvoir, craint le pouvoir considéré comme la seule puissance capable de le réduire au silence. Ce n'est plus jouir alors de la liberté.

Mais n'exagère-t-il pas quand même? Si la liberté lui vient d'un droit acquis par des siècles de luttes, aucune volonté ici-bas ne devrait l'empêcher d'en profiter. Dans le cas contraire, il n'a plus pleinement conscience de sa force incalculable, de ses privilèges et de sa mission.

Un fait plus grave se présente encore: S'il n'est pas convaincu de jouir d'une liberté sans entrave; s'il se croit l'esclave nécessaire de l'opinion des partis; si, enfin, il perd de son autorité sous l'empire d'une fausse crainte, de menaces ou de compromissions, il n'y a plus alors de liberté pour personne; car le peuple, dans ses justes revendications, ne peut plus conquérir la vraie liberté à laquelle il aspire, sans l'appui de la presse nous apparaissant comme l'arme la plus puissante et la plus indispensable à la conquête de toutes les libertés humaines.

Le jour où nous en arriverons à comprendre ces vérités, le journalisme redeviendra l'écho de toutes les âmes destinées à jouer un rôle prépondérant au milieu d'une race policée et ivre elle-même de liberté.

CHAPITRE XV

Les Ecoles, les Groupes, la jeune Génération.

L'idée de former des groupes, des écoles même, est venue de cette apathie du public et des journaux à l'égard des jeunes écrivains. Elle est née aussi de la souffrance des poètes qui, à une certaine époque, celle d'avant 1895, par exemple, se sentaient isolés dans une société uniquement attentive aux préoccupations utilitaires. Tout autour d'eux semblait peser comme la lourdeur du désert et l'immensité du vide. Rien ne vibrait plus. L'enthousiasme ne gonflait plus les poitrines : tout milieu manquait de lyrisme. On y respirait le prosaïsme bourgeois, la vie cotoyait la banalité et l'ennui.

Les vétérans de la littérature se mouraient de langueur, dans la monotonie du déjà vu : ils avaient accroché leur lyre à quelque borne du chemin. L'idéal et la beauté avaient établi leur domicile ailleurs. L'avenir se dessinait plein d'indécision et l'on se demandait si jamais notre littérature aurait son prêtre de Dodone.

Cependant, le grand public, sans s'en bien demander la raison, par un sentiment de patriotisme mal compris, se réveillait subitement une fois l'an et restait tout ébaubi devant quelques baillements poétiques dont il ne pesait pas la portée, d'ailleurs, mais suffisamment pétris de

lieux communs et d'ennui, pour le replonger bien vite dans une bienveillante torpeur.

Mais cela recommençait l'année suivante, avec le même effet. Et lorsqu'on avait relégué au placard le drapeau symbolique, après l'avoir promené par les rues encombrées de badauds et de philistins, lorsqu'on avait écouté une dizaine d'élucubrations chaotiques et chanté une hymne soi-disant patriotique sur les sept notes de la gamme, tout rentrait une fois de plus dans un respectueux silence.

Et si, par hasard, quelque oreille avisée prêtait attention à ces discours faits sur commande, on éprouvait comme une sorte de malaise d'entendre ainsi triturer la belle langue française. Si nous avions conservé beaucoup d'illusions, — il nous était alors donné de le constater, — nous en étions arrivés, en même temps, à un degré d'insignifiance systématique, rarement égalée, même par nos primitifs. De jour en jour, loin de fortifier nos intelligences, nous étions sur le point de nous diminuer à nos propres yeux: il fallait réagir, il en était temps.

Un bon nombre de journaux se fondèrent. Malgré des promesses jamais complètement réalisées, — et pour cause, — même à l'époque déjà lointaine des Bibeau, des Parent et des autres, on avait eu l'idée de créer "L'Opinion publique," périodique où toute une pléiade affirmait des idées vraiment dignes d'un meilleur sort, dont l'écho eut une répercussion sur la jeunesse d'alors et dont la génération présente n'a pas cessé de se souvenir. De grands quotidiens, après "La Minerve", de célèbre mémoire, vinrent ajouter une note personnelle et quelques promesses de ré-

génération artistique; car, à cette époque, on semblait encore croire aux illusions d'art, au relèvement des intelligences par la création de mouvements littéraires. Il se fit alors comme un travail profond dans l'âme de la jeunesse; et l'on put s'attendre un instant à une réaction bienfaisante chez nos littérateurs.

Cependant, la génération restée attachée au romantisme de la dernière heure, avait presque dédaigné ce cri de ralliement. Seuls, les noms de Lamartine, de Hugo, de Chateaubriand, de Musset, flattaient les prédilections de l'époque. Barbier, Leconte de Liste, Baudelaire, de Banville, Barbey d'Aurevilly, les parnassiens, les romanciers, Balzac, Flaubert, par leur hardiesse, semblaient effrayer les consciences timorées. Les théories de ces novateurs, théories regardées comme subversives et tendancieuses, surprenaient par leur esthétique. L'impassibilité des uns étonnait, la subjectivité des autres portait atteinte à l'individualité égoïste de l'ancienne école; la morbide exaltation d'un Baudelaire scandalisait, tandis que la préciosité fantaisiste de Banville faisait un peu sourire. On se demandait comment tout ce XIXe siècle devait finir.

Mais subitement, apparut une génération nouvelle s'écriant: Il faut des groupes, il faut des écoles littéraires. Il n'y a "plus d'écoles littéraires, mais des manifestations individuelles", proclamaient d'autres avec Charles Morice, un décadent. On disait encore: Toute la jeunesse de l'avenir devra se réunir dans une même fraternité d'art, mais conservant son caractère intrinsèque, son originalité propre, se partageant entre divers courants, les uns appelant les in-

fluences parnassiennes, les autres, les formules symbolistes, d'un symbolisme mêlé de traditionalisme, et s'acheminant vers la synthèse des grandes écoles, tant ils aspiraient à exprimer — sublime ambition — toute la gamme des sentiments humains dont ils voulaient parcourir l'infinité des nuances, par l'emploi de tous les procédés du grand art et de l'esthétique.

Ainsi pénétra chez nous, et dans sa splendeur, la France de la deuxième moitié du XIXe siècle.

L'importation des œuvres de l'esprit ne présente plus les difficultés rencontrées par les anciens. Les livres se colportent, les bibliothèques s'ornent de chefs-d'œuvre les plus variés, la jeunesse s'inspire de la pensée universelle, des spéculations scientifiques et philosophiques, comme de la poésie manifestée selon les tendances les plus variées, les plus étranges, les plus sublimes, pour en arriver à entendre les accords de toutes les lyres vibrant aux quatre aires de l'espace et du temps.

Il faudra créer des groupes, des écoles, ai-je dit.

Car l'histoire des idées, soumise à tant de perturbations, à tant de vicissitudes, dépend de l'école dont les luttes,d'époque en époque, représentent l'effort pour la libre expansion de l'art, source infinie de progrès dans le milieu où il se développe.

Il me revient encore cette pensée de M. Etienne Lamy que je rappelais au début de ce livre: " L'individu, écrit-il, s'il vivait isolé, succomberait sous les coups hostiles des êtres et des choses ". Vivant en société, il apprend à avoir conscience de sa force, à fortifier sa volonté et

son intelligence. La fréquentation des hommes les lui fait étudier et comprendre. Leur commerce lui révèle leurs qualités et leurs défauts. En leur prenant ce qu'ils ont de meilleur ou de pire, il s'applique à les surpasser en bien ou en mal, par orgueil, par esprit de combat, une loi lui prescrivant de lutter sans cesse; car il y a l'antagonisme des individualités comme il y a l'émulation des races. Je crois avoir exposé cette théorie plus haut.

Il en est de même en littérature. Un grand génie place sa nation au premier rang au point de vue intellectuel: il ne soutient pas son prestige en tant que nation. Il faut à cette dernière la collaboration des forces collectives dont elle a besoin pour se maintenir. Réunir toutes les pensées, toutes les aspirations, quoique disparates et souvent en antagonisme, voilà son rôle. De cette agglomération des idées surgira la lumière. Tel sera aussi le sort de l'école où se rencontrent toutes les intellectualités pour le plus grand bien de l'existence nationale d'un peuple.

L'accomplissement de cette tâche demande une force surnaturelle; et, dans sa définition, l'école présente, au cours de sa formation, des difficultés que seuls les peuples arrivés à un très haut degré de civilisation savent écarter et vaincre. Nous n'en saurions douter. Cependant, il vint une époque, chez nous, où l'on discuta gravement ces vérités d'un ordre supérieur. Et ce ne fut, certes pas, l'effet du hasard. Après bien des tâtonnements, des esprits enthousiastes se sont rencontrés, littérateurs nés d'hier, ayant acquis un fonds d'idées communes qu'ils opposèrent à l'apathie et à l'indifférence dont on les entourait.

Tous étant armés pour la lutte, ils voulurent établir un courant, à un moment où notre littérature se mourait d'inanition, sans toutefois imposer aucun principe, aucune doctrine. Ils s'érigèrent cependant en ennemis jurés de l'inertie déprimante: ils avaient une revanche à prendre en préparant une rénovation des idées.

Pour venger dignement le passé, un nouveau mouvement s'imposait. Pour cela, de nouvelles œuvres devaient naître, des courants en sens contraire devaient entrer en lutte; il fallait susciter de l'antagonisme, de l'émulation enfin, mais sans s'écarter de la saine raison. Tout intérêt matériel devait être banni: car là où l'intérêt domine, toute impartialité disparaît.

Cette nouvelle génération allait créer une ère intellectuelle dégagée des entraves du passé, et acquérir le droit de tracer visiblement une ligne de démarcation, de lancer, si l'on peut dire, une proclamation de principes.

Le public, toujours disposé à bénéficier des spectacles gratuits où sa responsabilité n'est pas engagée, mais qui sait prendre sa part de bénéfices offerts, le public, dis-je, parut accueillir avec assez de suspicion ce mouvement, car un semblant de mystère entourait ces audacieux dont la voix réveillait brusquement sa torpeur. Et puis, il s'avouait depuis longtemps très satisfait de la situation. Dans cet état de somnambulisme où il se complaisait, il avait abdiqué toute ambition. Que venait-on troubler sa béatitude? N'avait-on pas osé proclamer, d'ailleurs: "Les fleurs sacrées des bords de la Seine que nous voulons cultiver ici, ont à souffrir de la neige et des grands vents; pourtant, si elles

sont chétives, l'espèce en est bonne...elle s'acclimatera...nous verrons à ce qu'elles ne meurent pas. " *

Il y avait, certes, dans ces paroles, non plus une promesse, mais un serment. Celui qui les prononçait avait l'air de s'écrier: j'ai dit. Et cela suffisait, cela ne demandait pas de réplique.

Les incrédules et les boursoufflés, dont le sourire est une opinion chez nous, finirent cependant par ouvrir les yeux. Quelques-uns s'extasièrent, sans encore pourtant trop se prononcer. Il fallait attendre le résultat, disait-on; il fallait non des promesses, mais des œuvres: les grands écrivains ne s'improvisent pas.

D'un autre côté, une évolution dans notre littérature ne prendrait-elle pas une réelle apparence de révolution, se disaient-ils, pleins de défiance ? Or, une révolution, c'est la lutte ouverte contre des principes établis, contre les traditions, contre la tradition !... Horreur !... Allait-on s'attaquer aux formes traditionnelles ? On avait osé parler de réaction contre des formes surrannées de l'ancien régime, de poésie renouvelée: cela flairait l'insoumission et la révolte.

Que devait-on attendre, d'ailleurs, de jeunes esprits se réclamant d'Alfred de Vigny, un athée, de Leconte de Lisle, un panthéiste, de Baudelaire, un vicieux morbide, et de Verlaine, un intoxiqué de corps et d'esprit? Quels résultats devrait apporter une pareille fréquentation ? N'essayait-on pas de nous mystifier, n'affichait-on pas une prétention outrée dont les conséquences devaient aboutir à un misérable avortement ?

---

* Charles Gill. Préface aux "Soirées du Château de Ramsay."

Puis, le public, devenu subitement docile et sérieux, attendit. Pendant dix ou quinze ans, des œuvres surgirent. Il y apparaissait les manifestations les plus opposées, les plus contradictoires en apparence, les plus indépendantes. Animés cependant par l'ambition d'atteindre un même rêve, tous ces poètes luttaient d'émulation, sans cependant, dans leurs relations journalières, subir l'influence les uns des autres, précisément parce qu'elle venait d'ailleurs. Liés par un même sentiment de fraternité littéraire, ils affichaient le culte de leur indépendance intellectuelle : ils se communiquaient bien leurs pensées, mais tous, sans exception, restaient maîtres de leur inspiration. Chacun exaltait son art à sa façon : il régnait une parfaite indépendance des esprits.

Car ils avaient fait un beau rêve et s'écriaient :

La mauvaise tradition, celle que nous devons répudier, c'est de trop longtemps s'attacher à des formes invariables dans le milieu où nous vivons. Certes, il y a des traditions respectables, reliques précieuses et touchantes, mais il ne nous faut pas l'oublier non plus : toutes les pensées, tous les rêves, créés par l'imagination, expriment le rythme ininterrompu de la vie en marche dont les palpitations sont sans cesse un commencement et un recommencement. L'instant, l'heure, les saisons sont fugitifs ; le temps s'enfuit, mais il est bon d'en saisir le reflet, afin d'en fixer l'image indécise, car il passe et ne reviendra plus. A lui seul, il nous fait songer, parce qu'éphémère, aux choses éternelles, aux lois inflexibles, lois secrètes dont l'impénétrabilité emporte notre curiosité au delà du réel et des fragilités humaines.

En se faisant ces réflexions, la jeune génération avait l'ardent désir de vivre, de communiquer son goût de la vie, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir. Elle rêvait d'une existence durable pour l'œuvre conçue dans l'enthousiasme, et pour l'école qu'elle voyait survivre à toutes les indifférences, à toutes les vicissitudes.

C'est pourquoi, s'écartant de la tradition, elle voulait faire de son projet une réalité vivante ; et pour la survivance de sa pensée, emportée sur l'aile du temps inexorable, elle voulait la fixer à jamais en des livres immortels, afin de la sauver des coups de l'inflexible oubli. O noble ambition !

Mais allait-elle se réaliser ?

Hélas ! combien d'œuvres, dans notre pays, enfantées dans la douleur, ne lit-on pas aujourd'hui, et qui sont reléguées dans la poussière des bibliothèques !

Nous comprenons généralement la littérature comme un passe-temps, mais non comme un moyen de s'instruire. On achète le livre comme un objet de luxe dont on a l'envie subite, et qu'après avoir porté quelques jours, on enfouit sans pitié au fond du tiroir aux souvenirs. A quoi sert alors tout l'effort d'un travail de plusieurs années, ayant pris le meilleur de vous-même, si ce n'est la satisfaction personnelle d'avoir plané au-dessus des vulgarités. La plupart de vos amis vous diront-ils même vous avoir lu, et les journaux parleront-ils de votre œuvre, si ce n'est que pour en faire une critique superficielle que personne ne remarquera et qu'on osera même pas signer d'un nom responsable ?

En outre, l'engouement du public pour les groupes, les écoles et les manifestations artistiques, ne va guère généralement au delà de l'attention du moment. Peu préparé à la discussion des idées, comme des systèmes, il ne voit le littérature qu'en surface. Il n'en fait pas, comme dirait M. Gustave Lanson, " un instrument de culture intérieure. "

Ah ! s'il comprenait ces paroles du critique qui nous dit : " C'est par la littérature que passent à travers les sociétés tous les grands courants philosophiques, qui déterminent les progrès ou du moins les changements sociaux ; c'est elle qui entretient dans les âmes, autrement déprimées par la nécessité de vivre et submergées par les préoccupations matérielles, l'inquiétude des hautes questions qui dominent la vie et lui donne sens ou fin."

Si, d'un autre côté, il ne se rend pas compte de ces vérités, c'est, qu'en ce pays, on a toujours faussé l'enseignement des lettres. Il se réduit à une chronologie de faits, à un amas de dates auxquelles on attache intentionnellement une importance superficielle, sans remonter aux sources, sans déterminer les conséquences, sans tirer de conclusions logiques.

En Amérique, le savoir positif est la base de toute institution, de tout progrès : de là l'erreur. Les préoccupations utilitaires ont éloigné les esprits des études littéraires. Toutes les jouissances d'un ordre supérieur cèdent la place au désir de posséder matériellement. La science doit fournir des satisfactions — le plus vite possible et le plus abondamment — que les lettres ne procurent qu'en pensée, flatter davantage les

passions toujours grandissants. Le sensualisme a triomphé du spiritualisme ; car, quoi qu'on en dise, les peuples se sont toujours partagés entre ces deux doctrines en constant antagonisme, depuis le jour où furent fondées les écoles. Mais le premier devait l'emporter sur le second. Dans toutes sociétés en formation, pressées de vivre et de jouir sans réserve des choses substantielles qui apparaissent comme indispensables à leur mouvement, le sensualisme l'emporte. C'est pourquoi, les écoles, les groupes, les mouvements artistiques ne peuvent et n'ont pas vécu longtemps chez nous. On les admire à leur début, mais on ne leur procure pas les moyens de survivre. L'indifférence et l'oubli les tuent, comme ils isolent les personnalités et enrayent les œuvres. Dans ce siècle, l'empire des trusts l'emporte toujours sur le groupement des intelligences, sur les spéculations spirituelles : le triomphe de la matière a porté un coup, sinon fatal, du moins préjudiciable à l'éclosion des écoles littéraires.

Cependant, et quoi qu'il en soit, l'apathie n'a pas tué l'idée de survivance chez nous.

Depuis vingt ans, nous assistons, sinon à une renaissance complète, du moins, au réveil de toute une pléiade pour qui l'école n'est certes pas étrangère, quoi qu'en disent certains esprits avides d'indépendance, forts d'une volonté de vivre drapés dans leur orgueil, et isolés, par scrupule de conscience ou par crainte d'une autorité supérieure, ou restés attachés à des principes qu'ils craignent de froisser par tout contact extérieur.

Et je le dis sans réserve, tout en m'associant moi-même à la joie d'en appartenir : Il faut saluer

cette génération qui nous a donné les Gill, les Désaulniers, les Ferland, les Nelligan, les Bussières, les Régnier, les Doucet, les Lozeau, les Beauregard, les Morin,les Chopin, les Gallèze, les Dreux, les Jules Tremblay, toute une pléiade, unique dans notre histoire littéraire, et que nous étudierons plus tard avec plus d'attention. Et plus près de nous, il faut rappeler des noms dignes de ceux de leurs aînés, dont les œuvres pleines de promesses portent la marque de talents personnels imposant leur autorité. Il faut saluer, parmi les plus jeunes, M. Alphonse Désilet, l'auteur de " Mon Pays, mes Amours ". Ecoutez-le s'écrier, dans un bel élan d'enthousiasme ".

" La majesté du fleuve a fait battre ton cœur,
Riverain de l'eau calme où se mire l'érable,
Et, bien qu'on ait un jour, avec un ris moqueur,
Méprisé ton amour profond, invulnérable,
La majesté du fleuve a fait battre ton cœur."

" La majesté du sol éveille ton courage,
Semeur des blés sacrés d'où sortira le pain,
Tu n'auras point courbé ton front devant l'orage,
Fier tenant de la terre où germe le bon grain.
La majesté du sol éveille ton courage."

Il faut saluer Mademoiselle Blanche Lamontagne, la tendre poétesse gaspésienne, dont les rythmes souples et enveloppants, nous apprennent à contempler la transparence des choses de la belle nature pleine du mystère que nous inspire les visions grandioses de notre patrie canadienne.

Il faut saluer M. Guy De LaHaye, cet étrange poète des " Phases ", dont la noble ambition est

d'évoquer des symboles mystérieux, et dont l'âme se complait à vivre dans l'indécis, dans l'irréel, pays privilégié que n'habite pas le vulgaire.

Avec M. Marcel Dugas dont la critique originale et si juste, nous fait croire, sérieusement cette fois, que ce genre, négligé jusqu'ici, a définitivement pénétré dans notre domaine littéraire, nous entrons dans une nouvelle phase. Ce prosateur impressionniste est aussi doublé d'un poète dont on a dit " que, patient comme les orfèvres du moyen-âge, il donne à sa phrase une beauté particulière en lui créant une âme, et dont la valeur artistique sera consacrée par la critique de l'avenir." Les vrais esthètes, les véritables artistes, ne méconnaissent pas son étoile: elle brille d'un pur éclat dans le firmament de nos lettres canadiennes.

Il faut saluer Madeleine dont la langue souple sait allier à une prose variée et savante toutes les qualités d'une âme éprise des beautés discrètes du monde mobile, et qui, sans étalage de fausse modestie, se complaît en même temps dans les sphères d'une pensée hautaine et remplie de noblesse.

Il faut saluer Mde Circé-Côté dont le talent ferme et sûr, nous rappelle l'ampleur et la majesté d'une Mde de Staël transplantée sur les bords du Saint-Laurent, et dont l'âpre volonté de gravir les cimes, a placé cet écrivain de la meilleure qualité bien au-dessus des vulgaires préjugés et des basses côteries.

Il faut saluer aussi M. Edouard Montpetit, évocateur de divins symboles, facteur de grandes idées et de la plus pure essence des âmes convaincues.

Ce travailleur de la pensée a toujours cru à la nécessité des écoles, et alla puiser aux véritables sources la lumière qu'il sait si largement et si brillamment communiquer à ses jeunes contemporains.

Il aura eu ce mérite, inestimable chez nous, et à l'époque agitée où nous vivons, d'apporter avec ses rêves d'un si large essor, la fermeté dans l'action et de prêcher le bon exemple, — non dans le désert, comme tant de ses devanciers, — de prophétiser avec une si grande lucidité sur nos survivances, parce que ses paroles enveloppantes, imprégnées du sens de l'avenir, s'imposent sans effort et pénètrent l'âme de toute une race.

Mais je m'arrête ici et je me permets de conclure sur la nécessité des écoles.

Si nous ouvrons les pages de l'histoire des peuples, nous le constatons, les écoles littéraires ont toujours existé. Si on en excepte les chefs-d'œuvres nés de l'imagination spontanément, sans le secours d'aucun contact, sans aucun modèle, tous les siècles ont eu, à un moment donné, une agglomération de poètes ou d'écrivains, ne poursuivant peut-être pas le même rêve d'art, mais réunis par un pensée d'idéal et de beauté artistique. Ceux-là ont rassemblé leurs efforts pour le triomphe de leurs idées, et grandi, aux yeux du monde, le prestige de leur patrie commune.

Aucun pays depuis l'antiquité ne s'en est défendu.

Depuis Athènes jusqu'à Rome, depuis le début du moyen-âge jusqu'à la Renaissance italienne et française, depuis Malherbes jusqu'aux classiques, depuis le retour à l'art grec avec Chénier, jusqu'au romantisme, jusqu'aux par-

nassiens, jusqu'aux symbolistes, jusqu'aux impressionnistes, les derniers venus, sans oublier les écoles étrangères ou composites, si vous voulez bien les appeler ainsi, toutes les races de la terre ont compris que, de ces groupes, de ces écoles, dont les aspirations souvent disparates, ambitionnant un même but: la perfection de la beauté dans l'art, sont nés la plupart des grands chefs-d'œuvre dont s'enorgueillit l'humanité.

Cependant, toutes ces écoles, tous ces groupes, ont eu un point de contact, de cohésion. La longue et majestueuse suite des œuvres humaines, en se déroulant, les lient par une affinité mystérieuse, car aucune d'elles ne peut se dire indépendante l'une de l'autre, et leur parenté spirituelle s'explique encore par une sorte de nécessité psychologique, dont les causes se perdent dans la nuit des temps.

Jules Simon a beaucoup parlé de "l'Ecole". Il en a discuté avec passion. L'école, il le comprenait, est indispensable à la conservation des traditions littéraires d'un pays. Comme conclusion, la prospérité financière d'un peuple ne suffit pas à sa grandeur et à son existence. Il faut avant tout posséder un élément de durée plus solide et moins exposé aux destructions passagères. Il disait: "La loi humaine est le progrès; tout progrès a pour principe la volonté humaine et l'intelligence humaine. Fortifier la volonté, développer l'intelligence, c'est d'abord accomplir un progrès, et c'est de plus rendre possibles, faciles, nécessaires tous les progrès ultérieurs. Le peuple qui a les meilleures écoles, est le premier peuple; s'il ne l'est pas aujourd'hui, il le sera demain."

Jules Simon parlait ici de l'importance de l'enseignement, mais il faut se persuader qu'il avait en vue les écoles de toutes les catégories, de toutes les nuances.

Si elle est d'ordre spéculatif, soit en philosophie, soit au point de vue de l'art, sans regarder au but à atteindre, l'école nous met devant les yeux les principes sur lesquels l'homme doit s'appuyer, alors qu'il s'agit de la direction de ses idées.

Les questions littéraires consistent à pénétrer toutes les branches du savoir humain, philosophie, psychologie,morale, poésie et religion ; l'école, elle, a le droit et le devoir de déterminer et de classer les relations nécessaires et utiles entre les hommes, au point de vue de la pensée et de son influence sur l'avenir des races.

Elle est appelée à tracer la bonne voie aux intelligences en formation, aux œuvres naissantes, au langage comme aux bonnes manières.

C'est là son principal caractère. Mais une grande qualité la distingue particulièrement : elle doit être d'abord complètement détachée de toute passion où pourrait dominer le moindre intérêt passager, elle nous apparait libre de tout lien matériel ; en un mot, nous la voudrions d'essence spirituelle.

Si elles sont anciennes autant que les littératures, toutes préoccupées qu'elles doivent être des inventions géniales et utiles aux nations, à l'époque où elles vivent, les écoles suivent le progrès de la civilisation. Et si l'on en conclut à l'infériorité des évolutions littéraires, comparativement aux mouvements scientifiques ; si l'on attribue plutôt un caractère de légèreté à la lit-

térature, elle n'a pas moins donné, de tout temps, — et nous devons le reconnaître,—l'impulsion à la science, en l'éclairant sur les faits naturels dont la compréhension lui est indispensable pour arriver au résultat à obtenir, au but à atteindre.

D'ailleurs, il nous serait inutile d'aller au delà de cette vérité. La littérature, disons-nous, ne fut pas étrangère à la formation des sociétés dont tous les systèmes et les idées se transmettent aux générations futures : ce ne sont pas là paroles de poètes et d'illuminés.

Et si, comme chez nous, elle ne produit pas, au début, des œuvres tout à fait remarquables, elle coordonne quand même les faits, les soumet à l'examen d'esprits plus avertis dont la préscience et l'intuition sauront tirer des conséquences et des bienfaits pour l'avenir.

C'est en comparant la littérature d'un peuple à celles des races les plus policées et les plus anciennes qu'on lui assigne sa véritable place dans le monde intellectuel.

En créant des groupes, des écoles, chez nous, nous aurons au moins compris ce fait : Dès qu'un peuple possède les nécessités de la vie, je veux dire, dès qu'il acquiert une indépendance matérielle suffisante, dès qu'il peut avoir le temps de discourir sur les beautés de la nature, et de se livrer aux méditations propres à élever son âme vers l'infini, dès cet instant, il peut aspirer à la vraie civilisation.

Car, nous avons beau dire, un peuple ne doit pas rester éternellement à l'état de formation. A un moment donné, il ambitionne de plus hautes jouissances qui sont du domaine des émotions esthétiques.

Par l'école, il s'assure les moyens de se débarrasser davantage des entraves qui le retiennent à la terre.

Délivrer sa pensée des liens terrestres, c'est un pas de plus vers la perfection, but suprême de l'humanité toute entière.

CHAPITRE XVI

De quoi Demain sera-t-il fait ?

De quoi demain sera-t-il fait ?

Si nous avons suivi le mouvement de la pensée contemporaine; si nous avons vu le romantisme briser avec le classicisme; si le Parnasse s'est lassé de la théorie de la pensée personnelle et subjective; et, dans le sens contraire, si plus tard, la jeunesse s'est éloignée de toute subjectivité et de toute impersonnalité, c'est qu'elle voulait retrouver dans le rythme, cet éternel mouvement des grandes artères de la vie, le recommencement de toutes choses dans la nature qui doit nous apparaître comme " une image mobile " et non condamnée à des lois fixes.

Car enfin, en art, comme en littérature, tout est soumis à cette loi de recommencement et de perpétuelle évolution. Par elle, on est arrivé à " rendre la langue poétique plus individuelle, ou à l'affranchir de toutes les lois générales qui tendaient à uniformiser l'expression, à imposer à la pensée d'un seul le verbe de tous." *

Il nous faut bien l'admettre: En poésie, la liberté individuelle prend d'elle-même son essor vers les choses éternelles, dédaigne de revêtir la forme matérielle, mais recherche l'impression, l'indécis, la fluidité, le sens de ce qui se volatilise, vibre harmonieusement, et s'applique à rendre toute la gamme des couleurs et des sons.

---

* M. G. Lanson, Histoire de la Littérature.

C'est pourquoi, dès le début de ce XXe siècle, bien que l'évolution accomplie prenne une apparence plus précise en poésie que dans tous les autres genres littéraires mille fois remaniés, tous les critiques, tous les prophètes de l'art, en sont à se demander : De quoi demain sera-t-il fait ? Et dans la succession de toutes les écoles d'hier et d'aujourd'hui, en donnant le coup de grâce aux vieilles formules, pour les remplacer par de nouvelles, la jeune génération veut rendre possible l'éclosion d'une grande poésie qui ne sera ni la répétition de la poésie d'hier, ni de la poésie d'avant-hier. Mais quelle sera cette poésie de demain et de quoi sera-t-elle faite ?

Reviendra-t-on aux formules antiques ?

Car on sait combien ce retour à la simplicité, à la pureté, à la blancheur des lignes, a déjà attiré des poètes tout à fait dignes de ce nom.

Devrait-on ajouter foi à cette prophétie bien propre à rassurer, et remplie de grandes promesses, surtout lorsqu'on nous annonçait que, de la diversité des écoles et des manifestes, une sorte de traditionnalisme dans la technique dominera la poésie de demain, rehaussant l'inspiration jusqu'à vouloir faire la synthèse du romantisme, du naturalisme et du symbolisme, dans le but d'embrasser tous les mouvements de la vie et de l'humanité toute entière, d'en fouiller l'âme et ses nombreux secrets, et de formuler hautement toutes les aspirations des sociétés modernes ?

Ces belles promesses, dis-je, faites avant la guerre, étaient pleines de généreuse intention et peut-être réalisables, à une heure où la paix universelle semblait régner sur la terre.

Elles étaient toutes de poésie et d'espoir. Elles exprimaient tout un programme renfermant l'avenir de l'humanité, parce qu'elles cachaient en elles non seulement les conditions, mais le secret du bonheur dont elles cherchaient l'origine bien au delà des aspirations terrestres.

Mais, hélas ! par un revirement gigantesque, par un cataclysme comme l'humanité n'en vit jamais, nous sommes brusquement ramenés à nous-même et mis en présence d'une réalité si monstrueuse et si inattendue, que jamais l'imagination n'en avait pu concevoir de semblable, même dans ses plus fantastiques rêveries.

Oui, nous sommes en présence d'une réalité.

Mais écoutez pourtant Charles Morice, un poète les yeux tournés vers la littérature de tout à l'heure, lorsqu'il prophétise sur le sort de la poésie future: " Il faut un retour à l'originelle simplicité, dit-il. Ce retour à la simplicité, c'est tout l'art." Et remarquez bien les paroles suivantes:

" Le génie consiste — comme l'Amour et comme la Mort — à dégager des accidents, des habitudes, des préjugés, des conventions et de toutes les contingences, l'élément d'éternité, et d'unité qui luit, au-delà des apparences, au fond de toute essence humaine * " Et il ajoute encore :

" Il viendra un jour où naîtra une grande époque nouvelle et dernière, et, comme l'analyse en avait détourné les arts, la synthèse va rendre

* C. Morice, Littérature de Tout à l'Heure.

l'art à la primitive et centrale Unité :"* Or, quelle est cette primitive et centrale Unité dont parle Charles Morice, si ce n'est la réunion de toutes les puissances humaines par un retour à la divine fraternité des pensées comme à celle des âmes pour la régénération de l'humanité? C'est bien à l'heure présente qu'il nous faut méditer ces paroles.

Peut-on s'empêcher de réfléchir gravement en entendant aussi Sully-Prudhomme s'écrier : " L'amour avec toutes les passions dont il est le ressort, demeure le dernier occupant de l'inspiration poétique, comme il en a été le premier. Je ne m'en étonne ni ne m'en plains. Ce qui n'est pas l'amour n'arrive jamais à remplir entièrement le cœur, et la poésie est le soupir du cœur qui déborde ".

De quoi devrait être fait demain, si ce n'est de l'application de ces belles paroles pleines de mansuétude et de tendresse humaine ?

En parlant de la jeunesse contemporaine d'avant la guerre, dont les tendances au mysticisme se précisaient visiblement, tout en voulant ramener l'équilibre en littérature par les qualités de clarté, d'élégance ou de netteté, Brunetière se demandait si cette même génération devait en arriver, en fin de compte, à " conclure l'obligation d'imiter la nature et la vie avec le droit de l'interpréter." * Mais il ne répond pas catégoriquement; il est encore incertain, tout en admettant " que l'art et la vie doivent être mêlés, sous peine de n'être plus, l'art qu'un badinage,

---

* Idem.

* Brunetière, Questions de critique.

et la vie qu'une fonction de l'animalité." Et il ajoute avec intention : " Il faut que l'imitation de la nature et de la vie, trop souvent faite par nos naturalistes, auteurs dramatiques, romanciers, poètes même,—dans un esprit d'orgueil et d'ironie, le soit au contraire dans un esprit d'indulgence, pour ne pas dire de charité." Paroles pleines de sens encore pour l'avenir, mais dont cependant, à l'heure actuelle, nous ne nous permettrions pas de trop commenter la portée, devant l'incertitude du moment et l'énigmatique demain, devant le fait que, s'il existe encore ici-bas une fraternité, elle n'est pas le cri de la conscience universelle.

De quoi demain sera-t-il fait ?

La guerre actuelle, nous n'en pouvons douter, apportera de profondes modifications dans le domaine de la littérature. Une génération nouvelle va surgir de tout ce revirement des choses. Il faut l'admettre aussi : Les sociétés vont subir des transformations comme nous n'en n'avons pas vues depuis l'antiquité grecque ou latine, qui restent des exemples bien modestes, comparés au cataclysme du siècle présent. Nous verrons, sans aucun doute, la poésie devenir plus grave, plus mesurée, plus remplie de sa haute et noble mission, ayant acquis de l'âge, faite d'expérience et de sacrifice. Après l'apaisement de la formidable tempête, elle redeviendra plus profondement philosophique. Les événements, uniques dans l'histoire du monde, et que nous aurons vécus, nous feront comprendre notre rôle pour l'après-guerre, rôle plein d'activité dans un avenir de production intense.

Il est un fait reconnu : Le pangermanisme a vu un obstacle grandiose dans les lumières du passé. Tous les chefs-d'œuvre, orgueil et triomphe des races latines, étaient devenus comme une cause d'affaiblissement de sa puissance à travers le monde. Il fallait saper et détruire les siècles écoulés, sans en laisser aucun souvenir, si ce n'est celui d'époques finies et passées de mode. Par la suppression systématique des mouvements artistiques, des livres, des écrits accusateurs, de tout ce passé maudit, enfin, la réalisation de son rêve apparaissait pleine de grandeur et de force. Vainqueurs, les Germains devaient effacer jusqu'au dernier vestige du génie latin.

D'après eux, la grande épopée moderne doit aider à dénaturer les faits, à un tel point, qu'on en arrivera, à brève échéance, à faire oublier les pages effacées de la civilisation latine tombée en désuétude.

Serait-ce aussi notre opinion, et verrons-nous les poêmes homériques, la Grèce, Rome, la Renaissance italienne et française, le glorieux XVIIe siècle, le XIXe siècle triomphateur disparaître devant la formidable effusion de carnage et de sang ? Nous n'y songeons pas sans en frémir.

Certes, la jeune génération d'après guerre se passionnera pour cette lutte dont les résultats nous apporteront une civilisation nouvelle, un monde peut-être régénéré. Elle aura vécu ces événements d'une façon si intense, elle les aura vus si peu comparables en grandeur aux plus terribles guerres de l'antiquité, que pour elle, l'histoire future du monde pourrait bien commencer à la bataille de la Marne. Indubitablement,

cette bataille a décidé du sort de la France et du monde, et, par conséquent, des races latines auxquelles elle est attachée par des liens indissolubles. Et quoique l'antiquité nous ait offert le même exemple à la bataille de Marathon, à un moment où l'univers civilisé devait disparaitre devant la volonté barbare des vainqueurs, il nous est tout de même impossible d'établir des comparaisons, quand aujourd'hui, il ne s'agit plus de deux peuples en présence, mais d'une agglomération d'hommes la plus considérable, la plus puissante, la plus terriblement féroce qui se soit vue depuis le commencement du monde.

Qu'est devenue la Fable devant une telle réalité ?

Que devient l'Olympe des dieux ? Que devient la prise de Troie, que devient la gloire des Agamennon, des Hector, des Achille, des héros d'Eschyle, des tragédies de Sophocle, que devient le moyen-âge des chevaliers sans peur et sans reproche, dont les prouesses surhumaines ont enchanté notre jeunesse ? En vérité, si nous tournons les yeux vers l'antiquité latine et grecque, quels sujets grandioses et terribles pourraient éclipser la sanglante épopée que le conflit de ce XXe siècle nous fournit, et dont toutes les péripéties serviront de thèmes aux générations futures ?

Certes, nous ne voudrions pas, comme les Germains, faire disparaitre les influences ni les beautés du passé. Le surpasserons-nous en génies et en œuvres sublimes? Peut-être pas : mais en nous demandant ce que demain sera, nous pouvons bien répondre ceci : Si l'antiquité nous a laissé des chefs-d'œuvre incomparables, demain

nous apportera, à nous, latins, des idées ne souffrant aucune comparaison ; car les grands sacrifiés de cette guerre, les facteurs innombrables de la victoire finale nous auront donné un exemple sans pareil de ce que peut être l'idéal de la patrie. Et, en aucun temps, depuis les époques les plus reculées, nul n'aura compris avec autant d'intensité que tous ces héros le sens de l'abnégation, quand il s'est agi, non plus du salut d'un seul peuple, mais de la régénération de l'humanité toute entière.

De quoi demain sera-t-il fait ?

Verrons-nous la poésie ramener ici-bas l'harmonie, la seule et essentielle condition du rythme dans la nature ?

Combien devons-nous comprendre ce grand et sublime Lamartine — prophète de ce XIXe siècle fécond en surprises — dont les profondes paroles devraient réveiller dans nos âmes leur puissance divinatrice.

En effet, ne prédisait-il pas à la poésie une destinée nouvelle, une œuvre à accomplir, " œuvre immense et puissante, qui, portant sans cesse à tous la pensée de tous, abaissera les montagnes, élèvera les vallées, nivellera les inégalités des intelligences, et ne laissera bientôt plus sur la terre que celle de la raison universelle, qui aura multiplié sa force par la force de tous ? "

Et ne va-t-il pas encore plus loin, lorsqu'il espère l'union sacrée de toutes les puissances intellectuelles, lorsqu'il constate combien d'efforts incalculables ont été tentés pour le relèvement moral des peuples, mais combien cette tentative n'en est arrivée cependant qu'à populariser

les passions toujours grandissantes, qu'à réveiller des haines inassouvies ?

Et, comme prévoyant l'avenir, ne demande-t-il pas l'expansion par le monde, de l'amour, de la raison, de la charité, de la pitié, et que le génie s'exerce sans répit à les répandre ?

Voilà, selon le poète des " Méditations ", la poésie de l'avenir qui la veut et l'appelle, si l'on doit bien se pénétrer de cette vérité consolante, que le cœur humain doit être fait de noblesse, de générosité, de patriotisme, plutôt que de perversité et de désirs irréalisables. Le passé n'aura-t-il pas été un exemple funeste que les siècles futurs devront réprouver, pensée sublime qui sera comme une consolation aux souffrances endurées et aux malheurs subis ?

Et si, en une conclusion du grand poète, restée célèbre, il nous émeut et nous touche profondément, lorsqu'il déclare que la poésie est " l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges," que devrions-nous conclure nous-mêmes en parlant de la poésie de demain ?

L'auteur de " Jocelyn ", ce grand prophète, n'a pas vu son rêve se réaliser. Et pourtant, la formule dont il faisait une profession de foi, d'autres poètes venus après lui, l'ont mis en pratique et en ont fait leur manifeste.

N'est-ce pas dans ces der iers temps qu'on a voulu, comme M. Maurice Magre, par exemple, écrire la " Chanson des Hommes " d'aujourd'hui, de ceux que font souffrir l'affaissement des énergies, la pauvreté du cœur, toutes les misères morales et matérielles "? Et pour y arriver, n'a-t-il pas voulu une œuvre de régénération ?

Les cataclysmes du moment ne doivent pas cependant être seuls évoqués, ni les deuils affligeant les âmes, ni les désespoirs entendus des quatre coins de la terre; mais il faudra chanter demain la renaissance des races, les joies futures, quand tout rentrera dans l'ordre, quand la souffrance cèdera la place au bonheur de retrouver une vie nouvelle, si toutefois, il nous est encore donné de la vivre. Il faudra revenir aux principes de travail, de bonté, de simplicité et d'amour.

Cette joie de vivre ne devra plus être le partage des privilégiés seulement, mais elle descendra jusqu'aux humbles, jusqu'aux ignorés, jusqu'aux petits de la terre, jusqu'aux relégués dans l'oubli, dans la misère et dans la souffrance. Trop de douleurs auront été endurées par les pauvres de l'intelligence et du savoir, par ceux-là même qui furent privés de lumière. Les grandes voix ne seront pas entendues seulement des cimes, mais leur écho descendra jusqu'en la profondeur des masses. Tous ces êtres, grouillant dans les bas-fonds de la société, devront être épargnés à l'avenir et ne seront plus les victimes inconscientes des tragédies humaines.

Tout dans l'univers devra vibrer à l'unisson. Depuis l'humble paysan jusqu'aux conducteurs d'hommes; depuis l'obscur recoin de l'usine, jusqu'aux sommets des vallées, tous devront entendre battre le cœur de la terre, sentir le souffle de la liberté; car alors, la terre sera de nouveau accueillante, et l'espoir nous reviendra par elle, de ses vertus antiques.

L'humanité rêvera de donner une seule conscience aux hommes; car elle aura vu et éprouvé

tant de mal, tant de souffrances, qu'elle ne voudra plus recommencer l'existence dans les mêmes conditions qu'avant. Elle comprendra enfin son rôle ici-bas. Oui, nous dit M. Maurice Magre, " je crois que nous souffrons de ne plus savoir agir et de ne plus savoir aimer, de concevoir faussement notre vie." C'est que les forces latentes, enfouies en nous-mêmes, nous paraissaient épuisées, et déjà nous désespérions de ne les plus pouvoir renouveler. Et nous nous croyions des vaincus. Quelle erreur pourtant! L'Allemagne nous a donné l'occasion de dessiller nos yeux. Tellement préoccupés d'apporter au monde une paix ininterrompue, tellement pénétrés de ce rôle de pacificateurs, accepté bénévolement, les pays latins s'étaient laissés aller à la croyance d'un arbitrage international, et, par là, réduisaient leur puissance armée, confiants dans l'honneur de toutes les races, comme dans la sainteté de tous les serments. Les événements les ont ramenés à la réalité. Il leur faut donc sortir de l'impasse innommable dans laquelle ils sont tombés. Après cela, dirait encore M. Maurice Magre, " s'il y a des misères plus grandes qu'aucune époque sur lesquelles nous devons porter la lumière, nous pourrons un jour nous saluer comme les vainqueurs des égoïsmes, les libérateurs des pensées et proclamer en des chants nouveaux le règne de la simplicité féconde et qui purifie."

De quoi demain sera-t-il fait ?

Si nous jetons un coup d'œil sur l'orientation qu'ont pris les événements depuis un quart de siècle, à peu près, et sur les crises inquiétantes traversées par notre pays, depuis tantôt trois

ans, il nous est peut-être possible de dégager quelque peu l'énigme de notre avenir national.

Le passé vient de nous donner une terrible leçon. Nous avons résisté au choc, mais la tourmente ne s'est pas calmée. Elle a passé sur nos plaines et menace d'y semer la haine et la discorde. Comme si ce n'était pas assez de voir l'Europe à feu et à sang, les rancunes de jadis, si lentement apaisées entre deux races devenues les amies d'un instant, se réveillent plus vives que jamais et menacent une entente dont les effets devaient se répercuter sur ce XXe siècle si plein de promesses pour elles. Devant ces vérités, demain verra sans doute une renaissance dans les œuvres de l'esprit, mais demain, soyons-en sûrs, prêchera l'action ; car, de ce principe indispensable à toute organisation sociale, dépend le sort de notre race peut-être, problème important, à l'heure présente, et le plus propre à nous faire penser profondément.

Il nous est arrivé, avant la guerre et depuis la Confédération de 1867, d'étudier ce problème assez superficiellement, parce que, jouissant d'une liberté assez large, nous nous étions habitués de le regarder, la plupart du temps, comme accessoire et comme d'importance secondaire. Nous sommes devenus peu à peu comme ces penseurs d'avant la révolution française, s'évertuant à chercher l'idéal humain dans l'abstraction, utopistes par vocation, croyant pouvoir arriver à faire de l'homme une perfection vivante, et ayant conservé l'illusion parfaite de voir un jour se réaliser le bonheur absolu, en convainquant le monde d'une égalité et d'une fraternité consenties par toutes les races.

Hélas ! dans leur grand rêve, ces philosophes d'avant la révolution sont des visionnaires. Nous savons pourtant combien les tempéraments, les rêves d'ambition et de conquêtes sont disparates parmi les hommes; et pour y revenir toujours et avec plus d'insistance, les principes de l'influence du milieu doivent préoccuper, et à un degré supérieur, les esprits de tous les temps.

Toute l'histoire des races tient dans ce problème. Sans exclure le rêve, il incline sans cesse à conseiller l'action, c'est-à-dire, à préparer la lutte incessante et séculaire de tous les peuples pour leur prédominence dans le monde, pour les conquêtes, pour le droit de posséder, autant de questions auxquelles se rattache cet autre problème de l'égalité humaine, retourné sous toutes ses faces.

Il ne nous importe plus d'invoquer les philosophes les plus accrédités sur cette question de fraternité universelle, utopie que le commencement de ce XXe siècle se charge de contredire par les faits; et, cette fois, nous devons bien nous rendre à l'évidence: ce problème nous parait de jour en jour plus difficile à résoudre. Plus que jamais pourtant, ce XXe siècle, entrevu comme une aurore de paix généreuse et de fraternité divine, devait en répandre les bienfaits, mais avec une opiniâtreté et une persistance dont les résultats eussent été une garantie pour l'avenir. Nous avions commencé par blâmer l'Allemagne pangermaniste proclamant, depuis un demi-siècle, son hégémonie sur les autres races. Cette prétention outrée, aperçue comme un défi à la raison et comme une contra-

diction avec les droits des nations et de la justice, nous a portés à nous y habituer comme malgré nous, en la faisant nôtre peu à peu. Et nous en sommes arrivés, en fin de compte, à la caresser comme un projet peut-être réalisable pour nous-mêmes, tant il est vrai, qu'à l'heure présente, toutes les races doivent garantir leur existence nationale par une lutte formidable, par la mise en action de toutes leurs forces, de toute leur volonté, si elles ne veulent pas, les unes après les autres, disparaître de la surface de la terre.

J'ai démontré, dans un autre livre, comment les hordes germaniques, emportées vers le nord, sous le souffle d'une Providence complice volontaire, prétendaient continuer à travers le monde l'héritage de l'antique civilisation, et comment, depuis l'an 1200, elles avaient donné, en Europe, une orientation entièrement nouvelle à la science, à l'industrie, à la religion et aux arts.

L'Allemagne livrait aux germonies les races latines, parce que dégénérées, usées et corrompues, elles avaient tout donné de leur expression, parce que, fatalement, elles devaient céder le pas devant la force. Finies et maintenant stériles, elles n'avaient plus rien à produire pour la régénération nécessaire de l'humanité : elles devaient disparaître.

Devant une pareille prétention, personne ne s'en étonnera, les races latines en sont arrivées à caresser le même rêve et les mêmes ambitions d'hégémonie, non dans le but de prédominer au détriment des autres, mais de conserver leur droit à l'existence, le détenant d'un passé immortel.

Mais voilà qui va bien nous surprendre : cette ambition est sur le point d'atteindre le cœur de certains petits peuples, d'envahir des âmes surchauffées par une sorte de fanatisme déraisonné ; et déjà, nous entrevoyons le jour où leur esprit d'intolérance et leur haine se réveillant, ardents et pleins de violence, ils voudront rendre réalisable une domination dont notre passé de luttes — puisqu'il s'agit de nous — avait fait lettre morte, et qu'une sage politique avait brisée pour toujours apparemment.

L'insulte qu'on nous jette gratuitement à la face, nous rappelle justement les paroles de Bismark, lorsqu'il déclarait en parlant des races latines " qu'elles avaient rempli leur mission, et que destinées à disparaître, les hommes politiques des pays latins devaient plutôt hâter la marche de cette évolution, au lieu de s'épuiser en efforts inutiles pour retarder l'inévitable."

Depuis quelque temps, on nous répète sur tous les tons : Vous êtes une race dégénérée, vous inclinez à votre propre ruine, vous manquez d'esprit d'initiative, l'heure est venue où le Canada doit être et sera l'expression d'une pensée : celle de l'impérialisme anglais qui seul doit dominer les colonies britanniques pour le plus grand bien de l'expansion anglaise par le monde.

Dans notre pays, on caressa ouvertement ce rêve bien avant la guerre. Les liens qui semblaient nous rattacher davantage aux Anglo-Saxons, les liens du sang, puisque nous l'avions versé ensemble pour nos libertés respectives, tout cela nous faisait oublier ces injures à notre race. Mais, hélas ! des événements malencontreux viennent de changer les sentiments d'amitié en esprit de révolte.

La psychologie de la génération d'avant la guerre était pacifiste, dans ce sens que, nos relations avec la race anglo-saxonne depuis si longtemps tendues, semblaient devoir se renouer davantage et laissaient prévoir d'heureuses conséquences pour l'avenir du Canada tout entier. Cette génération était loin de prévoir la grande guerre de 1914 ; aussi, ayant tourné les yeux vers le passé, elle ne songeait qu'à cimenter ses rapports, par une bonne entente future, avec ceux-là même qu'elle avait appelés ses ennemis séculaires.

Tel était l'esprit des hommes qui se développaient dans notre milieu, vers la fin du XIXe siècle, prodigue en surprises de toutes sortes. Et le succès semblait répondre à ces nobles aspirations.

Mais un coup de vent a renversé ce beau projet. De nouveau, la guerre de race, suscitée par le conflit mondial, semble avoir reporté les choses à cent ans en arrière. Retournerons-nous aux sombres jours de la plus noire oligarchie ?...

De quoi demain sera-t-il fait ?

Allons-nous recommencer les luttes sanglantes du passé, dont les résultats ne seraient certes pas à notre avantage ? Devant l'état présent des choses, il nous va falloir derechef se poser cette question sur l'avenir de deux races en Amérique. Il ne s'agit pas ici seulement de la perte d'une liberté, relative d'ailleurs, dont nous avons jouie en ce pays, depuis cent cinquante ans, mais nous devons encore, avec plus de ténacité que jamais, reprendre l'éternel thème de notre existence nationale, de la conservation de la langue française au Canada, du prestige des races la-

tines dans le nord des Amériques dont nous apparaissions comme les dépositaires responsables devant le monde entier.

Comme après la guerre de 1870, en France, où la jeunesse fut atteinte d'une sorte d'affaissement intellectuel et moral, allons-nous nous demander qui prononcera les paroles d'avenir et qui nous délivrera du mal peut-être irrémédiable ? Déjà allons-nous perdre les fruits de cette royauté acquise dans la lutte et le sacrifice.*

O profond, ô grand, ô sublime Epictète, combien nous te baisons les genoux, lorsque tu t'écries : " Fortifiez-vous dans la modération qui est une forteresse imprenable !"

De quoi demain sera-t-il fait ?

Nous concluons ceci : L'influence de Jean-Jacques Rousseau, si profonde et prolongée jusqu'à notre époque, tellement pénétrée dans les âmes, que le romantisme littéraire en découle, verra, après la guerre, sa puissance fléchir par l'apparition d'une sorte de contre-romantisme, en ce sens que, par le romantisme, l'homme de jadis, ayant perdu tout contrôle sur sa volonté, pour ne subir l'empire que de ses douleurs étalées dans toutes ses œuvres, redeviendra, par la vertu même de ce contre-romantisme, le maître absolu de soi ; et, désormais, nulle souffrance ne le saura abattre. Ce sera là le programme d'une existence nouvelle, telle que prêchée par M. Charles Maurras.

Ce sera la glorification des belles paroles de Beethoven aveugle, s'écriant un jour : " Jus-

---

* Nous reviendrons sur ce sujet au IIIième livre.

qu'ici, je n'avais pas assez souffert pour être sûr de mon âme. Maintenant, c'est fini. Elle m'appartient bien."

Le commencement du XXième siècle se sera retrempé dans une douleur telle, qu'elle lui aura dicté le sens de la vie future par la régénération de l'entière volonté humaine.

Demain sera donc fait de l'union de toutes les volontés, par le triomphe plein et entier de l'unité latine.

Puisse cette prophétie s'accomplir.

CHAPITRE XVII

L'Unité des petits Peuples latins.

CONCLUSION.

Quelle est la nation qui n'a pas fait le rêve de voir un jour se réaliser avec le sien le bonheur de l'humanité ?

Les grands peuples, arrivés au plus haut degré de civilisation, s'en font une conception sans doute différente les uns des autres, étant tous, ou à peu près, sur un pied d'égalité sociale, et marchant de front avec les mêmes ambitions, les mêmes désirs de conquêtes intellectuelles et matérielles. Mais toutes les races ne sont pas arrivées au même niveau de supériorité, et elles ont à franchir bien des étapes avant de faire partie du concert des dominateurs du monde. Sans tenir compte de la barbarie, dont le règne s'étend sur une grande portion de la terre où des colonies sont encore à l'état de formation, où tout est à organiser, où des petites tribus se développent lentement et ont à se défendre constamment contre l'envahissement et les pénétrations étrangères ; où elles ont, par conséquent, besoin d'une protection puissante pour le maintien de leur nationalité et de leur droit à la vie, avant de songer à dicter leur volonté, nous pouvons dire, en passant que, prétendre en arriver à courte échéance au pacifisme considéré comme un idéal futur des

sociétés modernes, serait un rêve d'utopiste, à l'heure présente.

Toutes les éventualités sont à prévoir devant l'état actuel des choses et devant le formidable conflit, unique dans l'histoire de l'humanité, et dont nous voyons se dérouler les péripéties. L'arbitrage universel est devenu un vain mot, lorsque, tant de sociétés l'ayant accepté, elles voient le besoin pressant de réprimer les passions de révolte sans cesse renouvelées et les rébellions toujours menaçantes. Pour faire respecter cette idée irréalisable d'une paix universelle, une nation ne réussit donc à la faire triompher, que si elle est la plus armée et la plus indestructible par la force. Mais c'est une vérité reconnue : Les ruines d'un empire n'ont pas été relevées, le temps n'a pas effacé le souvenir d'un désastre, ou ne l'a pas ravivé par la haîne, que les peuples se sentent prêts à recommencer de nouveaux risques et à entreprendre de nouvelles aventures. Il ne faut pas se récrier : l'histoire, implacable, nous donne, chaque jour, de nouvelles et terribles leçons. Mais quoi qu'il en soit, l'orgueil est toujours sûr de son droit. On aurait tort de s'imaginer que seule une nation puisse s'ingénier à invoquer les principes du pacifisme pour en tirer un jour tous les bénéfices et la gloire, quand dix peuples se proclament les maîtres du monde ; quand le droit de policer leurs voisins doit leur appartenir autant qu'à tout autre. Par cela même, la défiance persiste à demeurer l'apanage des nations qui, tout en se disant lésées, et croyant qu'on veut établir le bonheur de l'humanité à leur dépens, s'arment, sous le prétexte de défendre leur vie et

leurs intérêts toujours plus pressants, en raison de leur prospérité et de leur influence sur la terre. On a dit avec raison: "Même en admettant que les droits de l'homme soient identiques pour chacun, il faudrait encore que tous ceux à qui on les propose fussent des hommes, c'est-à-dire des individus conscients de leur dignité, ou aspirant à le devenir."*

Mais ceci pourrait difficilement être admis, quand on en est à se demander avec M. Paul Bourget si, réellement, l'humanité est en progrès et si elle n'a pas pour but, à l'heure présente, la destruction systématique du passé.

Certain peuple, a-t-on prétendu depuis longtemps, avec ses perfectionnements sans cesse en ébullition, devra être appelé à dominer toutes les puissances terrestres, je veux dire, les quelques grandes nations d'Europe, au détriment des petits peuples, même des peuples antiques et des civilisations vieillies; et, partant, devra se faire accepter sans restriction et dicter ses conditions au monde. Mais ce rêve d'hégémonie n'est-il pas sorti du cerveau de certains utopistes dont les prétentions se heurtent à des difficultés sans nombre, et dont les aspirations doivent préoccuper à tant de points de vue les calculs des penseurs et des politiques? Ce fut donc, à n'en pas douter, une erreur de croire que seul l'occident pouvait imposer le pacifisme dans le monde, cauchemar du passé, du présent et de l'avenir.

A tout prendre, ce même rêve de bonheur et de prospérité appartiendrait à tout le monde. Mais le bonheur est différemment compris par toutes

* M. Louis Bertrand, Revue des Deux Mondes.

les races, et beaucoup d'entre elles jouissant d'une aisance patriarcale, ne sont pas prêtes à sacrifier leur tranquillité acquise par tant de luttes, au bénéfice de voisins qu'elles n'ont jamais fréquentés et dont elles ne voudraient pas subir l'ascendant, au détriment de leurs traditions et de leurs intérêts.

D'un autre côté, ces nations ne sont pas encore au moment d'entrer dans le concert international; leur passé et leur état actuel ne leur permettent pas de voir ce jour arriver. Car chez elles, les idées d'unité, de fraternité et de pacifisme, ne s'entendent pas de la même manière, la notion qu'elles s'en font est plutôt contradictoire et irréalisable, en raison des conflits de croyances, de traditions et d'un mode de civilisation qu'elles entendent chacune d'une façon particulière.

En prenant donc les intérêts universels, et de chaque race en particulier, ce rêve de pacifisme, ai-je dit, est une utopie. Nous sommes en présence de la situation la plus extraordinaire dans l'histoire de l'humanité, et rien pour l'instant ne nous permet d'entrevoir le réalisation immédiate de ce projet. A l'heure actuelle, l'Europe est divisée par une guerre dont le résultat fera pencher la balance du côté du droit et de la justice, nous n'en doutons pas. Des groupements se formeront, prévus d'avance, quoique quelques neutres ne se soient pas encore prononcés pour les uns ou pour les autres des peuples en conflit. Des deux côtés de l'océan, les petits pays n'ayant pas une voix délibérative dans le concert européen, devront incliner dans un sens ou dans un autre, heureux de manifester leurs sympathies, selon les affinités de race, ou d'intérêts pressants. Sans

parler de l'Orient, dont les préférences se manifestent visiblement, depuis le début de la guerre, les petits peuples seront pangermanistes ou latins, et contribueront ainsi à ces deux mouvements en opposition, depuis tant de siècles, antagonistes plus acharnés que jamais à conquérir l'hégémonie mondiale.

Et en quoi consiste cette opposition, se demande M. Guglielmo Ferrero, l'éminent historien italien ? " Elle est née surtout de la civilisation moderne qui a poursuivi deux idéals différents : un idéal de perfection et un idéal de puissance. L'un est un legs du passé dérivant de l'antiquité et du christianisme, l'autre est né au dix-huitième siècle et il n'a cessé de grandir durant le dix-neuvième."

Il faudrait même les faire remonter un peu plus loin. Nous avons vu ensemble comment l'ambitieuse Germanie déclara la guerre aux races latines ; comment, à partir du XVIe siècle, tous les grands esprits destinés à devenir des conducteurs d'hommes, furent, sans exception, d'origine germanique, et comment l'œuvre de la civilisation moderne doit être exactement due aux Germains." *

Un autre fait ne nous laisse pas l'ombre d'un doute : L'Allemagne à travaillé et travaillera davantage au groupement des peuples de langue et d'origine germaniques.

Ayant été à la veille de réaliser son programme, avant cette guerre, ses revers l'exaspèreront de plus en plus, mais ne lui feront pas abandonner ce rêve pangermaniste qui devait porter l'empire

* Les Influences françaises au Canada, Ier vol., par l'auteur.

allemand au paroxysme de la gloire en lui assurant la prédominance en Europe. Et précisément, parce que les puissances Alliées sont bien convaincues de ce fait, elles ne doivent pas manquer d'opposer un solide groupement, une force adéquate de résistance qui, au lendemain du conflit actuel, contre-balancera les prétentions germaines. Il leur faudra, pour la réalisation de ce gigantesque projet, compter sur toutes les races latines sans exception, sur l'Espagne et l'Italie, *sur tous les petits peuples latins, dont nous sommes par des affinités de race*, sur les Etats-Unis d'Amérique comme sur l'Angleterre, sur les Amériques latines, enfin. Ce sera la fraternité latine si longtemps attendue. Déjà, on avait fait naître des rapports entre ces divers groupes; mais ils étaient chez les uns, plutôt littéraires, d'intérêts plutôt commerciaux chez les autres. Ainsi en a-t-il été des relations entre la France et l'Italie qu'un malentendu avait éloignées pour un moment ; entre l'Espagne et la France, qui, sans être complètement désunies, se tenaient à l'écart l'une de l'autre, pour des raisons que nous n'avons pas à discuter ici ; entre l'Amérique et les nations latines de l'Europe, liées par des conventions plutôt matérielles; entre notre Canada même et la France, que cette dernière considérait plutôt comme un pays jeune et d'exploitation facile au point de vue commercial. Mais n'a-t-on pas rêvé aussi l'unité des pensées, c'est-à-dire, le groupement de tous les peuples latins disséminés sur la surface de la terre, l'unification complète et définitive de l'idée latine ?

Au point de vue littéraire, cette question pourra se résoudre sans trop de difficultés; mais il s'en présente une autre toute remplie d'obstacles et que je ne me permets pas de commenter moi-même, laissant plutôt la parole à des économistes, à des politiques, à des diplomates, comme Gabriel Hanotaux, Paul Leroy-Beaulieu et Louis Bertrand.

Ce dernier, dans l'ordre économique, nous dit: " Pour la réalisation de ce rêve de l'unification des races latines, il devrait exister entre les peuples de l'Alliance: 1°, l'autonomie douanière et économique de chaque pays allié; 2°, la fédération des autonomies douanières et économiques en une seule *Entente économique entre les nations alliées.* *

" Ce serait là, ajoute-t-il, l'unique moyen de nous défendre contre l'invasion du commerce et de l'industrie germanique." *

Ce serait là opposer un puissant réactif au *Zollverein* que l'Allemagne veut faire accepter par ses alliés l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie.

C'est là le grand projet de la Germanie et dont elle prépare la réalisation depuis tant de siècles. Il en est ainsi de la domination de la pensée européenne. Pour y arriver, l'Allemagne, avec une énergie incomparable, a voulu imposer au monde entier sa formidable organisation économique, financière et diplomatique, parce qu'elle sait mêler les intérêts économiques aux spéculations abstraites. Après sa défaite, après la disjonction

* M. Louis Bertrand, Revue des Deux Mondes.

* Idem.

des Empires centraux, après la désagrégation de leurs alliances, le pangermanisme ne désarmera pas. Clandestinement, il continuera son œuvre de propagande, de fusion ethnologique et de groupement d'intérêts; et si nous ne sommes pas sur nos gardes, nous courons le risque de nous trouver un beau jour en face d'une Moyenne-Europe, plus unie qu'aujourd'hui par les humiliations ou les prétentions subies en commun."*

Une nécessité s'impose donc dès aujourd'hui: se préparer sans relâche à toutes les éventualités possibles. Vaincue, l'Allemagne concentrera toutes ses énergies sur cette même idée. Son passé de lutte et de succès par la force lui valut trop de prestige en Europe pour abandonner ainsi la partie. Sa philosophie ne lui permettrait pas, sous prétexte d'une défaite éventuelle, de reculer devant l'effort d'une nouvelle préparation, devant l'espoir jamais abandonné d'un nouveau triomphe.

La France a bien compris la situation. Elle s'est parfaitement rendu compte de l'état des choses, même avant la fin de cette guerre sanglante. L'Allemagne, sans aucun doute, ne voudrait jamais l'unité des races, si ce n'est pour le triomphe définitif de ses idées d'hégémonie. Pour elle, la fraternité consiste à réunir le plus grand nombre possible de peuples soumis, et dans le seul but de l'expansion toujours grandissante du pangermanisme. Donc, notre rôle à nous, petits peuples latins, c'est d'entretenir en nous l'idée de l'effort que nous pourrons apporter à la réalisation de la fraternité latine.

---

* Idée exprimée par M. Louis Bertrand.

Car jamais le moment ne fut plus pressant, alors qu'il s'agit de la coordination de toutes les puissances, depuis les plus indestructibles jusqu'aux plus faibles. Il faudra, dans cette union, la collaboration de toutes les branches de l'activité humaine; mais il faudra, particulièrement, l'appui de tous ceux qui, dans le passé, subirent des influences latines, la cohésion des littératures de tous les pays, tenant au latinisme par des affinités de races et de sentiments. Si on a vanté sans réserve l'efficacité de nos armes, depuis le début de la guerre, si nous y avons apporté notre part de sacrifice; que, par notre pensée, par nos œuvres, par notre dévouement à la langue et aux efforts français, nous soyons en mesure de répondre à l'appel vigoureux de la France d'aujourd'hui et de demain: ce sera la manière d'aider à la solution de ce grand problème de l'unité des peuples ayant un même souci de leur conservation.

Pour le triomphe de la pensée latine, l'union des pensées s'impose, et pour y parvenir, nous devrons entretenir des rapports plus resserrés avec les pays alliés. Il faut, certes, renouer davantage les relations diplomatiques toujours utiles; mais il doit surtout ressortir de cette union une considération spirituelle, car tout idéal réside principalement dans l'intention de se placer au-dessus des vulgaires intérêts matériels. Non, comme nous l'avons vu, que nous devions négliger l'importance des relations économiques, loin de là; mais que l'idée d'union, en elle-même et par elle-même, reste du domaine de l'idéal, puisque la fraternité universelle, dans sa divine essence, est impérissable et découle de principes

puisés au delà des contingences humaines. On doit la faire remonter à une origine supérieure, et plus nous idéaliserons cette pensée d'unité, plus nous lui assurerons une durée que ni les passions ni les haines ne sauront détruire.

Comme on l'a souvent répété, les pays alliés devront élargir leur champ d'action. Bien longtemps, ils ont surtout compté sur leurs propres moyens, sans prétendre recourir aux amitiés étrangères. La France, depuis 1870, regardait avec un œil assez indifférent le groupement des races. Les temps sont changés, elle le comprend. Lumière inextinguible de la civilisation moderne, elle s'aperçoit maintenant qu'il lui faut et qu'il lui faudra vivre en relation perpétuelle avec ses alliés, afin de créer, par un sang nouveau, cette unité des pensées et des âmes. Seule, ne le croyons pas, la politique intérieure ne saurait suffire à la prédominance d'une nation : les exigences des temps modernes nous apprennent que le commerce extérieur est indispensable à son développement et à sa grandeur.

L'Allemagne, au XIXe siècle, nous en a donné une preuve frappante et efficace. Après la guerre, d'ailleurs, les traités d'alliances auront élargi le cercle des rapports diplomatiques et des aspirations communes. Et les peuples, alors unis, voudront resserrer davantage les liens de la grande fraternité humaine, impatiemment attendue depuis le fonds des temps.

Il faut bien nous en convaincre, nous, Canadiens-français : les intérêts vitaux de tous les peuples alliés ne peuvent plus être en antagonisme. Nonobstant les événements du passé qui nous ont séparés longtemps, sans nous désunir

toutefois, — je n'ai plus besoin d'insister sur ce fait, — nous avons travaillé, depuis quelques années, à renouer des relations utiles et pratiques avec la race française, ce dont nous avons tiré de grands bénéfices. Et nous avons vu se réaliser bien des projets de rapprochement avec la mère patrie qui nous ont comblés de joie et d'espérance. De plus, en deux siècles d'existence, au milieu d'ennemis séculaires, devenus pour un temps nos amis, — puissent-ils n'être pas nos ennemis de demain, — nous sommes restés fidèles à un passé que nous n'avons jamais renié. Et après cent cinquante ans de domination anglaise, nous subissons davantage l'attraction de la France, parce que nous avons été, nous aussi, et pour tant de causes, une petite unité contre laquelle toutes les tentatives de désunion ont misérablement échoué.

L'Union des races latines, nous le savons, sera un puissant palliatif à nos angoisses et à nos malentendus passés. Elle nous rehaussera dans la balance des peuples alliés. Devant nos intérêts menacés, nous avions comme eux conscience du péril éminent. Pour les mêmes raisons, nous sommes en présence du pangermanisme : le triomphe définitif de l'Allemagne nous atteindrait dans nos aspirations les plus chères.

Evidemment, nous sommes placés dans des conditions toutes spéciales au Canada. Race vivant sous l'égide d'une puissance étrangère, on nous a imposé, par droit de conquête, un gouvernement dont nous avons d'abord subi la contrainte, mais qui a fini par reconnaître nos légitimes revendications. Cependant, dans cette lutte même pour nos libertés, d'où nous sommes sortis, sinon

vainqueurs, du moins régénérés, nous sommes restés fidèlement attachés aux Latins. Nous nous éloignons complètement, par conséquent, des aspirations pangermanistes. Nous entrons, par le fait même, dans le concert des alliés, nous nous considérons leurs égaux, et nous comptons bénéficier avec droit des mêmes avantages, des mêmes intérêts intellectuels et moraux, cela est hors de doute.

Cette lutte de l'Alliance, par la raison contre la force, doit nous émouvoir profondément. Par l'unité de toutes les volontés latines, les petits peuples comme les grands seront sauvés. Notre constitution et notre situation, je le répète, nous ont créé une situation particulière, et notre organisation économique nous oriente vers un mode de vie différent des autres petits peuples de l'Europe ; mais en quoi cela pourrait-il nuire à la conception que nous nous faisons d'une unité de la pensée latine? L'effort des volontés intellectuelles, quand l'occasion s'en est présentée, a fait plus pour la cohésion des races que tous les systèmes économiques du monde.

Seules des difficultés politiques sont à vaincre ; mais ce problème n'est pas un obstacle insurmontable : le passé nous l'a prouvé. On peut toujours arriver à faire respecter les intérêts purement nationaux, lorsque la pensée se fait la conciliatrice des prétentions humaines, et si elle n'est pas guidée par un matérialisme grossier. Que parlons-nous du danger des intérêts économiques, alors que notre vieille civilisation moderne est sapée dans sa base et qu'elle menace de s'écrouler, alors que sa prépondérance

dans le monde a coûté tant de sacrifices et tant de luttes sanglantes?

En faisant entrer, d'ailleurs, tous les peuples alliés dans le grand mouvement, les promoteurs de cette idée ne s'engagent-ils pas à déterminer la part de chacun dans le concert mondial ? Toutes les influences ne devront-elles pas être définies ouvertement et loyalement? Chacun acquierra des moyens d'expansion, même industriels et commerciaux, que les événements de la guerre auront justifiés d'une façon inattendue et profitable à tous.

Qu'importe que vaincue, l'Allemagne tienne plus que jamais à ses prétentions d'expansion coloniale, et qu'elle prépare avec méthode le triomphe problématique, mais non abandonné, de l'idée pangermaniste.

Déjà aussi, toutes les volontés alliées caressent l'intention de se coaliser dans le souvenir des malheurs subis, comme dans l 'esprit de conciliation qui devra régner entre elles dans l'avenir. C'est là une condition de stabilité et d'ordre d'où renaîtront les droits et les aspirations de chacune d'elles.

Et tous les petits peuples, dispersés ou non, en raison d'accidents géographiques ou de conditions économiques différentes, en tireront un avantage inappréciable; car aucun d'eux alors ne sera entravé dans sa marche vers le progrès et vers son indépendance.

Nul obstacle n'arrêtera sa marche, car le progrès de l'un devra servir à l'avancement de l'autre. Tout dépendra de l'effort apporté par chacun à la réalisation de ce rêve. Et, sans aucun doute, les grandes puissances, à qui incombera

le noble apport des responsabilités, ne manqueront pas à leur devoir, quand il s'agira de défendre le patrimoine de la culture latine dans le monde.

Toutes ces puissances, d'ailleurs, ont entre les mains l'arme la plus sûre et la plus perfectionnée parmi les instruments de défense nationale : celle de leur langue.

Car enfin, quoi qu'il arrive, l'allemand, diffus et grossier, ne parviendra pas à éteindre la belle clarté des langues latines auxquelles il a tant emprunté, sans jamais parvenir à les égaler et à les détruire.

La lumière a toujours triomphé des ténèbres. Les langues d'origine latine tiennent le flambeau de l'art, et l'art est indépendant des misérables contingences de la vie humaine. Il tire ses principes d'un domaine supérieur, qu'un bouleversement mondial ne saurait atteindre et renverser.

La France a fait de ces données la base de ses institutions nationales. Le plus profond des malentendus entre les hommes ne saurait lui enlever cette hégémonie intellectuelle ; car les tempêtes terrestres sont des accidents passagers, et les désastres sans nombre, semés autour de nous, ne sauraient obscurcir le moindre rayon de la lumière éternelle.

Comme corollaire au triomphe de la pensée latine, il ne faudra pas néanmoins oublier le maintien numérique de la race. Certains peuples sont prolifiques, d'autres restent stationnaires. C'est un reproche souvent répété à la France. La diminution de la nativité a-t-elle nui à son expansion et au soutien de sa puissance extérieure autant que nationale? C'est une opi-

nion accréditée. "Une nation qui a beaucoup d'enfants, disait M. Louis Bertrand, peut se rire de tous les revers et de toutes les décadences politiques : elle est certaine de ressusciter un jour."*

Nous sommes un exemple parmi les peuples prolifiques. Notre volonté de vivre et notre attachement aux traditions du passé ne nous ont pas seuls permis de résister à tous les dangers du dedans, mais d'avoir efficacement multiplié la race et de l'avoir conservée intacte et guérie des tares héréditaires. Cette multiplication de la progéniture a sauvé la colonie naissante : plus elle a fourni de fils au sol, plus elle a contribué à la durée de son existence nationale.

C'est par la fusion des volontés sans cesse renouvelées et augmentées que nous avons pu survivre au désastre. Une race saine et forte n'est jamais inclinée au péril de l'anarchie ; car, dans un corps sain, règne un esprit prompt à lutter contre les instincts délétères et les vices meurtriers.

La dépravation des mœurs finit toujours par avoir raison des éléments les plus durables en apparence. Le secret de notre conservation réside dans le fait que, débarrassés de tous les miasmes corrupteurs d'un sang pur, nous avons gardé dans nos âmes les vertus originelles capables d'opérer le miracle de la régénération d'une race.

Nous en serons récompensés, sans nul doute, lorsqu'à l'appui de la civilisation latine, on viendra nous demander le meilleur de nous-mêmes : notre esprit d'attachement à la race, notre vo-

---

* M. Louis Bertrand, Revue des Deux Mondes.

lonté de ne jamais nous éteindre, ou de nous mêler à des agglomérations hétéroclites, nées du pangermanisme ou d'ailleurs.

Toujours en éveil, nous devons être prêts à la lutte.

Car je l'ai dit : l'Allemagne jamais n'abandonnera la partie, lorsqu'on sait qu'elle était à la veille de voir triompher chez tous les peuples civilisés, et longtemps avant la guerre, son rêve d'hégémonie.

Ses penseurs et ses moralistes ont cru à la conquête des intelligences comme à la supériorité économique par la force brutale, rabaissant ainsi la noblesse supra-terrestre des ambitions humaines et de la fraternité par l'union des âmes. Or, si la violence servit de base à toutes ses colossales entreprises, les pays latins, eux, s'appuyant sur la raison pure, voudront rehausser encore le niveau intellectuel, et démontrer comment par la clémence et la modération, on peut arriver à la solution des grands problèmes. La véritable prédominance ne s'acquiert pas par la terreur répandue autour de soi, mais par le respect de l'individualité, du fort comme du faible. De cette manière, on obtiendra des résultats insoupçonnés chez aucune civilisation.

Il faut avant tout penser pour agir, et non agir pour penser. L'action doit être précédée du désir d'exploiter nos propres facultés, non d'emprunter aux voisins ce qui fait leur force nationale. Trop d'esprits, influencés et conduits par des penseurs imprégnés de la philosophie allemande, — depuis Kant jusqu'à Hégel, depuis Fitcht jusqu'à Bernardi même, et quelques autres —s'étaient laissés leurrer par une fausse in-

terprétation de principes dont on avait saturé la pensée humaine, et apparus à des époques d'ambitions mal assouvies. Les Latins reprendront conscience d'eux-mêmes, forts de leur espoir dans l'avenir, ayant reconquis leur liberté d'agir et de penser. Ils se rappelleront plus fortement que, si leur propre culture intellectuelle doit être renforcée par de nouveaux rêves et de nouvelles œuvres, elle n'aura pas besoin d'en emprunter les sujets ailleurs que chez eux. Indissolublement attachés à leurs traditions, ils y puiseront plus que jamais les plus nobles leçons et le meilleur enseignement pour leur postérité.

Le grand Rêve d'une nation ne tient pas seulement dans les promesses de l'avenir ; il prend origine au fleuve dont les méandres contournent les collines, les plaines, et dont la source descend de la montagne, de là-haut, du passé lointain qui s'enveloppe comme de quelque chose de mystérieux et d'infini.

Certes, l'avenir doit préoccuper toutes les races, car la lutte n'est pas finie et nous apparait dans une longue série de transformations formidables auxquelles elles doivent s'attendre et se préparer ; mais celle qui, comme la France, voudrait faire accepter comme exemple le plus beau des passés, fait de générosité, d'abnégation, de sacrifices et, par conséquent, de beautés intellectuelles, celle-là se fera écouter davantage et elle sera entendue de par toute la terre comme, dans le recul des temps, la voix inspirée et prophétique des grands précurseurs annonçant la régénération de l'humanité.

FIN

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE.

AVANT LA CESSION.

PAGE

CHAPITRE I. — La Loi de Persistance.. 1

CHAPITRE II. — L'Isolement dans la Lutte, la Lutte dans l'Isolement.. 35

CHAPITRE III. — Le Rêve de Jean Talon.. 73

CHAPITRE IV. — Un Empire colonial 91

CHAPITRE V. — Les Emmurés 109

DEUXIEME PARTIE.

APRÈS LA CESSION.

CHAPITRE VI. — La Conquête.. 147

CHAPITRE VII. — Les Primitifs 159

CHAPITRE VIII. — Le Problème de la Haine des Races. 179

CHAPITRE IX. — Renaissance littéraire — Garneau. .. 191

CHAPITRE X. — Méthode historique des Anciens.. .. 213

CHAPITRE XI. — Renaissance poétique. La Confédération 221

CHAPITRE XII. — Influence des Milieux. Génération de 1860.. 247

CHAPITRE XIII. — Le Roman.. 285

CHAPITRE XIV. — Le Journalisme 303

CHAPITRE XV. — Les Groupes, les Ecoles, les Jeunes... 323

CHAPITRE XVI. — De quoi Demain sera-t-il fait?.. 341

CHAPITRE XVII. — Conclusion. L'Unité des petits Peuples latins.. 359

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

JAN 08 '81
JAN 09 '81
JAN 12 '81
OCT 18 '82
OCT 05 '82
NOV 11 '82
OCT 18 '82
18 DEC '84
DEC 17 '84
06 MAR '85
APR 23 '85
MAR 04 1986
03 MAR '86
FEB 14 1989
FEB 02 1989
MAR 17 1989
MAR 07 1989
19 NOV. 1992
05 NOV. 1992
14 MARS 1993
OCT 27 1995
OCT 18 1995
DEC 10 1999
APR 06 1999
NOV 01 1999
NOV 04 1999

CB

a39003 0046118196

FC 134 .C475 1916 V2
CHARBONNEAU, JEAN.
DES INFLUENCES FRANCAI

FC
0134 .C47 CE
5 1916 V0002

CHARBONNEAU, JEAN.
DES INFLUENCES FRANCAISES

1544533

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 09 02 07 14 3